MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUARANTE-NEUVIÈME

1er Juillet - 1er Août 1921

1er Juillet - 1er Août 1921 — Tome CXLIX

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI

LE TEMPS ET L'ESPACE

—

I

L'ESPACE PLURAL. L'ESPACE DES GÉOMÈTRES : EUCLIDIENS ET NON EUCLIDIENS. L'ESPACE DES RELATIVISTES

Si l'immobile, l'immuable, l'homogène, le continu, le vide sont des illusions, sur quoi fonder la notion de l'espace ? Toute étendue réelle étant mobile, changeante, différenciée, ne pouvant être mesurée que par des étalons mobiles, changeants, différenciés, et perçue que par des sens mobiles, changeants, différenciés, il faut nécessairement que je fonde ma connaissance vraie de l'étendue sur le mobile, le changeant, le différencié. Au point de vue qui nous occupe, quel avantage tiré-je de la conception de l'immobile ? C'est que le simultané est *constamment* à ma disposition. Or, sans simultanéité, je n'ai aucune idée de l'espace, et une simultanéité indéfiniment variée, comme celle d'un corps où je verrais sans cesse changer les relations des diverses régions, ne se prêterait pas au calcul. L'immobile est figuré ici, essentiellement, par la persistance d'une simultanéité *apparente*.

En pratique, le simultané apparent est mesurable partout où nous percevons des mouvements de même sens et liés de manière à laisser les objets dans une même posi-

tion apparente, les uns vis-à-vis des autres. C'est le cas de la terre qui tourne sur elle-même, gravite autour du soleil, est entraînée dans la translation solaire, etc. Ces mouvements si divers n'empêchent pas du tout l'impression de la simultanéité. Il est vrai qu'ils nous laissent l'illusion de l'immobile, mais dès que nous avons découvert que l'immobile est illusoire, nous devons conclure que le simultané apparaît dans le mobile, et qu'il y est même perçu avec une grande persistance. Si nous poussons l'examen, nous voyons bientôt que cette simultanéité est loin d'être nette. Nous savons, en effet, que tout change autour de nous, qu'aucun point n'est strictement lié aux points voisins, qu'au rebours, les distances entre tous les points varient sans cesse : nous en concluons que la simultanéité perçue n'est jamais qu'une approximation. Ni les instruments à l'aide desquels nous mesurons, ni les points qui nous servent de repère ne sont strictement accordés : tout y varie, interminablement ; aucune coïncidence, aucune simultanéité ne sont parfaites. Dès lors, la simultanéité nous échappe en tant que rigoureuse, mais elle ne disparaît pas intégralement comme l'immobile disparaît dès qu'on a montré que tout est mobile. Pour la simultanéité, l'à peu près est un indice du réel. Les éléments que nous *croyons* simultanés peuvent l'être ou ne pas l'être, mais la simultanéité n'est pas supprimée parce que nous la mesurons imparfaitement : nous continuons à la concevoir sans contradiction à travers sa variabilité et nous n'avons donc aucune raison majeure pour rejeter ici le témoignage de nos sens et les résultats constants de notre expérience. Nos approximations mêmes, qui aboutissent à éliminer, en tant que réels, l'homogène et l'immobile, ne condamnent aucunement le simultané. Seulement, elles nous avertissent que le simultané absolu est inaccessible, qu'aucune mesure, qu'aucune sensation ne peuvent nous assurer la complète concomitance entre deux points, même à l'inté-

rieur d'un système (combien plus en dehors du système)!

La simultanéité une fois admise sous la forme mobile, on voit mieux le maniement du pseudo-uniforme, considéré comme passage à la limite. La différence comportant une infinité de degrés, nous pouvons introduire dans nos mesures des étalons qui permettent de négliger les différences au profit des ressemblances. Nous savons parfaitement que nous mesurons des variables spatiales à l'aide de variables spatiales, de l'hétérogène étendu à l'aide d'hétérogène étendu, mais conceptuellement nous réduisons les variables en pseudo-invariables, l'hétérogène en pseudo-homogène : les erreurs que nous commettons ainsi ont d'autant moins d'importance que la mesure absolue ne saurait exister, et que nos mesures relatives nous rendent de plus en plus maîtres des obstacles à franchir ou des événements à prévoir. La précision pratique du savant et de l'ingénieur croît d'ailleurs en raison directe d'une appréciation plus subtile des inégalités... Au total, le relativement uniforme nous suffit pour remplacer le multiforme ; en tant que conception, il a de plus l'avantage d'attirer perpétuellement notre attention sur la différence qui se cache sous la ressemblance et par là d'affiner nos systèmes d'approximation (1).

Quant au discontinu, il ne nous gêne pas du tout. Nos mesures de l'étendue sont discontinues; nos formules, même quand elles prétendent exprimer le continu, sont en elles-mêmes discontinues; la numération, base de toute évaluation, est un système discontinu par définition (2), etc., etc.

En somme, nous avons bien moins besoin qu'il ne semble de recourir, pour la conception de l'étendue, à l'immobile, à l'homogène, au continu. Leur disparition ne nous

(1) Tout ce que nous venons d'écrire suppose, comme nous l'affirmerons plus loin, l'indissolubilité de la simultanéité et de la séquence.

(2) Nous mêlons à tout cela quelque pseudo-continuité dans le détail, mais que nous détruisons dès que nous voulons une nouvelle division ou une approximation supérieure.

empêche pas de concevoir l'étendue, comme le ferait la disparition du simultané. Mais la conception du simultané, si elle est inséparable de la conception de l'espace, n'englobe pourtant pas celle-ci. Le simultané n'est qu'un abstrait de l'étendue ; l'étendue est quelque chose de plus. Quand je vois un objet ou que je le tâte, ce que je perçois dépasse le simultané, et quand je mesure le même objet, je développe, outre le concept de simultanéité, le témoignage plus complet de mes sens. C'est donc aux sens que nous devons revenir après tant de circuits, si nous ne voulons abandonner toute conception positive de l'étendue. Nous savons surabondamment que nous ne pouvons leur accorder qu'une créance limitée. Ils subissent déjà, à un certain degré, cette nécessité de l'abstraction qui est si utile à l'adaptation des êtres, qui est une cause capitale des conquêtes de notre intelligence, mais qui mène aussi à tant d'erreurs.

Nous échouons à découvrir une origine à la formation du concept d'espace. Parce que l'étendue s'est d'abord révélée au toucher, ce n'est pas une raison dirimante pour que la vue n'ait pas une autre manière de l'apercevoir, et en fait, nous ne pouvons aucunement rattacher la perception visuelle à la perception tactilo-musculaire, sinon par des raisonnements dont aucun n'est décisif. Notre perception de l'étendue n'est donc pas simple, et nous n'avons provisoirement aucun droit d'abolir un genre de perception au profit d'un autre. Tout se passe comme si l'étendue avait des propriétés fort différentes qui ne s'unifient que par abstraction. Encore cette unification est-elle purement numérique : qualitativement ou quantitativement, nous sommes forcés de recourir à des artifices pour ramener une dimension visuelle à une dimension tactilo-musculaire ; la ligne que nous traçons ou sentons et la ligne que nous voyons ne nous apparaissent pas de même sorte : le témoignage des sens concourt donc d'emblée à nous suggérer une étendue hétérogène. Si

l'on nie complètement le témoignage des sens, ou il faut, comme Leibniz, supprimer l'étendue, ou il faut admettre que les produits de nos sensations n'offrent aucune analogie avec les phénomènes qu'ils nous révèlent. Dans les deux cas, on se rabat sur l'illusion pure. Nos sensations seules sont alors réelles, mais en quoi le sont-elles ? Si la perception d'étendue, *au sens d'ailleurs le plus réduit*, est toujours mêlée à certaines sensations, et si je la suppose illusoire, que reste-t-il ? Pour en avoir quelque idée, il faut que je fasse une hypothèse analogue pour toutes les perceptions, car il n'est pas admissible qu'aucune soit privilégiée *a priori*. Cette opération, qu'il n'y a nulle raison d'arrêter jusqu'à ce que nous ayons réduit les perceptions à l'homogène, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous ayons détruit leur spécificité, ne nous mène qu'à l'indiscernable.

Elle est du reste impossible. La spécificité des perceptions demeure intacte devant les efforts de la raison. Le résidu réel nous laisse toujours devant des différences, et le résidu abstrait s'évanouit si nous poussons trop loin la destruction qualitative : sinon, il n'y aurait finalement qu'un seul concept, un vague concept d'existence, voisin du néant. Au fond, nous ne pouvons supprimer le témoignage des organes quand ils nous offrent l'impression d'une incidence, au sens le plus réduit, qu'en supprimant la réalité des sensations mêmes.

Alors, à l'illusion du non moi s'ajoute, de proche en proche l'illusion du moi, car toute pensée s'évanouit si nous essayons de la dépouiller d'un substrat sensitif. Si l'on veut éviter cette faillite définitive, il faut admettre l'incidence. Or, il n'y a aucune incidence plus constante que celle qui nous donne la perception spécifique de l'étendue. Et nous savons, d'autre part, que cette perception développée est un moyen d'action direct, constant et puissant, non seulement pour adapter notre corps à l'ambiance, mais pour créer des outils, des instruments, des machines qui s'ajustent au monde externe. Donc, rien

de plus rationnel que d'admettre un rapport entre nos perceptions de l'étendue et quelque manière (ou quelques manières) d'être des choses. Rien de plus rationnel aussi que de poser que ce rapport est inconcevable sans analogie. Alors, l'étendue variée que nous donnent les sens correspondrait à une variété externe — rendue plus probable encore par l'expérience ; elle n'y correspondrait pas exactement, cela va sans dire, elle y mêlerait des illusions nombreuses, mais elle en garderait des caractères spécifiques.

Ces caractères spécifiques ont beau échapper, presque entièrement, à la définitition abstraite, on sent bien qu'ils ont une importance capitale dans notre conception, on sent bien que, sans eux, le sentiment de l'étendue nous échapperait, ce qui, en somme, équivaudrait au néant.

Aux efforts classiques faits par les philosophes, les physiciens et les géomètres, pour donner de l'étendue une définition qui concilie les résultats de l'expérience et les données des sens, il faut ajouter les tentatives de divers penseurs pour renouveler la notion d'espace. Les pangéomètres ont porté leurs investigations dans deux domaines. Ils ont envisagé la possibilité d'un espace non homaloïdal — espace sphérique ou pseudo-sphérique — et d'un espace à plus de trois dimensions. Quelques physiciens modernes essayent d'autre part d'élargir le concept en faisant intervenir les notions électro-magnétiques, les notions mécaniques n'étant plus considérées que comme une première approximation ; enfin, à la théorie nouvelle de la relativité on ajoute quelques postulats qui entraînent des conséquences remarquables.

Dans le système lobatchevskien, où l'on peut faire passer un nombre indéfini de parallèles par un même point, les triangles ont moins de deux angles droits ; ils en ont plus de deux et peuvent en avoir jusqu'à six dans le système riemannien. Lobatchevskiens et riemanniens critiquent

l'insuffisance de l'espace euclidien, qu'ils appellent homaloïdal, c'est-à-dire plat.

Ce n'est là qu'une manière de parler. *L'espace euclidien est surtout indifférent.* Il comporte toutes les courbes imaginables ; la ligne droite n'y a d'autre privilège que d'être la plus commode pour réduire les dimensions à une commune mesure. A la vérité, ce privilège a une importance capitale dans le développement de la géométrie, mais il ne supprime aucune courbe. Au rebours, lobatchevskiens et riémanniens créent un privilège décisif. Ils posent que l'espace a une courbure ou une pseudo-courbure. Mais, quelle est cette courbure ? Est-elle unique ? En ce cas, comment peut-elle se concilier avec les autres courbures ? Celles-ci deviennent imaginaires. Si, au contraire, toutes les courbures existent, on ne voit pas pourquoi la droite, qui peut être considérée comme une limite, n'existerait point ?

Les géométries sphériques et pseudo-sphériques nous prouvent la possibilité de bâtir des systèmes géométriques à l'aide d'autres postulats que ceux adoptés par les euclidiens ; elles ne prouvent rien quant à la courbure ou la non courbure de l'étendue. Le fait qu'on peut développer simultanément le système riémannien, le système lobatchevskien ou le système euclidien ne tend-il pas surtout à fortifier la croyance que les étendues sont des complexus? Si, en dehors de la géométrie classique, on n'avait pu établir qu'un seul autre système, il aurait paru admissible que ce système fût basé sur des postulats proches de la réalité. Mais, puisqu'on a pu établir deux nouveaux systèmes, la probabilité décroît. Et si l'on songe qu'en outre les courbures et les pseudo-courbures possibles sont innombrables, on voit s'accroître l'impossibilité de concevoir l'unité.

Les géomètres qui ont instauré la nouvelle méthode prétendent parfois se placer au point de vue expérimen-

tal. C'est à la nature même des choses, à l'existence de l'espace tel quel qu'ils recourent pour poser les nouveaux postulats. Il est très vrai que la droite idéale, la droite euclidienne, n'existe nulle part ; mais une courbe idéale, une courbe constante n'existe nulle part non plus. Une ligne géométrique, quelle qu'elle soit, est le résultat d'une opération abstraite ; nous n'en trouvons dans la nature que des images grossièrement approximatives. Dans la nature, toute translation est indéfiniment variable, toute figure est irrégulière et devient d'autant plus irrégulière qu'on l'examine de plus près. On ne saurait donc choisir aucune ligne qui soit plus réelle que d'autres lignes. Le choix est tout relatif ; il nous porte vers ce qui est le plus accessible à notre action et à notre intelligence, à ce qui se prête le plus aisément aux développements nécessaires. C'est ce que Mach nomme l'utilité, Poincaré, la commodité.

La tentative de créer une théorie de l'espace à 4, 5, *n* dimensions rend le problème plus complexe encore, plus subtil et plus troublant. La géométrie à trois dimensions ne peut être considérée comme autre chose que la manière la plus simple de comparer entre eux les volumes. Il n'y a rien d'absurde à postuler une infinité de dimensions, mais lorsque je compare deux volumes, non seulement je n'ai aucun intérêt à concevoir plus de trois dimensions, mais je n'y trouve que gêne et difficulté.

Jusqu'à présent, les tentatives pour constituer une géométrie à quatre dimensions ne nous ont pas fait *percevoir* quatre dimensions, au sens où nous en percevons une, deux ou trois. H. Poincaré disait que, probablement, un homme qui passerait sa vie à méditer sur la quatrième dimension arriverait à se la figurer, mais cet homme hypothétique n'a pas encore manifesté son existence. Nous n'avons sur la quatrième dimension que des notions surabstraites, même si une quatrième dimension est figurée par le temps, comme le proposent les néo-relativistes (voir à ce sujet le chapitre sur la relativité). Quelques

pangéomètres prétendirent tirer une quatrième dimension statique de l'expérience. Or, les éléments expérimentaux auxquels ils se réfère ne se distinguent pas des éléments auxquels se réfère un euclidien. De part et d'autre, on utilise des concepts d'une transcendance extrême. De part et d'autre, pour constituer la géométrie, on recourt aux éléments abstraits sans lesquels cette science serait demeurée à l'état embryonnaire. Seulement, les théorèmes euclidiens sont, dans l'ensemble, plus applicables à la réalité que des théorèmes des autres géométries ; ils s'en tirent plus facilement et plus rapidement ; ils sont plus adaptables à l'expérience.

Sans doute, à peine vieilles de cent ans, et pratiquées par peu de mathématiciens, les géométries nouvelles n'en sont qu'à leurs débuts. Ce sont des ébauches de science, ce sont des voyages de découvertes, bien plutôt que des découvertes mêmes ; elles peuvent, en évoluant, nous mener à des conceptions positives.

Si les étendues sont des complexus, on ne voit pas, en effet, pourquoi nous n'y adapterions pas des abstractions de caractère très différent.

II

LE TEMPS. Y A-T-IL OPPOSITION ENTRE LA DURÉE PSYCHIQUE ET LA DURÉE SCIENTIFIQUE?

Nous avons traité de l'espace avant de traiter du temps, et sans discuter la question de la priorité de l'espace sur le temps ou du temps sur l'espace. Cependant nous n'avons pas réussi à parler de l'étendue sans faire intervenir de séquences. En remarquant qu'aucune étendue réelle n'est immuable, que les simultanéités sont instables, que nous ne pouvons rien concevoir sans l'intervention de sensations mobiles et d'une imagination changeante, nous avons pressenti qu'il est extrême-

ment difficile, et peut-être impossible, d'isoler les notions d'où nous tenons le concept d'espace des notions d'où nous tirons le concept de temps. La différence et le changement se retrouvent à la fois dans les séquences et dans les simultanéités. En fait, l'expérience nous montre que la différence comporte le changement et le changement la différence. Evoquer un monde immobile, où la différence serait immobile, c'est annihiler les choses. Du moment que la mobilité existe, la différence suppose le changement.

Cependant, l'homme croit en général qu'il peut imaginer une étendue sans faire intervenir la succession. Une telle croyance ne souffre pas l'analyse. Si l'on essaie réellement de bannir la succession, on a bientôt le sentiment que tout percept tend à s'évanouir. La sensation d'une simultanéité, même dans mon propre corps, me semble impossible sans une espèce d'oscillation qui me mène et me ramène continuellement de la sensation *A* à la sensation *B*. Aussi, un certain nombre de philosophes ont-ils voulu que la sensation primaire d'étendue vînt d'une sensation primaire de séquence, mais ce postulat est ruineux: on ne voit aucun moyen de transformer une séquence en une simultanéité, aucun moyen de construire à l'aide d'éléments exclusivement successifs une étendue si réduite soit-elle. Dans l'état actuel et de notre discrimination et de notre expérience, il faut donc renoncer à tirer l'espace du temps, à moins de supposer que le temps comporte la simultanéité. Cette hypothèse ne mène à rien, elle ne fait qu'aggraver la confusion déjà si grande de nos concepts. Sans doute, il est permis de la soumettre à des vérifications nouvelles et qui, de toute manière, seront utiles, mais jusqu'à ce jour, le simultané forme un ensemble de notions qui ne se fondent pas dans le successif.

Par ailleurs, la durée ne pourrait-elle pas se déduire de l'étendue? Plusieurs penseurs l'ont cru, mais leur croyance comporte des degrés. On peut, en effet, ou poser que

tous les éléments dont nous tirons le concept de temps se tirent des éléments étendus, ou poser que le temps, dès qu'il comporte quelque mesure, se rattache à l'étendue. Ce sont deux points de vue extrêmement différents, et M. Bergson, qui l'a bien vu, a tiré de leur différence une théorie complexe et subtile, où il sépare nettement la durée réelle de la durée conceptuelle.

Il paraît impossible, dans l'état actuel de notre conscience et de notre expérience, de faire dériver la succession de la simultanéité. Si l'on admettait des degrés dans l'impossible, on dirait que c'est plus impossible encore que de faire dériver le simultané du successif.

En effet, le simultané nous semble *organiquement* plus assujetti à la séquence que la séquence au simultané. Lorsque l'œil voit un ensemble, c'est en vain que nous tentons de nous figurer cet ensemble sans une succession, dont tout au plus nous pouvons choisir arbitrairement les points de départ ; au rebours, avec l'ouïe, nous avons au moins l'illusion de successions pures : qu'une flûte isolée se fasse entendre et la séquence des sons pourra me paraître indépendante de la simultanéité. S'il s'agit de plusieurs voix ou de plusieurs instruments, la simultanéité reparaît, mais on peut prétendre que c'est un résultat de l'expérience, que l'ouïe ne discerne primitivement qu'un seul son à la fois : il est certain que le son d'un instrument qui donne des harmoniques complexes nous paraît simple tout comme le son d'un appareil qui donne des sons à peu près simples. La question demeure posée : elle ne semble pas près de recevoir une solution définitive.

Il est constant que l'ouïe contribue à nous renseigner sur l'espace ; elle le fait même avec beaucoup de délicatesse, tant pour l'appréciation de la distance que pour celle de la direction : dans la vie primitive, son rôle est, à cet égard, considérable. Un loup, un cerf, un homme sauvage se servent plus de leurs oreilles pour apprécier des événements ressortissant à l'étendue que pour apprécier

des événements ressortissant à la durée. L'oreille externe de maints animaux est même particulièrement conformée pour l'orientation. Enfin, on tient pour assuré que les canaux semi-circulaires contribuent de manière importante à l'équilibre de nos corps. D'autre part, les ondulations sonores sont étroitement assujetties à l'étendue, leur hauteur étant, dans chaque milieu, déterminée par l'amplitude et la fréquence, *ergo* par l'espace parcouru.

Quoi qu'il en soit, nous ne connaissons *aucune détermination précise de la succession* qui n'exige l'intervention d'étalons étendus. C'est cela qui a fait dire que si des sensations peuvent paraître indépendantes de l'étendue, la conception précise de la durée est essentiellement spatiale.

Guyau, qui a longuement développé cette thèse, remarque :

L'action enveloppe le temps, soit, et l'actuel enveloppe le présent, mais la conscience de l'actuel et de l'action ne provient pas du temps...

Essayez de vous représenter le temps comme tel, vous n'y parviendrez qu'en vous représentant des espaces.

Il suppose que chez l'animal même :

L'instinct, qui semble tourné vers l'avenir, est un ensemble d'appétitions devenues automatiques, où le temps agit sous forme d'espace sans que l'animal dégage bien le futur du présent.

Il dit encore (avant les relativistes et après d'autres) :

Non seulement le temps est lié à des représentations — phénomènes ultérieurs, — mais encore il ne peut être perçu que si les représentations sont reconnues comme représentations, non comme sensations immédiates.

Le temps est à l'origine comme une quatrième dimension des choses qui occupent l'espace (1).

Il y a du flottement dans la théorie de Guyau et par-

(1) Parallèlement Guyau développe une thèse évolutive dont il ne saurait être question ici.

fois de la confusion. Mais ce ne sont pas ses arguments particuliers qu'il s'agit de combattre, ce sont les éléments mêmes d'une doctrine qui fait de la durée, et *a fortiori* du temps, une conception spatiale.

Guyau et ceux qui professent la même opinion ne nient pas la séquence comme distincte de l'étendue ; ils se bornent à affirmer que le temps ne se révèle à la conscience que sous forme d'images spatiales.

Guyau donne toute son ampleur à la théorie en ajoutant :

> Le temps n'est pas une condition mais un simple effet de la conscience ; il ne la constitue pas, il en provient.

En réalité, si le concept du temps est lié à des images étendues, ces images ne sont pas conçues telles quelles, je veux dire qu'elles ne sont pas seulement étendues. On peut figurer le temps par une ligne, mais non par une ligne *où il ne se passe rien*. Il faut que quelque chose s'écoule. Supprimer ce passage, supprimer cet écoulement, c'est réduire le temps à l'espace même, c'est annihiler le concept. Répétons que si l'étendue mesure le temps, elle-même ne saurait être mesurée sans la séquence. Pour comparer la longueur *l* à la longueur *l'*, il faut passer de l'une à l'autre, à moins de s'hypnotiser sur une grandeur immuable, ce qui supprimerait toute grandeur, car il est indispensable de recourir à une variation sensitive, instrumentale, etc.

En résumé, quel que soit le degré d'abstraction où l'on s'élève, il n'y aura aucun moment où on pourra figurer le temps uniquement à l'aide de l'espace. Plus on s'éloignera de l'abstrait vers le concret, plus l'élément dynamique de changement prendra d'importance au regard de l'élément statique d'étendue. C'est en vain qu'on me dit que l'animal ne perçoit qu'un complexus d'images. Lorsque je remonte vers mon enfance, je me vois, à mesure que j'avance vers l'inconscient, de plus en plus

incapable de perception simultanée, de plus en plus mêlant des actions, des désirs, des changements de toute nature à l'apparition des choses. La contemplation, l'arrêt réfléchi devant les choses et les êtres qui accroît, au moins en apparence, le sentiment de l'étendue, n'existe pour ainsi dire pas dans mes premiers souvenirs. Je suis toujours sollicité ou poussé vers les choses, elles viennent à moi, je vais vers elles...

Leur écoulement, à cette époque, est continu ; je suis à ce point emporté par le dynamisme, qu'il suffit que je m'immobilise pour que je m'endorme. Un complexus inextricable de choses étendues et de choses fugitives m'environne. On dira que je ne distingue guère alors le passé du présent ni du futur, que demain ni hier n'existent pour le jeune *moi* — et c'est vrai. Mais qu'est-ce à dire : ma tendance vers tel plaisir, mon dégoût de telle peine, l'effort que je fais pour saisir l'un et pour fuir l'autre, c'est le jeu continu de mon être en formation, et il renferme la séquence au degré le plus vif. A une époque où je cesse pour ainsi dire de vivre dès qu'il n'y a plus variation de tendance, comment pourrait-on soutenir que les éléments dont je composerai le temps n'existent pas en moi ? Du moins, dira-t-on, vous avez finalement créé un temps abstrait qui est, lui, entièrement représenté par des éléments étendus. J'ai seulement fait bénéficier mon concept de la précision apparente, ou réelle, du simultané ; je n'ai pu éliminer la séquence, dont la suppression entraînerait la suppression complète du concept.

On ne saurait en somme soutenir que ni le concept primitif ni l'abstrait raffiné puissent englober les notions temporelles dans les notions spatiales. Notre notion du temps reste un complexus comme notre notion de l'étendue. Ce n'est pas une notion fixe. Elle varie non seulement selon notre âge et notre éducation, mais encore selon les périodes, les jours, les heures, les minutes — selon ce qu'on a nommé nos états d'âme et selon ce qu'on pourrait

nommer nos états perceptifs. Il va sans dire qu'il n'y a pas quelque chose en soi comme Le Temps abstrait, mais une série indéfinie d'états changeants que nous ne ramenons à une sorte d'uniformité que par des artifices. L'hétérogénéité des séquences apparaît d'une manière plus frappante encore que l'hétérogénéité des simultanéités.

Cette hétérogénéité a frappé particulièrement le penseur qui fit, de nos jours, l'effort le plus constant pour libérer la durée de l'étendue. M. Bergson veut que l'espace nous soit *imposé*, en ses éléments, par le monde matériel, tandis que les éléments de la durée seraient directement fournis par la conscience. C'est le contraire de la thèse que nous venons de combattre.

M. Bergson voit dans « la durée au dedans de nous » une multiplicité qualitative, sans ressemblance avec le nombre, un développement organique, qui n'est pourtant pas une quantité croissante, une hétérogénéité pure au sein de laquelle il n'y a pas de qualités distinctes.

Qu'existe-t-il de la durée en dehors de nous ? s'écrie-t-il. Le présent seulement ou, si l'on aime mieux, la simultanéité. Sans doute, les choses extérieures changent, mais leurs mouvements ne se succèdent que pour une conscience qui se les remémore. Nous observons en dehors de nous, à un moment donné, un ensemble de positions simultanées : des simultanéités antérieures il ne reste rien.

En somme, l'extérieur ne nous donnerait que l'étendue, il ne saurait nous donner la durée, puisque, de ce qui est passé rien ne demeure — *qu'en nous*. Nous tirerions donc la durée de nous-mêmes, tandis que l'étendue nous serait révélée. Que la succession existe extérieurement, M. Bergson ne le nie pas, et son analyse du mouvement le montre; il nie seulement que nous puissions tirer la succession de l'expérience matérielle. Nous en tirerions l'étendue homogène que nous combinerions avec la durée pour en faire le temps homogène. Cette combinaison nous permettrait de mesurer la succession, mais la mesure demeure-

rait étrangère à la durée interne. Logiquement, la thèse exige que la durée interne soit une réalité différente de toute réalité externe. Car s'il y avait analogie entre la durée interne et la succession externe, d'évidence l'argumentation de M. Bergson s'écroulerait.

Examinons les raisons essentielles de l'éminent écrivain.

La durée interne comporterait une multiplicité qualitative, des mouvements hétérogènes qui se pénètrent, une succession qui implique fusion et organisation. La succession externe ne se décèlerait que par des états dont chacun *existe seul*, tout état étant entièrement aboli au moment où un autre état se présente.

Dès lors, comment la succession externe devient-elle concevable pour le moi ? Comment franchit-on la distance infinie qui sépare un éternel présent d'une durée qui comporte une fusion du présent et du passé ?

M. Bergson répond que la multiplicité des états successifs du monde extérieur « n'a de réalité que pour une conscience capable de les conserver d'abord, de les juxtaposer ensuite, en les extériorisant les uns par rapport aux autres ».

Si elle les conserve, c'est parce qu'ils donnent « lieu à des faits de conscience qui se pénètrent, s'organisent, et lient ainsi le passé au présent ».

Si elle les extériorise les uns par rapport aux autres, c'est parce que, songeant à leur distinction radicale (l'un ayant cessé d'être quand l'autre paraît), elle les aperçoit sous forme de multiplicité distincte, ce qui revient à les aligner dans l'espace où chacun d'eux existait séparément. L'espace employé à cet usage est précisément ce qu'on appelle le temps homogène.

Qu'est-ce d'abord que ces faits de conscience auxquels « donne lieu » la succession externe ? Par cela même qu'ils sont suscités, on ne saurait les poser comme sans analogie *aucune* avec ce qui les suscite. La succession

extérieure, par suite, est en quelque façon reflétée par la succession intérieure. Mais la première implique l'anéantissement continu du passé, dont l'autre retient, en apparence ou en réalité, quelque chose. Qu'est-ce qu'elle en retient? Pas le passé assurément— ni celui de l'extérieur, aboli par définition, ni le passé tel quel des faits internes, *chaque état de conscience étant différent de tous les états antérieurs*, ce que M. Bergson répète avec une énergie caractéristique. C'est donc quelque chose qui permet de se « reporter » au passé, et qui, état de conscience ou action externe, offre une analogie, si lointaine soit-elle, avec lui.

Mais le monde reflète souvent (et sans doute toujours) l'action du passé. Il est plein de *traces* des événements antérieurs. A qui le nierait on peut opposer des appareils ingénieux qui répètent indéfiniment une « impression » une fois reçue : un cinématographe, un phonographe, etc. Pour préparer une telle répétition, nous laissons d'abord agir la lumière ou le son sur un dispositif capable d'enregistrer, au moins partiellement, l'effet produit.

Avec la lumière, la reproduction est en un sens immédiate : une photographie imite les objets de telle manière que nous pouvons les reconnaître.

Pour le phonographe, la trace primitive n'a même pas de ressemblance immédiate avec un son entendu : il faut recourir au mouvement, si l'on veut répéter des paroles, un chant, une musique. On songe à un organisme rudimentaire, et, en fait, le phonographe se conduit comme M. Bergson veut que se conduise notre corps pour raviver un souvenir : *il joue le passé.*

Quoi qu'il en soit, nous pouvons obtenir de la matière qu'elle garde une trace d'une action incidente, et qu'à l'aide de la trace, elle reproduise quelque chose d'assez analogue à l'action pour que nous reconnaissions parfaitement celle-ci. Peut-on nier que voilà un fait susceptible de *figurer* une sorte de mémoire ? Ce n'est pas la mémoire

humaine, non — c'est sans doute quelque chose d'assez différent — mais l'analogie est suffisante pour ne pas écarter désormais l'idée d'une représentation partielle du passé dans un dispositif purement matériel.

Donc, le passé peut être figuré hors de nous, comme il l'est en nous. Et l'analogie serait suffisante, si nous ne retombions pas sur le phénomène de la conscience. Seulement, l'argument bergsonien ayant perdu sa force propre, le mystère de la conscience est le même qu'il était avant que ce philosophe eût prétendu faire de la durée quelque chose de purement interne.

Un phonographe et un homme sont tous deux construits de manière à ce que les actions incidentes puissent y intégrer quelque chose, — mais le phonographe est inconscient. Il imite du passé, il n'a pas le sens du passé. Et nous ne savons aucunement comment ni pourquoi nous avons le sens du passé. Mais comme nous ne savons pas davantage comment nous avons le sens de n'importe quoi, ce mystère ne nous suggère rien d'essentiel sur la distinction de l'espace et du temps. Il faut que nous nous contentions des distinctions qui nous sont offertes par l'observation et l'expérience.

Passons au second argument de M. Bergson, à savoir que l'étendue serait homogène et discontinue, tandis que la durée serait hétérogène et continue. Nous avons déjà dit et répété que l'étendue réelle ne se présente jamais comme uniforme. De sòrte que nous ne savons pas comment ni pourquoi nous avons la notion de l'homogène. On pourrait prétendre que nous l'avons créée, mais en un sens il est trop clair que nous la subissons. Quoique, en général, les choses nous apparaissent nettement différenciées, nous voyons et sentons l'uniformité, que nous le voulions ou non, en telle surface polie, en tel corps que l'analyse nous montre hétérogène, dans cent aspects enfin qui ont primitivement donné la sensation de l'homogène et sont actuellement reconnus comme n'étant pas

homogènes (1). Pour retrouver l'uniforme nous sommes contraints de nous rabattre sur des substances ou des énergies hypothétiques. En fin de compte, l'homogène que nous trouvons est subi ou créé par le moi, mais non strictement *donné par les choses*.

Et qu'en est-il de la durée ? Comme l'étendue, elle nous apparaît généralement variée, mais nous subissons cependant la sensation de certaines monotonies—et même cette sensation nous cause un ennui, ou nous pousse, si elle se prolonge, à l'engourdissement. Comme l'uniforme, le monotone ne se rencontre pas réellement dans la nature, pas plus que nous ne le trouvons dans nos manifestations personnelles. Quant à la conjecture d'une durée interne, radicalement autre que la succession externe, elle n'est pas plus valable qu'une hypothèse de même sorte sur l'étendue. Nous avons le sens de la durée et de l'étendue, voilà tout, et ce sens s'applique à des phénomènes universels. Il n'est pas plus sage de dire que l'extérieur nous impose l'étendue que de dire qu'il nous impose la durée. S'il nous impose l'une, il peut nous imposer l'autre. Le mystère est que nous les concevions. En tout cas, il y a une correspondance certaine et perpétuelle entre ces deux percepts de la réalité.

Quant à leur mesure, c'est ici une question subsidiaire. M. Bergson veut que la durée ne soit pas mesurable par elle-même, tandis que l'étendue le serait. La durée ne se mesurerait que par une sorte de projection de la succession dans l'étendue Nous transformons un progrès en une *chose*, le mouvement en une ligne.

Mais, encore un coup, la mesure de l'étendue, réciproquement, exige la succession. Aucune mesure de la dimension, si je n'ai la mobilité; aucune mesure de la mobi-

(1) N'oublions jamais pourtant que la sensation d'une forme, se rapportant à *divers modes* d'uniformité, par là même entretient un genre d'hétérogène. De l'argent, de l'or, une surface rouge, une surface blanche, tout cela concourt à former la notion d'homogène, mais tout cela diffère. L'homogène absolu, on ne saurait assez le redire, c'est une pseudo réplique du néant.

lité si je n'ai de repères. Mais c'est le muable qui mène, *par exhaustion*, à poser l'immuable, tandis que l'immuable ne pourrait mener à rien. Les repères se prennent dans le milieu où le changement est très ralenti, non pas dans l'immobile réel : ils sont tous aléatoires.

Nous n'ajouterons rien à l'argumentation, si nous considérons la question du continu et du discontinu. La succession ni la concomitance, la durée pas plus que l'étendue, ne nous montrent positivement le continu. Tout est pratiquement discontinu dans la nature et en nous : à notre sens, le discontinu n'est qu'une forme simple de l'hétérogène. Aussi est-il très bizarre de voir M. Bergson vouloir que la durée intérieure soit hétérogène et continue, alors que l'étendue serait homogène et discontinue. C'est presque comme si on disait que la durée est multiforme et une, tandis que l'étendue serait uniforme et multiple.

En résumé, la thèse bergsonienne est de toute part ruineuse. Ce qui en subsiste peut fournir des appoints à une philosophie du changement, mais des appoints négatifs, car il n'y a rien de positif dans la thèse, rien qui puisse servir à une connaissance directe. M. Bergson, qui montre si heureusement notre tendance à transformer des progrès en choses, ne tarde pas à en faire tout autant, et lorsque, s'apercevant plus ou moins lucidement de sa méprise, il veut retourner au progrès pur, il nous laisse devant le vague, le rêve, des sensations complètement indéterminées.

III

LE PRINCIPE DE RELATIVITÉ

Au nom du principe de relativité, quelques physiciens proposent des définitions qui, selon eux, renouvelleraient nos conceptions de l'espace et du temps. On discute depuis très longtemps sur l'irréalité comme sur la relativité

intrinsèque du temps et de l'espace. Les théories foisonnent. Expérimentalement, les Descartes, les Leibniz, les Newton, les Euler ont posé l'impossibilité de choisir aucun point de repère dans l'univers ; ils ont considéré tous les mouvements comme ne pouvant être calculés qu'en fonction d'autres mouvements ; ils ont bien vu que l'immobilité n'était jamais qu'une apparence. C'est d'une manière tout abstraite, voire mystique, qu'ils faisaient des réserves, mais un Descartes écrivait *que rien n'a une place fixe*, SAUF DANS NOTRE PENSÉE, que l'espace n'est rien *par lui-même* ; un Newton disait qu'il est possible qu'il n'existe aucun mouvement uniforme susceptible de mesurer rigoureusement le temps, aucun corps positivement en repos auquel on puisse rapporter nos mesures ; un Euler ajoutait qu'il n'y a qu'une distinction verbale, mais aucune opposition réelle entre le mouvement et le repos, etc., etc.

Maints penseurs du XIXe siècle sont plus affirmatifs encore, en ce sens qu'ils ne font plus aucune réserve abstraite à la relativité générale.

C'est en somme un vieux thème, mais le groupe réformateur y a ajouté des corollaires significatifs, surtout au point de vue des mesures.

Sous la forme que lui donne, par exemple, M. Langevin, le principe est aussi général que possible : « Etant donnés divers groupes d'observateurs en mouvement de translation uniforme les uns par rapport aux autres, les lois des phénomènes physiques sont exactement les mêmes pour tous les groupes d'observateurs. »

Quoique « les lois du mouvement » fassent place ici aux « lois des phénomènes physiques » qui comportent une extension supérieure, le principe banal reste banal.

Nous sommes habitués à considérer la terre comme un lieu de translations relativement uniformes et nous en déduisons la quasi uniformité des phénomènes physiques. Nous considérerions cette uniformité comme totale, si

tous les lieux de la terre avaient une même vitesse. Mais nous savons tenir compte des inégalités et par exemple nous constatons que les vitesses diverses, aux diverses latitudes dues à la rotation, en se composant avec la pesanteur, donnent des résultats indéfiniment variés. Nous constatons bien d'autres différences, dues aux variations de vitesse, et ces constatations mêmes montrent que nous avons un sens très précis et très subtil de l'uniformité qui résulterait de vitesses constantes. Par ailleurs, ni les lois physiques, ni les lois chimiques n'apparaissent influencées par la translation générale d'un système: un physicien qui fait des expériences sur la chaleur, un chimiste qui prépare une réaction, ne s'occupent point de la marche de la terre. En quoi donc le principe de relativité, tel qu'il est envisagé par des hommes comme Einstein, Minkowski, Langevin, nous trouble-t-il dans nos conceptions traditionnelles ?

L'interprétation de l'expérience fameuse de Michelson et Morley va nous le dire. Cette expérience a été entreprise dans l'espoir de déceler les inégalités dans la vitesse de propagation de la lumière, à la surface de la planète (1), inégalités qui auraient montré directement la translation de la planète, comme l'expérience de Foucault a montré directement sa rotation. Le dispositif adopté par Michelson et Morley a donné un résultat complètement négatif. *A priori*, cet échec peut s'interpréter de plusieurs manières :

1° L'hypothèse des ondulations serait controuvée ; il conviendrait de revenir à l'hypothèse de l'émission ;

2° Le milieu transmissif co-terrestre (éther, complexus de lignes de force, énergie x ou substance x) aurait un mouvement autour du soleil, dont la vitesse serait sensiblement égale à celle de la terre, et de même sens ;

3° La terre étant mobile, par rapport au milieu trans-

(1) En partant de l'hypothèse que le milieu qui transmet la lumière ne participe pas au mouvement de la terre.

missif, la vitesse relative de la translation serait négligeable par rapport à celle de la lumière, et l'insuccès de l'expérience ressortirait à l'impossibilité de la déceler; ou bien nous serions victimes d'une illusion ; ou enfin,il faudrait chercher une explication dans quelque propriété particulière des objets étendus en mouvement.

Le groupe réformiste répugne à revenir à l'hypothèse de l'émission, qui a été rejetée pour des raisons qu'il estime majeures.Une nouvelle théorie de l'émission devrait être très différente de l'ancienne et se rattacher aux phénomènes électro-magnétiques, dont dépendraient les phénomènes lumineux.

Il est évident que ces objections n'ont rien d'absolu. Nous avons vu tomber trop de théories considérées comme intangibles, pour rejeter l'idée d'une théorie de l'émission qui engloberait par exemple à la fois l'ancienne théorie et en même temps la théorie des ondulations. Le fait est qu'aucune théorie émissive contemporaine, telle la théorie « projective » de Ritz, ne satisfait les savants, tandis que la théorie des oscillations,non seulement donne des explications plausibles, mais relie convenablement celles-ci aux phénomènes généraux de l'électro-magnétisme.

Cependant si , avec Einstein, on nie l'existence de l'éther, le problème devient étrangement confus. Car, ou bien on remplace l'éther par une autre existence qu'on doue de propriétés propices aux idées relativistes,ce qui revient au même que d'ajouter une nouvelle thèse aux thèses sur l'éther, et la négation d'Einstein n'a plus de sens.

Ou bien on supprime toute existence dans les milieux interstellaires, et alors c'est le vide, qu'on avait naguère déclaré incompatible avec la propagation ondulatoire.

Si c'est réellement le vide, l'émission reparaît, une émission ondulatoire, peut-être, mais enfin une émis-

sion. Or, le point de départ des théories actuelles, c'était que l'expérience de Michelson et Morley devait s'expliquer en conservant l'hypothèse des ondulations.

Reste l'hypothèse que le milieu transmissif (éther, substance, énergie, complexus des lignes de force, complexus d'énergies *x*, etc.) aurait une vitesse de translation à peu près égale à celle de la terre. Le soleil serait le centre d'un tourbillon dont les différentes régions auraient des vitesses comparables aux diverses vitesses planétaires (1).

L'hypothèse satisferait à l'expérience de Michelson et Morley, mais elle contredirait d'autres expériences astronomiques et physiques.

Donc, dans l'état actuel de la science, l'hypothèse de l'entraînement, éthérique ou énergétique, a un pouvoir explicatif imparfait. L'hypothèse qu'on lui oppose, savoir l'immobilité relative du milieu de transmission, semblait moins satisfaisante encore *a priori*. C'est alors que Fitzgerald et Lorentz proposèrent une conjecture qui, à première vue, paraît puérile : ils admirent qu'un corps en mouvement se contracte, dans la direction du mouvement, *d'une fraction telle* que la vitesse apparente de la lumière demeure invariable. Il n'est pas inutile de s'arrêter un moment sur les détails du problème.

Envisageons un centre lumineux *c*, à la surface de la terre. Ses rayons se propagent en tous sens, mais si l'on ne suppose aucune déformation du milieu, ils ne devraient pas, la vitesse de la lumière supposée constante et le milieu de transmission immobile, atteindre en même temps tous les points d'une enceinte circulaire tracée autour du point *c*. Dans la direction de la translation terrestre l'enceinte fuit devant les rayons ; dans la direction opposée, il s'en rapproche ; au total, une moitié de l'enceinte se rapproche, une autre moitié s'éloigne. Tout devrait se passer comme si les rayons avaient des vitesses indéfiniment

(1) Telle n'est pas notre opinion.

variables. Or, l'expérience de Michelson et Morley (qui se rapporte aux deux directions où l'écart devrait être maximum) ne signale aucune différence ; et comme elle résussit à toute époque, on n'objectera point qu'on pourrait avoir opéré pendant un intervalle où la terre serait immobile *par rapport au milieu propagateur*, car, six mois plus tard, il y aurait dans la translation terrestre une accélération de soixante kilomètres par seconde. Or, une accélération de cette importance produirait dans la vitesse de propagation de la lumière des inégalités assez sensibles pour que le dispositif de Michelson et Morley les signalât. L'expérience n'en signalant aucune, on serait amené à conclure que la vitesse de la lumière est constante sur la planète, *ergo* que l'hypothèse du milieu transmissif immobile serait fausse.

C'est alors qu'intervient la thèse de Fitzgerald et Lorentz, suivie ultérieurement de la thèse d'Einstein. Fitzgerald donne simplement le coup de pouce : il pose, comme nous l'avons vu, une contraction du mobile en fonction de la vitesse de translation (1).

A première vue, cette conjecture semble arbitraire et gêne l'esprit. C'est comme si une volonté astucieuse avait voulu faire concorder bizarrement la relativité constatée pour tous les mouvements translatoires et ondulatoires terrestres et une relativité fausse de la propagation lumineuse.

Par ailleurs, si l'expérience de Michelson et Morley suggère une contraction, on pourrait imaginer une expérience plus directe qui suggérerait une contraction dans un sens et une dilatation dans l'autre. Cette expérience est actuellement impossible.

Mais l'expérience réalisée par Michelson et Morley ne l'était-elle pas naguère ?

Les vues d'Einstein sont moins concrètes que celles de Lorentz et Fitzgerald. Il ne veut pas faire intervenir

(1) Il convient de remarquer que la contraction requise est insignifiante.

avec l'idée d'éther celle d'un système de référence particulier qui serait immobile par rapport à lui, alors que l'expérience au contraire nous montre simplement que rien ne différencie les divers systèmes de référence en mouvement les uns par rapport aux autres, qui sont liés à la terre dans ses positions successives sur l'orbite...

Si divers groupes d'observateurs sont en mouvement les uns par rapport aux autres, les choses se passent de la même façon pour tous ; chacun d'eux peut se considérer comme immobile par rapport au milieu qui transmet la lumière, et tout se passe pour lui comme si la lumière se propageait avec la même vitesse dans toutes les directions.

Pour qu'il en puisse être ainsi, le raisonnement qui précède nous montre qu'un corps *ne doit pas avoir la même forme* pour des observateurs qui lui sont liés et pour d'autres qui le voient passer (1).

Pour Einstein, la vitesse de la lumière est une constante absolue dans tous les milieux ; elle est identique pour tous les observateurs, et de plus elle constitue une vitesse limite. En ce qui regarde l'expérience de Michelson et Morley, elle se trouve vérifiée par une hypothèse raisonnante, puisqu'elle se passe tout entière à l'intérieur d'un système. La plateforme où se trouvent les observateurs en janvier est la même ou elle est dans le même milieu que celle où ils se trouveront en juillet.

Au reste, étant admises diverses prémisses, l'hypothèse est correcte : l'avenir dira si les prémisses sont ou non conformes à la réalité. Mais les hypothèses nouvelles ne nous débarrassent pas de l'obsession que l'expérience de Michelson et Morley s'accorde singulièrement avec toutes les expériences faites sur la relativité des translations, des ondulations, des écoulements « dans notre milieu ».

Résumons, maintenant, les modifications de principe qui nous sont proposées.

(1) Langevin.

Tout d'abord l'idée de vitesse infinie doit disparaître. Ceci n'est pas neuf. Depuis Faraday, les physiciens se sont de plus en plus accoutumés à ne concevoir que des vitesses finies. L'idée de vitesse infinie n'est qu'un abstrait mécanique, une idée implicite: quand on considère des simultanéités de phénomènes, dans des endroits indéfiniment éloignés l'un de l'autre, comme par exemple la distance de la terre à une étoile, ces simultanéités ne sont pas calculées en fonction d'une vitesse infinie, mais bien en fonction de la vitesse de la lumière. Ainsi, on dit: « Le rayon de Wega que je vois en ce moment dérive de radiations qui se sont produites à la surface de Wega il y a vingt et un ans. »

Le monde scientifique était donc parfaitement préparé à admettre qu'il n'y a pas de vitesse infinie ; il l'admettait en fait, sinon en droit.

L'on nous propose ensuite de considérer la vitesse de la lumière comme une constante (1) et de plus comme la plus grande vitesse qui puisse être atteinte dans notre univers. Le postulat admis, on voit immédiatement que cette vitesse va jouer un rôle privilégié dans l'évaluation de l'étendue et du temps. En particulier, la simultanéité ne saurait plus avoir qu'un sens très relatif (ce que nous avons déjà trouvé par une autre voie) et entre tels événements qui se produisent au delà de certaines distances, nous renoncerions à concevoir des liens de causalité, « la causalité ne pouvant se propager, selon l'expression de M. Langevin, avec une vitesse plus grande que la lumière. Si un mode quelconque de causalité ne satisfaisait pas à cette condition, il mettrait en défaut le principe de relativité. »

Une importance particulière s'attache à la covariance des systèmes en mouvement relatif les uns par rapport aux autres : cette covariance entraîne, comme nous

(1) M. Einstein a déjà accepté une première dérogation : les champs de gravitation peuvent influencer sur la vitesse de la lumière.

l'avons déjà vu, des transformations de même sorte pour les observateurs de *a* observant *b* et ceux de *b* observant *a*.

D'autre part, la covariance universelle montre qu'on ne peut pas rapporter les phénomènes à des axes ou à des points choisis dans l'univers, aucun lieu de l'univers n'apparaissant fixe (ceci encore n'est pas nouveau).

Enfin, considérant que le temps se trouve indissolublement mêlé à l'espace, ne fût-ce qu'en suite de la covariance indéfinie des systèmes, certains penseurs proposent de remplacer le groupe euclidien à trois dimensions par un groupe comprenant le temps et qui aurait ainsi quatre dimensions.

De ces diverses propositions, il en est deux qui ne soulèvent aucune difficulté, savoir qu'il n'y a pas de vitesse infinie et que les rapports de causalité ne peuvent pas exister dans de certaines conditions de vitesse et de distance.

Mais la proposition d'une vitesse limite et de la constance absolue de cette vitesse se heurte à des répugnances. Il semble à première vue étrange qu'on pose d'une part la relativité de tous les phénomènes et d'autre part une vitesse constante et absolue. Le relativisme intégral, corollaire du pluralisme intégral, exige qu'il n'y ait dans l'univers aucune constante et aucun absolu. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la vitesse de la lumière est la plus grande que nous connaissions et que sa vitesse *approximative* est de 300.000 kilomètres par seconde. Par suite, aucune causalité ne peut se déceler POUR NOUS, dans de certaines conditions de distance et d'apparition temporelle des signaux lumineux. Toutefois, il est non seulement possible, mais encore fort probable, qu'il existe des vitesses supérieures à celle de la lumière, et par suite des liens de causalité dont la détermination échappe présentement à notre discrimination. Si de pareilles vitesses se décelaient, nous en serions quitte à rectifier nos formules: c'est une aventure fréquente en science, et peut-être plus

fréquente au XIXe et au XXe siècles qu'à n'importe quelle autre époque.

En fait l'invariabilité de la vitesse de la lumière est une manière d'absolu relatif que M. Einstein a déjà écorné de telle sorte qu'il redevient variable, si l'on tient compte de l'action des champs de gravitation. La pluralité et la variabilité du monde nous font augurer que de nouvelles modifications au principe se produiront tôt ou tard.

Pour ce qui regarde le temps comme quatrième dimension de l'espace, il faut y voir une métaphore analytique, d'ailleurs féconde en conséquences.

Elle signifie que le temps, n'est pas séparable de l'espace. Quoique nous puissions exécuter des mesures exactes en négligeant le facteur temporel, il n'en est pas moins certain que celui-ci est toujours mêlé intimement aux facteurs spatiaux. Mais le terme dimension lui convient mal. Les relativistes n'en ont pas moins fait un usage ingénieux et correct d'un système pseudo-spatial, à quatre coordonnées définissant un continu qui implique la variation.

Signalons, en passant, les beaux travaux de M. Edouard Guillaume, qui donne des formules ingénieuses pour réduire les dénominateurs des relativistes à des dénominateurs plus facilement concevables. C'est une œuvre d'une portée considérable, qui peut, elle aussi, mener à des découvertes.

IV

CONCLUSIONS

NOUS NE POUVONS NI CONFONDRE L'ESPACE ET LE TEMPS, NI CONCEVOIR L'UN SANS L'AUTRE

Essayons de conclure. Ni le temps ni l'espace ne nous sont donnés d'une manière simple. Nos perceptions primitives, telles qu'elles dérivent des sensations, nous fournissent des simultanéités et des séquences variées et va-

riables. Il nous faut une évolution longue et incertaine avant de discerner positivement le simultané et le successif. L'être primitif est enveloppé de changements, et le changement existe pour lui autant dans son adaptation incessante au simultané, que dans son adaptation incessante à la séquence; il les confond sans doute, il baigne dans un monde incertain où le stable n'est qu'une moindre instabilité, où tout équilibre est mobile. Quand il distingue plus nettement le simultané et le successif, il est loin encore d'en faire des modalités différentes des choses. Il faut qu'il passe par bien des stades avant de bien percevoir certaine persistance de phénomènes concomitants et certaine évanescence de phénomènes sériés. Un temps vient où cette distinction est précise : alors commence une ère où nous tendons à séparer radicalement l'étendue de la durée.

Cette séparation, que nos sens, qui sont *grosso modo* des instruments d'abstraction, avaient préparée, exigea, pour devenir consciente, une mentalité capable de réflexion. A mesure que la distinction devenait plus nette, elle abolissait une partie plus considérable de la réalité, jusqu'à ce qu'enfin nous obtînmes le Temps et l'Espace conceptuels au delà desquels nous ne pouvons plus obtenir que le néant.

En fait, le Temps et l'Espace conceptuels ne sont nettements séparés que par une définition abstraite. Dès que notre attention veut y retrouver une part de réalité positive, nous voyons reparaître l'indissolublité de la simultanéité et de la séquence. L'expérience ne fait que resserrer cette indissolubilité ; plus nous perfectionnons nos moyens d'investigation et de contrôle, mieux nous voyons que le simultané est indéfiniment instable et que le successif est indiscernable sans une part de simultanéité.

Les efforts qu'on a faits, soit pour séparer complètement la perception de séquence de celle de simultanéité,

soit pour faire dériver celle-ci de celle-là, où réciproquement, ont complètement échoué. La séquence est innombrablement simultanée et la simultanéité est innombrablement successive. Aussi bien, ne pouvons-nous mesurer l'une sans recourir à l'autre. Il n'y a de mensuration immobile, ou de mensuration inétendue, que conceptuellement et négativement.

Cette indissolubilité ne nous empêche pas, toutefois, de distinguer clairement l'étendue de la durée : arrivés au stade intellectuel où nous sommes, il nous est même impossible de ne pas faire cette distinction.

De plus, les concepts de simultanéité et de séquence, comme les concepts plus élaborés d'espace et de temps, sont quelque chose d'indéfiniment réduit par rapport aux réalités innombrables que supposent l'étendue et la durée. Ce qui me donne l'impression de l'étendue dans un objet et de la durée dans un changement ne m'est pas rendu compréhensible à l'aide des concepts ni à l'aide de la mesure. Les concepts et la mesure m'aident à me *diriger* dans le domaine hétérogène et variable où je m'agite, ils accroissent ma prise sur le milieu, et je ne puis pas dire qu'ils n'accroissent pas ma perception, mais c'est dans une proportion restreinte. Des lacunes inexprimables séparent mes définitions de la vertigineuse réalité. Entre ce qui fait l'étendue de ma chaise, de ma chambre, de ma rue, de ma ville, du ciel, la durée de mes actes ou des circonstances ambiantes, et la définition que j'essaye de donner de cette étendue et de cette durée, il n'y a qu'une analogie effacée, infinitésimale, très lointaine. Cependant, la science, et corrélativement la philosophie, doivent s'efforcer de compléter les concepts par le plus grand nombre possible de notions subsidiaires.

Nous avons vu que nous ne pouvions pas admettre l'espace en soi ni le temps en soi. L'espace séparé des objets et les contenant nous oblige à envisager deux systèmes distincts d'étendue : un néant avec des dimensions,

un monde concret avec des dimensions. En fait, ce sont deux univers, un univers du néant et un univers des choses. Dans ce concept, le néant devient une existence et une existence plus vaste que toutes les autres existences, puisqu'il les contient.

En réalité, c'est un concept complètement négatif, mais comme la négation ne saurait constituer une notion, nous retrouvons, dès que nous nous mettons à creuser le concept, une réaffirmation du concret, et nous faisons du néant *quelque chose*.

Nous ne pouvons en fin de compte nous figurer qu'un espace calqué sur le monde étendu où nous nous mouvons. Si loin que nous poussions l'abstrait, il demeure une trace visuelle, tactile ou musculaire. Il faut donc nous en tenir à l'étendue immanente aux objets. Nous avons vu que non seulement elle est variable et hétérogène, mais que nous ne pouvons garantir aucun système de simultanéités durables. Toute simultanéité n'est qu'un éclair : avec nos conceptions actuelles du changement, il semble impossible que deux corpuscules, si réduits qu'on les suppose, demeurent un milliardième de seconde dans une position strictement identique l'un par rapport à l'autre. Et, cependant, à travers cette variation vertigineuse, l'étendue persiste. Nous la mesurons et nous la mesurons d'une manière très satisfaisante pour nos besoins. Elle persiste donc au sein du changement, et quoique le changement se fasse selon des sens divers dans un même lieu. Mais comment persiste-t-elle ? On sent bien que si le changement se faisait avec une certaine vitesse et une certaine amplitude, nous ne serions plus capables de mesurer ni sans doute de discerner l'étendue, et d'ailleurs nous ne pourrions pas vivre. L'étendue perceptible dépend donc de la rapidité et de la grandeur des changements. La surface terrestre, par exemple, qui est l'étalon normal de l'étendue, celui qui, se retrouvant partout où nous allons, détermine les autres étalons, nous semble, dans un même

lieu, pareille à elle-même pendant des temps très longs. Nous savons pourtant qu'elle varie continuellement, par d'incessants déplacements moléculaires, et que nous la percevons à l'aide de vibrations infinitésimales, qui elles-mêmes changent sans cesse. En définitive, ces changements lui laissent un aspect de persistance et cet aspect est dû à un phénomène capital, la répétition.

Les mouvements infinitésimaux, oscillations ou déplacements, se répètent, tantôt avec des périodicités remarquables, telles les ondes lumineuses, tantôt avec des vitesses moyennes, qui gardent aux objets une apparence de stabilité. Si la surface que je regarde ou que je tâte varie sans cesse, la variation se fait de manière à remplacer constamment des éléments qui disparaissent par des éléments analogues. Cette surface, qui serait d'une instabilité indéfinie pour moi, si j'étais une molécule, est à peu près, pour un individu de ma taille, dans les mêmes conditions que si elle était très stable.

Grossièrement, tout se passe comme si un être cent ou mille fois plus grand qu'un iguanodon passait sur une surface composée par des milliards de particules, de la grosseur d'un ciron, se déplaçant sans relâche, de manière qu'il y en ait toujours à peu près le même nombre à un endroit donné.

Cette image peut être remplacée, si l'on est un pur énergétiste, par des variations énergétiques, d'ordre infinitésimal. De toute manière, la surface continue et stable sera remplacée par une surface discontinue et instable, mais la discontinuité et l'instabilité offriront une pseudo-continuité et une pseudo-stabilité suffisantes pour permettre à l'être colossal de circuler à la surface sans être arrêté dans sa marche par les lacunes ni par les changements. Au rebours, un animal de la grandeur du ciron ne cesserait de rouler dans des trous et d'être projeté de particule en particule.

En somme, la répétition périodique (soit selon des ryth-

mes supposant des mouvements sensiblement égaux, soit selon des moyennes constantes obtenues par un grand nombre de mouvements inégaux) nous donne la sensation de choses durables et strictement simultanées.

L'expérience et l'observation nous engagent donc, pour définir l'espace, à joindre une approximative répétition aux notions qui sont de nature à nous faire concevoir pratiquement l'étendue, et la répétition comportera, comme nous avons vu, soit un rythme plus ou moins relatif, soit un remplacement incessant de particules ou d'énergies, en somme des vitesses particulières très variables, mais qui, à cause de leur grand nombre même, comportent une vitesse moyenne assez nette pour chaque milieu.

Or, nous avons déjà vu que les grands changements donnent également une impression de stabilité, s'ils sont très lents ou si, plus rapides, ils demeurent sensiblement parallèles : dans ce dernier cas, il faut que nous y soyons mêlés, comme à la rotation de la terre et à sa translation autour du soleil.

Au total, nous obtenons une impression de stabilité relative par des voies diverses, selon qu'il s'agit du plan de notre existence, ou d'autres plans. Dans le plan infinitésimal, c'est l'extrême rapidité qui nous dérobe le changement ; dans notre plan, c'est l'extrême lenteur ou le parallélisme approximatif; dans le plan stellaire, c'est la distance qui nous fait paraître immobiles des astres animés d'une extrême vitesse. A la diversité apparente de l'étendue se joint ainsi une diversité non apparente qui en complique indéfiniment la notion. Il convient encore de tenir compte des diversités qui résultent de notre structure même. Nos sens ne sont pas moins mobiles, infinitésimalement, que les surfaces étendues qu'ils nous signalent ; ils sont sujets aussi à des mouvements plus lents. L'œil, par exemple, qui nous révèle une surface, le fait à l'aide d'un renouvellement incessant de l'énergie

nerveuse et aussi à l'aide de mouvements musculaires dont nous n'avons le plus souvent pas conscience.

Que reste-t-il donc de la conception classique de l'étendue ? Comment ramener tant d'éléments divers à celle d'un ensemble de simultanéités stables? Ne semble-t-il pas que nous soyons tout près de ne percevoir que des successions ? Et cependant, il est totalement impossible de ne se figurer que des successions. A travers la prodigieuse instabilité, on voit pourtant que les connexions universelles ont plus d'un sens, et que si les séquences sont perpétuelles, un parallélisme instable mais certain existe entre tant de séquences. Essayât-on de ne pas le voir, on serait ramené à chaque mouvement, à chaque adaptation de notre être, et combien plus à chaque tentative de mesure, à reconnaître l'étendue. A vouloir la fondre dans la séquence, nous n'obtenons absolument rien qu'une sensation profonde d'amoindrissement, une irréparable diminution d'existence.

Nous devons donc retenir à la fois les éléments qui nous ont menés au concept de temps et ceux qui nous ont conduits au concept d'étendue : toute tentative pour éliminer les uns au profit ds autres fut ruineuse jadis et reste ruineuse aujourd'hui. Ce sont des éléments complémentaires, ce qui explique peut-être qu'ils soient ensemble indissolubles et distincts. La suppression des uns entraîne la suppression des autres et, en fait, la suppressions de toute réalité concevable : l'étendue sans le temps, le temps sans l'étendue, n'ont aucune signification pour tout esprit qui ne s'arrête pas à quelque définition purement négative.

J.-H. ROSNY AINÉ
de l'Académie Goncourt.

L'ART DE VIVRE EN L'ŒUVRE
DE
LA FONTAINE

—

Paradoxale entre toute la prétention d'allier l'art à la morale ! Comment unir sous un joug commun l'art qui tend à l'exaltation de toutes nos puissances d'exister et la morale qui dresse un ensemble de restrictions à la vie ?

Le XVII[e] siècle crut généralement qu'on pouvait utiliser l'art pour des fins morales. L'estimable Boileau raisonnait sur cette question avec une aimable naïveté. Il croyait de bonne foi que l'amour chastement exprimé « peut beaucoup contribuer à guérir de l'amour les esprits bien faits ». Et pour le grave La Bruyère, le charme de l'art n'a de valeur que s'il sert « à insinuer et à faire recevoir les vérités qui doivent instruire ».

En fait, les artistes du XVII[e] siècle s'attachèrent beaucoup moins à la volonté de réformer les mœurs qu'on pourrait le penser d'après certaines déclarations théoriques. Il ne faut pas toujours prendre les doctrines d'art à la lettre. Elles sont parfois des moyens de justification de l'art aux yeux des puissances et du public plutôt que des directives très strictement suivies.

En apparence, nul plus que La Fontaine, en ses Fables, ne se conforma au double but avoué par l'art du dix-septième siècle : *instruire* et *plaire*.

> En ces sortes de feinte, il faut instruire et plaire
> Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

Lui, l'enchanteur, le délicieux artiste qui tout à la fois

fait sourire et rêver, semble quelquefois faire assez bon marché de ses dons heureux de conteur et de poète. Lui aussi se propose d'insinuer les vérités morales ! Mes animaux, dit-il, sont les « précepteurs des hommes ». Le candide Lamartine devait considérer comme d'étranges précepteurs les animaux du bon La Fontaine ! L'aimable fabuliste prétend cependant que la fable avec son vivant récit, ses malicieuses réflexions, ses fugitifs attendrissements, ses évocations délicates et discrètes, ne serait que l'assaisonnement savant destiné à persuader la morale.

> Une morale nue apporte de l'ennui.
> Le conte fait passer le précepte avec lui.

Prenait-il bien au sérieux cette psychologie sommaire, le bon La Fontaine ? Etait-il bien convaincu qu'on peut conduire les hommes sur l'âpre chemin des vertus austères à l'aide des savantes et subtiles caresses de l'art ? Pouvait-il penser lui, l'homme le moins sujet aux illusions, qu'il suffisait d'ouvrir à l'âme le pays heureux des chimères pour l'inciter au pénible effort d'une vie exigeante ?

La Fontaine nous semble l'esprit le plus conciliant sur les principes. Le XVIIe siècle se propose d'instruire et de plaire. Pourquoi n'accepterait-il pas ce programme ? La fable a prétendu de tout temps légitimer son existence par son efficacité morale. Le malicieux ingénu ne voit aucune difficulté à se plier, en théorie du moins, à cette exigence. Tout occupé de vivre et de chanter la vie, il ne se sentait point d'humeur à se quereller sur les principes. Il eût facilement admis tout ce qu'on eût voulu dans cet ordre de choses, quitte à ne plus s'en soucier et à vivre et à créer toujours selon son caprice. Né pour la volupté, il entrait de bonne foi au séminaire. En toute simplicité de cœur, il eût mené sous l'habit ecclésiastique la vie la plus fantaisiste, chantant pour son propre compte le

pieux refrain qu'il composa lorsque son ami Maucroix entra dans les ordres :

Tandis qu'il était avocat,
Il n'a pas fait gain d'un ducat ;
Mais vive le canonicat.
Alleluia !
Il lui rapporte force écus
Qu'il veut offrir au dieu Bacchus,
Ou bien en faire des cocus.
Alleluia !

N'eut-il pas l'idée que lui seul pouvait avoir de faire vendre une édition de ses *Contes* édifiants au profit d'une bonne œuvre ?

Peut-être lui-même crut-il donner d'authentiques préceptes de morale dans ses fables ! Il n'en est pas moins vrai que son tempérament est trop celui d'un artiste pur pour qu'il puisse subordonner sa fantaisie créatrice à des desseins moraux. Il est aisé de voir que l'ensemble des enseignements ou plutôt des tendances qui pénètrent les fables ne constituent vraiment pas une morale.

Ce qui caractérise immédiatement les œuvres dites morales, ce sont de vigoureux sentiments de haine, une sorte d'ardeur sombre vis-à-vis de ce qu'on a l'habitude de dénommer *vice*. De telles œuvres exaltent l'homme simple et bon, l'homme sans malice, victime des plus habiles,— mais qui trouve dans la contemplation d'une âme vertueuse une satisfaction d'ordre supérieur.

Le bon La Fontaine s'empresse d'annoncer qu'en ses fables il lutte contre le vice à sa manière propre :

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.

Il s'abuse, le bon La Fontaine, lorsqu'il prétend tourner le vice en ridicule dans ses fables. Il nous présente généralement des dupeurs et des dupés et ce ne sont pas les dupeurs qui nous semblent risibles ! Lequel est ridicule du Renard qui s'en va triomphant, enchanté d'un

bon tour,ou du boucsimple et bon qui se morfondre en l'enceinte du puits dont maître Renard vient de se tirer à ses dépens ? Que de fourbes, de fripons, de coquins de toutes sortes se donnent rendez-vous dans ces délicieuses fables ! Le fabuliste s'indigne-t-il contre eux ? On n'en a guère l'impression. Il est bien trop absorbé par la joie de nous conter une aventure piquante ! Il est bien trop amusé par les gestes de ses personnages et par le pittoresque varié de la comédie de la vie ! Il ne songe plus qu'assez vaguement à distribuer la louange et le blâme. Le sentiment de réprobation du moraliste pour le vice est absorbé dans l'attitude à toutes choses sympathique du Contemplateur !

Toute œuvre morale tend à dicter des *devoirs*, c'est-à-dire des manières d'agir portant avec elles un indiscutable caractère d'obligation. Maximes générales d'action qui s'imposent en toutes circonstances, qu'elles soient à notre profit ou à notre désavantage. Sont-ce bien des devoirs que les conseils de l'indulgent fabuliste ? Il nous apprend beaucoup plus à rechercher notre vrai plaisir qu'à vivre en vue d'un idéal supérieur de vertu. Quand le péril vous menace, ce n'est pas lui qui vous incite à persévérer dans une attitude, si noble soit-elle, qui peut vous coûter la vie.

Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

S'il envisage l'idée d'un devoir, ce devoir est très souple. Il doit se plier à la variété des circonstances. Ne croyez pas qu'il blâme ce chien qui, — ne pouvant plus défendre le repas de son maître, — se jette lui-même sur les bons morceaux que des mâtins avides veulent lui ravir.

Il serait le dernier à conseiller des façons d'agir valables pour tous les hommes et pour toutes les circonstances. Il a trop le sens de la complexité de la vie. Diversité, c'est ma devise, disait-il. Formule qui n'était pas seulement

une doctrine d'art, mais aussi un principe directeur de vie.

> Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
> Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.

Il ne faudrait pas trop le pousser pour le faire convenir qu'il y a peut-être autant de morales que de tempéraments particuliers.

Au fond de lui-même, il semble bien croire, d'ailleurs, que les adeptes de la vertu, en se dévouant à elle, ne font que suivre leur tempérament. Toute morale tend à une *réforme intérieure* de l'être. Pure chimère aux yeux de La Fontaine ! S'il est une idée qui revient fréquemment chez lui, c'est bien l'affirmation que personne ne peut modifier son naturel. La nature a fait le loup carnivore et glouton. Qu'allez-vous lui prêcher l'abstinence et le respect de la vie d'autrui ? Il est né et mourra avec la structure et la mentalité du carnassier.

> Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

Et le fabuliste en prend aisément son parti :

> Quiconque est loup agisse en loup !

Renonçons donc à nous demander si l'œuvre de La Fontaine est plus ou moins morale. Elle n'a pas été conçue sur le plan moral et le critérium moral ne lui est pas applicable.

Mais si cette œuvre n'est pas une prédication morale, elle représente par rapport à la vie une valeur bien autrement intéressante. Des œuvres riches d'enseignements moraux, il en pullule, — des œuvres nées d'une pratique et d'une méditation de la vie, il en est beaucoup moins. Les fables de La Fontaine valent *par rapport à la vie* et non par rapport à la morale.

Ce n'est pas seulement en conférant à la sèche et morale fable d'Esope une valeur poétique que La Fontaine surpassa de si haut son devancier ; — mais surtout parce

que chacune des fables porte l'empreinte d'une expérience directe de la vie transposée en matière d'art. Dans des sujets empruntés, La Fontaine projette des expériences vécues. C'est cela même la méthode d'art du XVIIe siècle qu'on peut dénommer un *réalisme classique*. Ce n'est pas parce que cette littérature se soumettait à des règles préétablies qu'elle reste hors de pair, mais parce que les écrivains de cette époque animaient d'une frissonnante expérience de la vie des formes d'art traditionnelles et unanimement acceptées. En insérant le frémissement de la vie dans des sujets déjà traités et comme détachés du temps et de l'espace, le cachet trop particulier, trop local, trop actuel des choses vécues par l'auteur était comme absorbé dans la sérénité d'un grandiose éloignement esthétique.

Dans son modeste domaine de la fable La Fontaine applique la méthode générale de son temps. Esope partait d'un précepte moral. En vue de le rendre plus convaincant, il inventait une *narration démonstrative*. La Fontaine emprunte à Esope un sujet qui lui sert de cadre. Parmi les faits que lui a fournis une longue contemplation de la vie, il voit apparaître ceux qui peuvent s'appliquer sur le maigre canevas d'Esope. Il les insère donc dans les grandes lignes du sujet traditionnel. Et le précepte à démontrer passe au second plan, l'esprit du fabuliste se préoccupant avant tout de fixer artistiquement un épisode de la vie, particulièrement riche en suggestions de toute nature. Mais tout en fixant un fragment de vie, le poète réfléchit sur lui. Un épisode de la vie engendre une méditation sur la vie avec laquelle le précepte moral donné dans chaque fable n'a souvent qu'un rapport assez vague. Maintes fois, sur un récit qui emporte avec lui sa philosophie, la maxime morale donne l'impression d'être simplement plaquée par pur acquis de conscience. Les fables représentent en définitive l'effort d'un homme qui a beaucoup observé, beaucoup vécu et qui cherche

en méditant les événements de sa vie à *connaître les conditions d'existence qui lui sont particulièrement favorables*, celles qui permettent à son âme de *jouir le plus complètement d'elle-même*. Recherche riche d'intérêt que celle d'un esprit aspirant à la connaissance de sa véritable atmosphère vitale. Recherche chez La Fontaine toujours en contact avec la réalité et flottante et contradictoire comme la vie elle-même.

Dans l'ensemble, le fabuliste élabore un art de vivre très nuancé, très adapté à la prodigieuse diversité de la vie et marqué de défiance pour les préceptes simples et rigides. Il nous incite à reviser continuellement en les adaptant à la multiplicité des cas particuliers les observations générales que nous avons pu faire sur la pratique de la vie.

L'art de vivre conseillé par La Fontaine vaudra pour les âmes analogues à la sienne. Les âmes fortes, dominatrices, aventureuses, trouveront peu d'observations valables pour elles dans l'expérience du voluptueux fabuliste. Telles fables où La Fontaine déconseille les risques, les vastes projets, le mirage périlleux de la grande action, seront lettre morte pour ces âmes qui, dans la face orageuse de la vie, trouvent d'âpres et incomparables satisfactions.

Cet art de vivre prendra toute sa signification pour les âmes à la fois tendres et lucides, disposées à la contemplation plutôt qu'à l'action, aux rêveries nonchalantes plutôt qu'à la pratique des affaires, à l'approfondissement intérieur plutôt qu'à l'extension d'elles-mêmes par la domination des choses ; — il vaudra pour ces âmes jouissant de leur chant secret plutôt que des événements du dehors ; pour celles qui, regardant avec une légère ironie le cours bruyant des faits du monde, pensent que le sommet de la jouissance se rencontre dans une vie discrète, embellie de pensées, de rêves et de tout cet ensemble délicat de faits qui peuvent se grouper sous le nom *d'intimité*.

Et comme cet art de vivre plonge en tous les grands problèmes de l'existence, il est capable de faire réfléchir tous ceux qui, selon l'expression de Montaigne, portent en eux la forme de l'humaine condition.

§

Peu d'écrivains ont jeté sur le monde et la vie un regard aussi pénétrant, aussi libre de toute optimiste illusion que ce poète rêveur et perpétuellement distrait. Et cependant qu'il constate l'instabilité de nos vies d'éphémères, l'impitoyable égoïsme des hommes, ou l'essentielle injustice qui sert de base à toutes les sociétés, — jamais un mot de récrimination contre la vie. Antérieurement à tout jugement porté par l'intelligence sur la réalité, on sent chez La Fontaine un *acte irrévocable d'amour*. Qu'il voie resplendir la vie avec un sourire de beauté ou qu'il pressente en l'énigme de son regard une inexorable loi de lutte, — l'attitude de La Fontaine reste toujours une bénédiction de l'existence. S'il ne nous conduit pas sur les chemins de la morale généralement prescrite, il s'affirme comme un *Messager de la Joie de vivre*,— et c'est mieux! Ceux qui, constatant les indiscutables souffrances qu'apporte avec elle la vie, concluent contre l'ordre des choses, trouvent en La Fontaine un adversaire plus décidé qu'on tendrait à le croire.

Que la lutte soit à la base de l'existence, le fabuliste en convient volontiers. Il se complaît même à le constater. Il n'hésite pas à reconnaître que la Discorde universelle est une « loi de nature ». S'indigne-t-il ? Nullement.

Dieu fit bien ce qu'il fit et je n'en sais pas plus.

Si vous voulez la joie, ayez d'abord une volonté d'amour total pour le monde tel qu'il est. C'est cela même le secret de la vie heureuse vécue par le poète. Car Polyphile, non content d'aimer extrêmement, comme Acante, « les jardins, les fleurs, les ombrages », a donné pour

maxime à sa vie une maxime suprême d'amour. Il n'a rien voulu renier de ce qui est, il « aime toutes choses ». Et tous les événements âpres ou bienveillants, et toutes les visions tendres ou amères du monde laissent en l'âme vibrante d'amour une saveur de volupté.

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Soyez bien persuadé que si la terre est pleine de maux, si la mer en est pleine, comme disait le vieil Hésiode ; — si l'homme pouvait changer l'ordre des choses, ce serait encore pis. Ce monde est ce qu'il est, — il est ce qu'il peut et ce qu'il doit être, — et par cela même il est le meilleur possible.

Vous vous méprenez, naïf Garro qui, aux jours ardents, aimez sommeiller en l'ombre pacifique des chênes ! Votre sens de l'universelle harmonie vous fait penser que les chênes devraient porter des fruits gros comme des citrouilles. La chute d'un gland sur votre nez de dormeur vous fait songer soudain que l'univers modifié selon votre rêve eût été riche en déconvenues.

Et vous, métayer soucieux, qui jamais n'êtes satisfait de la pluie et du beau temps, le plus mauvais service que vous puisse accorder le maître de l'univers c'est de vous conférer la libre disposition des éléments. Vous les réglez si bien selon vos calculs que toute votre récolte y succombe.

Riche ou pauvre, jeune ou vieux, loué ou réprouvé, la vie vaut d'être aimée. C'est Mécénas qui avait raison lorsqu'il disait :

Qu'on me rende impotent,
Cul de jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.

Au lieu de dire : j'aimerais la vie si je pouvais la vivre dans telle situation conforme à mes aspirations, attachez-vous à l'aimer immédiatement dans votre situation

présente, quelle qu'elle soit ! Il est tel âne qui, dans une condition à vrai dire peu faite pour attirer l'envie, se plaint bruyamment et veut troquer son sort contre un autre nécessairement meilleur. Jupiter lui permet l'essai de plusieurs conditions plus conformes à ses rêves. Et l'âne s'aperçoit qu'en définitive toutes situations comportent à peu près le même lot de satisfactions incomplètes, d'ennuis divers et d'inévitables douleurs. Il faut toujours en arriver à cette constatation :

Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.

D'une manière plus ou moins palpable, flotte toujours sur l'œuvre du poète l'idée que notre attitude générale vis-à-vis de la vie ne doit pas être une conséquence des constatations et des jugements partiels de notre intelligence, mais une ferveur première d'amour qui projette à l'avance sur les expériences les plus amères une joie de vivre antérieure et supérieure à notre observation du monde.

§

Aimer et accepter la vie telle qu'elle est, voilà la base première pour toute existence qui veut s'écouler en joie. Plusieurs doctrines et plusieurs attitudes vont par là même être éliminées de suite.

Renions d'abord l'attitude qui consiste à nous draper d'un faux orgueil devant la réalité. Que d'hommes à qui le réel semble méprisable vu du haut de leurs rêves ! A l'instar du Héron, ils dédaignent maintes occasions. Nul aspect de la réalité n'est assez beau, assez noble pour eux. Ils se privent de vivre, attendant, en vain, l'événement qui soit à l'image de leur rêve de grandeur. Ce n'est pourtant pas à la réalité à se plier à nos rêves et à nos projets. C'est à nous de trouver un intérêt supérieur aux choses telles qu'elles s'offrent à nos regards.

Les plus accommodants, ce sont les plus habiles.

Fous encore ceux qui prétendent que nous devons réformer notre caractère. Nous devons aimer et accepter notre caractère tel que nous l'a donné la vie. Ils se placent en dehors des conditions réelles de l'existence, ceux qui prétendent tailler dans l'ensemble de nos tendances. Vous êtes fous entre les fous, stoïciens, qui prétendez retrancher de notre tempérament désirs et passions comme on ébranche un arbre.

> Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

Fous encore, ces mécontents de la vie qui croient pouvoir réformer les sociétés selon leurs rêves. Il n'est pas de pire erreur que celle qui consiste à attendre d'un changement dans l'ordre général de la société une amélioration dans la vie individuelle. La Fontaine voit nettement la duperie de ce que notre siècle nomme les transformations sociales. Bouleversez la société autant que vous le voudrez, l'ordre des choses qui est inhérent à la vie elle-même reparaît toujours. Nul ne voit d'un regard plus lucide les vices des institutions de son temps. Il vous montre par exemple Perrin Dandin s'enrichissant cyniquement aux dépens de ceux qui viennent lui soumettre leurs différends. Mais il sait que les vices des institutions tiennent au fait qu'elles sont entre les mains d'hommes qui agissent selon les éternels motifs humains : tout dépositaire d'une charge créée pour des fins générales tend à l'utiliser pour des fins personnelles.

Tant que la nature créera des hommes forts et intelligents en même temps que des faibles et des sots, une loi d'injustice régira le monde.

> Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
> L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
> A la première ; et les petits
> Mangent leur reste à la seconde.

Encore une fois, il faut accepter la vie telle qu'elle est. C'est dire que les choses vraiment sérieuses ne sont pas

les questions d'ordre collectif, mais les questions *d'ordre individuel*, l'ensemble des moyens par lesquels chacun de nous s'adapte de la manière la meilleure à la société où le hasard de la naissance et des circonstances l'a placé. Bien folles ces grenouilles qui se passionnent à chercher le meilleur gouvernement possible. Jupiter s'étant diverti à satisfaire leurs doléances, elles vont de catastrophes en catastrophes. Toutes en pâtissent. Chacune d'elles eût mieux fait de conduire adroitement sa vie propre. La collectivité elle-même s'en fût mieux trouvée.

Ces grandes questions d'ordre général et social étaient sans doute aux yeux du fabuliste éminemment frivoles ! Et c'est peut-être la manière dont il faut interpréter les deux fameux vers :

> Le sage dit, selon les temps,
> Vive le roi, vive la ligue !

Paroles qui ont excité une vertueuse indignation qu'il est permis de ne pas entièrement partager ! Cette maxime exprime simplement une vérité de gros bon sens. Le sage met tous ses soins à la pratique de sa vie individuelle. Que la comédie politique soit jouée par le roi ou par la ligue, il n'en a cure ! Il cultive son jardin, sachant d'ailleurs qu'il doit pâtir un jour ou l'autre des fantaisies du roi ou de celles de la ligue. En retour, il a bien le droit de n'avoir ni sur l'une ni sur l'autre la moindre illusion !

S'il est des gens qui semblent vivre selon le rythme naturel de la vie, ce sont bien ceux qui s'abandonnent à leurs *instincts*. La Fontaine est trop près de la vie, — il est trop expert en l'art de volupté pour nier les satisfactions réelles données par les instincts. Ce n'est pas lui qui viendra nous recommander de les étouffer en vue d'atteindre à une sorte de quiétude lunaire qui est une anticipation du néant. Mais l'adhésion de La Fontaine à la vie est trop complète pour qu'il veuille réduire l'art de vivre à une partielle utilisation de nos puissances de vie. Toutes

nos facultés doivent s'unir dans la recherche de la joie. L'instinct s'orientant vers sa fin donne le plaisir, mais il lui arrive de ne pas voir certains dangers qui menacent son assouvissement. L'intelligence vient alors éclairer l'instinct pour le garder des impulsions qui pourraient être fatales. Qu'il est rayonnant de confiance, ce jeune rat! Devant lui, s'ouvre une huître magnifiquement appétissante ! Se jeter sur elle pour satisfaire un instinct glouton n'est que l'affaire d'une seconde! Le plaisir d'ailleurs eût été grand si l'huître ne s'était refermée soudain sur le jeune étourdi. Il a manqué à l'instinct d'être éclairé par une *connaissance expérimentale* des choses. Voici encore un brave villageois qui suit vis-à-vis d'un serpent transi son instinct de charité. Mal lui prit de s'être abandonné à son geste spontané !

Le but de l'intelligence n'est pas de se substituer à l'instinct dans l'art de jouir, mais d'écarter de lui certains dangers qu'elle peut prévoir. La connaissance intellectuelle doit être pour La Fontaine un auxiliaire utile des instincts orientés vers la volupté qui est la fin suprême. Il y a selon lui intérêt à bien connaître la réalité pour en mieux jouir.

Mais si La Fontaine s'écarte de ceux qui suivent uniquement l'instinct, il refuse également de prendre rang parmi ceux qui veulent soumettre leur conduite au *pur calcul,* se refusant à agir s'ils n'ont pas une connaissance certaine des conditions de l'acte qu'ils vont entreprendre. Comme il démasque la fausse sagesse des gens trop prévoyants ! Si vous voulez toujours agir en toute connaissance de cause, hâtez-vous de ne plus exister, car vous sortez des vraies conditions de la vie où toute action implique une part de risque et d'imprévisible hasard. Il se complaît à montrer la fragilité de nos jours, et comment les plus belles combinaisons édifiées en vue d'un avenir dont nous nous vantons d'être maître s'écroulent brusquement par l'éclipse soudaine de notre vie. Ne sacri-

fiez donc pas l'humble jouissance d'aujourd'hui en l'attente de la plus riche volupté de demain que promettent d'infaillibles combinaisons.

............c'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants.

N'imitez pas ce loup qui meurt à côté d'un tas de victuailles qu'il réservait précieusement pour l'avenir.

Hâte-toi, mon ami ! tu n'as pas tant à vivre !

Sachez parfois aussi goûter la joie d'agir sans trop peser les conséquences :

Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait et sans la consulter.

Si La Fontaine se défie de ce qu'il y a de trop prompt, de trop impulsif dans l'instinct, il sent bien aussi qu'une vie uniquement dirigée par l'intelligence dessèche en nous les sources de la joie. Il ne loue pas particulièrement le pédant qui ne sait plus vivre et jouir naïvement, intercalant toujours entre l'acte et lui des raisonnements superflus.

La volonté de faire leur place à toutes les facultés dans la pratique de la vie se marque encore dans la manière dont le fabuliste unit l'imagination et son antagoniste l'observation froide et lucide de la réalité.

Qui a goûté plus que lui la rêverie, cette fête de la pensée, cette source des idées profondes, cette forme la plus noble de notre activité spirituelle ? Qui s'est enchanté plus que lui des illusoires paradis ouverts par l'essaim des rêves légers ? N'était-il pas le distrait, c'est-à-dire l'homme qui vivait ses rêves plus intensément que la réalité présente ? Ce n'est pas lui qui refuse à l'homme les joies de l'imagination, la griserie des songes ! Mais il sait la limite que le rêve ne doit pas dépasser. Rêver est bien, mais sa-

chez que vous vivez dans la réalité et non dans le monde imaginaire! Perrette n'avait pas tort de faire de jolis châteaux en Espagne sur la route qui la conduisait au marché; elle eut tort lorsqu'elle se mit à sauter, laissant choir le pot au lait d'où devait sortir la fortune.

Tâchez donc d'être à la fois rêveurs et vigilants ! Tel rat, riche d'imagination, se voit facilement l'égal du plus imposant des animaux, jusqu'à l'heure où la griffe du chat lui fait voir en moins d'un instant

Qu'un rat n'est pas un éléphant.

Goûtez l'illusion, mais sachez que si vous oubliez la réalité, elle saura se rappeler à vous !

Et l'art d'utiliser toutes nos puissances de vie pour l'œuvre de joie entraîne le sens d'une *limite* à fixer à chacune d'elles. L'intelligence va limiter l'impulsion de l'instinct, le sens des réalités va limiter l'élan des rêves, l'appétit d'action va limiter les calculs sans fin de la prévoyance. *L'art de la mesure fera partie de l'art de la jouissance.*

L'art de vivre du bon La Fontaine, basé sur l'amour et sur l'acceptation de la vie telle qu'elle est, s'oppose aux manières chimériques fondées sur une méconnaissance des réalités et aux systèmes partiels qui ne veulent pas voir l'homme et la nature dans leur complexité. Cet art qui fait sa place à toutes les facultés humaines, qui les ordonne en la poursuite de la joie est essentiellement richesse, mesure et nuances.

§

Atteindre la jouissance, tel est le but plus ou moins avoué de tous les êtres ! Quel homme n'a porté en son cœur le rêve d'une vie qui ne soit que volupté pure, enchantement continu devant la splendeur du monde ? Mais tout être se heurte à une dure et irrévocable réalité : *la jouissance est entourée de périls.* C'est au milieu d'une multitude de menaces contre notre vie, notre liberté et

notre quiétude que nous goûtons le fragile éclair de la volupté. L'art de jouir consiste à savoir éviter ces menaces suspendues sur nos vies transitoires. C'est en cela que la connaissance de la réalité est l'auxiliaire de la jouissance. Nous ne pouvons changer les lois du monde, nous ne pouvons changer notre tempérament, — mais nous pouvons éviter certaines *erreurs de jugement* dangereuses pour notre bonheur.

Evitez d'abord de vous tromper sur vous-même ! Ne pas voir juste sur son caractère et sur ses forces est une erreur capitale. Nul d'entre nous n'est dénué d'avantages. Nous avons tous une zone d'action prédéterminée par notre force et nos facultés. Sachons la discerner. Nous triompherons si nous savons nous y borner ; nous nous exposerons à toutes sortes de risques si nous voulons en sortir. Tel singe dans un naufrage est sauvé par un dauphin, qui, d'après son visage, l'a pris pour un homme. Sa ressemblance avec l'homme est un avantage dont il aurait bien tort de ne pas profiter. Mais qu'il ouvre la bouche et les paroles stupides révèlent le singe sans esprit. Le baudet du moulin ne manque pas de qualités sérieuses qui le font estimer de son maître. Pourquoi veut-il à l'exemple du chien offrir délicatement ses caresses à son maître ?

> Jamais lourdaud, quoi qu'il fasse,
> Ne saurait passer pour galant.

Les erreurs sur nous-mêmes sont pour le fabuliste toujours nuisibles à notre bonheur. Et le moins qui puisse arriver à ce mulet, qui se prend pour un personnage, est un ineffable ridicule !

S'il faut savoir ne pas se tromper sur soi, il faut également ne pas se tromper sur les autres hommes ! Tâche difficile ! Les caractères sont si prodigieusement variés !

> Jupiter sur un seul modèle
> N'a pas formé tous les esprits.
> Il est des naturels de coqs et de perdrix.

Il faut cependant acquérir l'art de pénétrer les caractères individuels, car la même manière d'agir employée vis-à-vis d'un tendre ou d'un querelleur ne rend pas les mêmes résultats. Vous trompez le bouc, malin renard, c'est très bien, il est trop simple pour se venger, mais la cigogne, après avoir été votre victime, vous dupe à son tour avec élégance. Il est certaines âmes douces dont vous ferez la conquête par de suaves paroles, mais que vous sert de jouer de la flûte à des poissons qui n'ont cure des sons harmonieux !

Surtout, gardez-vous d'estimer les autres au-dessous de leur valeur. Ne croyez pas qu'ils se laisseront utiliser pour vos desseins comme instruments dociles ! Le méchant est surtout un mauvais psychologue, qui s'avère incapable de calculer les réactions possibles de ceux qui lui servent de victimes.

Il est de la plus haute importance pour les faibles — et ils sont la majorité — de connaître exactement la *psychologie des forts*. La force n'admet de limite à sa puissance que celle qu'elle ne peut dépasser. Il est en elle une sorte d'ingénuité monstrueuse : elle s'arroge candidement et spontanément tous les droits vis-à-vis du faible. Messire loup vous met l'agneau à mort. Il condescend au préalable à lui faire son procès, mais tous les arguments qu'il emploie ne sont qu'hypocrites moyens de légitimer des actes conçus en dehors de toute idée de justice. Le fort n'a aucune idée qu'un service rendu par un faible puisse mériter quelque reconnaissance. La cigogne peut demander un salaire au loup dont elle vient de sauver la vie.

Votre salaire ? dit le loup,
Vous riez, ma bonne commère !

C'est bien en vain que le faible essaie d'attendrir le fort. Pour le faible il n'a pas plus de pitié que de justice. Le vieux chat vient d'ouïr les supplications de la jeune souris, il en profite pour ajouter à la cruauté l'ironie :

Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières.

Que les forts cependant ne se trompent pas à leur tour sur les faibles ! Le fort commet toujours une erreur psychologique lorsqu'il suppose le faible dénué de tous moyens de défense. Le faible a la ruse, l'habitude de la dissimulation, la ténacité dans la rancune, la patiente ingéniosité dans la recherche des moyens de vengeance. Il sait faire une guerre sourde, sans répit et sans éclat contre le fort. Le lion n'a nulle prise sur le moucheron qui le rend fou sous une multitude de piqûres répétées. Une aigle s'est montrée violente vis-à-vis de l'escarbot. Le minuscule animal vient chaque année briser les œufs de son ennemie dans son nid. Et puis la force n'est-elle pas, elle aussi, un bien transitoire ? Que le fort d'aujourd'hui songe aux revers possibles de la fortune ! Qu'il n'attende alors que représailles de la part de ceux qu'il a brimés ou humiliés ! Qu'il songe au coup de pied de l'âne !

Connaissons enfin la règle qui régit le plus souvent *les rapports de l'homme avec l'homme.* L'homme est dans la nature. Il a de par sa constitution les mêmes besoins, les mêmes appétits que les animaux. Lui aussi est conduit par un estomac exigeant. Lui aussi a reçu comme tous les autres êtres vivants des instincts de chasseur. Lui aussi ne prolonge et n'étend sa vie qu'en détruisant ce qui lui est une proie ou un obstacle. Le Dantec traduisait la vieille formule *Memento quia pulvis es* par « Souviens-toi que tu es dans la nature ». La Fontaine eût souscrit à cette traduction. Ecoutez les paroles de tel compagnon d'Ulysse que la magicienne Circé a changé en loup. Ulysse veut rendre cet homme promu à la dignité de loup à son ancienne existence. Il lui propose de redevenir comme jadis « homme de bien ».

En est-il ? dit le loup : pour moi je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;

Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?
Si j'étais homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens, en somme,
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme.

Hypocrisie pure que ces manières véhémentes de réprouver ceux qui s'abandonnent à leurs instincts d'égoïsme, de lutte et de conquête. Ces manières d'agir que tous blâment publiquement, chacun les suit dans sa vie particulière.

Voici un autre loup qui, troublé par les reproches que lui adressent les hommes, aspire à une existence plus édifiante. Puisque c'est péché de croquer les paisibles brebis, — il vivra désormais de l'herbe des champs. Mais quel spectacle s'offre au loup ! Ces vertueux bergers qui proclament sacrée la vie des innocentes brebis sont en train de rôtir l'une d'elles qu'ils viennent de faire passer de vie à trépas. Le loup est éclairé sur l'humanité ! Et il ramène toute la morale de la vie réelle à cette formule :

Le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort.

L'homme ne vit pas pour son prochain : il vit pour satisfaire ses instincts propres. Il en résulte que *l'homme traite presque toujours l'homme comme un moyen* pour la satisfaction de ses fins particulières.

Considérez tous ces amis pleins de zèle qui accourent auprès du cerf malade pour le réconforter et l'assister. Avec quel empressement ne font-ils pas main basse sur tout ce qui peut avoir quelque valeur en la demeure du malheureux cerf ! Le cerf ne fût peut-être pas mort de maladie, il mourut de faim lorsque ses bons amis eurent fait le vide dans la maison.

N'allons pas croire d'ailleurs que cette vision de l'hu-

manité entraîne le moindre esprit pessimiste chez le fabuliste. Nous sommes tellement habitués à considérer comme idéal le fantôme altruiste, que des moralistes au regard exténué voulurent nous imposer comme unique modèle, que nous traitons volontiers de pessimistes ceux qui nous montrent l'homme tel que l'a fait la nature.

La vision de l'humanité, selon l'optique de La Fontaine, entraîne nécessairement comme conséquence pratique *la défiance de l'homme pour l'homme.* En tout inconnu il faut flairer l'ennemi possible. Lorsque le loup imprudent a fait avec le fer du cheval une connaissance trop rapide et trop directe, le renard le console d'une belle sentence :

> Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
> Que de tout inconnu le sage se méfie.

Cependant si les hommes sont des forces qui vont vers leurs fins égoïstes, ces forces qui peuvent s'exercer contre nous, nous pouvons, par notre art, les rendre le plus souvent inoffensives pour nous. Ici, nous saisissons bien le point de vue spécial de La Fontaine qui est celui d'un esprit capable d'embrasser les diverses faces de la complexe réalité. S'il nous montre les périls indéniables de la vie, il ne tarde pas à nous faire remarquer que la vie nous a donné les moyens suffisants pour les conjurer ou les supporter. C'est en cela que sa vision réaliste du monde se concilie avec l'esprit le plus optimiste. Les maux de la nature ne dépassent jamais, selon lui, les ressources que nous avons en nous pour leur faire face.

Comment donc agir vis-à-vis de ces forces égoïstes que sont les hommes pour n'en pas être victime ? Là encore, c'est un art tout de diversité et de nuances. Il est des gens qui cherchent toujours à vous nuire, quelle que soit votre attitude à leur égard. Avec eux, pas d'illusion : c'est « une guerre continuelle » qu'il vous faut soutenir.

Vis-à-vis des forts, toujours dangereux pour vous,

échappez comme vous le pourrez. Ne bravez pas à la légère ce que vous ne pouvez pas vaincre.

Parler de loin ou bien se taire

est la maxime par excellence.

Si vous tombez à proximité de leurs griffes, ne comptez plus que sur la ruse !

Ajoutons cependant que, le plus souvent, ces forces que sont les autres hommes, nous pouvons les concilier par notre adresse.

C'est alors qu'intervient *l'art du bienfait.* Moyen de choix par lequel nous prenons une position bienveillante vis-à-vis des autres. Nous pouvons par lui les transformer en alliés pour traverser les péripéties diverses de l'existence. C'est en ce sens qu'un bienfait « n'est jamais perdu », à condition qu'il soit fait avec discernement.

A voir la lucidité du regard de La Fontaine sur l'humanité, on comprend l'attitude d'un Lamartine à son égard. Il voyait en la pensée du fabuliste la philosophie d'un vieillard. Jugement faux par le fait même qu'il est partiel ! Comme un vieillard, La Fontaine voit sans illusions les réalités. Mais il garde en même temps le privilège étrange de jouir de la vie aussi naïvement qu'un enfant. Dès que la méfiance du connaisseur d'âmes n'a plus à se manifester, le cœur ivre d'amour pour la vie la savoure de la manière la plus fraîche, la plus spontanée, la plus ingénue. Essayons de le montrer en esquissant ce que serait la vie du sage organisée selon les songes du fabuliste.

§

Le sage de La Fontaine vit *en marge de la société.* Il fuit le tumulte du monde et les affaires absorbantes pour n'être point distrait de la chose sérieuse : la Volupté ! Il ne cherche pas à vivre auprès des Grands. Leur vie lui

semble factice, pauvre, assombrie de soucis et d'intrigues.

> Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux.
> Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.

Le sage ne se soucie nullement d'avoir un nom exposé au blâme ou à la louange. Il n'aspire à nul emploi dans la société. Que sont ces distinctions extérieures établies entre les hommes ? Entre le plus grand et le plus humble des hommes, que mince est la nuance ! Aux regards des dieux, un éléphant et une fourmi, c'est tout un :

> Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

La véritable distinction est tout intérieure. Quelle vie vaine que l'âpre poursuite des avantages et des honneurs! Nul loisir pour jouir du chant de son âme et du spectacle du monde. Le sage, selon La Fontaine, aurait-il la possibilité d'être roi, aurait-il la possibilité d'être pape, donnerait la préférence à sa vie humble et secrète.

> Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte ?
> Le repos, le repos, trésor si précieux
> Qu'on en faisait jadis le partage des dieux !

Ce berger que le hasard des circonstances a fait favori du roi ne tarde pas à pleurer sa vie paisible et insoucieuse de jadis. C'est avec un long frémissement de joie qu'il reprend ses modestes vêtements, sa houlette et sa musette.

> Doux trésors, dit-il, chers gages qui jamais
> N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
> Je vous reprends : sortons de ces riches palais
> Comme on sortirait d'un songe.

Le sage renie ces biens qui ne sont que biens d'opinion, vanité pure. Il se défie de la voix alléchante de l'ambition. Ce n'est pas lui qui s'en ira courir le monde à la recherche d'aventures plus ou moins curieuses ! Habitué à la vie intérieure, il sait bien qu'en la vie la plus res-

treinte ou la plus accidentée, on ne trouve jamais que ce que l'on porte en soi-même.

......heureux qui vit chez soi
De régler ses désirs faisant tout son emploi.

De propos délibéré, le sage de La Fontaine choisit donc une vie modeste, une vie cachée où, loin de la foule, il vit pour savourer la vie. Mais il pense que par une manière d'art, cette vie, si limitée dans ses manifestations extérieures, peut s'approfondir et s'embellir à l'infini. S'étant mis à l'écart de la course générale aux grandeurs et aux richesses, il échappe à l'envie et à la haine des hommes. S'il renonce aux titres retentissants, aux vastes aventures ce n'est pas pour diminuer sa vie, c'est au contraire pour la faire plus riche. La retraite du sage de La Fontaine n'est pas une négation de la vie, elle résulte du *culte de la vie*.

La satisfaction la plus intime du sage, c'est le sentiment de *liberté*. La joie à toutes autres supérieures réside dans le sentiment de rester maître de la direction de sa vie. Ne pas se plier à des volontés étrangères, régler ses occupations et son repos selon son humeur, voilà l'indispensable condition d'une vie offerte à la joie. On ne subit pas sa vie, on la fait. L'artiste de la vie contemple la suite de ses jours comme une œuvre marquée du sceau de son esprit. Il se mire dans une vie qui reflète exactement son âme. Que d'accents émus pour célébrer cette liberté ! Quelles richesses, quel bien-être peuvent compenser sa perte ? Quel mépris du loup misérable et libre pour le chien magnifique et repu au sein de la servitude ! La liberté est le bien

Sans qui les autres ne sont rien.

La liberté de sa vie assurée, l'homme idéal de La Fontaine va s'occuper d'ouvrir ses jours à des voluptés qui font délicieusement vibrer son âme, sans lui laisser de

regrets. Son esprit est d'ailleurs totalement exempt de l'idée de péché. Jamais il ne pourrait concevoir que la nature ait lié l'idée de faute aux joies qu'elle sème sous nos pas. *L'innocence dans la jouissance* caractérise tout spécialement le sage selon La Fontaine. Quels sont donc les biens dont ce sage va embellir une vie vouée à la volupté ?

Il ne méprise aucun des dons de la vie. Il aime tout à la fois son corps et son esprit. Et sa ferveur de vie embrasse tout aussi bien les joies charnelles que les joies spirituelles. Tout ce qui est don de la vie est sacré. Il semble que cet homme fait selon les vœux de La Fontaine va s'appliquer à défaire en lui la mentalité sociale pour retrouver la notion des *biens naturels,* dons premiers et immédiats de la vie. L'entreprise reste d'ailleurs d'ordre tout à fait individuel. C'est à chacun de nous dans le secret de son cœur à rectifier la perversion de l'idée de joie apportée par la société. Quelques vers adressés par La Fontaine à sa femme lors d'un voyage en Limousin nous livrent particulièrement sa pensée sur cette notion des biens naturels :

J'aime cent fois mieux cette herbe
Que les précieux tapis
Sur qui l'orient superbe
Voit ses empereurs assis.

Beautés simples et divines,
Vous contentiez nos aïeux,
Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux.

Soif de l'or, des grandeurs et des honneurs, appétit de posséder et d'accumuler, ardeur inquiète de l'ambition : voilà les faux biens et ils sont par excellence d'origine sociale.

Hâtons-nous, d'ailleurs, d'ajouter que La Fontaine dénué de tout esprit systématique ne se faisait aucun scrupule de parer son sage des plus délicats ornements de la civilisation. Le savoir ne lui semblait pas une chose

vaine et les arts lui paraissaient un haut moyen de jouissance. Mais, au fait, l'art n'est-il pas la chose naturelle par excellence, celle qui naît spontanément lorsque des hommes vivent et disent leur joie de vivre ?

Après s'être donné en sa vie sans éclat, menée à l'écart de la société, une liberté véritable, l'homme cher à La Fontaine estime au plus haut point comme volupté vraie le *Repos*. Dans un passage de *Daphné*, le poète nous montre Vénus s'écriant avec conviction :

> Charmante oisiveté, repos délicieux !

Et la déesse chante le plus suggestif des couplets :

> Ne point souffrir,
> Ne point mourir,
> Et ne rien faire,
> Que peut-on souhaiter de mieux ?
> Ce qui fait le bonheur des dieux,
> C'est de n'avoir aucune affaire,
> Ne point souffrir,
> Ne point mourir,
> Et ne rien faire !

Ne nous méprenons pas trop cependant sur la signification du mot repos dont se délecte le sage de La Fontaine. Ne lui attribuons pas le sens moderne, mais plutôt le sens du mot antique *otium*. Notre époque affairée ne connaît que l'activité brutale et le repos brutal des bêtes et des gens qui ont trop peiné. Le repos chanté par La Fontaine est un état de quiétude où l'esprit reste merveilleusement actif. Ce repos, c'est la vie exempte des multiples soucis des affaires et des nombreuses angoisses de ceux qui ne sont jamais satisfaits de leur condition. C'est la tranquillité intime de celui qui borne ses désirs

> Dans le seul retour des zéphyrs.

C'est l'existence affranchie du faix des occupations dites utiles. L'activité, qui est plaisir pur, entrerait dans la définition de ce repos. Il embrasse les longues flâneries

où l'on goûte les joies d'un dialogue avec soi-même, où l'on écoute son âme, comme dira plus tard le rêveur Stendhal ; il embrasse les promenades où l'on se laisse caresser par la lumière et par la symphonie ailée des brises ; il enveloppe les aimables conversations et le commerce ému avec la pensée des meilleurs écrivains de tous les temps. Il est une sorte de vie contemplative où s'affirme intensément l'âme. Qui dira les idées charmantes que suggère à ceux qui ont gardé le sens de l'antique un mot comme le mot *otium* !

Solitude, rêverie, contemplation du monde, voilà trois trésors précieux pour l'homme idéal de La Fontaine ! La solitude où l'on jouit de soi-même, où les heures glissent plus lentes et plus riches cependant, où le silence semble vivant, où l'âme libérée s'étale avec une immensité chatoyante d'univers ; la solitude où celui qui connaît trop les hommes peut rejeter enfin la nécessaire méfiance, où il peut se sentir tout amour et cueillir en son cœur secret ce chant spontané de ferveur pour la vie que l'existence dite pratique étouffe sous sa mortelle étreinte. Et voici l'essaim doré des songes légers ! Le présent, le passé, l'avenir souriant en longues perspectives lumineuses ! Et cette joie de l'esprit toujours heureux lorsqu'il suit sa pente naturelle qui est celle de la vie : créer, toujours créer, ne fût-ce que la fragilité brillante des songes !

Solitude où je trouve une douceur secrète !

Et c'est le dialogue avec la nature dont le chant infini exalte et berce tour à tour. Au lieu de voir comme l'homme pratique dans la nature un ensemble de moyens à utiliser pour des fins plus ou moins artificielles, le rêveur jouit d'un ensemble de formes vivantes auxquelles il se sent uni par des liens mystérieux et pleins de charmes. Quelle intensité de suggestions faut-il voir sous ce simple vers :

Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !

Lorsque les dieux rendent visite à Philémon, il les entretient

non point sur sa fortune,
Sur les jeux, sur la pompe et les grandeurs des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

Nul n'est plus heureux que ce vieillard qui, loin des vains tumultes, vit en la contemplation des fleurs et des fruits de son jardin. Son âme est faite de la paix vivante des choses, et, comme elles, elle est calme, innocence et joie :

Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et comme ces derniers, *satisfait et tranquille*.
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.

Ce goût pour les joies tout à la fois naïves et poétiques, cueillies hors de la société, pourrait fort bien se concilier avec un tempérament de misanthrope. En réalité, si l'homme idéal de La Fontaine se méfie de l'humanité en général, il désire manifester la sympathie la plus complète, la plus franche, vis-à-vis de quelques individus choisis. Il est fort heureux, ce doux solitaire qui vit en communion avec les beautés fleuries de son jardin. Il lui manque pourtant un plaisir de haute qualité, celui de confier ses joies et ses douleurs à un être capable de vibrer des mêmes émois.

Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore.
Ces emplois sont beaux, mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.

Votre art de vivre reste sec et pauvre si vous n'y introduisez la volupté de la *jouissance partagée*. L'art de choisir quelques amis est le couronnement de l'art de vivre. Comme le fabuliste peint avec délicatesse et plénitude le bonheur de l'amitié ! Joie de rencontrer l'âme près de qui vous vous sentez en sécurité, l'âme devant qui vous pouvez vous montrer tel que vous êtes, sans dissimuler

et sans craindre ; l'âme avec laquelle vous pouvez mettre en commun toute votre pensée et tout votre cœur ; l'âme qui comprend à demi-mot le plus intime et le plus intraduisible de vous-même ; l'âme en qui vous vous mirez et qui se complaît en vous. Avec l'ami de choix, vous pouvez connaître ce sommet de la joie humaine : le sentiment du total abandon.

> Qu'un ami véritable est une douce chose !

Et quelle joie que de converser pour son seul plaisir avec ceux dont l'âme se met spontanément en accord avec la vôtre ! Comme l'auteur de *Psyché* peint heureusement ces conversations où l'on bannit toute contrainte, où l'on effleure au passage les sujets les plus divers sans vouloir jamais les épuiser, où l'on accorde la même place au récit d'un divertissement qu'à un point de sciences ou de belles-lettres, butinant légèrement toutes questions « comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs ».

L'art de vivre s'achève enfin par le *culte de l'amour.* Ici, le sage de La Fontaine sort de sa modération coutumière. Il n'est pas loin d'être un mystique de l'amour. Si La Fontaine voit du regard le plus lucide tout l'envers de la vie, il se refuse toujours à douter de l'amour. Il est le bien d'une valeur absolue, par lui-même et presque indépendamment des individus. Il est le chant suprême de la vie, sa plus haute gloire. L'art de vivre comporte la volonté de se donner aux passions de l'amour qui font vivre en magnificence et en plénitude. Faux sages que ceux qui pour assurer leur prétendue quiétude redoutent les ardeurs folles de l'amour.

> Hé quoi ! ce long repos est-il d'un si grand prix ?
> Les morts sont donc heureux ? Ce n'est pas mon avis :
> Je veux des passions, et si l'état le pire
> Est le néant, je ne sais point
> De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point (1).

(1) Les filles de Minée.

La vie sans l'amour, c'est le néant.

Plus d'amour, partant plus de joie !

Mais que de tourments, direz-vous, cachés sous les fleurs à pleines mains offertes par l'amour! Prenez les fleurs et prenez les tourments, vous dit La Fontaine. Les tourments d'amour sont les plus hautes joies de la vie. Polyphème et Galathée chantent un hymne à l'amour, adorable jusqu'en ses pires épreuves :

Heureux ceux que ce Dieu blesse des mêmes coups !
Heureux les cœurs unis sous un commun martyre !
Tous les tourments leur semblent doux (1).

La beauté de la nature est une incitation à aimer. C'est pour vous convier aux âpres et douces joies d'amour que les fleurs resplendissent et que les vents vous apportent les mélodies des lointains. C'est pour l'Aimée que la nature s'est vêtue de luxe :

Pour elle le Printemps s'est habillé de roses
....
Pour elle les zéphyrs en parfument les airs (2).

Contempler l'amante, c'est goûter le divin. Entendez cet amant extasié d'avoir vu s'éveiller celle qu'il aime :

......une couleur de roses
Par le somme appliquée avait, entre autres choses,
Rehaussé de son teint la naïve blancheur.
Ses lis ne laissaient point d'avoir de la fraîcheur.
Elle avait le sein nu... (3)

Au refuge de l'amour, que vous importent ces destinées riches de faits grandioses aux regards des autres hommes? L'infini, vous pouvez l'insérer dans l'amour. Le cœur aimé est un paysage vaste comme le monde et que votre passion pare chaque jour d'une neuve beauté.

(1) Galathée.
(2) Clymène.
(3) Clymène.

Amants, heureux amants !......
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste...

Quelle que soit pourtant la manière dont vous composez votre vie, la fortune changeante toujours vous menace. Le malheur imprévu, la mort vous guettent à tout instant. Mais le sage de La Fontaine, dans sa ferveur pour la vie, a accepté l'ordre du monde tel qu'il est. Il sait bien que cet ordre n'a pas à être modifié pour la commodité d'un frêle et négligeable individu. Devant l'inévitable, le sage de La Fontaine se soumet, le cœur encore plein de reconnaissance pour toutes les joies qu'il a vécues. Il aime la vie, et les revers font partie de la vie. Reste l'instant terrible de la mort, où il faut regarder face à face celle qui « ravit tout sans pudeur ». La pensée du sage de La Fontaine jusqu'au dernier moment reste une méditation de la vie et non une méditation de la mort. Il accepte la mort qui fait partie de cet ordre de choses que son intime vœu tend à affirmer sans vouloir le changer.

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Sans vaines paroles et sans vaines inquiétudes, il s'en va, jetant un long et suprême regard sur le monde orageux et charmant. Et peut-être dit-il en son cœur : O Vie, tu ne m'as trompé ni dans tes joies, ni dans tes douleurs, car tes douleurs sont aussi de la joie. Le sage de La Fontaine est assez riche d'amour pour aimer la vie jusque dans la mort. Il quitte les jours changeants, simple et calme comme un dieu.

GABRIEL BRUNET.

POÈMES

—

IMPRÉVU

Les vagues apportent, en tonnant,
Des chocs partis du bout du monde.
Les rochers écument et tremblent.
La « miss », bourrée de principes,
De raison et de « self-control ».
Dessine au bord de la calanque.
Mais le soleil, droit sur sa tête,
Brûle sa peau et les écorces,
Et fait flotter, dans le jour cru,
L'odeur chavirante des faunes.

—

INSOMNIE

Le crapaud, chaque trois secondes,
Siffle son fa dièze liquide.
Les étoiles, comme de grosses gouttes,
Pendues à la voûte du ciel,
Dessinent des lettres et des signes.
Les bruyères arborescentes
Emettent leur odeur de terre,
De fourmi, d'anis et de vin.
De temps en temps, sur la plage,
Une vague mourante allonge
Son bruit roulant et brisé,
Et le chant du coq, par cinq fois,
S'élance, s'étale et retombe.

—

REVANCHE

Deux à deux, sur le ciel blanc sale,
Les goëlands virent, chavirent.
Les palmiers agitent leurs palmes.
L'écorce des eucalyptus
Contre les troncs pelés grelotte.
Les pins sifflants, qui tiennent bon,
Poudrent les lavandes et les myrtes
De leur pollen couleur de soufre,
Et les femmes, la nuque serrée,
Le front et l'estomac étreints,
Butant sur leurs jupes qui claquent,
Pressent le pas vers la maison.

Te voilà donc encore lâchée,
Délirante encore une fois,
Couverte de bave, d'épaves,
Face fausse qui somnolais ;
Te voilà glauque, bistre, bleu sombre,
Roulant, brassant et brouillant
Tes couleurs et tes crêtes croulantes,
Et nous jetant tes voix mêlées,
Terreur et plaisir de l'homme.

Tes voix, hoquets, rictus, murmures,
Tourbillons, nappes, déchirures,
Flèches, cordes, cliquetis,
Tes voix montant du fond des âges,
Par où parle le Dieu diffus
Que nous avons mis à la place
Des dieux de marbre et de chair,
Tes voix, béliers, souffles, lanières,
Chaînes, plaques, sirènes, tonnerre,
Que depuis des milliers d'années
Dans nos lyres, nos cors, nos timbales,
Nos flûtes et nos violoncelles,

Nos dactyles et nos spondées,
Nous essayons de te voler.

Et toi, toujours inviolée,
Frémissante, échevelée,
Tu bouscules nos troupes chantantes,
Et, défonçant plages et rivages,
Chevauchant rochers et jetées,
Brisant hélices et mâtures,
Dans les panaches de tes ressacs
Tu nous craches ta liberté.

Mais moi, derrière les buées,
Où le ciel et tes eaux se fondent,
Je sais, je sais les embellies,
Je sais les flaques de lumière
Où chauffent les colonnes d'air tiède
Qui vont te coucher, tout à l'heure,
Chienne, muette, paisible à mes pieds.

—

TRAVERSÉE

Depuis le port
Une tourterelle nous suit.
Sur le pont supérieur
Les Anglais jouent au tennis
Avec des anneaux de corde.
Le Juif regarde la mer :

Tant de choses que je dois taire,
Tant de choses que je dois oublier,
Tant d'yeux que je n'ai pu aimer,
De forces, de flammes qui s'épuisent !

Ici, ou là, hélas ! qu'importe !
Puisque moi, moi si je reste,
Mes petits-fils me renieront
Ou seront obligés de partir.

Mais toi, qui rutiles, qui danses,
Parée de ta frange d'écume,
Au pied des villes roses et blanches,
Qui, dans tes brises résineuses,
Balances tes voiles oranges
Chargées de fruits et de laines,
De soies, de baumes et d'épices !

Toi qui te sépares, te cabres
Contre le soc des étraves,
T'émiettes en chuintant,
Qui te rassembles, te gonfles,
T'écoules, t'écroules, te reprends,
Toi qui, du bout de la terre,
Vers les amantes ramènes,
Les yeux splendides, les mains pleines,
Les amants aventureux,
Es-tu heureuse? Joyeuse?

— Je suis bleue.

ANDRÉ SPIRE.

LES BEAUX JOURS D'OCTOBRE

—

A Rachilde.

I

Le train-tramway venait de quitter Barbizon et gravissait la côte de Chailly, tous ses essieux grinçant et ses carreaux dansant. Sur la route de Melun qu'il longeait, il semblait un jouet disloqué. Ce qui ne l'empêchait pas, lorsqu'il atteignait la côte de Chailly, de siffler longuement comme un express. Appel de détresse qui se répercutait de la plaine à la forêt ou avertissement aux voyageurs de contempler, à travers les vitres poussiéreuses, le vaste champ où Millet peignit son *Angelus?* En réalité, simple annonce au chef de gare de Chailly que l'on arriverait chez lui dans un quart d'heure, sauf une panne qu'il fallait toujours prévoir.

Mais Mme Catelin ne regardait pas le paysage. Debout au milieu du wagon, elle inspectait les colis entassés sur les banquettes : valises, sacs, manteaux que la bonne maintenait de ses coudes écartés.

— Et l'étui à parapluies ?

— C'est Mademoiselle Lise qui l'a.

—Où est Lise ?

— Sur la plate-forme sans doute, auprès de Monsieur.

Mme Catelin fit trois pas. Point de Lise !

— Où est la petite ? cria-t-elle à son mari, qui fumait sa pipe avec placidité.

M. Catelin, dont le visage paraissait plus congestionné encore par le reflet du crépuscule d'octobre, arrondit ses yeux d'étonnement. Il montra, par un geste, son ignorance de l'endroit où était l'enfant.

— Mais où est-elle ? répéta plus fort Mme Catelin déjà inquiète.

— Peut-être dans le premier wagon, insinua la bonne.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas occupée d'elle, vous ?

— J'avais bien assez de tous ces paquets, répondit la fille, sur le même ton agressif. On dirait un déménagement.

Cependant Mme Catelin s'efforçait de distinguer les profils de voyageurs dans l'enfilade du premier wagon.

— Elle n'y est pas, gémit-elle, en se rasseyant pesamment pour rebondir aussitôt près de son mari.

Un dialogue hargneux s'engagea entre les époux. Mais lorsqu'il fut bien prouvé, après une courte recherche de la locomotive au fourgon de queue, que Lise ne se trouvait pas dans le convoi, les propos aigres que ses parents échangeaient se muèrent en plaintes.

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident ! Elle est peut-être tombée...

Mme Catelin proposa de faire arrêter la machine et déjà, agitant ses bras, criait des ordres au mécanicien. Mais le chef de train intervint : il ne pouvait exposer les voyageurs à manquer la correspondance de Melun pour un incident aussi insignifiant.

— D'autant plus, lança quelqu'un, qu'on sait bien quand il s'arrête ce tacot-là, mais qu'on ne sait jamais quand il repart !

Tous se mirent à invectiver contre la Compagnie qui se moquait des voyageurs en les trimballant sur ce chemin de fer d'un autre âge.

Pendant cette diversion, M. Catelin était venu se planter devant la bonne.

— Voyons, Georgette, tandis que vous empiliez les colis sur la banquette, où était Mlle Lise ?

— Elle se promenait devant la gare. Elle tenait son chien sur son bras et elle avait aussi l'étui à parapluies.

— C'est vrai, soupira Mme Catelin, nous avons perdu aussi l'étui à parapluies !

Cette constatation fut, si l'on peut dire, la goutte d'eau qui fit déborder le vase d'amertume.

— Quelle enfant insupportable ! gronda M. Catelin. Elle a fait ses quatre volontés pendant ces vacances. Personne ne la surveillait...

— Ah ! tais-toi ! tonna sa femme.

La bonne eut un sourire. Cependant un voyageur vint apporter sa déposition. Il se souvenait d'avoir vu, près du train, une fillette de onze ans environ, en béret rouge et manteau brun à pèlerine, qui tenait un fox sous son bras. Il l'avait remarquée à cause de son joli visage. En même temps, il regardait tour à tour M. et Mme Catelin : lui, l'air d'un nabot avec son nez écourté, qui le faisait ressembler à un dogue, et elle pesante et débordante dans son corset qui la sanglait. « C'est ça les parents ! On ne le dirait fichtre pas ! »

— Je lui avais pourtant bien recommandé de monter, affirmait Georgette. Mais elle m'a répondu, comme elle sait répondre, qu'elle avait bien le temps de rester enfermée dans ce « tortillard » plein de poussière. Aussi ai-je cru qu'elle était sur la plate-forme avec Monsieur. D'ailleurs, Madame était là. Et moi j'étais chargée comme une bourrique.

— C'est bon. Taisez-vous.

— Bref ! conclut M. Catelin, elle est à Barbizon et il s'agit d'aller l'y chercher.

Toutefois il refusa de se laisser désigner par sa femme pour cette corvée, ses affaires le réclamant à Paris le soir même.

— Je me dévouerai donc ! Trois kilomètres à faire à pied ! soupira la mère.

Puis passant de l'accablement à la colère, elle multiplia les recommandations au sujet de l'installation à Paris, ordonnant déjà des nettoyages. D'ailleurs elle arriverait le lendemain matin avec Lise, qui n'aurait ainsi manqué que d'une demi-journée la rentrée des classes.

— Mais, avant, elle recevra une correction, je le jure bien, criait-elle, reprise par la colère.

Son mari s'efforçait de l'apaiser. Maintenant dans le compartiment chacun disait son mot. Les uns, de bonne foi, s'apitoyaient sur l' « accident », mais il y en avait à qui la vue de cette grosse dame en fureur donnait envie de rire.

II

Une petite fille en manteau à capuchon avec un béret rouge et qui tenait un fox sur son bras...

Tout le long du chemin de bornage, elle court sous les futaies, la petite fille au béret rouge. Elle court dans une direction diamétralement opposée à celle que suit en ce moment le train routier. Elle court dans l'herbe qui borde le chemin afin que ses pieds ne laissent pas de traces sur le sol sablonneux. Elle fuit, la petite fille.

Avec des précautions de braconnier, elle fuit vers Arbonne par des sentiers qu'elle connaît bien. De temps en temps elle se retourne pour voir si on ne la suit pas. Quand elle croit avoir entendu un appel, elle se jette dans les fougères, s'y tapit. Son capuchon rabattu sur la tête, elle est couleur des herbes de l'automne. Mais non, nul bruit que ceux de la forêt. Elle est passée à hauteur de la dernière villa vide de ses habitants. Et maintenant, en plein bois, parmi les hêtres et les roches, elle souffle et pose son chien près d'elle. Son cœur bat moins fort. Depuis qu'elle ne redoute plus d'être rattrapée, elle a envie de rire du tour qu'elle a joué à sa famille... Au moment où le train s'ébranlait, elle s'est aplatie contre le mur de vigne-vierge entre deux pots de laurelles, son chien sous sa pèlerine. Puis, la gare vidée de son unique employé, elle s'est glissée tout le long du mur, doucement, très doucement, jusqu'au chemin creux qui passe derrière les villas. C'est ainsi qu'elle a gagné le bornage...

— Allons, un peu de courage, Délicat !

Délicat, le fox blanc, qui a sur l'œil une tache noire en

forme de monocle, voudrait bien courir aussi, d'autant plus que sa maîtresse le serre maladroitement contre sa hanche pointue. C'est qu'il est lourd, Délicat. Il pèse trois kilos !

— Mais non, Délicat, tu es trop blanc. On pourrait te voir. Il ne fait pas encore assez nuit. Oh! une idée !...

Elle s'accroupit dans le fossé et, dépliant l'étui à parapluies, en retire un manteau de chien en drap kaki.

Ainsi camouflés aux couleurs de l'automne, Lise et son chien bondissent parmi les bruyères. D'allégresse, le fox donne de la voix. Mais la petite le rappelle et l'empoigne :

— Une gifle si tu recommences à aboyer ! Une gifle en pleine gueule !

Le fox rabat son oreille et trotte derrière sa maîtresse qui court de toutes ses jambes. La nuit succède au flamboyant crépuscule. Mais sous les clairs sapins un peu de jour paraît encore. Aussi Lise se glisse-t-elle de préférence sous les hêtres touffus, s'interrompant sans cesse pour se cacher derrière une roche. Il y a près d'une heure qu'elle va ainsi.

Enfin la maison d'Hubert Domer apparaît dans la clairière. Une maison blanche et basse adossée à une grange. Une chaumière plutôt qu'une maison. Aucune lumière ne brille aux deux fenêtres et la porte de la cuisine a clos son volet vert.

Du chenil, les chiens, sentant son approche, se jettent contre la grille et hurlent. Lise, à travers le portail, leur crie :

— Taisez-vous. C'est moi !

Elle soulève le loqueteau et pénètre dans la cour où les chiens lui font fête. Mais Lise coupe court à leurs effusions.

— Monsieur Hubert! Monsieur Hubert! appelle-t-elle à mi-voix.

Personne ne répond. La maison est vide et la porte est fermée. Par le carreau, l'enfant constate, à la lueur du

feu de bois, que seuls les chats occupent la cuisine avec la vieille chienne Tantbelle.

Que faire ? Lise n'hésite pas. Elle prend le Délicat sous son bras et va jusqu'à la grange. Là, sous une grosse pierre, il y a une grosse clé. Elle la glisse dans la serrure et, par la grange, entre dans la maison.

La chienne Tantbelle, qui allaite ses petits, ne se dérange même pas et les chats continuent leur ronron.

Lise s'assied sur un escabeau, rabat son capuchon et déshabille le Délicat. Puis elle réfléchit :

— Voilà ! M. Hubert est parti pour la chasse ! Elle connaît assez les habitudes du chasseur pour savoir qu'elle ne peut rien présager de son retour. Il est sans doute allé vers Franchard tendre ses collets au renard. Il avait aussi parlé d'un blaireau dans le boqueteau du Moulin... Dieu que ça sent fort ici ! Ça sent le chien, la pipe, la poudre et les bottes. Ça sent aussi le bouillon sanglant de la pâtée des bêtes qui cuit dans la marmite sur le feu de bûches, et quoi encore ?...

Oui, M. Hubert a dû tendre un piège au blaireau. C'est grand et gros, un blaireau, avec un drôle de museau comme un entonnoir. Lise en a vu un. Il courait vers les roches...

Et, oubliant sa fuite, avec toute l'insouciance de ses onze ans, Lise rêve du long blaireau à la tête pantelante dans son collet. Et elle-même, inclinant son petit visage, dodeline doucement devant le feu et s'endort. . . . .
. . . .

★

Le bruit d'une trompe d'automobile la réveilla en sursaut. Une voiture roulait sur la route d'Arbonne. Elle l'entendit dans le silence de la nuit qui prenait le chemin de ronde et s'avançait vers la maison.

— On vient ici ! C'est moi qu'on cherche ! On vient !

Dressée, affolée, elle cherche un endroit où se cacher. Mais le pauvre mobilier qui garnit la cuisine ne comporte

pas de refuge. Déjà la voiture stoppe. Lise entend la voix aiguë de sa mère à travers les aboiements des chiens :

— Si elle n'est pas ici, je ne sais plus où elle peut être!

Une voix d'homme répond :

— Nous allons bien voir !

Mon Dieu, c'est la voix du gendarme ! Lise discerne son uniforme, son képi qui se découpe en ombre chinoise sur le ciel de la clairière.

— Hubert Domer ! crie cette voix. Hubert Domer, ouvrez !

« Il n'est pas chez lui. Qu'est-ce qu'il peut bien faire à cette heure ? Restez dans la voiture, Madame, à cause des chiens. Moi, je vais approcher.

« Allons tout beau, Louvette ! La paix, Zoulou !...

Il caresse les uns, menace les autres. Quelques taloches de ses grandes bottes font taire peu à peu la hurle.

Lise n'a pas attendu que le gendarme ait tenté de lever le loquet de la cuisine. Empoignant son fox, elle a poussé la porte qui communique avec la chambre du chasseur. Là, pas de feu qui éclaire la pièce complètement obscure. Mais pour y avoir pénétré une fois, Lise se souvient de l'emplacement des meubles. Ici est l'armoire où M. Hubert met ses cartouches, là est la table et là, le lit... Mais qu'est-ce que sa main qui tâtonne vient de rencontrer ? Sans doute le manteau de fourrure du chasseur. Lise s'assied par terre contre ce manteau.

Cependant le gendarme n'agite plus le loquet de la cuisine. Il se dirige vers la grange, en secoue la grande porte. Ah ! que Lise a bien fait d'y donner un tour de clé ! Le gendarme doit se contenter de glisser un regard à travers les planches disjointes.

— C'est fermé ! crie-t-il. Il n'y a personne.

Par habitude professionnelle il inspecte les lieux, tourne autour de la maison, frappe contre le volet de la chambre.

Le cœur de Lise bat jusque dans ses oreilles.

— Personne! répète le gendarme. Il a d'ailleurs emmené son chien Domino.

— Retournons à Barbizon! ordonne Mme Catelin d'une voix tragique.

Le gendarme répond :

— Je ferai battre le tambour, demain matin.



On battra le tambour pour elle ! Lise rit d'un rire fou de détente, car en ce moment la voiture s'éloigne. Le danger est passé !

Lise se lève, s'ébroue. Toutefois, elle va attendre encore un peu avant de retourner dans la cuisine. Si par hasard le gendarme s'avisait de revenir !

— Délicat ! appelle-t-elle au bout d'un moment.

Délicat ne répond pas. Il reste tapi dans la fourrure. Lise se penche en répétant son appel. Et voici que sa main touche quelque chose de pointu, de dur. Une corne. Une autre corne. Les bois d'un cerf ! Sa tête. Son corps. Le manteau de fourrure était un cerf mort ! La forte odeur qui s'en dégage eût suffi à le révéler. Lise était appuyée contre un cadavre. Pouah !

Pouah ! Tel n'est pas l'avis du Délicat qui lèche la blessure du cerf. Lise entend le claquement de sa langue semblable au tic-tac de l'horloge. Cependant la petite reconstitue aisément le drame forestier. M. Hubert a dû tuer ce cerf en forêt, sur le lot de Ganay, et l'amener ici pour le cacher. C'est très compliqué, le droit de chasse. Mais la petite en sait assez long pour deviner la vérité. Elle pense :

« Il était donc braconnier ! »

Au surplus, cette découverte n'altère pas son admiration pour le chasseur. J'ajouterai presque : au contraire !

III

Cette admiration datait de dix mois déjà. Elle avait commencé un matin de février de cette année. Lise, à peine

remise d'une mauvaise rougeole, se chauffait devant la villa de ses parents aux rayons du soleil précoce, lorsqu'elle vit passer dans la clairière un chasseur vêtu exactement comme sur les belles images : des bottes houseaux, une veste de velours, une cartouchière en bandouillière, un carnier à franges et, sur un visage au grand nez et aux yeux perçants, un chapeau tyrolien flanqué d'une plume de faisan. Le chasseur épaula son fusil, le coup partit avec un petit nuage rond au bout du canon. Quand Lise ouvrit les yeux, le chasseur avait disparu avec la fumée.

Elle le revit quelques jours plus tard, alors que, tout à fait guérie, elle se promenait près de la villa sur le chemin de bornage. Penchée sur le bord du fossé, elle admonestait son fox qui se vautrait sur un cadavre de hérisson.

— Assez, Délicat ! Laisse cela !

— Pour un délicat, il n'est pas dégoûté ! dit une voix sonore.

Lise se redressa et se trouva nez à nez avec le grand chasseur, — ce qui est une image inexacte, car dans la réalité le minois de la petite ne dépassait guère la ceinture de l'homme.

— Et vous pouvez le baigner, votre Délicat ! Il sentira la charogne, quoi que vous fassiez.

D'un revers de botte Hubert Domer écarta le chien et, au moyen d'un bâton, creusa une fosse pour le hérisson sur laquelle il plaça une pierre.

C'est ainsi que Lise Catelin et Hubert Domer firent connaissance.

★

Le médecin avait ordonné à l'enfant le repos, une vie végétative dans le voisinage des sapins. Barbizon avait été choisi et la villa l'Abri, à l'orée du bois, louée jusqu'en octobre.

Dès mars, Lise guérie courait dans la forêt, suivie de son fox. Mme Catelin, qui détestait la campagne, quit-

tait l'Abri sous le moindre prétexte et venait à Paris assister son mari dans son commerce. Lise restait seule avec la bonne. Celle-ci s'était éprise de l'épicier de Chailly et ne songeait qu'à filer avec son amoureux pour de tendres randonnées dans la voiture à bâche qui contenait des comestibles variés. Lise s'était vite rendu compte que sa bonne « faisait la vie », comme disait Mme Catelin dans ses moments de colère.

— Ecoutez, Georgette, je ne dirai rien de vos absences. Mais vous, vous ne rapporterez pas à maman que je sors du jardin.

Le pacte fut conclu.

Chaque jour, quand sa mère était à Paris, Lise partait en compagnie du chasseur et des chiens pour des promenades merveilleuses.

Pourtant Hubert Domer, vieux garçon, n'aimait guère les enfants. Mais cette petite était si attachante, si primesautière! Il s'était renseigné sur ses parents : des bourgeois de fraîche date, des nouveaux riches dont la fortune avait centuplé pendant la guerre et qui venaient néanmoins de commettre leur première folle dépense en louant l'Abri, la plus jolie villa du pays.

— Savez-vous, dit un jour Lise à son ami, pourquoi je ne ressemble pas à mon père?

Huber Domer, surpris, faillit répondre :

— Je l'ignore. Madame votre Mère seule pourrait vous le dire.

Mais il se tut devant les yeux candides de l'enfant.

— Et savez-vous de qui je suis le portrait?

Hubert riait.

— De ma grand'mère! Oui, de ma grand'mère, qui filait la quenouille à Craponne dans les bois du Velay. Elle n'a jamais voulu quitter son village. Elle y est morte. Mais il ne faut pas parler d'elle ni de mon grand-père qui plantait des pommes de terre et qui tuait les loups. Maman ne le veut pas. Elle fait croire aux dames en visite que son père était

avocat. Mais moi je préfère mon vrai grand-père et ma vraie grand'mère, qui avait un bonnet de dentelle avec un ruban. C'est peut-être parce que je lui ressemble que j'aime tant la campagne. Oh ! M. Domer, je ne voudrais pas retourner à Paris dans notre maison noire de la rue Montmartre ni à l'institution des demoiselles Bonnais, où l'on m'appelle la petite *Cent mille culottes*, à cause de la boutique de papa. Je voudrais rester ici toujours.

Le chasseur pensait :

Faire comprendre la nature à cette enfant, l'initier à la vie de la forêt, la ramener à son atavisme rural que reniaient ses parents, la séparer ainsi de sa sotte famille ! C'était peut-être la suprême perversion. Pourtant Hubert Domer n'est certes pas un pervers. A soixante-trois ans, ayant renoncé à toute ambition, Domer vit comme un sage, tout le long de l'année, dans la petite maison forestière héritée de son père, de ses maigres revenus et du produit de sa chasse. Grand buveur, beau parleur, il sait d'ailleurs à l'occasion goûter les bonnes choses de la vie. Sa silhouette romantique est célèbre à Barbizon et aux alentours. Fils de peintre, peintre lui-même, il a connu Millet et tous les artistes de l'école de Fontainebleau et quand, à l'heure de l'apéritif, il narre ses souvenirs du temps où la diligence amenait dans le village Ziem, Rousseau, Diaz et leurs folles maîtresses, il est intarissable....

A Lise, il contait surtout son enfance prestigieuse alors qu'il fuyait l'école, au printemps, pour venir dans la forêt chercher les bois dont les cerfs ont coutume, chaque année, de se dépouiller en se frottant la tête contre le tronc des arbres. Parfois ils s'y frottent si fort qu'ils en font tomber l'écorce. Et il montrait à la petite des coins de forêt où les arbres étaient tout pelés.

Lise regardait, touchait et cherchait à son tour parmi les roches...

Un jour, ils trouvèrent sur la mousse, au pied d'un chêne, trois petits lapins morts.

— C'est la belette qui les a saignés, dit le chasseur en retournant les corps flasques du bout de sa botte.

« La belette est très cruelle. Elle a sucé le sang de ces lapins vivants. Voyez la plaie, derrière leur oreille. C'est une sadique qui a de vilaines mœurs.

— Quelles mœurs ?

— Des mœurs saphiques.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Tu le demanderas à Mlle Bonnais !

Il y avait ainsi diverses questions concernant les libertinages du coucou, les copulations du conin, le rut du cerf... que Mlle Bonnais était chargée d'élucider !...

Parfois, le chasseur conduisait la petite, au crépuscule, à la croule de la bécasse. Ils attendaient assis sur l'herbe. A sept heures, Hubert sortait sa montre et annonçait : « Elle va passer dans cinq minutes. » Et en effet, ponctuelle, la bécasse arrivait à tire d'ailes et tournait en cercle au-dessus de la clairière. Piiitt croûh... Le chasseur épaulait son fusil et l'oiseau au long bec tombait. Lise avait bien un peu gros cœur. Mais Hubert, Domino et le Délicat étaient si contents !

Avec mille précautions, à travers les épines, ils découvrirent, dans le chaos d'Apremont, des bauges de sangliers.

— Celle-ci vient d'être « fréquentée » ! disait le chasseur.

Et il annonçait, après avoir examiné les traces sur la terre foulée :

— C'est une laie et qui va mettre bas.

Lise émerveillée oubliait d'avoir peur.

Le chasseur contait ses exploits. Ici, il avait été attaqué dangereusement par un grand sanglier ; là c'était une laie dont il avait abattu les marcassins... Et Lise écoutait inlassablement les longues histoires et vibrait d'enthousiasme.

Elle adorait aussi aller à la cueillette des morilles. Elle marchait derrière le chasseur à travers la plaine où les pe-

tits blés verts de l'avril ondulaient. Hubert lui faisait écouter le cri de l'alouette qui monte en chandelle dans le ciel bleu si haut, si haut qu'on entend encore son chant alors qu'on ne la voit plus. Ils frôlaient les nids de perdrix au creux des sillons et Lise apprenait que la caille est polygame.

Un soir de mai, Hubert dit à Lise :

— Je vais te montrer le rossignol.

Et entraînant l'enfant près d'un buisson d'aubépine, il en écarta le feuillage et découvrit, à la lueur de son briquet, un oiseau brun perché sur une branche, le bec grand ouvert avec un œil noir comme un bouton de bottine.

*

Le lendemain, au déjeuner, Mme Catelin, débordante sous son peignoir à ramages, déclara d'une voix maussade, en buvant son café au lait :

— Je n'ai pas dormi. Toute la nuit j'ai entendu le rossignol.

— Et moi je l'ai vu ! dit Lise.

— Tu ferais bien mieux d'apprendre tes leçons plutôt que de courir les bois. Regarde-toi. Tu as l'air d'une paysanne. Tu ne sais même plus l'orthographe ! Et tes mains toutes égratignées ! Sont-ce là des mains de demoiselle ? Non, tu n'es pas ma fille !

Lise, les sourcils rapprochés, l'air mauvais, regarda la grosse dame et lança :

— Tant mieux !

Une gifle s'abattit sur sa joue.

Ce jour-là Mme Catelin partit sans embrasser l'enfant. Lise n'avait pas attendu, comme les autres jours, le départ de sa mère pour filer dans la forêt.

Le visage enflammé, elle arriva en courant chez son ami et se jeta dans ses bras.

— Monsieur Domer, je veux quitter ma famille.

— Déjà ! répondit le chasseur.

— Je veux me séparer de ma mère et de mon père.

— Vous êtes trop petite et vous n'êtes qu'une fille. Moi, j'étais un garçon quand je fuyais la maison pour vivre chez les charbonniers du bois.

Et comme elle pleurait :

— Allons, profitez de ce bel été. C'est toujours cela de gagné.

Hubert Domer n'était pas un sentimental. Lise comprit que ses larmes ennuieraient vite cet homme rude. Elle se bouchonna le visage.

— Très bien ! dit le chasseur en voyant son geste énergique. Vous n'êtes pas une poule mouillée. Pour achever de vous consoler je vous invite à déjeuner. Aidez-moi à mettre le couvert. Moi, je vais cuire l'omelette.

Il n'y avait pas de nappe sur la table et les fourchettes étaient d'étain. Mais l'omelette aux champignons parut plus savoureuse à Lise que toute la savante cuisine de Georgette.

Les chiens, les chats allaient et venaient autour d'eux happant au passage quelques reliefs. Il y avait, avec les animaux du maître, tous les autres chiens que lui laissaient en garde les dames des hôtels et des villas, à la fin de leur villégiature. Loulous de Poméranie, lévriers russes, papillons florentins, policiers allemands, griffons bruxellois, terriers irlandais, épagneuls vendéens, bergers de la Camargue composaient un chenil hétéroclite autant que cosmopolite, dont l'entretien augmentait un peu le maigre revenu du chasseur. Et l'on entendait :

— Tout beau Diavolo ! Voilà pour toi, Domino ! Attends, Apache ! Stella, prends garde, gourgandine !

De temps en temps, le fouet claquait entre deux coups de fourchette, parce que le terre-neuve poursuivait la chatte aux trois couleurs ou que le basset prétendait assaillir le grand limier d'Artois.

Mais ces objurgations n'empêchaient pas la conversation, ni la dégustation. Et les fraises à la crème étaient exquises.

Lise regardait l'horloge poussiéreuse, le buffet branlant surmonté d'une tête de cerf porte-fusils et le fauteuil Voltaire devenu le paradis des chats. Au mur, entre deux pieds de biche qui servaient de patères, une reproduction d'un portrait de Karl Bodemer par Millet retint un instant son attention. Puis son regard se posa sur une grande toile sans cadre qui représentait une chasse aux sangliers dans la neige.

— C'est vous qui avez peint ce tableau ? demanda-t-elle.

— Oui. Et je n'en suis pas plus fier pour cela. Peut-être, si j'avais travaillé, aurais-je eu du talent. J'ai préféré courir les bois. J'aimais encore mieux la chasse que la peinture. Enfin j'ai réalisé ma vie selon mes goûts. Je ne regrette rien.

— Vous avez eu raison, conclut l'enfant.

*

Le printemps s'en fut. Le bel été passa. En mai le chasseur tua son dernier marcassin. Lise en goûta la hure apprêtée en pâté. En juin, elle fit parmi les avoines des bouquets tricolores. Puis la forêt, en juillet, s'habilla de violet. Partout les bruyères étaient en fleurs. Mais, en août, Barbizon s'assoupit sous la chaleur et s'enlaidit des ébats des Parisiens. Et la fête de l'Assomption, ramenant sa famille pour une semaine de villégiature acheva aux yeux de Lise la disgrâce du village encanaillé.

Mais le premier septembre, M. et Mme Catelin rentrèrent à Paris et le charme revint avec le départ des dames vêtues de chandails et des messieurs en pantalon blanc.

Cependant la location de la villa finissant à la mi-octobre, on décida de laisser la petite jusqu'à cette date — car il faut épuiser son droit.

Lise s'en donna à cœur joie. D'autant plus que Georgette, absorbée par ses amours et qui à l'épicier avait adjoint le charcutier, ne s'occupait plus d'elle. Lise s'en allait hirsute, débarbouillée un jour sur trois, des accrocs à sa

robe, l'air d'une fille des bois, disait sa mère indignée.

Ah ! le beau mois de septembre ! L'ouverture de la chasse. Les battues dans la plaine! Lise avec le Délicat suivait de loin les chasseurs et comptait les coups. Mais le soir, au moment où le globe rouge du soleil se couchait dans un paysage de Gustave Doré, elle courait chez son ami et se faisait raconter les exploits de la journée tout en tâtant le gibier étalé sur la table. Elle soupesait les lièvres, soufflait dans la plume des perdreaux.

— Enfin, elle aura du moins pris de la santé pour la rentrée des classes ! soupirait la mère.

La rentrée des classes ! Ces mots répandaient une telle mélancolie dans le cœur de l'enfant qu'elle fermait les yeux et jetait ses mains sur ses paupières pour refouler l'odieuse vision de l'Institution Bonnais, où tout était noir : le tableau noir, les tabliers noirs, les pupitres noirs, l'encre noire. Noirs les faux bandeaux de Mademoiselle Bonnais l'aînée, noirs ses yeux perçants et sans douceur qui semblaient toujours dire en regardant Lise :

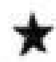
— Celle-ci finira par mal tourner !

Que diraient ils ces yeux de rat, devant l'enfant bondissante qui jamais, jamais plus ne pourrait tenir en place contre sa table d'écolière ?

— Je ne veux pas retourner à Paris ! criait Lise à son ami.

— Pauvre Mauviette ! répondait le chasseur.

C'est tout ce qu'il trouvait à dire.



La forêt en octobre prit son visage de douairière et revêtit sa robe puce. Les villas prétentieuses fermèrent leurs volets peints et ne furent plus que des maisons des bois. Et les jardins solitaires se mêlèrent à la vraie nature.

Dans le village silencieux, les gens du pays s'abordaient heureux de se retrouver en famille, après le départ des

étrangers sans discrétion et sans vergogne. Il faisait doux, il faisait bon en attendant le calme hiver.

C'est par un de ces matins de l'automne apaisé que Mme Catelin arriva, impérieuse et tumultueuse, annonçant à Georgette alanguie par une nuit d'amour qu'elle allait procéder à l'inventaire de la villa, car le départ était proche.

Lise, terrifiée, n'osait sortir, allait de chambre en chambre en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les appels et les reproches :

— Encore un verre fêlé! Un plat cassé! Une tasse ébréchée. Il manque des serviettes. Les torchons sont déchirés.

De la cave au grenier, des cris retentissaient. Et le plumeau de voler, et les tapis de battre. Enfin, après un déjeuner orageux, Mme Catelin partit en lançant un dernier ordre :

— Commencez les malles ! Nous rentrons dimanche à Paris.

★

Étendue à plat ventre sur la mousse, au pied d'un sapin, Lise se laissait aller à son désespoir.

— Plus que trois jours!

Et ce serait Paris, l'entresol de la rue Montmartre, sa chambre sur la cour, l'institution des demoiselles Bonnais également sur la cour. Elle releva la tête et regarda le ciel haut à travers la dentelle du sapin, et la plaine au loin, tout cet air, toute cette lumière, tout ce parfum d'herbe et de terre. Un grand regret l'assaillit. Ses bras étreignirent l'arbre. Elle l'implorait :

— Garde-moi, Forêt. Je t'aime !

Elle plongea son visage dans la mousse pour un baiser :

— Oh ! ça pique ! On dirait la joue de Papa.

En effet, c'était hérissé d'aiguilles de pins... Mais que c'est curieux de près, un banc de mousse ! C'est comme une forêt en miniature pleine de bêtes. Il y en a de toutes petites; il y en a d'énormes ; les unes sont à quatre pattes et les

autres à mille pattes et il en est qui ont des ailes! Une sauterelle avec sa tête de cheval rappela à Lise Mlle Bonnais cadette. Il y avait aussi des fourmis qui étaient bien sottes de se donner tant de mal. D'une chiquenaude, Lise bouleversa tout leur travail. Elle détourna également de son chemin une bête à Bon Dieu et lui fit faire au bout d'un bâton de folles acrobaties jusqu'au moment où la coccinelle s'envola...

V

— N. de D..., qu'est-ce que tu fais là ?

Lise, réveillée en sursaut, se frottait les yeux. Elle dormait si profondément qu'elle n'avait pas entendu le retour du chasseur.

— Pourquoi n'es-tu pas partie avec tes parents ? Comment es-tu entrée ici?

Lise avoua tout.

Oui, à la dernière minute, le cœur lui avait manqué. Elle avait laissé démarrer le train sans avoir le courage d'y monter. Quelque chose la clouait au sol contre le mur de vigne-vierge... Elle raconta tout jusqu'à la visite du gendarme.

— Prutot est venu !

Oui, et pour qu'il ne la vît pas, elle s'était cachée dans la chambre avec le Délicat à qui elle n'avait même pas eu à fermer la gueule pour l'empêcher d'aboyer, car il était occupé à renifler le cerf mort.

— Ah ! tu as vu le cerf? Eh bien, ma petite, il faut que tu t'en ailles d'ici tout de suite. Tout de suite, tu entends. Tu vas aller retrouver ta mère, qui est sans doute à l'hôtel des Charmettes.

— Mais je ne veux pas! Oh! par grâce, gardez-moi !

— Que je te garde ici ! Tu es folle !

Lise se jeta à genoux aux pieds du chasseur et joignant les mains :

— Je ne veux as retourner près de ma mère qui me

battrait. Je ne veux pas quitter la forêt. Je mourrai à Paris.

Domer la releva. Il adoucit sa voix pour la raisonner.

Voyons, elle savait bien qu'elle ne pouvait demeurer à Barbizon. Ses parents étaient les plus forts et elle n'était qu'une mauviette. Il fallait qu'elle devînt une demoiselle et ne restât pas dans l'ignorance... Mais tout en la sermonnant, il pensait qu'il était le seul responsable de ce chagrin. C'est pourquoi il manquait d'éloquence. La petite refusait de se laisser convaincre.

— Vous m'avez toujours dit qu'il était odieux d'enfermer les enfants, pendant les beaux jours d'octobre après les vacances. Vous avez dit que c'était contre nature. Vous l'avez dit.

Et comme il ne trouvait rien à répondre, elle crut qu'il fléchissait et s'entêta :

— Je ne partirai pas.

Il s'emporta.

— Tu ne prétends pourtant pas coucher ici ! Ah ! mais moi, je ne veux pas ! Ah ! non, je ne veux pas d'histoire avec la Justice. Ce n'est pas le moment. Tu vas déguerpir tout de suite.

Alors elle se dressa contre lui et,sur la pointe des pieds, lui lança :

— Eh bien ! si vous me renvoyez, je dirai que vous avez tué le cerf.

— Sacrée petite femelle !

Domer était un homme violent. Son premier mouvement fut de prendre le fouet aux chiens. Néanmoins il se retint. Puis il pensa qu'elle était une femme et qu'il réussirait mieux en s'adressant à son cœur. Il s'efforça de l'attendrir.

— Ecoute, je ne suis qu'un pauvre homme.Si tu commettais cette vilaine action de me dénoncer, tu me mettrais dans la misère pendant tout cet hiver. J'aurais à payer mille francs d'amende. Et les gardes qui déjà m'ont à l'œil ne me lâcheraient plus. Je serais très malheureux.

Il se laissa choir sur une chaise.

— Ecoute encore. Tu sauras tout. Dans deux heures, au petit jour, Bonfron va venir de Chailly. Ensemble nous dépècerons et détaillerons le cerf dont il emportera les quartiers à Fontainebleau dans sa voiture. Ni vu, ni connu, marché conclu. Mais il ne faut pas qu'il t'aperçoive ici ! Que personne ne sache que tu as passé la nuit dans cette chambre. Sinon, oh ! bon sang ! Une mineure chez moi !... Tu es trop petite. Tu ne peux pas comprendre... Mais j'aurais des ennuis, beaucoup d'ennuis. Et peut-être me mettrait-on en prison.

A ce moment, les chiens aboyèrent. Le chasseur prêta l'oreille. Lise, tremblante, regardait son visage tendu, ses sourcils foncés. Brusquement, il éteignit la lampe.

— Cache-toi, lui souffla-t-il.

Et il la poussa dans la chambre.

Il sortit, traversa la cour, puis revint.

— C'est Bonfron ! Silence !

Il prit le cerf et le traîna dans la cuisine. Il sembla à l'enfant qu'il était grand comme un cheval.

— Sous aucun prétexte ne bouge d'ici ! Tiens ton chien !

Puis il ferma la porte.

Lise s'assit au pied du lit, le Délicat sur les genoux. Elle écoutait, à travers la cloison, la conversation des deux hommes qui commencèrent par se servir à boire.

— Je suis venu plus tôt, disait Bonfron, parce qu'il faut enlever cette viande-là avant le jour. Il y a une affaire dans le pays. Une gamine qui s'est perdue. On la cherche partout depuis hier. C'est le diable et son train. Prutot va faire faire une battue.

« Mais c'est la petite de l'Abri, la petite Catelin. Vous la connaissez...

— Je la croyais partie avec sa famille, interrompit le chasseur. Elle ne doit pas être bien loin. Dans quelque villa sans doute.

— On a déjà fouillé partout. Mais vous savez, la nuit, ce n'est guère commode. Surtout qu'elle se cache ! Il paraît

qu'elle ne voulait pas retourner à l'école, cette sacrée gamine. Faut-il qu'elle ait du vice! Moi, je comprends ça!

— C'est pas tout. Faut se dépêcher. La battue va commencer dès le jour. Voyez-vous que Prutot me rencontre avec ma carriole ! Allez ! Han !

Les deux hommes durent à cet instant empoigner le cerf par les pattes pour le porter dans la grange. Lise perçut leur effort en même temps qu'une odeur violente se glissa sous la rainure de la porte : odeur de fauve et d'entrailles remuées, odeur écœurante qui la fit enfouir son nez dans le poil du Délicat.

Puis, pendant un long temps, elle n'entendit plus rien que des bruits sourds : une scie qui grinçait et deux ou trois coups de hache...

Soudain les aboiements des chiens éclatèrent accompagnés de sonores coups de fouet et des jurons du chasseur. Et il n'y eut plus, sous le toit de la grange, que des grognements coupés de loin en loin de cris aigus que faisait taire aussitôt un sec claquement de fouet.

Lise comprit que c'était la curée.

Maintenant les deux hommes allaient et venaient de la grange à la carriole et la petite pensa que le grand animal de tout à l'heure n'était plus que quartiers de boucherie et entrailles dispersées.

Bientôt la voix d'Hubert Domer résonna dans la cuisine.

— Je garde les bois, disait-il. C'est une sixième tête. Il a ses quatorze andouillers. Il porte chandeliers.

Les deux hommes se servirent un nouveau verre de vin.

— A votre santé! Voilà votre argent. Trois cents francs.

Lise distingua le froissement des billets et le son des pièces.

— Ce n'est pas cher !

— En route ! trancha Bonfron.

Déjà il montait dans sa carriole.

★

Domer poussa la porte de la chambre.

— Allez, ouste, nous deux !

Sa voix avait repris sa rudesse et son visage son expression farouche, comme si la besogne sanglante qu'il venait d'accomplir l'avait rendu à sa vraie nature.

Lise osa néanmoins demander :

— Où me menez-vous ?

— Le plus simple évidemment serait de te conduire à l'hôtel près de ta mère. Mais j'y renonce à cause de la réputation dont je jouis dans le pays. Dieu sait ce qu'on raconterait ! Enfin, suffit. Je me comprends. Quant à toi, si tu as un peu d'affection pour ton vieux camarade, tu ne diras jamais que tu as passé la nuit chez lui.En retour, je te promets d'intervenir auprès de ta mère pour qu'elle s'abstienne de te punir. Allons, prends ton chien et tes riflards.

« Je vais te mener dans la forêt sous une roche abritée où tu ne risqueras rien. Tu y attendras que l'on vienne te découvrir. C'est moi qui conduirai la battue et c'est Domino qui te dépistera. Donne-moi ton mouchoir.

La petite tendit son mouchoir tout mouillé de ses larmes.

V

Dans le crépuscule du matin, ils marchaient silencieusement. La forêt était comme ouatée par la brume d'automne. Ils allaient à travers les bruyères givrées par la gelée blanche. Tantôt, ils choisissaient les herbes où les pas ne laissent pas de traces, tantôt le chasseur ordonnait à l'enfant d'avancer seule au milieu du chemin et d'appuyer fortement ses petits pieds sur la terre humide afin d'y marquer ses empreintes, tandis que lui, dans les taillis, enjambait les fougères tenant en laisse son limier. Ainsi ils atteignirent la Gorge aux Néfliers. Elle était parfaitement déserte à cette heure de l'aube. Et nul ne vit le grand

chasseur gravir le coteau d'Apremont courbé en deux comme un voleur emportant l'enfant sous une roche voûtée en forme de caverne.

— N'aie pas peur, lui dit-il en la déposant sur le sol. Tu es dans un endroit tranquille. Il n'y a aucun danger. Les animaux ne viennent pas par ici.

Il alla arracher des brassées de fougères mortes, les disposa en couchette.

— Assieds-toi là et attends. Ne bouge pas avant que Domino ne saute sur toi. Alors, caresse-le. Mais ne te relève que lorsque je serai venu.

Il l'embrassa sur le front. C'était le premier baiser qu'il lui donnait.

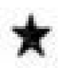
— Je compte sur toi, dit-il, sois raisonnable et aussi sois fine ! Il est entendu que tu as fui directement sous cette roche et que tu y as passé la nuit.

— Je vous obéirai. Je ne vous trahirai pas. Vous avez ma parole, répondit fièrement la petite.

Ils se serrèrent la main comme deux hommes.

— Courage, ma pauvre mauviette !

Et il s'éloigna à grandes enjambées pour ne pas se laisser attendrir par cette faiblesse. Jamais peut-être aucun regard de femme ne l'avait autant troublé que celui de ces beaux yeux d'enfant emplis de détresse.



De roche en roche, Domer atteignit le carrefour de Clairbois, puis la lisière de la forêt. Il voulait faire un détour avant d'entrer dans le village du côté de la plaine. Déjà l'aurore succédait à l'aube. Une belle journée s'annonçait.

Mais, au moment où il allait s'engager dans le chemin de ronde, il vit Bécot le sabotier qui, le fusil sur l'épaule, se disposait, en compagnie de sa chienne, à prendre la direction d'Apremont. Il piqua droit sur lui à travers le boqueteau du Moulin et tomba soudain sur le dos de l'homme.

— Bonjour, mon vieux Bécot. J'ai enfin pincé mon blai-

reau, depuis trois jours que je le surveillais. C'est une belle pièce. Ça va valoir cher cet hiver. Viens le voir.

Mais l'homme refusa. Il préférait partir à la recherche de la petite Catelin. La mère avait promis deux cents francs de prime à qui lui ramènerait sa fille.

Hubert Domer feignit ignorance. Le sabotier dut tout conter. Mme Catelin en faisait une vie ! On avait fouillé le village et les abords de la forêt jusqu'à deux heures du matin. Pour lui, la petite s'était cachée sous quelque roche. Il allait « l'éventer ». Deux cents francs, c'est bon à prendre.

— Buvons un verre chez Gachut, proposa le chasseur. Nous irons après ensemble au bois,

L'homme fit d'abord mine de refuser. Puis il emboîta le pas du chasseur.

Ils arrivèrent devant la maison de Gachut au moment où celui-ci ouvrait son débit. Tout en les servant, Gachut leur annonça que le gendarme organisait déjà la battue.

— Précisément le voici qui sort de la gendarmerie.

— Prutot ! Hé, Prutot ! cria Hubert Domer.

Le gendarme dut accepter un mêlé-cass offert par le chasseur. On parla de la battue. Domer se proposa pour la conduire. Nul mieux que lui ne connaissait la forêt.

Il donna spontanément au gendarme des détails sur le caractère de l'enfant avec qui il s'était, dit-il, promené deux ou trois fois. Pour lui, la gamine avait dû manquer le train et se cachait par peur des gifles.

— Le fait est que la mère n'a pas l'air commode. J'ai dû la rappeler au respect de l'autorité. Elle m'a traité d'imbécile avant de prendre sa crise de nerfs...

— Ah ! les femmes ! dit le chasseur.

Et il paya une deuxième tournée.

Le gendarme but, posa son verre et ordonna le départ. Il marchait en tête. Le sabotier, Gachut et deux autres amateurs armés de leur fusil marquaient le pas derrière. Ils traversèrent ainsi le village parmi les aboiements des

chiens. Mme Catelin, le visage couperosé par les larmes et la brise matinale, suivait en voiture.

Tout le long de la rue, la petite troupe s'augmenta de sauveteurs bénévoles ou que la prime aguichait. Lorsqu'elle atteignit le Bas-Breau, elle se composait d'une vingtaine de Barbizonnais et d'autant de chiens.

— Halte ! commanda alors le gendarme, avant de passer à son second la direction des opérations.

Hubert Domer se planta au milieu du carrefour, toute sa troupe autour de lui. D'un coup d'œil il la passa en revue, puis la scinda en quatre groupes. Le premier groupe explora la petite Suisse ; le second, par l'allée des Soupirs, gagna le Bornage ; le troisième s'égaya aux alentours du bois Musset. Enfin le quatrième, qui était celui des chefs, se dirigea vers Clairbois.

Le chasseur disait au gendarme :

— Ce n'est qu'une enfant ! Elle ne peut pas être allée bien loin, même en admettant qu'elle ait eu assez de courage ou de force pour marcher pendant plusieurs heures. Je propose de circonscrire les recherches dans un rayon de six kilomètres. N'est-ce pas votre avis, Prutot ?

Prutot approuvait.

Bientôt le passage de Lise fut signalé par le gendarme lui-même. Il n'y avait pas de doute. C'étaient les pas de l'enfant et de son fox. Ils suivirent ces traces et s'engagèrent dans le chaos d'Apremont. Le gendarme, en avant, était le plus ardent à retrouver la marque intermittente des petites semelles qui maintenant se perdait tout à fait sous les broussailles...

Enfin, lorsque Domer jugea que la battue avait assez duré, il se pencha sur son chien Domino, à qui il fit sentir subrepticement le mouchoir de Lise. Puis il le lâcha, l'encourageant déjà de la voix.

— Cherche, cherche, Domino.

Et l'on entendait, à travers les bois, la voix sonore qui se répercutait en longs échos — ô, ô, Domino, ô, ô...

Un temps se passa. Domer roula une cigarette et regarda la victoria qui stationnait sur le chemin. Mme Catelin y semblait l'image même de la douleur.

Soudain, on entendit, venant du sommet d'Apremont, les aboiements saccadés qui précèdent la hurle au ferme. Le chasseur écouta pendant quelques secondes. Ce n'était pas les cris rageurs qui accompagnent l'attaque du lièvre, ni le hurlement douloureux du chien aux prises avec le cerf ou le sanglier, mais une longue plainte comme il n'en avait jamais entendu, quelque chose de sentimental et de doux.

— Hallali !

Il cria encore à la grosse dame :

— Elle est retrouvée ! Le chien tient au ferme.

Puis il sonna trois appels de sa trompe, et se mit à escalader les roches, suivi du gendarme et des autres qui accouraient par tous les raidillons en poussant des cris de triomphe.

VI

Terrassée par les émotions de cette longue nuit et la fatigue de la marche, Lise s'était assoupie, reprise par le sommeil de l'enfance. Un corps qui s'abattit sur elle la réveilla.

Domino, couché tout de son long sur elle comme sur une proie, léchait ses mains. C'est ainsi que le gendarme, à qui le chasseur avait voulu laisser les honneurs de la découverte, trouva la fugitive. Toutefois il ne put s'avancer pour lui faire subir l'interrogatoire d'usage, car Domino montrait ses crocs à son approche en dardant des yeux devenus subitement féroces. Le Délicat lui-même s'était fait bouler pour avoir osé une tentative servile. Le gendarme dut attendre, à l'entrée de la caverne, l'intervention du chasseur.

Dès que le chien eut lâché prise, Lise se redressa. Debout et tremblante, elle promit aux deux hommes de ne plus jamais recommencer, et il y avait tant de grâce sur son petit

visage pâle que le gendarme attendri coupa court à sa réprimande.

La main dans la main du gendarme, elle descendit le raidillon et obéit au commandement militaire de monter dans la voiture de sa mère. Celle-ci fondit en larmes en embrassant sa fille. Mais Lise, raidie, les yeux secs, serrait les lèvres. Son regard ne s'adoucit qu'à la vue du chasseur qui, incliné devant Mme Catelin, refusait, avec une courtoisie de gentilhomme la prime que celle-ci lui tendait.

Toutefois, comme elle insistait, il remit les deux billets au gendarme.

— Ce sera pour les pauvres, dit-il. Pour moi, Madame, je ne vous demande qu'une chose : Promettez à Lise de la ramener ici au printemps.

— Jamais ! clama la mère.

— Jamais ! répétait-elle, tandis que la voiture s'éloignait.

Lise, de toute sa volonté, retenait ses larmes, d'abord parce qu'elle n'avait plus son mouchoir, puis pour ne pas donner aux gens du village le spectacle d'un repentir qu'elle n'éprouvait pas et à sa mère la satisfaction de la croire domptée.

Ah ! qu'il était joli, le village, par ce clair matin ! On eût dit un décor d'Opéra-Comique. Les roses d'automne, les géraniums, les glycines refleuries s'épanouissaient sur les maisons des peintres. Celle de Diaz était toute rouge de vigne-vierge et, sur l'atelier de Millet, il pleuvait les feuilles d'or d'un peuplier.

Au pas des portes, les gens se communiquaient la nouvelle. Elle est retrouvée ! Elle est retrouvée ! Mais Mme Catelin, le visage outragé, regardait au loin, bombant le torse, et ne daignait saluer personne.

— Pressez ! ordonnait-elle au cocher. Nous aurons la correspondance de Melun. Ainsi, disait-elle à Lise recroquevillée sur les coussins de la victoria, tu arriveras au cours à deux heures. Tu n'auras pas tout à fait manqué la rentrée.

Lise se taisait. Elle évoquait la classe sombre où elle serait classée la dernière, où Mlle Bonnais ne lui épargnerait aucune humiliation, Lise était si ignorante, sauf en botanique ! Mais on enseigne si peu les sciences naturelles aux demoiselles bourgeoises ! On la reléguerait dans le coin le plus disgracié, près du placard, loin du poêle et de la fenêtre. Elle ne pourrait même pas entrevoir, par un trou du carreau dépoli, les araucarias desséchés de la concierge et la cage où le serin languissait. Elle languirait comme le serin...

Irritée par le silence de l'enfant, exaspérée par sa nuit d'insomnie et les quolibets des Barbizonnais, Mme Catelin répétait d'une voix tragique, devinant que le châtiment était bien moins dans les taloches que dans sa sentence :

— Jamais, moi vivante, tu ne reviendras dans ce sale pays !

La voiture atteignait alors la côte de Chailly. Encore un peu de temps et elle descendrait l'autre versant et le paysage aimé disparaîtrait. Lise refoula ses larmes pour embrasser du regard la grande plaine de *l'Angelus*, où les meules de paille faisaient des cloches d'or.

Comme sur la toile célèbre, l'église pointait sa flèche dans le ciel bleu, et la forêt au loin se couronnait de violettes. Et c'était si lumineux, si doux, si tendre...

O vous qui, du temps de votre adolescence, avez connu les tristes retours au collège après les gais vagabondages des vacances, le sombre logis des villes après la claire maison des bois, la laideur des cités après la beauté des campagnes, vous comprendrez pourquoi, en cet instant, le cœur de Lise éclata.

LOUISE FAURE-FAVIER.

PRAGUE

AVRIL 1921

—

I

Cette Europe qui dictait la loi au reste de la terre, regardez-la : elle gît, comme un vieillard terrassé par un coup de sang. Les différentes parties du grand corps ne se connaissent plus ; elles végètent misérablement, avec leurs plaies, leur gangrène, leur pourriture. Plus rien que des nerfs morts et des artères vides.

Il y a l'orient slave, bien malade, bien mystérieux, où personne ne va plus, où personne ne peut plus aller. Il y a les « pays nouveaux » dont on ignore les limites, les caractères, la situation géographique et parfois même le nom. Il y a les pays vaincus qui vivent, comme des pestiférés, dans la solitude morale et matérielle. Il y a les pays à change élevé où le voyageur ne se risque qu'avec angoisse, en faisant à toute minute d'effarantes « règles de trois ». Il y a les pays à monnaie dépréciée où sévissent la misère et le pillage.

La bureaucratie guerrière règne encore sur cette Europe paralytique. Tous ces pauvres bougres qui ont trouvé une chaise s'y cramponnent. Les en détachera-t-on jamais ? Ils visent des passeports, appliquent des timbres mobiles, copient et recopient cent fois, sur cent registres différents, des renseignements que personne ne vérifie, que personne ne vérifiera jamais. Une organisation policière immense, ridicule et inefficace enlaidit, défigure l'Europe.

Dans ce nouveau « moyen âge » les distances perdent leur signification normale. Aller à Prague est chose plus

étonnante qu'aller en Amérique. Et pourtant, en express, Prague n'est qu'à vingt-six heures de Paris. Comment donc ! Prague est à six heures d'avion de Paris.

Décidément, l'Europe est bien malade.

II

Avec ses cuisines, ses wagons-lits, sa domesticité, son luxe laborieux d'hôtel pour neurasthéniques, le train rampe à travers l'Allemagne du Sud. Nous sommes, à chaque repas, une dizaine, éparpillés dans la voiture-restaurant ; et il y a quatre hommes pour nous servir.

C'est un train qui ne part que trois fois par semaine. Il ressemble à une démonstration diplomatique. Il doit coûter très cher et il est loin de payer ses frais. Qui s'intéresse à l'Europe centrale et orientale ? Qui songe sérieusement, dans cette époque lugubre, à savoir ce qui se passe chez le voisin ? Nous avons un peu l'impression de partir à la recherche de la Bohême comme à la découverte d'une terre inconnue. Un de nos hommes politiques — il est ministre — ne demandait-il pas, récemment, si, pour aller en Tchécoslovaquie, il n'était pas plus direct de passer par Bucarest ?

Le monde du plaisir ne se risque pas vers ces régions-là. Le monde du plaisir a ses itinéraires familiers, ses habitudes, ses préjugés, ses fournisseurs et ses foyers d'attraction. Nos compagnons ? Une poignée de gens d'affaires, des « chercheurs d'or », comme dirait Pierre Hamp. Deux ou trois Français, type moyen d'exportation, genre avantageux. Ils s'étalent, pérorent, gueulent, engueulent, tranchent, font les vainqueurs. Ils suent l'argent. Vildrac et moi, nous ne sommes pas très fiers.

Enfin ! malgré ces braillards, le train n'en a pas moins l'air d'un train fantôme. Il rampe sur des voies désertes ; il rampe, comme un souvenir du temps où les peuples d'Europe étaient capables de pousser, du moins, l'internationalisme jusqu'au wagon-lit.

III

Assis sur la couchette du haut, les jambes ballantes dans le vide, Vildrac me donne une leçon de tchèque. Il a noté, sur son carnet, avec la prononciation approximative, une bonne douzaine de mots courants que nous parvenons difficilement à nous loger dans la tête.

A mesurer notre ignorance, nous éprouvons un peu de honte. Voilà un sentiment que nos hôtes Praguais nous feront promptement oublier.

— « Oui », m'explique gravement Vildrac, « Oui » se dit « Ano ».

Je ne sais pourquoi, je murmure une phrase de Claudel : « Nous nous sommes fiancées avec l'anneau qui a la forme d'un *oui.* » Ce que c'est que d'avoir été consul à Prague!

Des douze mots appris, nous oublierons une bonne moitié. Pour le reste, pour ceux que nous aurons retenus tant bien que mal, nous découvrirons qu'ils n'ont pas tout le sens que nous leur supposions.

Opulence! mère de toutes les paresses! Nous, Français, possédons une littérature si riche, notre langue est si répandue que nous vivons, couchés sur notre trésor, sans souci d'apprendre d'autres langages.

Mais de grâce, ô vous, Messieurs, qui écrivez toutes sortes de beaux rapports sur l'influence française, pensez parfois que la langue, l'art, la littérature et maintes choses que vous méprisez plus ou moins ouvertement, que vous ignorez plus ou moins profondément, ne sont pas d'un petit effet pour accréditer les voyageurs que vous envoyez à l'étranger placer des bas de soie et du vin de Champagne.

IV

Pendant plusieurs heures, la Bohême occidentale : un pays grave, presque triste. De larges ondulations, des bois de pins, de menus étangs engourdis au creux des vallons, de vastes plaines désertiques accablées sous une mélancolie

qu'aggrave le soir. Puis c'est la nuit, puis c'est Prague. Une rapide course en auto à travers la ville très vivante sous la bruine. Et nous entrons, tout de go, dans un appartement qu'il nous semble avoir habité, jadis, avec certains héros de Dostoïewsky.

Notre hôtesse ? Un peu cette dame âgée, cordiale et généreusement autoritaire dont parle Tolstoï dans *Guerre et Paix*. Mme Lauermannova occupe le second étage d'une vieille maison praguaise et elle réunit là, chaque dimanche, la société lettrée de la ville. Une loi récente a retiré à Mme Lauermannova toute une partie de son appartement, car, dans cette jeune démocratie, un parlement audacieux a jugé que nulle personne ne doit occuper plus d'espace qu'il n'en faut à une existence saine et raisonnable. Nous apprendrons que cette juste loi n'atteint pourtant pas tous les citoyens. Maintes demeures de l'opulente famille autrichienne des Swarzenberg (c'est Mme Marie Majerova qui nous l'affirme) n'ont pas encore été touchées par les nouvelles mesures.

Allons, allons ! Les plus belles démocraties ont leurs faiblesses. La loi des privilèges survivrait-elle à toutes les autres vieilles lois ?

En attendant, notre hôtesse a récupéré, pour la mettre gracieusement à notre disposition, durant tout notre séjour, cette partie de sa maison que la loi lui avait ravie.

V

— Voulez-vous, nous dit le Dr Jelinek, voulez-vous entendre les dernières mesures de l'opéra qui se donne ce soir au Théâtre National ?

Nous achevons à la hâte notre tasse de thé et nous plongeons dans Prague nocturne comme le nageur dans une mer inconnue. Perspectives, monuments dont le faîte s'évanouit dans l'ombre.

— Dépêchons-nous. Vous pourrez du moins donner un

coup d'œil et les costumes slovaques vous feront plaisir, voici le théâtre.

Dans le hall dorment deux agents, le menton sur la poitrine. Ils portent un petit casque rond, bénévole, un peu comique, pas trop « flic ». Mais, déjà, l'on nous pousse dans une loge, au-dessus de l'orchestre, tout contre la scène.

Pour des gens qui sortent du train, vraiment, pas de temps perdu. Nous voici, soudain, au cœur même de la ville, là où le sang est chaud et prompt : le théâtre, construit pierre à pierre par le peuple, au temps de l'oppression, ce théâtre qui, longtemps, fut en quelque sorte l'asile de l'âme tchèque, le temple du parler tchèque.

Oui, les costumes slovaques sont beaux, les chanteuses touchantes et l'orchestre sympathique. Mais ce qui m'intéresse davantage, pour l'instant, c'est la foule que je devine, que j'entrevois, derrière moi : ces milliers d'âmes comprimées dans la carcasse du théâtre. La qualité de leur attention, mieux que tout ce que je vois, m'est nouveauté, révélation, car je juge plus volontiers les hommes à leur silence qu'à leur parole.

Le « phénomène du théâtre », si dénaturé chez nous depuis longtemps, et pour mille raisons, se retrouve ici à l'état de pureté. Je l'éprouve à la ferveur respectueuse, à la torpeur mystique de cette grande foule qui retient son haleine pour mieux se donner. Ils écoutent, regardent, communient autrement que nos foules d'occident. Chose curieuse, rien ne ressemble plus à l'harmonieuse et mobile discipline des Sokols que le consentement et l'immobilité de cette multitude qui est silencieuse, dirait-on, avec ardeur.

Il n'y a pas deux heures que nous sommes à Prague, mais nous avons l'impression de pénétrer, du premier coup, bien profondément dans l'âme de ces gens.

VI

Cette première soirée donnera le rythme. Voici notre esquif emporté en plein torrent. Ces quinze jours peuvent-ils se raconter heure par heure? Que non! Toutes nos impressions se bousculent, se chevauchent, se pénètrent et se fécondent mutuellement. Parfois, je pense au spectacle d'une cataracte ; et c'est bien, pour nous, d'une cataracte d'humanité qu'il s'agit.

Est-il possible de classer, de situer dans la suite des jours tous ces visages francs, vivants, affectueux, graves, ces paysages fleuris, recueillis, ces foules chaleureuses ?

Il y a, dans ce peuple, un besoin d'affection, une générosité sentimentale, enfin des trésors d'amitié dont la découverte fera de notre voyage un enchantement. Et maintenant, allons à l'aventure parmi nos souvenirs.

VII

Ils ont, semble-t-il, tout lu, tout traduit, tout joué. Dans la société lettrée, presque toutes les personnes que nous avons rencontrées parlent trois ou quatre langues. Que si l'on veut les en louer, elles répondent aussitôt : « Nous sommes un petit peuple. Force nous est d'apprendre les langages des grands pays pour nous approprier leurs richesses morales. Ce n'est pas luxe, mais nécessité. »

Leur curiosité intellectuelle est prodigieuse ; elle fait, pour s'assouvir, des efforts d'autant plus émouvants que le change élève autour de ce pays une barrière malaisément franchissable. Les livres français figurent en bonne place dans un grand nombre de librairies; pourtant la poste internationale fonctionne mal et les éditeurs français ne font à peu près rien pour favoriser la diffusion de nos ouvrages.

Peu de choses aussi éloquentes que la vue de certains volumes qui circulent de mains en mains, depuis des mois, dans les milieux cultivés; ces volumes sont brisés, salis,

rapiécés, mais leur spectacle réchauffe le cœur et produit un réel réconfort.

Il n'est pas rare, entre amis, de s'offrir un livre français à titre de présent; menu cadeau qui ne revient point à moins de quarante ou cinquante couronnes.

— C'est vrai, ils sont grands « mangeurs », me dit en souriant un de mes compatriotes, mais ils se trompent parfois sur la qualité de la nourriture et ils n'assimilent pas tout cequ'ils prennent.

— Vraiment, monsieur, c'est fort possible. Mais notre public français ne se trompe-t-il jamais? Est-il infaillible dans ses décisions critiques? Hélas ! il a bonne raison de ne point errer : il lit si peu, si mal, si hâtivement. Honneur donc au peuple ami qui, malgré notre paresse et notre inhabileté à l'instruire, prend, de nous, tout ce qu'il peut prendre et court au moins les risques de l'erreur! Pendant l'une des conférences de Vildrac, j'ai vu des gens pleurer aux poèmes de Verlaine, beaucoup d'autres murmuraient à mi-voix des pièces qu'ils savaient par cœur. Sont-elles nombreuses les villes de chez nous où pareille chose serait possible?

Au reste, et malgré les difficultés que présente notre langue, ils se trompent rarement. Tout ce qu'il y a d'excellent dans notre production littéraire est lu à Prague, critiqué, traduit. Toutes ces traductions trouvent éditeur. On m'objectera, non sans ironie, que, depuis quelques années, les éditeurs tchèques ont profité de la situation particulière qui leur était faite pour s'approprier à bon marché nos ouvrages français. Voilà qui demande commentaire. La Tchécoslovaquie vient d'adhérer à la convention de Berne : elle connaît désormais ses obligations ; mais, depuis l'armistice, elle s'est trop souvent heurtée, de la part des auteurs et des éditeurs français, à l'incompréhension ou à l'indifférence. Son change était et demeure bas, son public est limité, ses difficultés industrielles au moins égales aux nôtres, en ce qui concerne l'industrie du livre. On ne

l'a pas toujours bien compris ici. Certains éditeurs français, d'autre part, ont refusé, logiquement, de signer des traités qui n'eussent été assurés d'aucune protection. Le besoin de connaître a passé outre à ces obstacles, et si les Tchèques se sont parfois purement et simplement emparés de notre bien, il faut en accuser d'abord la sympathie très ardente que nous leur inspirons.

Mais ces temps sont finis. Je souhaite de tout mon cœur que des questions commerciales toujours solubles n'empêchent pas la formation de liens nombreux et résistants entre les lettres tchèques et les lettres françaises. L'humanité tout entière en doit tirer profit.

Je me permets aussi d'engager mes confrères français à réserver une large place, dans leurs services de presse, aux écrivains et aux critiques tchèques. Nos livres coûtent très cher à Prague. Il faut s'en montrer généreux, c'est pure courtoisie. Encore cette courtoisie recevra-t-elle une belle récompense : le plaisir qu'éprouve tout auteur à être bien lu et bien compris.

VIII

La presse praguaise n'est pas tout entière absorbée par la politique, le fait-divers et le roman-cinéma. Elle réserve une large place aux choses de l'esprit. Les journaux sont nombreux, bien composés, bien rédigés. Beaucoup d'écrivains, de docteurs ès lettres, d'universitaires consacrent une partie de leur temps au journalisme. Comme chez nous, dira-t-on. Sans doute, mais ces écrivains jouissent, dans leurs travaux, d'une indépendance qui n'est malheureusement pas de règle chez nous. Tous ceux avec qui nous nous sommes entretenus se sont accordés à reconnaître que la presse tchèque n'est pas vénale. Merveille des pays jeunes ! Si peu croyable que la chose ait pu paraître à des Français, le fait est que les feuilles publiques sont loin de demeurer étrangères à la vie des idées.

Ajoutons qu'il paraît à Prague un journal entièrement

rédigé en français et que certains organes, comme les *Narodni Listy*, consacrent chaque jour plusieurs colonnes à une « édition française ». Peut-être, dira-t-on, est-ce là un artifice de la propagande officielle, car la colonie française est fort réduite. Possible, mais le nombre des Tchèques capables de lire le français est si considérable et leur attachement à notre culture est si grand que cette manœuvre, toutes considérations politiques écartées, ne m'apparaît pas vaine.

Le soir de notre arrivée, on nous remit un numéro du journal révolutionnaire *Rude Pravo*, dont l'article de tête, à nous deux destiné, se trouvait rédigé en français et en tchèque.

Je dois ajouter qu'on ne nous remit pas cet article sans quelque hésitation. Mais notre position était franche : écrivains français complètement libres, indépendants, nous n'étions tenus par aucun mandat, par aucune mission. Résolus à ne point dissimuler nos sympathies, nous l'étions également à demeurer totalement étrangers aux conflits intérieurs d'un pays qui recouvre sa liberté à la minute la plus difficile de l'histoire. Notre but était autant que possible de tout voir et de tout entendre.

L'article du *Rude Pravo* nous toucha vivement. Nous eûmes, par la suite, occasion d'en rencontrer les signataires, dans la cave où, comme au temps de Marat, s'imprime ce petit journal.

IX

Le Dr Hilar a trente-cinq ans et il assume la direction de plusieurs scènes. Nous avons eu, avec lui, plusieurs colloques dont la substance serait d'un réel enseignement pour la plupart de nos hommes de théâtre.

Le Dr Hilar nous pria de lui signaler des ouvrages dramatiques français ou étrangers susceptibles d'être traduits en tchèque et joués sur les scènes praguaises. Je dirai, pour être bref, qu'il connaissait tout ce que nous lui proposâmes

et que la plupart des pièces dont il fut question avaient été représentées ou allaient l'être.

Le Dr Hilar est une personnalité des plus curieuses. Tout son aspect respire la décision, l'énergie, la témérité. Je lui avouai en riant qu'il me faisait songer à une locomotive lancée à toute vapeur.

Il occupe une de ces situations officielles considérables que l'on ne confie guère, chez nous, qu'à des vétérans. Il emploie son autorité à travailler « dans le neuf ». Choix des pièces, mise en scène, décoration, tout ce qu'il fait est extrêmement audacieux. Mais, à Prague, l'audace est couronnée de succès.

Des hommes de théâtre comme le Dr Hilar connaissent fort bien tout ce qui a été tenté en Russie, en France, en Allemagne, en Angleterre, et ils en font leur profit. De Prague, la perspective reporte bien des choses à leur plan. Jamais directeur de théâtre n'a, mieux que le Dr Hilar, établi une franche différence entre ce qu'il appelle « le théâtre commercial et le théâtre, tout court ». Il dit volontiers, avec une merveilleuse bonhomie :

— J'ai débuté dans ma carrière en montant une pièce d'André Gide...

Prague n'a pas un million d'habitants. Les pièces vont vite : un très grand succès — pour la comédie tout au moins — ne dépasse presque jamais trente ou quarante représentations. A ce compte, les scènes consomment nombre d'ouvrages nouveaux et les hommes de théâtre doivent fournir une somme de travail considérable. Le Dr Hilar ne semble connaître ni la peur, ni la fatigue. Il cherche, il cherche. Au théâtre, à la promenade, à table, en tous lieux, il poursuit sa besogne de « découvreur » et s'interrompt à tout propos pour dire :

— Connaissez-vous ça ? Qu'en pensez-vous ? Qu'est-ce que ça vaut ? Faut il lire ? Faut-il jouer ?

Durant notre séjour, nous avons assisté à plusieurs représentations dans différents théâtres. Ce qui nous a frap-

pés toujours, c'est la hardiesse des réalisations et la très sympathique jeunesse d'esprit de toutes ces manifestations. Je dois noter en particulier un curieux et courageux ouvrage de Karel Capek, dont le titre *R. U. R.* figurera peut-être un jour sur nos affiches parisiennes.

Enfin je ne crois pas inutile de donner un apercu des programmes. Pendant une des semaines que nous passâmes là-bas, les théâtres de Prague jouaient *Coriolan*, *Bajazet*, le *Vaisseau fantôme*, un ouvrage de Mozart dont j'ai oublié le titre et la *Fiancée vendue* de Smetana. Il me faut signaler, pour être complet, que le *Paquebot Tenacity* et la *Lumière* étaient précisément en cours de représentation. Mais je reviendrai là-dessus.

Tous les théâtres où nous avons fréquenté ont adopté le système du *répertoire*, si raisonnable, si logique, si judicieux et que seuls, à Paris, pratiquent les scènes nationales et le Vieux-Colombier.

Encore un mot : le cinéma n'est point inconnu à Prague ; mais ce n'est quand même pas l'écran qui exprime, chez ce peuple, toutes les facultés de création et d'attention.

X

Parfois nous allons tous deux seuls, Vildrac et moi, dans le dédale de la vieille ville. Le peuple emprunte, pour circuler, une foule de passages étroits qui s'insinuent dans la masse des bâtisses et, tels des capillaires, relient entre eux les gros vaisseaux de la capitale.

A tout moment, ces manières de corridors se dilatent et le promeneur tombe dans une cour paisible, désertée des voitures, bordée de façades vénérables, chargées d'ornements. Partout le style jésuite s'est appesanti ; mais Prague a su coloniser l'envahisseur. Apporté par l'oppresseur catholique, le style jésuite communique, malgré sa redondance et sa disgracieuse fantaisie, un charme curieux à cette ville spirituelle. Certains quartiers sont remarquables par leur

couleur : une patine bronzée, dorée, exquise à l'œil et au cœur.

Avec ses eaux bruissantes, ses îles, ses beaux ponts, la Vltava (cherchez la Moldau sur vos vieux atlas) donne à Prague une noblesse alanguie, un coloris vaporeux qu'ignorent les cités privées d'eaux vives. Grâce à cette belle rivière, toutes choses apparaissent avec le recul, la perspective favorables. Peu de paysages urbains ont la délicate majesté des collines de Petrin et de Hradcany, vues du quai Masaryk, au soir d'une belle journée limpide.

Ainsi donc, nous allons parfois seuls, Vildrac et moi ; et, dans ce pays dont la langue nous est totalement étrangère, nous ne sommes pas dépaysés. Cette vieille civilisation souriante, si différente de la nôtre, nous est fraternelle, pourtant. L'air, comme dans certains quartiers du Paris studieux, est, dirait-on, chargé d'intellectualité. On n'observe, dans la population, ni la morne hâte des villes industrielles, ni l'apathie des centres de nos provinces agricoles, mais bien cette aisance, ce goût de la flânerie amusée, cet amour de la promenade et de la controverse ambulante que les Parisiens connaissent bien, aiment bien.

Géographiquement, moralement, Prague est un des points les plus importants de l'Europe nouvelle. La petite république est enfoncée comme un coin, profondément, au cœur du continent. Sa pointe va retrouver l'orient balkanique, sa tête s'encastre entre l'Allemagne, l'Autriche et la Pologne. Même les monuments attestent la convergence, en ce lieu, des influences les plus variées, les plus contradictoires. Prague a su fondre avec harmonie ce qui lui venait de tous les points de l'horizon.

Si l'Etat tchécoslovaque vit — et il importe à la civilisation et à la paix européennes qu'il vive — je ne doute pas qu'il soit à même de remplir une haute destinée. Pris entre le monde slave, le monde germanique, la cohue des balkans et les puissances d'occident, la Tchécoslovaquie peut constituer une sorte de centre moral où les idées viendraient s'affronter, se féconder, se fondre.

XI

Ce qui est curieux, ce qui est émouvant, ce qui explique bien des choses, c'est la fidélité manifestée par ce peuple à ses coutumes, à ses traditions, à sa langue, à son âme enfin, malgré la ruée des influences, malgré la conquête, malgré les siècles d'oppression. Il faut aller à Prague pour comprendre la vanité de l'impérialisme et que, seules, les victoires morales sont effectives quand il s'agit des hommes. Il faut visiter la Bohême pour mesurer les erreurs, les sottises et les insuccès de la violence.

Quels que soient les conseils qu'on ait pu lui prodiguer, la race tchèque n'emploie pas son indépendance toute neuve à guerroyer, mais à construire. On a l'impression de rencontrer partout une volonté organisatrice, un vif amour du travail réparateur, un grand besoin de paix et de conciliation.

S'ils tirent un juste orgueil de leur révolution libératrice, ils ne se livrent du moins à aucune fanfaronnade. Ils sont modestes, inquiets, prudents. Leur principal souci, si souvent exprimé par leurs artistes, si légitime, si honorable, est essentiellement spirituel : « Maintenant que nous sommes libres, disent-ils sans cesse, saurons-nous développer notre personnalité ? Saurons-nous être nous-mêmes ? »

Inquiétude pleine de noblesse, mais qui surprend l'étranger : depuis la bataille de la Montagne Blanche, la Bohême a vécu sous le joug et l'âme tchèque est, malgré tout, demeurée elle-même. Que craignent-ils donc ? La liberté aurait-elle cette vertu paradoxale d'annihiler les effets de la servitude ?

Je le répète, tous les artistes : écrivains, peintres, sculpteurs, que nous avons rencontrés, nous ont paru tourmentés de la même angoisse, animés du même espoir : « Maintenant, allons-nous pouvoir donner notre mesure ? »

— Qui sait? m'a dit un jour M. C***. Qui sait? Pendant les siècles d'oppression ils ont tourné leur ardeur, leur

amour, vers les belles-lettres, vers les arts, vers toutes les choses de l'esprit. Maintenant que les voici enfin maîtres chez eux, ils vont peut-être orienter tout leur effort vers le commerce et l'industrie ; ils vont peut-être devenir, comme les autres, des « gagneurs d'argent », incultes, avides et pleins de mépris pour la recherche spirituelle...

Je ne peux pas, je ne peux pas le croire. La culture et la ferveur morales du peuple de Prague m'ont semblé supérieures à celles que l'on rencontre en général dans nos pays occidentaux (la Suisse exceptée). Toutefois, la parole de M.C*** (un Français qui remplit à Prague une fonction éminente) représente un avertissement si précis que je me fais un devoir d'attirer là-dessus l'attention de nos amis tchèques.

XII

M. Benes, ministre des Affaires étrangères, n'a pas quarante ans. C'est un homme de petite stature, visage vif et nerveux ; regard curieusement clair et mobile. Un sourire plisse ses tempes, de temps à autre. Une grosse veine se gonfle sur le front.

Un ministre jeune est un spectacle rare pour des yeux français. Un ministre qui a fait une révolution, c'est même un spectacle tout à fait exceptionnel.

Pas plus que le président Masaryk, M. Benes n'est un professionnel de la politique. Il a donné le meilleur de son âge à l'étude des sciences et de la philosophie. Puis il a conspiré, connu l'exil et l'aventure. Sa tête a été mise à prix. Il est de ceux qui ont fomenté la révolution et créé la Tchécoslovaquie à coups de télégrammes et de messages chiffrés.

Et maintenant ?

Maintenant, installé dans le palais et dans les meubles des Habsbourg, importuné par une valetaille qui semble un legs de l'ancien régime, ce jeune homme actif, hardi, pénétrant, me donne un peu l'impression de s'ennuyer. C'était

un révolutionnaire de carrière, et le voici, pour longtemps, souhaitons-le quand même, enfoncé dans un fauteuil profond, aux prises avec ce qu'il appelle lui-même « la grise besogne quotidienne ».

Il m'intéresse énormément. Par la pensée je le compare aux bonshommes usés qui se disputent le pouvoir dans nos vieux pays d'Occident, et pour qui gouverner n'est plus qu'une sorte de jeu comique et passionnant. La comparaison est tout à l'avantage de M. Benes. A coup sûr, ce jeune homme attentif, curieux, cordial ne me paraît pas faire de la politique pour le plaisir d'en faire, mais bien pour construire quelque chose. Mais, dans le fond de mon cœur, je murmure cette prière : « Qu'il reste ce qu'il est ! Qu'il se souvienne des temps héroïques et qu'il ne soit jamais gagné par les passions de nos jongleurs, de nos bavards et de nos pharisiens. »

XIII

M. Benes désire connaître nos impressions.

— Que pensez-vous, me dit-il, des relations actuelles de la culture française et de la culture tchèque ?

— Si je ne craignais pas de recourir à une comparaison scientifique, je dirais que la Tchécoslovaquie me semble emprisonnée dans ce que les biologistes appellent une membrane hémiperméable.La dépréciation de votre devise élève autour de votre pays une barrière qui n'empêche pas l'étranger riche de pénétrer chez vous,mais qui interdit aux Tchèques de la classe moyenne l'accès de nos pays occidentaux. Eh bien, la question des langues crée, dans l'ordre moral, une situation absolument analogue. Tous les Tchèques que nous approchons,depuis que nous sommes à Prague, parlent le français. Tous lisent nos auteurs et beaucoup s'emploient à traduire nos ouvrages dans votre langue maternelle.En revanche, le nombre des Français qui parlent la langue tchèque est extrêmement réduit. On en compte peut-être une douzaine. Or, si votre connaissance du français vous facilite la

« version », elle ne vous permet que rarement le « thème ». Votre importation morale est considérable et votre exportation à peu près nulle. Vous connaissez tout de notre pays, nous ne savons presque rien du vôtre.

Attirez chez vous de jeunes Français. Vous n'aurez aucun mal à les intéresser à votre patrie, à votre peuple ; sachez les attacher à l'étude de votre langue. S'ils parviennent à la posséder, à l'aimer, ils entendront tirer parti de leur savoir : ils traduiront vos auteurs en français. Ainsi vous commencerez à faire de l'exportation d'idées ; car c'est par les livres que la pensée d'un peuple chemine à travers le monde. Plus vous exporterez vos idées, plus nombreuses, plus drues, plus fécondes elles renaîtront : l'homme travaille d'autant plus courageusement qu'il se sent mieux écouté.

Les rapports diplomatiques, les documents officiels, les missions de propagande sont de petit effet quand il s'agit de rapprocher les peuples, de les faire s'apprécier et s'aimer. Ce sont les œuvres d'art qui éveillent la curiosité et entretiennent l'affection. C'est surtout par Dickens, par Hardy, par Wells, par Kipling que je connais l'Angleterre. Si j'aime la Russie, c'est à cause de Moussorgsky, de Borodine, de Tourguenew, de Dostoïewsky, de Gorki.

Certes, il importe de voyager, de lier des relations personnelles, directes, humaines ; mais, si vous voulez vraiment nous ouvrir le fond de votre cœur, faites-nous connaître ceux qui en détiennent les clefs.

XIV

Nous ne pourrons jamais oublier certaine matinée que nous passâmes à Strahov. Après la visite du cloître et de la bibliothèque, trésor inestimable, les moines blancs nous conduisirent dans le jardin d'où l'on domine la ville aux cent tours (si Prague ne portait, je crois, ce nom, elle le mériterait). La colline de Strahov, toute parée d'arbres en

fleurs et dorée de soleil, nous ravit si bien que nous y retournâmes dès le lendemain. Nous dénichâmes une guinguette dont le jardin, à flanc de coteau, au-dessus des vergers, contemple la vallée de la Vltava et la cité baignée d'une brume délicate. Nous prîmes là un de ces repas dont le souvenir seul parfume et réjouit toute une existence. Nous étions en compagnie de Jos. Hrdinova et du professeur Marek, amis fidèles et guides scrupuleux avec qui nous fûmes heureux de partager cette heure incomparable.

Durant notre séjour à Prague, nos amis tchèques se montrèrent fort généreux de leur temps et ne négligèrent rien pour nous mieux faire connaître leur patrie. Des écrivains, les Drs Jelinek, Rutte, le professeur Fischer, Mmes Lauermannova et Tilchova, Mme Marie Majerova, qui remplit de hautes fonctions municipales, ont été, tour à tour, nos hôtes et nos cicerones. En leur compagnie, nous avons visité la ville, les musées, les églises, les monuments ; nous avons fréquenté les théâtres et assisté aux réunions des Sokols de Zizkov. Mais les Sokols sont trop connus chez nous pour qu'il soit intéressant d'en parler ici. Nous n'avons pu voir l'atelier de Sturza, qui était absent de Prague ; mais nous avons vu ceux de Kafka et de Bilek. Nous avons pu apprécier plusieurs collections particulières. Les peintres Hofman, Joseph Capek, Zrzavi, d'autres encore, nous ont fait connaître leurs recherches et leurs travaux.

Un accident survenu à l'un des exécutants nous a empêchés d'entendre le fameux quatuor tchèque. Mais nous avons, chez Mme Rozenkrancova, entendu chanter des chansons populaires bohémiennes. Chez Mme Svabinska nous avons eu le plaisir d'assister à une excellente et démonstrative séance de musique. Les poèmes de mélodies qu'avec un goût parfait nous chanta Mme Strettiova avaient été traduits pour qu'il nous fût possible de suivre utilement le concert. Je reviendrai sur ces poèmes tout à l'heure.

M. Stepan, qui est compositeur mais aussi pianiste émérite, nous fit entendre plusieurs pièces de Novak et de Suk, les maîtres de l'école contemporaine ; puis nous fîmes connaissance avec les ouvrages des jeunes musiciens : Vycpalek, Vomacka. M. Stepan nous joua plusieurs mélodies populaires qu'il a subtilement harmonisées. La musique tchèque moderne semble puiser l'essentiel de son inspiration à même le trésor populaire. Elle doit à cette origine non seulement son goût de terroir et sa santé, dirait-on, rustique, mais encore d'être demeurée indépendante des puissantes écoles musicales qui se sont développées en Europe pendant ces cinquante dernières années. Dans ce que nous avons entendu, je n'ai pu reconnaître à mon grand étonnement ni l'influence allemande, ni l'empreinte russe, ni le charme riche, subtil et chatoyant de Debussy ou de ses pairs. La superstition de l'original et de l'étrange me semble n'être point entrée dans les préoccupations de ces musiciens, et cela mérite d'être signalé. Ils visent à s'exprimer plutôt qu'à nous surprendre, et ils ont quelque chose à dire. J'eus plaisir à constater qu'ils ont souci de traduire les émotions, les sentiments et les passions d'une humanité vivante, contemporaine. Deux des poèmes mis en musique par Boleslav Vomacka nous plurent tellement que je ne résiste pas au désir de les transcrire ici, dans la fruste et naïve traduction que nous ont donnée nos amis et qui convient parfaitement.

Le premier, intitulé *Le soldat aux champs*, est de Frana Sramek :

Si je retourne jamais chez nous, je marcherai par notre rue,
Je marcherai par notre rue, lent et silencieux.
Je retrouverai notre trottoir et toutes les fenêtres,
Quelqu'un parlera, je ne répondrai point.

Mais ensuite je verrai, mais ensuite je verrai
Une chose étonnante. Je sécherai de désir
Quand je la verrai, quand je la verrai
Et je lui dirai : ma petite maison, mon foyer, mon nid !

A chaque petite marche, ah ! que je sécherai !
Ce sera une bataille ! Ce sera un vrai combat !

Une belle dame viendra à ma rencontre,
Je tomberai dans l'herbe profonde, dans l'herbe profonde.

Dans l'herbe profonde... Si je retourne jamais chez nous
Je m'assiérai auprès de ma femme et, trois jours, je n'en détacherai pas
mes yeux.
La nuit je dormirai doucement à son côté. Le matin,
Belles, ah ! belles seront ses mains sur la couverture.

Je lui dirai tout. Et je serai pur. Après, je me lèverai,
J'arroserai les fleurs aux fenêtres. Je trouverai sous leurs petites feuilles
Une vie verte et bienheureuse. Je serai comme le laboureur et le berger,
Je ne serai plus soldat... Que ce sera beau !

Le second poème a pour titre: *Le Blessé*. Son auteur est Stanislas Hanus.

Mon Dieu ! mon plus grand regret ne me vient pas
— Aujourd'hui que mon jeune sang ruisselle sur la terre étrangère
Et que ma blessure me fait souffrir —
De ce que je n'entendrai plus jamais la terre chanter au printemps,
Ni de ce que ma vieille mère, lumière au yeux, ne m'accueillera plus,
Ni de ce que ma bien aimée ne m'embrassera plus jamais.
Mais pour tout ce qui a commencé à fleurir et ne s'est pas épanoui,
Pour tout ce qui a voulu dispenser de la chaleur et de la lumière aux
hommes,
J'ai de lourds regrets,
Non pour tout ce qui m'est retiré,
Mais pour ce cœur fervent qui n'a pas été distribué,
Je meurs en douleur...

XV

Ces deux courts poèmes me semblent propres à représenter certaines aspirations profondes d'un peuple affectueux et pacifique, accessible au sentiment d'une large humanité.

Grâce à des traductions inédites de Hanus Jelinek et d'Emmanuel Siblik, j'ai pu faire connaissance avec plusieurs représentants de la poésie tchèque. A tous ces poètes: Otakar Theer, J.-S. Machar, Petr Bezruc, l'amour du pays malheureux inspire de beaux accents ; mais, sauf peut-être chez le dernier cité, on ne trouve guère d'expression de violence ; seulement un immense désir de paix, de

concorde et de liberté, et, pour le conquérant, plus de mépris que de haine.

Après plusieurs siècles de contrainte, durant lesquels ils ont toujours servi sous les étendards de l'oppresseur et pour des causes le plus souvent contraires à leurs sympathies, les Tchèques m'ont paru véritablement délivrés de toute gloriole militariste. Espérons que l'indépendance ne leur donnera pas trop le goût des parades et des aventures.

XVI

Ils ont encore à faire l'expérience de cette idée de « nation » qu'on a si cruellement viciée depuis sept ans et au nom de laquelle on a commis tant d'erreurs, tant d'injustices et tant de crimes.

Le fait même que, trois siècles durant, les Tchèques ont, en dépit de la servitude, conservé leurs traditions, leur langue et leur juste amour de la terre natale, ce fait met en lumière ce qu'il y a de noble et de respectable dans le sentiment de la patrie. Mais l'usage arbitraire et offensif qu'on a fait de l'idée de nation, l'hypertrophie et la perversion de cette idée dans l'histoire du monde contemporain, tout cela engage l'observateur à en considérer avec défiance presque toutes les manifestations.

Nous nous sommes entretenus librement de ces choses avec la plupart des Tchèques cultivés qu'il nous a été donné de rencontrer.

— Patientez, nous ont-ils répondu. Laissez-nous prendre conscience de notre indépendance encore si fragile, encore si menacée. Laissez-nous manier, éprouver, vérifier certaines notions qu'il nous faut d'abord connaître par nous-mêmes. Et faites-nous confiance.

De tout cœur ! Ce peuple me semble apte à mener à bien une telle expérience et à comprendre que, sur les ruines des vieilles idées, d'autres idées s'organisent avec effort.

Quelles que soient les imperfections d'un régime en pleine organisation, la Tchécoslovaquie nous a donné l'impression d'une démocratie authentique, au prix de laquelle nos démocraties occidentales font plutôt figure de mensonge. La division de la société en classes y est moins blessante, moins apparente, moins odieuse que chez nous et les différentes fractions du peuple, moins séparées, mieux disposées à une compénétration féconde, peuvent unir leurs forces pour des buts communs plutôt que les épuiser en querelles intestines.

A maintes reprises, en contemplant cette jeune république en pleine fièvre créatrice et dont l'emblème n'est encore souillé d'aucune honte, je me suis pris à murmurer très bas et pour moi-même : « Heureux les peuples opprimés, car ils n'ont pas encore commis l'injustice, car ils n'ont encore offensé personne ! »

XVII

Est-il vrai que la gaîté soit le secret des pays vignobles ? C'est à quoi je pense en regardant vivre la société praguaise. On cultive la vigne et l'on boit du vin en Bohême et en Moravie. Il se peut que cette particularité ne soit pas sans influence sur le caractère des Tchèques.

MM. René Mergel et Philippe Bordes, qui connaissent bien la Bohême et lui marquent, dans leurs articles, une ardente sympathie, dépeignent les Tchèques comme mélancoliques et taciturnes. Sans doute, nous avons bien retrouvé chez les Praguais un reflet de l'humeur slave ; mais leur mélancolie connaît de souriants intermèdes et des réveils joyeux.

Je me rappelle une soirée pleine de charme et dont la gaîté n'avait point cette couleur tragique qui empreint, dit-on, celle des Slaves orientaux. La pluie ayant gâté et écourté une excursion en automobile, toute la compagnie revint à Prague. Nous envahîmes l'appartement de Ma-

dame Lauermannova qui improvisa une collation. La soirée se passa le mieux du monde à deviser, à fumer, à chanter. Vildrac et moi, qui ne sommes pourtant aucunement doués quant à l'organe vocal, nous efforçâmes de donner à nos hôtes quelque idée des vieilles chansons françaises. Par esprit de réciprocité, on nous régala de vieilles chansons tchèques. Presque toutes nous parurent souriantes, naïves, quelquefois gaillardes, toujours animées d'une sorte d'espoir. J'entends encore Mme Ruttova remplir le salon des accents d'une voix chaude, neuve, émouvante. Le Dr Yahn, sans se départir d'un sérieux impeccable, accompagnait en sourdine. Et le Dr Jelinek fit, un instant, abandon d'une correction toute diplomatique pour exécuter quelques danses mi-farouches, mi-joviales, qui n'étaient pas sans analogie avec le trepak russe.

Nulle amertume au fond de ce divertissement, mais une très franche, très simple gaîté. Même impression et plus vive encore à la représentation de *La Fiancée vendue*, au Théâtre national. Cet excellent ouvrage de Smetana, que tous les Tchèques s'accordent à considérer comme leur opéra national, et qui, depuis 1866, n'a pas été joué moins de sept cents fois, nous ravit par sa fraîcheur, sa richesse cordiale et rustique. Rien de plus naturellement gai. J'en suis encore à me demander pourquoi un opéra aussi réussi, aussi spirituel et d'une valeur musicale si sûre ne figure pas au répertoire de nos scènes lyriques françaises.

XVIII

Le soir que nous entendîmes *La Fiancée vendue*, on m'avisa que la représentation de *la Lumière*, à laquelle il nous serait prochainement donné d'assister, n'aurait pas lieu au Théâtre des Etats de Bohême, où la pièce fut créée, mais, précisément, au Théâtre National. Je regardai le vaste édifice, bourré de spectateurs jusqu'au faîte et, il me faut l'avouer, je ressentis un peu d'inquiétude à l'idée que mon ou-

vrage affronterait les risques d'une si grande scène. Par son sujet, par son style, *La Lumière* ne me semblait pas susceptible d'intéresser un public fort nombreux, et j'imaginai l'aspect pénible d'une poignée de curieux éparpillée dans un vaisseau de proportions si majestueuses.

La réalité fut une grande surprise et un grand réconfort. *La Lumière*, excellemment traduite par Jos. Hrdinova, fut représentée devant une salle comble, tout à fait attentive et sympathique. C'était, je pense, la onzième représentation. Je le répète, c'est à leur façon d'écouter que l'on doit estimer les hommes. Mais je prie de croire que je ne juge pas le peuple tchèque sur la faveur marquée qu'il voulut bien réserver à ma pièce.

Un détail curieux, et qui montre le rôle considérable dévolu, sur le théâtre, aux artisans de la réalisation : montée jadis par Antoine avec cette grande sobriété réaliste dans laquelle il atteint la maîtrise, *La Lumière*, sur la scène praguaise, m'apparut entièrement transposée dans un sens symboliste et idéaliste. D'ailleurs la mise en scène, le décor et le jeu des acteurs contribuaient excellemment à donner une grande unité de style au spectacle ainsi conçu.

A quelques jours de là, nous eûmes, au théâtre de Vinohrady, une bien bonne représentation du *Paquebot Tenacity*. Cette pièce, malgré mon ignorance de la langue tchèque, me parut aussi bien jouée que par les acteurs du Vieux-Colombier, dont, pourtant, l'éloge n'est plus à faire.

XIX

M. Masaryk est entouré par tous les Tchèques d'un respect si affectueux, si dépourvu de réserves, qu'il nous eût été fort précieux, si la maladie ne l'eût rigoureusement isolé, d'obtenir de lui quelques instants d'audience. Nous eûmes du moins la grande satisfaction de nous entretenir, après la représentation de *La Lumière*, à la résidence présidentielle, avec Mlle Alice Masarykova.

Tout m'incline à croire que Mlle Masarykova reflète fidèlement les idées et les sentiments de l'homme admirable dont elle porte le nom.

De cet entretien je ne retiendrai qu'une phrase qui me semble, à maints points de vue, et caractéristique et chargée de sens.

J'avais, lors de notre arrivée à Prague, publié en manière de salut, dans un des journaux de la capitale, un très bref article où je parlais du rôle dévolu à la Tchécoslovaquie, centre géographique et moral de l'Europe. La conversation étant venue sur ce point, Mlle Masarykova trouva cette formule si heureuse et si juste :

— Oui ! oui ! Nous devons avoir l'intelligence occidentale et le cœur russe.

XX

Je voudrais, je devrais achever sur cette parole qui justifie et résume bien des réflexions, qui rend inutiles bien des commentaires.

J'ai entrepris non d'élaborer un document, mais de livrer éparses, dans leur disparate, les notes et les impressions de deux voyageurs. Je remets à une autre fois de relater maintes choses qui ont ému notre curiosité, touché notre sympathie, provoqué notre étonnement. Aussi bien, pourrais-je, avec des mots, peindre la miraculeuse allée de cerisiers en fleurs qui nous conduisit à Rostoki ? Faut-il raconter les beautés de Kutna Hora, et les petits villages bohémiens endormis dans l'immense plaine agricole ? Saurais-je analyser les réflexions que me valut le geste de ce vieux paysan tout englué dans son labour et qui se redressa pour saluer très bas, au passage, notre automobile dont il ne savait rien, sinon qu'elle était... une automobile ?

Aurais-je aujourd'hui le temps de parler convenablement de l'extraordinaire instinct décoratif des Tchèques, de leurs réformes sociales, de leur conception de l'enseignement public, des lois qui... Mais non ! Je dois également passer

sous silence les entretiens que nous eûmes avec M. Spicek, avec Arne Novak. Il me faudrait sans doute aussi parler des groupes de jeunes gens qui vinrent nous voir, nous raconter leurs luttes, leurs espoirs. Il me faudrait parler des travaux de la Société Manes et de l'excellente revue d'Art *Volne Smery*. Il ne serait peut-être même pas inutile de dire un mot du public qui vint entendre nos conférences... N'épuisons pas de si beaux, de si curieux sujets. La Tchécoslovaquie vient de naître ou plutôt de renaître sur son vieux sol. Nous avons, à Prague, beaucoup d'amis que nous retournerons voir et que nous recevrons ici. L'avenir est large et profond. Il nous réserve encore bien d'autres joies, bien d'autres tâches.

GEORGES DUHAMEL.

L'EXEMPLAIRE CONVERSION DE MONSIEUR DE LA FONTAINE

—

Une conversion ? Que nous veut ce mot ? Il a divers sens dans la langue courante : abjuration d'erreurs confessionnelles, reniement d'une religion pour une autre, passage de l'incrédulité à la foi. Lequel de ces cas est applicable à La Fontaine ? Prit-il jamais figure d'athée ou d'hérétique ? Etait-il huguenot ? S'est-il posé en contempteur des dogmes courants, ou seulement en frondeur de cette étonnante religion d'Etat qui eut les dragons du Roi pour missionnaires ? Non : ce méditatif ne fut pas de complexion batailleuse et les pamphlets n'étaient pas son fait.

Les abbés Poujet et d'Olivet, qui, au dix-huitième siècle, plus de vingt ans après la mort du poète, ont lancé la relation arrangée de cette *conversion*, ont à dessein enflé les faits pour créer la légende; et plus tard, au dix neuvième siècle, des érudits de marque, comme Walckenaër et Paul Mesnard, ont été un peu dupes et un peu complices de tout ce roman, soit par solidarité académique, soit pour des raisons de convenances personnelles dont ils ne nous devaient pas compte... N'empêche que la légende a besoin d'être révisée et qu'une mise au point s'impose.

§

Les amis du Bonhomme — et lui-même — savaient fort bien qu'il serait prêt, quand viendrait l'heure « où l'on fait son paquet », à recevoir civilement l'envoyé de sa paroisse, à lui rendre politesse pour politesse, après quoi, dûment confessé, Jean s'en irait comme il était venu : le temps, les usages le voulaient ainsi, et le Roi.

Car le Souverain, qui avait si longtemps dérouté la morale bourgeoise et faussé la morale protocolaire par le sans-gêne patriarcal de ses amours bi-adultérines, venait de trouver pour les derniers nés de ses bâtards la gouvernante de ses rêves, et ne se montrait plus désormais que tout confit en dévotion dans le giron de Sainte-Maintenon... Etait-ce ou non, une conversion ? Toujours est-il que ce mot dissonant fut épargné à son orgueil ; que nul confesseur, nul prélat de cour ne se risqua à exiger du maître le désaveu public et récapitulatif d'une si longue et si exemplaire inconduite. Ni le R. P. La Chaise, ni Monsieur de Paris, l'archevêque-duc de Harlay-Champvallon, n'avaient la vocation du martyre, c'est-à-dire de la disgrâce.

§

Avec l'endurant La Fontaine, on n'avait pas de ces ménagements à prendre... On le lui fit bien voir.

Vers la fin de janvier 1693 il est gravement malade, rue Saint-Honoré, chez Madame de la Sablière, ou du moins dans l'hôtel de celle-ci, laquelle a trépassé le 6 de ce même mois. Le curé de Saint-Roch, qui depuis longtemps a l'œil sur ce paroissien soupçonné de tiédeur — de tiédeur, non, mais d'une abominable incrédulité, — lui dépêche aussitôt un jeune vicaire de vingt-cinq ans, l'abbé Poujet (ou Pouget) (1). Pourvu d'un diplôme de docteur, dont il est très glorieux, il n'a encore confessé personne et brûle de se signaler par un coup de maître. Il se présente un matin en simple voisin, venu seulement pour causer. Sa robe n'est point pour effaroucher le fabuliste, qui compte parmi ses familiers force gens d'Eglise, entre autres le chanoine Maucroix, son ami d'enfance, et l'évêque de Soissons, Brûlart de Sillery, son intime. La réception est donc courtoise et l'abbé s'en autorise pour revenir l'après-midi, puis le len-

(1) Voir la relation de l'abbé Pouget, datée du 20 janvier 1717, dans *Continuation des Mém. de Littér. et d'Hist.*, par le P. Desmolets, tome I.

demain matin, et ainsi de suite. Toutefois il ménage ses effets, résolu à jouer serré, car ce mécréant que voilà, tout gisant qu'il est, voudra sans doute faire une belle défense : l'esprit malin a tant de ressources !... Adroitement donc, pour tâter ses chances, il met la religion sur le tapis. La Fontaine, ô surprise, ne se dérobe pas : même, à propos du *Nouveau Testament*, c'est le mécréant qui se met à catéchiser son catéchiseur : « Je vous assure que c'est un fort bon livre, oui, par ma foi, c'est un fort bon livre. » L'abbé n'en revient pas. Va-t-il donc vaincre sans combat ? Ce n'est pas de jeu. Il presse un peu plus son partenaire, qui tombe dans le piège et en vient, le plus innocemment du monde, à émettre des doutes sur « l'éternité des peines, qu'il trouve en désaccord avec l'idée qu'on se fait de la bonté de Dieu ». Ce n'est point là une objection d'impie, mais tout de même elle sent le fagot, un peu, beaucoup, assez enfin pour servir d'amorce au litige attendu et guetté. On va donc pouvoir disputailler; l'abbé se dilate : la controverse c'est son fort : même après vingt-quatre ans écoulés, quand il nous raconte la chose il se flatte encore, avec sa faconde avantageuse, « de l'avoir mis en état de n'avoir plus rien à répondre ». En effet le malade, très malade, gémissant et prostré, laisse passer cette avalanche d'éloquence : il n'ose demander grâce, mais donne malgré lui des signes visibles de lassitude. C'est le moment; l'abbé lui révèle le vrai motif de ses visites. Service commandé : il est là pour... la confession. — Ah ? — Et tout de suite le Bonhomme adhère. Quoi ! sans plus de façons ! C'est là ce mécréant dont on se faisait un monstre !... Allons, puisqu'il est si maniable, on peut pousser ses avantages. Une simple confession, monsieur, ne saurait suffire. Pour des péchés comme les vôtres, une confession générale est indiquée... Générale? Va pour générale. Aujourd'hui? Demain?.. halte-là ! c'est une faveur, monsieur, qui ne s'obtient pas à si bon compte : nous entendons qu'elle soit précédée d'une *abjuration* dans toutes les règles... Une abjuration ? Qu'a-

t-il donc à abjurer ?... — Mais vos contes, monsieur, vos contes *infâmes !*

La grossièreté de l'épithète, l'inattendu de l'attaque galvanisent un instant le pauvre homme qui en est tout secoué sous ses couvertures et dépense en protestations le peu d'énergie qui lui reste. C'est au mieux : l'usure progressive de sa résistance physique ne peut qu'avancer la défaite de sa résistance morale. L'étranger se sent fort maintenant; la maison est à lui; il ne la quitte le soir que pour reprendre sa faction le lendemain. Et l'obsession se prolonge, se prolongera pendant des jours, dix ou douze, précise l'abbé (1), à raison de deux ou trois heures par séance, en tête à tête, et de deux séances par jour. En vain la garde-malade, qui constate à vue d'œil les effets aggravants de ce régime, conjure tout bas ce forcené de se montrer plus pitoyable : « Ne le tourmentez pas tant ! » Lui reste inflexible : « Plus bête que méchant! dites-vous ? » soit : que cette bêtise serve ses calculs. Assuré du huis-clos, puisque confession il y a, penché sur le patient qu'il tient sous son regard, il s'acharne à lui marteler le crâne de cette monotone et stupide injure: infâme, infâme.

Voltaire, dans *le Siècle de Louis XIV* et dans sa *Lettre de M. de Visclède*, a vertement relevé « la vanité d'écolier » de ce béjaune, « traitant cet homme de mœurs innocentes comme s'il eût parlé à la Brinvilliers ou à la Voisin » ; il juge à sa valeur « ce prétendu triomphe sur l'innocence de ce vieil enfant », et cette affectation de lui corner aux oreilles : « Votre livre infâme, monsieur.. le scandale de votre infâme livre, monsieur..., les péchés, monsieur, dont votre infâme livre a été la cause,... la réparation publique que vous devez, monsieur, pour votre livre infâme.» La scène n'est pas chargée : on peut comparer les deux textes. Paul Mesnard, qui s'abstient de les reproduire, juge cela de loin et de haut : « Il avait besoin de s'indi-

(1) Voir sa relation de Saint-Magloire, du 18 octobre 1709.

gner. » La sentence est roide : qui vise-t-elle ? Le martyriseur du poète ? Non : l'affreux Voltaire.

§

Est-il besoin qu'on s'explique, « au jour d'aujourd'hui », sur ces *Contes*, ces horrifiques contes qui... que ? Ils ne sont pas pour les enfants, c'est entendu : mais n'écrit-on que pour les enfants ?... Quel âge avez-vous ? Vous êtes adulte, homme fait, barbon peut-être, et vous affectez, pour parler de ces jolis vers, des airs de pudeur rougissante ! C'est de ces rougeurs qu'il faudrait rougir. Vous n'avez donc point de lectures ? Et de ces lectures avez-vous exclu Rabelais, Montaigne, Bonaventure des Perriers ; le *Candide* ou l'*Ingénu* du sieur Arouet, le *Daphnis et Chloé* de Courier, les *Drôlatiques* d'Honoré de Balzac, *Le Capitaine Fracasse* de Gautier, et Flaubert, Goncourt, Baudelaire, et... qui encore ? Tout et tous ! Vous devez feindre d'ignorer tout cela. Feindre, pourquoi ? Parce que le casuiste est le monsieur dont la vie se passe à rougir... pour les autres, à souligner au crayon rouge des nocivités insoupçonnées. Ah ! les *souligneurs !* Vrai, *Joconde* vous alarme, la *Matrone d'Ephèse* vous scandalise ? Alors, quittez le livre : si *Peau d'Ane* vous était conté, vous n'y verriez que le fait damnable d'un fils de roi épiant, par le trou d'une serrure, les appas secrets d'une bergère qui minaude devant sa glace.

Il faut qu'on prenne son parti ou de ne rien lire, ou de tout lire. L'homme qui se sait propre n'a que faire d'être prude. Paré contre les imbéciles gravelures, il l'est aussi contre les phobies grimacières... Au reste, ni gros mots, ni crudités de langage dans ces *Contes*-là : rien, que « des libertés finement voilées », avoue le sévère Paul Mesnard. Songez qu'ils ont été écrits pour un brelan de grandes dames, — duchesse de Bouillon, comtesse de Soissons, duchesse Mazarin, *les trois nièces*, c'est tout dire — fort émancipées sans doute, mais qui ne manquaient pas d'esprit.

La virtuosité du narrateur consistait à éviter « toute sottise »

Qui lui ferait donner du busque sur les doigts.

C'est la règle du jeu, tout simplement. Un jeu un peu bébête, comme tous les jeux de société. Ces tours d'escamotage nous semblent aujourd'hui bien démodés : les chansonniers du Caveau nous en ont dégoûtés sans retour... Parfois même on se prend à souhaiter, en place de ces cachotteries papelardes, un vrai mot de gueule, aristophanesque ou rabelaisien, dru mais franc, comme en dégoisait le vaillant Petit Père André dans ses sermons de haulte gresse. Pour toutes ces raisons, le La Fontaine des *Contes* ne vaut pas celui des *Fables*, mais c'est La Fontaine tout de même : sa grâce est la plus forte, et sauve tout, même dans le maniéré.

L'abbé Pouget, cherchant à définir, d'après son propre état d'âme, l'état d'âme de son pénitent, a trouvé ceci : « C'était un homme qui n'avait pas fait de la religion *son capital.* » Evidemment !... Ce poète-là a gâché sa vie. Comme il eût mieux fait d'écrire, non des vers, mais des placets ! Mieux en cour, il eût peut-être décroché un évêché, ou, au pis-aller, « une direction de grand séminaire »... Et vraiment, cette conception du « faire sa vie » est bien telle qu'on devait l'attendre d'un jeune arriviste, à ce *moment* du siècle, en ces heures de morne hypocrisie... Pourtant le poète aurait eu beau jeu à lui montrer que Machiavel, Boccace, l'Arioste, loin d'encourir comme lui-même la vitupère des pédants, s'étaient vus au contraire comblés de louanges et d'honneurs, voire par d'insignes cardinaux. Mieux encore : il eût pu trouver, dans l'histoire anecdotique du XVe siècle, l'exemple piquant d'un homme d'Eglise, d'un certain Œnéas Silvius, qui, pour avoir écrit un roman assez cavalier, *Les Amours d'Euryale et de Lucrèce*, ne vit pas de ce fait sa carrière entravée, puisqu'il se réveilla, un beau matin d'août 1458, campé sur le siège pontifical sous le

nom de Pie II... Ce roman jovial, il l'avait écrit en latin, non pour braver l'honnêteté, fi donc ! mais pour être mieux compris des lettrés et connaisseurs. *De duobus amantibus...* C'étaient deux amants...qui s'aimaient d'un amour tendre... Son héroïne, qu'il nomme Lucrèce, par antiphrase sans doute, avait été mariée richement : *prædiviti viro nupta, digno quem uxor deciperet, et sicuti nos dicimus, cornutum quasi cervum redderet* ... Vous entendez : « Elle se devait de tromper ce bonhomme de mari et, comme nous disions élégamment, de l'encorner comme un cerf »... Notre encorneur en fut quitte, pape devenu, pour une élégante palinodie en vers latins, *Le Remède d'amour*, où percent encore des coquetteries d'humaniste impénitent sous des allitérations de fin diseur :

Discite sanari per quem didicistis amari...

Pensez qu'il ne fut point parlé de « conversion » pour si peu... hormis de celle du Grand Turc, installé depuis cinq ans à Constantinople, et contre lequel il prêchait croisade.

Vous me direz que les choses changent d'aspect avec les temps, que des licences apparentes ont souvent leur excuse dans l'ambiance... Volontiers, je me range à cette façon de voir objective, et n'entends nullement chicaner là-dessus notre Pius Œneas. Gardez seulement un peu de cette aménité indulgente pour La Fontaine, qui n'a pas fait pis.

L'accusation de lèse-religion n'était pas plus fondée, on l'a vu. Mais combien plus compromettante ! Quelle âme charitable a grossi les faits auprès du Roi ? Le roi est buté, il a pris La Fontaine en grippe, on le sait, cela suffit ;... suffit notamment pour attirer à celui-ci les pires insolences de l'Académie, ou du moins de ses bouffons en titre. Le Président Toussaint Rose, créature de l'archevêque et du Roi, jette, le jour de son élection, à la petite majorité qui s'est permis de l'élire, ce calembour d'une grossièreté facétieuse : « Je vois qu'il vous fallait un marot (un maraud) ». Et le

jour de sa réception officielle, ajournée par ordre supérieur, c'est une autre créature, l'abbé Pierre Cureau de la Chambre (1), qui le morigène avec hauteur : « Songez que vos paroles... vous condamneraient un jour si vous ne preniez à tâche de joindre la pureté des mœurs et de *la doctrine* à ... etc... » La doctrine ? Parle-t-on à un polémiste ? Où l'a-t-on vu taquiner *le dogme* ? Il avait bien d'autres billevesées en tête. S'il a mis en scène, ironiste plus que satirique, des nonnes, des moinillons, des curés de campagne en belle humeur, c'est qu'il les trouvait tels dans les canevas de Boccace... et tels encore et toujours dans les milieux de son temps : je ne dis pas *dans tous*, mais *dans le plus grand nombre*. La persistance des mœurs galantes y était si avérée, si notoire, que les gens d'Eglise en parlaient comme lui sans nulle contrainte, s'avouant désarmés devant des abus si invétérés.

« J'ai horreur quand je pense que, dans mon diocèse, il y a presque sept mille prêtres ivrognes ou impudiques, qui montent tous les jours à l'autel et qui n'ont aucune vocation. » Ainsi se lamente l'évêque de Rodez, Abelli, dans sa *Vie de saint Vincent de Paul* (1664). Sept mille mauvais pasteurs pour un seul évêché ! Flétrir de tels religieux, était-ce dauber sur la religion ? La Fontaine pourtant n'a jamais rien écrit de pareil à cela.

... Ni de pareil à ceci : « Ah! ce sont les Carmélites ?... Je savais bien qu'elles étaient des friponnes, des intrigantes, des ravaudeuses, des brodeuses, des bouquetières... Mais je ne savais pas qu'elles fussent des empoisonneuses ! » Qui jette aux échos ces vociférations d'énergumène ? Un personnage plus maître de soi d'ordinaire, et dont Sainte-Beuve loue intarissablement le tact, le sens de la mesure, des convenances, de la tenue, de la norme,

(1) Il n'a pour titre que d'être le fils de Marin Cureau de la Chambre, ancien médecin de Louis XIII, auteur de *L'Art de connaître les hommes* ; à lire le chapitre : « Pourquoi les anges n'ont pas de sexe ». Rien à signaler dans les œuvres du fils par la raison qu'il n'en a pas laissé.

bref de « la fo-orme »... C'est le Roi ; Sa Majesté le Roi, qui avait ou croyait avoir ce jour-là des motifs, à lui personnels, d'invectiver les pauvres Ursulines de la rue du Bouloy : « La terre trembla à ce discours, ajoute Saint-Simon ; tous les dévots furent en campagne. Enfin on a tout rapsodé. Mais ce qui est dit est dit, ce qui est pensé est pensé, ce qui est cru est cru. Ceci est d'original. » De telles sorties ne sont pas faites pour rehausser le prestige de la religion. Mais le roi est le roi : il a, comme dit l'autre, ses raisons que la raison ne connaît pas.

§

Revenons, s'il vous plaît, à l'Hôtel de la Sablière. La Fontaine est à bout : de guerre lasse, il a cédé, pour en finir : « L'infamie, le venin, le crime », il contresignera tout. Le papier est-il prêt ?

Pas encore. Il y a autre chose : « Il m'était revenu, dit notre inquisiteur, qu'il avait composé depuis peu une pièce de théâtre *qui avait eu l'applaudissement de tous ceux qui l'avaient lue*... et qu'il devait remettre sous peu aux comédiens... Je lui dis que la profession de comédien était une profession *infâme* selon les lois... Je voulus lui faire promettre de bonne foi de ne jamais remettre cette pièce aux comédiens... »

Vraiment, cet homme exagère. Notez qu'il ne s'agit plus ici de contes supposés licencieux, mais d'une pièce, d'une comédie, qui n'est pas une chose immorale par définition. L'abbé veut la brûler de confiance... Quoi, sans la lire ?... Tarte à la crème, monsieur, une comédie, c'est toujours infâme.

Cet homme exagère, vous dis-je ; il joue de ce moribond, devenu sa chose, comme... comme un magnétiseur joue de son sujet, dirait-on aujourd'hui. Mais le sujet garde encore un reste de conscience, une lueur de volonté; il argumente, il supplie... Tarte à la crème !... L'auteur se cramponne à son œuvre : en sa candeur, il parle d'en appeler « à des

docteurs plus expérimentés ». Qu'à cela ne tienne; on en a sous la main : à l'Archevêché, à la Sorbonne... On consulta un M. Picot, jésuite, qui opina du bonnet, et tout fut dit.

« La Fontaine, dit Pouget, jeta sa pièce au feu sans en retenir de copie, et... la troupe des comédiens ne l'a jamais eue. »

On perçoit le rire sardonique de l'abbé au souvenir de ce bon tour joué aux comédiens... et aux lettres françaises. Paul Mesnard, après lui, prend gaîment son parti de cet autodafé, sous prétexte que, La Fontaine ayant peu réussi dans les choses du théâtre, il y a gros à parier que cette pièce-là n'était pas meilleure que les autres... On pense, malgré soi, à la sereine excuse de Jean Hiroux : « Pourquoi avez-vous tué cet homme ? — Mon président, il était grêlé. »

On voudra bien remarquer que l'archevêque de Paris, ce tout puissant maître de l'heure, au nom duquel se mène, en 1693, toute cette campagne vertueuse, n'est pourtant pas, lui-même, un parangon de vertu : le roi le sait, tout le monde le sait et le chante :

A Paris comme à Rouen
Il fait tout ce qu'il défend.

Et quand la mort le surprendra, à 70 ans (quelques mois après La Fontaine, le 6 août 1695), au cours d'une expédition amoureuse, le scandale sera tel que personne, dans tout son diocèse, n'osera assumer la tâche de prononcer son oraison funèbre...

... Et maintenant reparlons des forfaits de La Fontaine. Tout est réglé, signé, paraphé ; et il est au plus mal. On le lui assure du moins, parce qu'on a décidé qu'il recevrait le lendemain l'extrême-onction.

Ce n'est pas là ce qui l'angoisse, mais bien la suprême mortification que lui ménage la malice inventive de l'abbé. Il a fait prier Messieurs de l'Académie de vouloir bien en-

voyer officiellement, pour le 12 février, un choix de délégués au domicile de leur collègue mourant. A quel dessein? Pour lui faire honneur ? Non : « pour être témoins de l'*action* ». L'action, c'est-à-dire le point culminant de la cérémonie, le « clou » de ce gala, ce sera la lecture solennelle d'un document commençant ainsi :

« Il est d'*une notoriété qui n'est que trop publique* que j'ai eu le malheur de composer un livre de contes *infâmes...* » Le reste à l'avenant. C'est l'amende honorable imposée au pauvre grabataire, momentanément hors d'état de proférer un mot. Le factum est de Pouget, le style est du Pouget tout pur, la lecture est faite par Pouget : Pouget partout. Et puis, la comédie jouée (celle de Pouget s'entend), on peut souffler les chandelles. L'abbé a eu sa journée, il va pouvoir aller goûter en province un repos bien gagné.

§

C'est à l'aide du texte — ou plutôt *des textes* — de l'abbé Pouget que j'ai reconstitué ce navrant scénario. Il en a rédigé deux relations à des époques différentes.

La première, en date du 18 octobre 1709, a été écrite à Saint-Magloire (seize ans après l'événement): elle est sobre de détails et relativement sobre de fanfaronnades. C'est qu'elle n'était pas destinée à voir le jour et l'abbé croyait bien qu'elle ne le verrait jamais. En effet, c'est par fortune singulière qu'elle a été retrouvée, et publiée, *en 1846 seulement*, dans les « Lettres et pièces rares inédites » de J. Matter.

La seconde relation, la seule donc dont on ait pu faire état pendant longtemps, porte la date du 22 janvier 1717 (24 ans après l'événement). Ecrite pour des fins de propagande pseudo-dévote et surtout de réclame personnelle, elle se veut tout ensemble onctueuse et lyrique.

L'abbé repêche dans sa mémoire, et peut-être dans des recueils d'ana postérieurs à la mort, force détails qu'il n'avait pas donnés dans sa première version restée iné-

dite. En revanche, il est telle phrase du premier récit qu'il juge maintenant insuffisamment péremptoire et qu'il écarte délibérément : « Il fut *docile*, avait-il écrit, et *il y a lieu d'espérer* que Dieu lui a fait miséricorde. » Ces réserves doivent disparaître, elles nuiraient à l'effet d'ensemble, au prestige du miracle opéré par lui. Ce qui n'était encore que problématique à ses yeux en 1709 devient d'une évidence fulgurante en 1717. Voilà qui peut s'appeler une jolie correction d'auteur.

Ce document nouveau, tardivement versé au procès, Paul Mesnard ne peut se dispenser de le mentionner, mais, prisonnier de son parti pris, il affecte de lui dénier toute importance : « Cette lettre nous paraît, dit-il, inutile à citer », parce que l'on n'y trouve rien qui ne soit plus détaillé dans celle de 1717. Pardon ! c'est précisément la prolixité boursouflée de l'une et la réserve plus discrète de l'autre qui rendent leur confrontation nécessaire.

§

La brillante cérémonie d'adieux du 12 février avait eu, je dois le dire, un dénouement illogique : il semblait, n'est-ce pas, que La Fontaine, enfin seul, n'eût plus qu'à trépasser : il n'en fit rien. Même il se rétablit quasi-queumi, et traîna encore deux ans ; mais l'abusive pression exercée sur sa conscience de brave homme l'avait laissé fort désemparé. Partagé entre la honte des petits papiers humiliants qu'on lui a fait signer de force, et l'honnête désir de ne se point parjurer malgré cela, il ne sait plus si ses juges toléreront qu'il rime autre chose que des *Dies iræ*, et les *Dies iræ* l'ennuient.

L'hôtel d'Hervart, où il a été gentiment recueilli, offre à sa verve poétique des sujets moins lugubres ; il va ainsi d'un extrême à l'autre, tantôt repris de velléités d'émancipation (nous avons vu de ces sautes brusques chez Verlaine), tantôt hanté d'humeurs noires et de « terreurs folles », dues sans nul doute aux fortes romancines de ceux qui n'ont pas

lâché leur proie. Brossette, dans ses notes sur Boileau, a parlé des « frayeurs qui, deux ans avant sa mort — c'est-à-dire à l'issue de sa grande maladie — firent croire à ses amis *qu'il se troublerait* ». Ces inquiétudes transparaissent dans des échanges de lettres avec Maucroix et l'évêque de Soissons qui le jugent « plus malade *d'esprit* que de corps ». Ninon de l'Enclos écrit à Saint-Evremond : « Sa tête est *bien affaiblie*, c'est le destin des poètes : Le Tasse et Lucrèce l'ont éprouvé. » Sont également renseignées Madame de Bouillon et sa sœur, Madame de Mazarin, à qui Saint-Evremond écrit : « Le mal n'est pas *d'être fou*, c'est d'avoir si peu de temps à l'être. » Voilà l'effet du beau travail de l'abbé Pouget. Mais ceci, on l'ignore encore : personne ne l'accuse et ne peut l'accuser, puisque l'on ne sait rien, à ce moment-là, de l'étrange façon dont il a compris sa mission. C'est lui-même qui s'accusera bien plus tard, par inconscience et par frivole orgueil, quand il rendra public le récit de ses prouesses.

Au reste, il ne s'agit pas dans ces on-dit de folie à l'état chronique, mais de dérangements cérébraux, d'accès intermittents qui tiennent surtout du délire mystique. C'est ce que l'Abbé d'Olivet feint de ne pas comprendre, quand il parle « d'un cilice qu'on trouva sur La Fontaine » après sa mort, survenue le 13 mars 1695, « quand on le déshabilla pour l'ensevelir ».

Pour lever tous les doutes il dit avoir vu peu après ce cilice entre les mains de Maucroix (1); cela se peut : mais il n'en est fait mention (de ce cilice gardé par Maucroix) dans aucune des lettres qui nous restent du bon chanoine. J'ajoute — car mon intention n'est pas de jouer sur les mots — que Maucroix a certainement parlé des bruits qui couraient, dans une lettre qu'il écrivait à Boileau... *et qui a*

(1) Notons que l'on rencontre souvent chez d'Olivet de ces allégations inexactes présentées comme des certitudes. C'est un arrangeur. — Notons aussi, rapprochement piquant, que ce champion des conversions tapageuses fut, par la suite, taxé lui-même d'athéisme. Juste leçon qui lui tombait du ciel pour lui apprendre qu'on est toujours l'athée de quelqu'un.

été perdue. Que disait-il exactement ? nous l'ignorons, mais la réponse de Boileau, que l'on peut lire dans ses œuvres, ne semble pas confirmer l'attestation de d'Olivet. La lettre de Boileau débute ainsi :

« Les choses *hors de vraisemblance* qu'on m'a dites de M. de La Fontaine sont à peu près celles que vous avez devinées, je veux dire que ce sont *ces haires, ces cilices et ces disciplines* dont on m'assure qu'il *affligeoit* fréquemment son corps, etc... ». Ce début et le contexte de toute la lettre laissent assez voir que Boileau n'a pas cru à cette légende... et qu'il n'y croit pas encore au moment où il écrit : or la plus simple politesse lui eût-elle permis d'affirmer la persistance de ses doutes si Maucroix, dans sa lettre (celle qui fut perdue), s'était donné comme ayant vu de ses yeux ces engins, ou *comme en étant le détenteur* ? Et de même, Boileau emploierait-il cette forme : « on m'a assuré... », si Maucroix venait de lui donner *personnellement* cette assurance ?

Mais voici, à l'encontre de ces mêmes bruits, un témoignage assez piquant, celui de l'abbé Pouget, ne vous déplaise. Il était resté trois ans en province. Quand il en revint, son ancien client était mort, pour de bon cette fois. Lui, par amour-propre d'artiste, était curieux de savoir ce que ses émules avaient bien pu imaginer, après lui, pour l'ébattement du moribond. Il apprit « qu'on avait trouvé *dans une de ses armoires* plusieurs instruments de pénitence ».

Il en manifeste quelque surprise et fait ses réserves : il veut surtout qu'on sache bien qu'il ne fut pour rien dans ces flagellations surérogatoires : « Je ne lui en avais prescrit ni conseillé aucune, parce que je ne crus pas qu'il fallût le faire à l'égard d'un homme accablé d'années et d'infirmités corporelles. » Ce qui communique une particulière saveur à cette juste leçon de tolérance, c'est qu'elle est donnée par l'abbé Pouget, qui fait ici le bon apôtre... Je ne me mêle pas de départager les deux opinants, encore que je voie une différence appréciable entre un cilice qu'on a...

dans son armoire, et celui qu'on a sur la peau. Et puis, l'absence d'autres documents contemporains relatifs à ce fait-là... Oui, je sais, il y a l'épitaphe de La Fontaine, par Louis Racine ; le quatrain que termine ce vers lapidaire :

Et l'auteur de *Joconde* est « armé » d'un cilice.

Joconde encore ?.. mais *Joconde* (lisez le commentaire de Boileau) ne passait pas pour une pièce maléficieuse. En outre, je ferai remarquer que Racine fils avait trois ans quand le fabuliste mourut. C'est un demi-siècle après qu'il s'avisa de chanter ce cilice en son immortel quatrain.

§

Mais il n'y a pas que le *Cilice*. Il y a aussi le *Tombereau*. Quoi, vous ignorez cette histoire de tombereau ? On l'a en effet laissée trop dans l'ombre jusqu'à ce jour : c'est encore dans les notes de Brossette que je la copie pour l'instruction de mes contemporains.

« La veille de sa mort, il répéta plusieurs fois que, s'il demandoit au Seigneur une prolongation de quelques jours, *c'étoit pour se faire traîner dans un tombereau par les rues de Paris*, afin que personne n'ignorât combien il détestoit les poésies licencieuses qu'il avoit eu le malheur de composer. » Voilà une façon bien moyenageuse de battre sa coulpe.

C'est tout un ressouvenir des danses macabres de l'ancien charnier des Innocents, ou encore de la grande liesse des foules criant Noël aux contorsions des blasphémateurs suppliciés, émergeant de leur cuve d'huile bouillante. C'est dommage que Brossette néglige de nous nommer l'ingénieux mystificateur qui a soufflé ou prêté au mourant cette vision carnavalesque... et douloureuse aussi. L'abbé Pouget était dépassé.

Telle est l'histoire du tombereau. Je ne l'ai pas inventée : mais d'où vient que je sois le premier, moi chétif, à la signaler à l'attention des « conversionnaires » ?

C'est peut-être qu'on aura trouvé l'effet de théâtre un peu gros : peut-être que, rapprochée d'autres divagations des biographes, celle-ci eût donné trop de consistance à l'hypothèse alors si accréditée d'une folie mystique à intermittences. Après l'opération magistrale de l'abbé Pouget, proclamée *urbi et orbi*, quelle faillite si l'on prêtait à croire que ses continuateurs n'avaient plus trouvé à exorciser qu'un pauvre vieillard tombé en enfance !

GEORGES IZAMBARD.

INTIBAH

OU

LES AVENTURES D'ALI BEY [1]

—

Le printemps est le matin jeune et joyeux de ce vieux monde. Dans cette saison, une vie nouvelle se répand sur la nature entière. Les arbres desséchés se raniment, comme les corps qui ressusciteront à la fin du monde ; si bien qu'en les regardant avec attention on peut voir la vie circuler dans leurs branches, et qu'en considérant leur étonnante vigueur on croirait découvrir une âme dans le plus chétif d'entre eux. La plus grande merveille du printemps est le gazon que nous regardons avec indifférence à cause de son abondance. Y a-t-il une couleur plus douce que le vert ? Et dans cette saison tout est vert ! Lorsque la terre a revêtu cette nuance plus ou moins foncée, lorsque l'ombre des nuages forme des vagues sur le gazon, lorsque

(1) Kémal bey, l'auteur du roman dont nous commençons la publication, est né à Constantinople en 1842. Il aborda tous les genres de littérature: poésie, roman, drame, et fut un des journalistes turcs les plus connus de son temps. D'une culture intellectuelle très grande, très instruit des choses européennes, il dut au libéralisme de ses idées d'être envoyé en exil par le sultan Abdul-Aziz. Il séjourna particulièrement à Londres où il publia un journal turc intitulé *Hourriet* (la Liberté). Cependant, en 1870, il se trouvait à Paris quand la guerre éclata : il s'enrôla dans nos rangs et se battit sous Paris contre les Allemands. Il faisait partie de cette phalange de jeunes Orientaux qui n'avaient pas oublié ce que leurs patries respectives devaient à la France et qui surent se dévouer pour elle quand il le fallut. Il faut reconnaître qu'à toutes les heures graves de son Histoire, la France a trouvé des dévouements et des concours parmi la jeunesse généreuse des nations méditerranéennes qui compensèrent, au moins moralement, l'ingratitude des gouvernements.

Après la guerre franco-allemandee, Kémal Bey fut autorisé à revenir à Constantinople. Il rentra complètement en grâce auprès de la Sublime Porte et mourut, gouverneur de l'île de Chio, en 1890.

Le talent de l'écrivain et du journaliste qu'était Kémal Bey est très apprécié en Turquie. Son style descriptif et la tenue littéraire de toutes ses œuvres, même de ses articles de journaux, sont fort goûtés des Turcs. On trouvera dans les pages qui suivent cette poésie colorée si caractéristique du génie oriental ; peu d'œuvres dans la littérature de l'Orient réunissent d'une façon aussi heureuse le charme de la description, l'intérêt de la peinture de mœurs et la vivacité de l'action.

d'innombrables fleurs blanches s'épanouissent dans la campagne et que la mer laisse couler lentement ses flots à la suite d'une brise légère qui met des rides sur sa surface, on prendrait alors la campagne pour une mer immobile et la mer pour une campagne en pleine exubérance de vie.

Quand les roses éclosent, on croirait voir de jeunes amoureux qui, pour échapper aux regards indiscrets, se cachent à l'ombre des arbres, au milieu du feuillage. De temps en temps, quand le vent est favorable, ils sortent de leur retraite et mêlent leur haleine parfumée ; si le vent est contraire, ils se dérobent et se sourient en se lançant des regards passionnés et langoureux.

Je ne sais vraiment pas si c'est à cause de la lecture continuelle de la poésie orientale que chaque fois que je parle de rose, je ne puis oublier le rossignol (1). Je sais qu'il n'est pas amoureux de la rose, mais quand on considère l'air mélancolique du pauvre oiseau, on semble découvrir dans son petit cœur une grande dose d'attachement et d'amour. Mais s'il est capable d'aimer, c'est sans contredit après la liberté qu'il soupire. La preuve en est que, quand on le met en cage, loin de faire entendre ses douces mélodies, souvent il ne survit même pas à sa captivité.

Quand on regarde les tulipes, on pourrait s'imaginer voir les restes d'un banquet servi la nuit, sur le gazon. On dirait que des convives endormis par l'orgie ont laissé leurs verres remplis de vin. Chacune des coupes a une position différente. Il y en a qui se penchent vers la terre, d'autres qui restent droites et d'autres encore ont une attitude vacillante.

Je ne puis décrire métaphoriquement les sensations délicieuses du printemps ; même les poètes orientaux à

(1) Dans les anciens poèmes, les poètes orientaux représentaient le rossignol comme amoureux de la rose. (Les notes au bas des pages sont d'un traducteur turc. La traduction a été rapportée d'Orient et remise en français par André Duboscq.)

l'imagination si féconde et si riche sentiraient leur impuissance devant une pareille tâche.

Quoi qu'il en soit, je ne me contenterai pas seulement du gazon, des tulipes et des roses. A-t-on jamais remarqué l'effet que produit le reflet de la lune sur l'herbe, sous un ciel aux nuages légers ? D'un côté le souffle du vent, et de l'autre l'ombre des nuages font de la prairie une espèce de mer à la couleur verte dont chaque vague prend une forme différente.

Quand la lumière du soleil commence à se jouer sur les touffes de verdure émaillées de fleurs aux couleurs vives, ne croirait-on pas que la surface de la terre est recouverte d'un tapis d'une richesse incomparable ?

Le soleil printanier ne concentre pas seulement son abondante lumière sur le sol. Le matin et le soir, il illumine la terre entière, il l'inonde de ses feux. Les nuances si variées que prend le ciel dans cette saison ne peuvent se voir que dans les yeux bleus d'une beauté au visage radieux et aux cheveux d'or.

Cela tient probablement à la légèreté que revêtent les nuages à cause de l'abondance de l'air au printemps, mais vraiment l'aurore et le crépuscule ont des attraits qu'on ne trouve pas au coucher et au lever du soleil dans les autres saisons.

Les couleurs que produit la lumière ont alors un éclat tel qu'on croirait voir dans le firmament une multitude d'arcs-en- ciel. On dirait que l'horizon embrasé, jaloux de la beauté que le printemps accorde à la terre, veut la surpasser en éclat. Au coucher ou au lever du soleil, quand le zéphyr commence à souffler, les nuages se dissipent. Les uns prennent les teintes d'une rose qui éclôt, d'autres la forme de feuilles vertes et d'autres enfin pâlissent. Ils se balancent négligemment comme les lis, ou bien empruntent les tons violets de la jacinthe, de telle sorte que, le regard finissant par se perdre dans l'immensité et l'imagination prenant un libre essor, on se figure

que le firmament et la mer se reflètent réciproquement ; les fleurs des jardins et les nuages du ciel se mêlent ; en un mot on ne peut s'empêcher de supposer que la terre et le ciel se confondent.

N'oublions pas non plus les clairs de lune à cette époque de l'année. Si la lune est dans son croissant, une auréole de sa grandeur et de sa forme se dessine souvent autour d'elle.

Si ceux qui croyaient que la lune est un mammifère que des sorcières font descendre sur la terre pour en avoir du lait voyaient ce croissant et son auréole, ils admettraient sans difficulté qu'elle est dans un état intéressant.

Si elle est dans son plein, elle est entourée d'un cercle jaune, et nous qui savons qu'elle est un monde comme le nôtre, nous pouvons, nous laissant aller à notre imagination, la comparer à une jeune fille au teint blanc qui se penche à la fenêtre de sa demeure éthérée et laisse flotter ses cheveux dorés sur son visage pour contempler le spectacle enchanteur de la nature.

Pour avoir une idée du charme du clair de lune, il faut en voir le reflet dans la mer. Quand l'atmosphère est pure et la mer calme, ce reflet produit l'effet d'une jeune fille qui se baigne toute nue ; chaque goutte d'eau qui touche son corps devient lumière. D'un autre côté, cette lumière se trace une voie à travers les ondes. Voilà une assez grande digression. Notre but était de décrire Tchamlidja. Enfin nous commençons notre récit.

Ceux qui ont vu Constantinople connaissent le magnifique kiosque de Tchamlidja (1).

Outre l'élégance de l'architecture, la position qu'il occupe est le point le plus beau de la ville.

Stamboul, qui n'a pas sa rivale dans le monde entier, possède une mer splendide dont les eaux, caressant amou-

(1) Tchamlidja est sur la côte asiatique à Scutari, d'où l'on a le plus beau coup d'œil sur Constantinople.

reusement ses rivages,coulent avec une douce mélancolie.

S'il est un endroit d'où l'on puisse embrasser d'un seul regard tous les détails de cet assemblage de merveilles qu'on appelle Stamboul, c'est, sans contredit, Tchamlidja. Il n'y a pas une grande forêt ou une baie du Bosphore, une belle rue ou un joli édifice de la capitale qu'on ne puisse voir de Tchamlidja. En un mot, de ce point, on peut photographier les recoins les plus retirés de la ville.

Il possède un panorama tel que si pendant le printemps on regarde autour de soi, les yeux se trouvent émerveillés en présence d'un monde de beautés tant naturelles qu'artificielles. La vue de ces sites pittoresques cause un éblouissement qui dure jusqu'à ce qu'on aperçoive la mer ; telle l'abeille qui, dans un jardin, voltige de fleur en fleur et finit par perdre peu à peu ses forces, engourdie par les parfums qu'elle ramasse dans sa course folâtre.

Tchamlidja mériterait de faire partie du paradis. La source limpide qui s'y trouve est si poétique et son eau a une pureté et un goût tels que si Dieu avait donné à une eau la propriété de rendre la vie aux morts, ce serait assurément celle de Tchamlidja. Je suis un de ceux qui aiment la nature. Dans mes moments de loisir, au lieu d'arpenter, comme beaucoup d'autres, les rues fréquentées et de me laisser bousculer par le flot des voitures et des gens, je me réfugie de préférence dans les endroits solitaires et pittoresques où je respire l'air frais. L'homme, quelque habitué qu'il puisse être aux plaisirs d'une vie sédentaire, ne peut oublier complètement sa vie primitive, sa nature nomade. Le spectacle grandiose d'un coucher de soleil pour le rêveur assis sous un arbre ou celui d'un ciel pur et étoilé n'est-il pas préférable quelquefois aux divertissements des salons ? Qui ne voudrait échapper, de temps en temps, à l'atmosphère viciée et à l'existence monotone des villes pour aspirer dans la campagne la brise à pleins

poumons ? Quel regard pourrait rester insensible aux couleurs et aux aspects divers de la nature ? Une disposition inhérente à notre nature et qui nous pousse à chercher la variété dans les plaisirs existait probablement chez Ali Bey dont nous allons raconter l'histoire.

Ali Bey, rejeton d'une riche et noble famille, était un jeune homme de vingt-deux ans. Sa qualité de fils unique, ajoutée à la grande affection que lui portait son père, homme très éclairé, fit que son éducation fut soignée d'une façon toute particulière. A cet âge, il parlait plusieurs langues et était considéré comme un garçon d'un grand avenir littéraire. La tendre affection de son digne père avait tellement développé la pureté de ses sentiments et sa délicatesse naturelle que le jeune Bey passait, avec raison, pour un modèle de perfection.

Mais le pauvre père était très inquiet à son égard. L'enfant, tout en étant d'une pâleur et d'une nervosité extrêmes, avait le sang bouillant. Bien que les maximes philosophiques et les affectueuses attentions de son père parussent le mettre en garde contre la colère, conséquence de son caractère, pourtant chacun de ses actes prouvait qu'il était l'esclave d'une forte et violente passion, autre conséquence de sa constitution. Quand il avait, par exemple, du goût pour une chose, il oubliait tout au monde pour s'y livrer exclusivement; lorsqu'il désirait quelque chose dont la réalisation se heurtait à une difficulté quelconque, il n'épargnait aucun sacrifice pour atteindre son but, quelque grand que l'objet de ses désirs pût être. Il lui arrivait parfois, à la suite d'une petite déception, de tomber malade et de pleurer la nuit en cachette. N'ayant pu vaincre ce caractère exalté, qui conduit aussi bien à de hautes destinées qu'à de grands défauts, son père avait toujours cherché à en tirer parti pour augmenter ses connaissances.

A vrai dire, du vivant de ce dernier et jusqu'à l'âge de quatorze ans, les sujets de conversation d'Ali Bey ne s'é-

tendaient pas au delà de ses études et des moyens de les compléter. Ses leçons absorbaient toute son attention. S'il s'imposait un grand sacrifice pour obtenir un objet, c'était toujours pour se procurer des ouvrages anciens rares, en les payant quarante fois leur valeur. S'il devenait malade, c'était, en général, quand il était vaincu dans une discussion ; s'il pleurait, c'était pour n'avoir pas pu résoudre un problème. Mais comme rien n'est durable dans ce monde, à l'âge de vingt ans il eut le malheur de perdre son père. Les vicissitudes et les malheurs de tous genres qui marquèrent la vie d'Ali Bey datent de cette époque.

Outre qu'il était d'un tempérament impressionnable, l'éducation qu'il avait reçue avait grandement développé sa sensibilité; le jeune homme avait donc consacré tout l'amour dont son cœur était capable à son père, qui était à la fois son précepteur, son conseiller, son confident et son plus tendre ami. L'existence de ce dernier lui était plus chère que la sienne même. La perte inattendue et irréparable qu'il fit le dégoûta tout d'un coup de la vie.

Les études qu'il avait jusque-là tant chéries l'ennuyaient, le bureau où il allait autrefois avec tant de plaisir lui devint odieux. Son unique occupation fut de se retirer dans un coin de sa chambre et de sangloter sur le douloureux coup qui l'avait frappé. Son état inspirait les plus vives inquiétudes à sa mère.

Bien qu'elle ne fût pas très instruite, une forte dose d'intelligence naturelle, jointe à une éducation perfectionnée par vingt années de vie conjugale, avait prodigieusement développé son bon sens. Elle savait bien que si elle donnait un libre cours à l'immense douleur que la mort de son mari bien-aimé lui avait causée, elle ne ferait que rouvrir les plaies que ce terrible malheur avait faites dans le cœur de son fils. N'ignorant pas que pleurer sur les êtres chers qu'on a perdus jusqu'à s'en rendre aveugle n'était d'aucune utilité ni pour les vivants, ni pour les morts, elle fit sur elle un effort surhumain pour dévorer

sa douleur. Elle retenait donc ses larmes et agissait de manière que les sourires amers qui erraient sur ses lèvres fussent pris pour de la gaieté.

Parmi les mille ruses innocentes qu'elle inventait pour arracher son fils à son chagrin, elle n'eut garde d'oublier une promenade à Tchamlidja situé à promixité de leur demeure. Un mercredi du commencement de mai, le ciel ressemblait à un miroir fait d'émeraudes encadré d'un nuage éclatant de blancheur. La lumière du soleil pénétrait la nature sans la brûler, comme les éclairs qui partent des yeux d'une jolie femme. La brise était plus légère que le souffle d'une mère qui veille sur son enfant endormi.

Voyant la beauté du temps, elle parvint, après mille instances, à persuader à son fils de faire une promenade à Tchamlidja.

Cette première excursion ne fit aucun bien à Ali Bey. Même, la seconde et la troisième fois, il ne sortit que grâce aux prières réitérées des siens. Toutefois, il finit peu à peu par se plaire à Tchamlidja, à tel point que si quelques jours se passaient sans qu'il s'y rendît, il s'ennuyait.

Quelle étrange créature que l'homme! Ali Bey, qui était au désespoir de la perte de celui qui lui était le plus cher sur la terre, fuyait le monde civilisé, qui est l'emblème de la vie, et cherchait la distraction dans les campagnes, dont chaque parcelle du sol contient les restes de ceux qui ne sont plus et représente par là l'image même de la mort. Quoi qu'il en fût, il en était arrivé à considérer une excursion quotidienne à Tchamlidja comme une des nécessités absolues de son existence. Mais sa promenade ayant pour but principal l'éloignement du monde, les jours de congé il se privait de cette distraction. Les vendredis et les dimanches étaient devenus pour lui des jours de travail et de peine (1). Un jour qu'il parlait à

(1) Les bureaux des départements gouvernementaux sont fermés les vendredis et le sont à peu près les dimanches.

ses collègues de bureau de sa prédilection pour Tchamlidja, ceux-ci demandèrent qu'il leur y offrît à dîner. Il accepta avec plaisir la proposition et dit : « Veuillez me faire cet honneur demain même. » Cette conversation avait eu lieu un mardi. Comme ses camarades souriaient avec malice, Ali Bey ne sachant à quoi attribuer leur rire leur en demanda le motif. On lui expliqua que sauf le dimanche et le vendredi, il était impossible de compter sur aucune distraction à Tchamlidja, par suite de la solitude complète qui y régnait les jours ordinaires. Les arguments du Bey tendant à prouver que si l'on veut voir le monde on n'a qu'à se promener dans les rues de Stamboul et de Péra et non pas à la campagne ne furent pas de nature à les convaincre.

Ainsi qu'il est d'usage parmi la plupart des collègues de bureau, quelques-uns d'entre eux, qui étaient en apparence très intimes, mais au fond très cérémonieux avec Ali Bey, firent comprendre par des allusions que son choix d'un jour solitaire et sa persistance à ce sujet étaient plutôt pour éluder le dîner promis. Le jeune homme dut remettre cette partie de campagne au vendredi. Sa mère, qui ne pouvait naturellement pas prévoir les malheurs qui devaient succéder à ce jour de plaisir, fut ravie de voir son fils reprendre ses habitudes mondaines.

Ses collègues se rendirent à dix heures du matin à Scutari, ainsi qu'il avait été décidé. Après avoir pris une légère collation chez Ali Bey, ils montèrent dans les deux voitures de ce dernier pour aller à Tchamlidja. Aussitôt après avoir fait une courte halte près de la fontaine, chacun d'eux se mit à se distraire conformément à ses goûts.

Ali Bey contemplait la belle nature et ses vives couleurs, tandis que ses camarades observaient les minauderies des dames. Cela dura ainsi jusqu'à quatre heures, moment le plus gai de Tchamlidja, où le grand nombre de yachmak (1) qui se suivent semblent être des torrents

(1) Voile que les femmes musulmanes portent pour se cacher la figure. Par les

aux eaux couvertes d'écume. Les invités du Bey se levèrent et se mêlèrent à la foule pour débiter à la femme près de laquelle ils passaient qu'ils n'aimaient qu'elle au monde, qu'ils étaient prêts à mourir pour elle, en un mot toutes sortes de mensonges et de balivernes de mauvais goût (1).

Ces frivolités, contraires au caractère et à l'éducation d'Ali Bey, le mettaient au supplice. Mais il est, dit-on, de bon ton de ne pas manifester d'une façon ostensible les impressions du cœur entre connaissances, et l'on considère comme un devoir de la société de faire semblant, même avec hypocrisie, de se plaire à des choses, si ridicules soient-elles.Par conséquent, le pauvre jeune homme se vit obligé de paraître se conformer au goût de la majorité et d'être gai.Pendant qu'il se promenait par-ci, par-là, avec eux, il fit en les imitant un geste à une voiture, sans pourtant distinguer les personnes qui s'y trouvaient. Mais il ne reçut aucune réponse.

Craignant d'avoir étémaladroit dans son premieressai en tombant sur une compagnie respectable, il devint rouge de honte et de regret.

Ne voyant aucune possibilité de faire des excuses verbales, il voulut exprimer sa peine d'avoir commis un acte si peu en harmonie avec son éducation en jetant un regard triste et mélancolique pour obtenir son pardon. Au

transformations successives qu'il a subies, ce voile est à présent tellement léger et transparent qu'il sert plutôt à embellir la figure et à la rendre plus intéressante, qu'à la cacher.

(1) Quelques promenades dans les alentours de Constantinople et de ses faubourgs sont,les dimanches et les vendredis, le rendez-vous de la jeunesse des deux sexes. Là, on se livre à toute sorte de galanteries,innocentes au fond, mais de mauvais goût. Comme,par exemple, de se faire des déclarations d'amour par gestes ou par paroles sans s'être jamais vus,ou se jeter de voiture en voiture des fleurs, cigarettes, mouchoirs et autres objets. Il est bien entendu que la plus grande partie des femmes qui tolèrent de pareilles plaisanteries sont celles du demi-monde,que les jeunes gens reconnaissent immédiatement à leur maintien. Il est regrettable que les dames comme il faut soient aussi, bien que très rarement, les victimes des dandys. La police n'est pas inactive à cet égard. Je dois toutefois ajouter que cet usage tend à disparaître de lui-même. Cette explication m'a paru nécessaire pour l'intelligence du texte. Mais, franchement, je ne condamne pas trop de ce chef mes compatriotes ; j'ai vu des choses plus choquantes encore sur les boulevards des pays les plus avancés.

moment d'exécuter son louable projet, le store de l'équipage s'entr'ouvrit et se referma aussitôt par un signe dont la signification lui était totalement inconnue. On n'ignore certainement pas que les choses les plus sérieuses naissent, en général, des causes les plus insignifiantes. Ainsi la vie du maheureux jeune homme se changea en une triste tragédie, pour avoir voulu se prêter à la fantaisie de ses camarades.

Le signe en question lui ayant paru comme une déclaration d'amour involontairement échappée à une âme pure et honnête remplit tout son être de douces sensations. En apprendre le sens et en voir l'auteur fut son unique et ardent désir. Toutefois, il se contint fermement pour ne pas se trahir. Tout le temps qu'on resta à Tchamlidja, il feignit de s'amuser comme les autres, mais son esprit cherchait activement la clef de l'énigme, comme les savants qui, sans avoir en main l'alphabet des anciennes écritures égyptiennes, travaillaient à les déchiffrer, tirant mille sens de chaque caractère, mille maximes de chaque signe. Pourtant, à mesure qu'il fatiguait son esprit, le problème qu'il cherchait à résoudre se modifiait sans cesse tandis que son imagination errait à tâtons.

Enfin, au retour, un signe analogue fut aperçu d'une autre voiture. Ali Bey saisit avec un empressement facile à comprendre cette occasion d'en demander la signification à un de ses camarades, tout en ayant l'air et le désir de se perfectionner dans cet art appelé galanterie. Il apprit que cela veut dire; « Soyez discret jusqu'à ce que tout le monde se soit retiré ».

Cette explication ne fit que fortifier sa foi dans l'honnêteté de la dame qui l'avait honoré de son attention. Comment voulez-vous qu'un jeune homme aussi inexpérimenté que l'était notre héros sur ce chapitre pût savoir qu'une femme honnête n'est jamais au courant de pareilles intelligences ?

Il rentra chez lui et passa toute la nuit à se représenter

l'image de la dame mystérieuse sous mille formes diverses, sans pouvoir y découvrir l'idéal rêvé. Le lendemain, il résolut d'oublier l'incident de la veille et d'extirper de son cœur la profonde impression qu'il y avait produite. C'est dans cette intention qu'il sortit de la maison. Sa résolution était si forte qu'il ne regarda même pas du côté de Tchamlidja.

Hélas ! le jour même de cette dernière excursion dans cet endroit, il avait perdu tout empire sur sa volonté.

L'homme fait quelques pas pour s'éloigner du tombeau, mais chaque pas l'en rapproche. De même, chaque respiration qui sert à prolonger la vie diminue celle-ci d'un souffle ! Ainsi, Ali-Bey commença à faire des détours pour s'éloigner de Tchamlidja, mais chacun de ces détours le conduisait dans la rue la plus voisine des lieux où la dame lui était apparue !

Bref, il ne put échapper à cette dangereuse décision qui se traduit par : « advienne que pourra ». Il jugea plus pratique de chercher l'objet de ses préoccupations que de le poursuivre en imagination. Il se trouva bien vite et comme par enchantement à Tchamlidja. L'homme voit-il jamais la réalisation de tous les désirs que chaque journée lui apporte ?... Le Bey ne vit là qu'une solitude profonde et le souvenir mélancolique de sa première rencontre.

Croyez-vous qu'il songe en ce moment à son bureau ? Il s'assied sur une chaise, sous un grand arbre, près de la fontaine. Son état fait pitié à voir. A sa pâleur et son immobilité, on le prendrait pour une statue. Tout à coup, sa figure commence à se colorer et chacun de ses membres à trembler étrangement. Il s'élance de la place et court dans les alentours sous l'empire d'une agitation nerveuse, comme un amoureux qui a manqué son rendez-vous.

Pendant qu'il cherche vainement ce qu'il ne trouve pas, une obscurité légère commence peu à peu à courir la na-

ture. Quand les dernières lueurs crépusculaires annoncent le coucher du soleil, le Bey croit que ses yeux voient trouble.

Ne s'étant jamais de sa vie attardé jusqu'à cette heure et n'ayant jamais manqué de se rendre à son bureau que dans les cas de force majeure, ce qui lui arrive le bouleverse complètement.

L'homme est un être étrange qui s'habitue à tout, craint tout ce à quoi il n'est pas accoutumé. Quelquefois, il a tellement peur qu'il préfère plutôt mourir que de se voir priver des grandeurs éphémères de la vie, quelque convaincu qu'il soit de leur instabilité. Il est très probable que la crainte de la mort innée chez tout être humain provient de l'impossibilité de s'y habituer, vu qu'elle frappe une seule fois dans la vie.

Le Bey rentra avec le coucher du soleil, pâle et agité. La première personne qu'il rencontra fut sa mère. Pauvre femme ! Comme une biche qui cherche son petit, elle faisait un pas, puis se retournait pour regarder autour d'elle. A la vue de son fils, au lieu de se mettre en colère, elle montra plus de joie que le jour où elle avait aperçu entre ses bras son premier sourire innocent. Néanmoins, elle ne put s'empêcher de lui faire de tendres reproches: « Ali, dit-elle doucement, est-ce juste de me laisser dans de pareilles inquiétudes, où es-tu resté jusqu'à cette heure ? » Tout en prononçant ces mots, elle l'embrassait avec effusion. Il répondit : « Ne t'inquiète pas, maman, je te raconterai tout de suite le motif de mon retard. » Mais, ne sachant que dire, il demeurait dans un grand embarras. Car il ne trouvait d'autre moyen de tranquilliser sa mère que de recourir au mensonge, chose à laquelle il ne s'était jamais abaissé. Mentir et surtout mentir pour tromper sa mère était à ses yeux un supplice plus cruel que la mort. Mais que faire ? Pouvait-il raconter à sa mère, femme d'un caractère angélique, la véritable cause de son retard ? Après s'être intérieurement livré une

lutte pénible, il se décida à dire quelque chose pour la rassurer. Les mots suivants tombèrent de sa bouche en la brûlant : « Beaucoup de travail au bureau, puis j'ai manqué le bateau, il est très probable que j'arrive demain aussi tard. » Il se repentit aussitôt de son mensonge, car son père lui avait toujours dit : « Comment n'as-tu pas honte de faire une chose que tu rougirais de dire au monde ? Es-tu plus vil que tout le monde que tu oses commettre une action qui, si elle était connue, te rendrait odieux à tes propres yeux ? » Il lui avait dit encore : « Ne cache pas la vérité à la personne que tu aimes, car un jour vient où cette personne apprend ce que tu lui as caché et s'en offense. »

Malheureusement, dans notre pays, surtout chez les femmes, la grandeur réside dans le poste qu'on occupe au service de l'Etat, et sa mère entendant le mot de travail crut y voir le commencement d'un avancement et fut pleine de joie.

— Que Dieu ouvre ta carrière, lui dit-elle, reste, mon trésor, reste même la nuit s'il le faut. Je ne m'inquiète pas. J'espère te voir illustre un jour. Pour être témoin de ta gloire, je me résignerai à me priver de toi, même des nuits entières.

Ce langage était tout à fait nouveau pour Ali Bey. S'il était assidu à son bureau, c'est qu'il considérait cette assiduité comme un devoir qu'il remplissait consciencieusement. L'idée de devenir grand n'avait jamais hanté son esprit.

Ce jeune homme bien élevé et doué d'heureuses qualités se voyant en deux jours aux prises avec l'amour, le mensonge et les rêves de grandeur de sa mère, se trouva naturellement dans l'état d'un vaisseau qui, en butte à plusieurs vents contraires, s'incline dans chaque direction sans pouvoir avancer d'aucun côté. Son intention était de tout avouer à sa mère ; mais la puissance de l'inconnu l'ayant emporté en ouvrant devant lui un horizon

nouveau grâce à la permission qui venait de lui être accordée, il ne put se résoudre à se démentir.

Quand il se retira dans sa chambre,son sang commença à circuler avec une violence extrême. Chacun de ses nerfs était devenu une espèce de fil électrique, et la partie qui touchait à son cerveau y faisait éclater la foudre. Il voulait s'endormir : impossible. Il voulait réfléchir : rien ne se présentait à son esprit. Toute son existence lui semblait un songe. Les événements de ces deux jours ne pouvant naturellement pas imprimer une direction quelconque à un esprit aussi robuste que le sien, il était dans un état étrange. Il paraissait dormir tout en ayant les yeux ouverts, il croyait rêver tout en étant éveillé.

A-t-on jamais remarqué l'effet de la nuit ? Dès que la nature se couvre de ténèbres, qu'on a fermé sa porte et sa fenêtre, l'horreur de l'obscurité et de la solitude saisit l'âme. La différence entre la vie et la mort disparaît, les yeux perdent leur propriété et ne voient ni amis ni ennemis, aucune voix humaine ne nous parvient. Si l'on peut dormir, on est aussi heureux que ceux qui descendent dans la tombe. Ainsi que le dit le philosophe : « Avec la monnaie de la vie, je me débarrasse du monde. » Le côté désagréable du sommeil, c'est de faire un songe pénible, mais il ne dure pas plus de deux heures. Si l'on ne peut dormir, le corps sert de tombeau à l'âme qui souffre de grands supplices.

Quelles sont les pensées qui traversent l'esprit dans un moment d'insomnie ? Y a-t-il une personne qui veuille communiquer les idées extravagantes qui se succèdent dans sa tête ?

Est-il une seule personne qui, dans la solitude et dans un moment de tritesse et d'insomnie, après avoir pensé au monde, à son passé, ne finisse par répéter avec le plus grand poète de notre nation : « Hélas !... tu as raison, je maudis, comme toi, le jour qui m'a vu naître. »

La vanité et la misère de l'existence ainsi que la fai-

blesse de l'homme sont connues de tous. Nous avons parlé plus haut du caractère et de l'instruction d'Ali Bey aussi bien que de la torture morale à laquelle il était en proie. Mettez-vous à présent à sa place, et passez une nuit blanche à la suite d'un chagrin quelconque ! Laissons de côté les pensées plus ou moins fantasques dont l'énumération seule nous ferait hausser les épaules de pitié : spéculations alchimiques, désirs immodérés de puissance, découvertes de trésors, enfin toutes sortes de choses imaginaires et de rêves insensés vous occupent tour à tour. Vous cherchez un moyen de réaliser ces beaux projets et vous finissez par reconnaître votre impuissance. Le cœur commence à ne plus désirer que la mort. La couverture du lit prend, aux yeux, la forme d'un linceul. On veut se suicider, on n'ose pas ; enfin, on se décide à attendre la fin.

Tel était l'état d'Ali Bey.

Il passa en revue les pensées de toutes sortes dont son esprit était rempli ; toutes lui parurent douces comme le sommeil, mais obscures comme la nuit et impossibles comme le repos. Le lendemain de cette interminable nuit étant un dimanche, l'espoir de trouver la voiture qui contenait l'objet de ses désirs illumina son esprit. Comme un homme enterré vivant, il sauta du lit dans lequel il s'était roulé toute la nuit sans fermer l'œil et, après avoir fait sa toilette, il se dirigea vers Tchamlidja pour prendre son poste d'observation. Après une attente de deux heures, la voiture tant désirée se montra. Lui qui, de sa nature, était timide, même dans la conversation avec les siens, se précipita à sa rencontre. Celle-ci fuyait devant lui comme pour échapper à sa poursuite. Enfin, elle s'arrêta sous un arbre solitaire, à une distance de dix minutes de Tchamlidja. Ali Bey erra pendant un quart d'heure sans savoir à quoi se résoudre. Ainsi est fait l'homme : il poursuit un but, mais, au moment où il a le plus d'espoir et de chance de l'atteindre, il craint de s'en approcher. Pen-

dant qu'il était dans l'incertitude. les stores de satin se soulevèrent. Un signe inconnu pour lui fut fait de l'intérieur du coupé. Cela fut une autre énigme. Comme la nature de l'homme le pousse à interpréter conformément à ses désirs tout ce qu'il ignore, le Bey, après beaucoup de réflexions et d'hésitations, crut y voir une invitation. Sa supposition était juste. Il voulut avancer, mais, eu égard à sa timidité habituelle, le mouvement de ses yeux, de ses sourcils, de tout son être enfin avait l'air de demander l'autorisation. Tout à coup, les deux portières s'ouvrirent à la fois. Du côté du Bey, une Hanim (1) au feradjé (2) couleur gorge de pigeon, et de l'autre côté deux esclaves sortirent.Celles-ci s'éloignèrent, tandis que leur maîtresse allait droit à Ali Bey.

On sait que les dames,qui sontle plusbel ornement des promenades publiques,portent le yachmak dont la gaze légère et vaporeuse sert moins à cacher qu'à embellir le visage. Il a pour propriété de dissimuler l'amour volage, l'esprit léger et la fausse politesse que l'on rencontre parfois chez elles. Ali Bey, en proie à sa timidité et à l'impression produite par la force d'attraction, ressemblait à un morceau de métal entre deux aimants.Après beaucoup d'hésitations, il fit un grand effort sur lui-même et put lever les yeux. Que vit-il ? Plus belle qu'une statue sortie du ciseau d'un habile sculpteur, une femme aux cheveux de zibeline, aux sourcils fins et droits, aux yeux verts, aux cils noirs et longs, aux joues roses, au nez aquilin , à la bouche petite (marque de sensualité), aux lèvres un peu épaisses mais roses, à la démarche vive comme si elle voulait embrasser tous ceux qui se présenteraient devant elle, et au regard perçant comme si elle cherchait à s'introduire dans les cœurs, une femme se tenait debout devant lui.

Que peut un jeune homme avec l'éducation d'Ali dans

(1) Titre correspondant à celui de dame.
(2) Sorte de manteau que portent les dames turques hors de leurs maisons.

toute la force de l'ébullition de tant de désirs, au premier rendez-vous de celle qui est la réalisation de l'idéal rêvé, sinon admirer et pleurer? Il était plongé dans une contemplation muette. Ne pouvant que se mordre les lèvres quand il voulait ouvrir son cœur incapable de se soustraire aux pleurs d'admiration, quand il désirait, au moins avec un regard amoureux, faire sa déclaration, la Hanim prit alors la parole et mit un terme à cette situation pénible.

Mehpeyker était son nom. Elevée dans un milieu pervers, elle était devenue, à l'âge de puberté, plus savante qu'aucune autre dans le honteux métier. L'instruction qu'elle avait reçue et l'intimité dans laquelle elle vivait avec les courtisanes les plus en vogue avaient développé son intelligence et ses aptitudes naturelles à un tel degré qu'elle captivait par son tact et son esprit les cœurs les plus rebelles aux charmes de sa grande beauté. Voluptueuse à l'extrême, elle entendait tenir sous sa domination ceux qu'elle aimait: et elle y avait toujours réussi. Mais, si elle aimait quelqu'un, elle l'aimait comme un père aime une fleur. Elle le serrait dans ses bras aussi fort qu'un serpent enlace son ennemi. Celui qu'elle aimait devait être sa propriété, sa chose à elle, rien qu'à elle, sinon malheur à lui! Ali Bey était de ces hommes qui inspirent les passions les plus violentes aux femmes même les plus exigeantes. Mehpeyker s'était complètement éprise de lui à partir du jour où elle l'avait vu, au point qu'elle, dont les amours étaient toujours intéressées, était décidée à se donner à lui corps et âme, fût-il pauvre et d'une nature indomptable.

Avec cette résolution dans le cœur, elle s'était approchée du jeune homme et l'avait toisé à plusieurs reprises. Voyant qu'il était embarrassé et qu'il ne savait comment entamer la conversation, elle contint les agitations de son âme avec cette hypocrisie et cet art acquis par une longue expérience, et lui dit d'un air d'innocence et de bonhomie:

— Monsieur, vous avez l'air d'un homme bien élevé. Vendredi vous avez fait un signe inconvenant lorsque je passais en voiture et je vous ai fait comprendre que vous deviez tenir compte du monde qui se trouvait là. Vous êtes revenu aujourd'hui et vous vous êtes placé juste au même endroit que la semaine dernière. Sitôt que vous avez aperçu ma voiture, vous avez manifesté toutes sortes d'agitations, comme vous l'eussiez fait devant une connaissance d'ancienne date. Votre façon d'agir ayant attiré tous les regards sur nous, je vous ai fait signe de me suivre discrètement afin d'empêcher un scandale. Vous êtes venu directement à la voiture, vous avez failli vous trouver mal, que sais-je encore ? Pourquoi me poursuivre ainsi ? Que dirait-on de nous ? Auriez-vous quelque avantage à nuire à ma réputation ?

En disant ces mots, Mehpeyker observait du coin de l'œil la confusion d'Ali Bey et se rendait un compte exact des impressions qu'avaient produites ses paroles sur le cœur du jeune homme. Elle comprit que, dans cet état, elle pouvait faire naître en lui tous les sentiments qu'elle désirait, elle continua d'un ton triste, après une pause, comme si elle avait attendu une réponse :

— Si je suis un peu jolie, vous êtes beau comme un astre. Dans le cas où vous auriez de l'inclination pour moi, je pourrais peut-être tomber amoureuse de vous et je ne sais où cela nous mènerait ?

Ali Bey perdit toute sa présence d'esprit à cause de ce qu'il venait d'entendre, et, pour ne pas tomber, il s'appuya contre un arbre qui se trouvait près de lui. Il était pâle comme une statue de cire. Mehpeyker, après avoir, grâce à son coup d'œil pénétrant, passé en revue les divers sentiments dont le jeune homme était en ce moment le jouet, manifestait du repentir d'avoir proféré de telles paroles, tout en dissimulant habilement la joie secrète qu'elle éprouvait d'avoir fait comprendre son amour. Elle cherchait par ses regards et ses manières à provoquer une ré-

ponse favorable et parvint à tirer Ali Bey de son extase. Ses joues commencèrent peu à peu à se colorer et, comprimant son émotion, il dit d'une voix entrecoupée : « Je ne sais comment vous remercier... Aurais-je l'insigne bonheur de vous inspirer de la sympathie...Si cela était !... Oh ! vous êtes trop bonne... Si ce n'était même que de la raillerie, je m'y résignerais... »

Mehpeyker, qui aurait pu donner aux acteurs les plus habiles leçons dans l'art d'imiter les gestes interprètes de nos sentiments, répondit avec un sourire léger, mais amer, afin de cacher sous une gaieté feinte l'inquiétude de son âme :

— Les femmes reconnaissent leurs maîtres, elles n'osent jamais les railler. Leur devoir est de leur être agréables. vous avez pris ma phrase au mot et vous m'avez certainement taxée de naïveté de m'être imaginée que je vous avais inspiré un sentiment d'inclination, peut-être de l'amour ! Oui, je le sais, les hommes viennent ici pour se distraire et s'amusent aussi aux dépens des femmes qu'ils rencontrent. Pourquoi m'en formaliserai-je ? Vous ne faites que vous conformer à un ancien usage.

Ali Bey devint tout rouge de confusion et ses agitations intérieures rendirent à sa langue sa volubilité :

— Quelle inclination !... de quel amusement parlez-vous ?... depuis le jour où vous m'avez fait ce signe, je ne sais pas ce que je suis devenu. Hier, depuis le matin jusqu'au soir, j'ai arpenté ces lieux comme un insensé et j'ai passé deux nuits blanches... Eh ! quoi, vous me parlez de raillerie ?... Je vous aime comme un aveugle-né qui recouvre la vue à l'âge de vingt ans, contemple le monde et ses charmes sans nombre et adore le soleil, la lumière et tout ce qui l'entoure. Ah ! pardon, continua-t-il, après avoir regardé Mehpeyker, dont le visage restait impassible, pardon !... je vous irrite, je blesse votre dignité ?... Dieu m'est témoin que je ne sais pas ce que je dis. N'ayant point d'expérience, je n'ai pas un langage conforme à la si-

tuation. Pourquoi froncez-vous ainsi les sourcils ?... vous pâlissez... mais pourquoi m'avez-vous dit des paroles si amères ? Ah !...l'insomnie,l'émotion me rendent malade... J'étais pourtant venu dans l'espoir d'être consolé par une légère marque de votre bienveillance et vous, tout d'abord, vous m'avez reproché de vous avoir suivie et puis de m'être moqué de vous !

A peine a-t-il achevé que de douces larmes brillent comme des perles dans ses yeux et coulent le long de ses joues pâles pareilles à une étoile filante surprise par les rayons de l'aurore.

On vainc les violentes émotions par de violentes émotions. Mehpeyker ne l'ignorait pas. Elle savait également que les allusions augmentent la force des paroles même les plus insignifiantes. En conséquence, voyant que le cœur d'Ali Bey, par suite de l'émotion, en était réduit à l'état d'un métal fondu susceptible d'épouser la forme qu'on voudrait lui donner, elle prit un air mélancolique et, baissant les yeux comme si son esprit était en proie à un repentir mêlé de désir, elle dit, d'une voix triste :

— Oui, on est venu ici pour se débarrasser des poursuites de Monsieur; si l'on ne voulait pas lui parler, on pouvait très bien fermer les stores du coupé, je suppose. Si on désirait le fuir, n'aurait-on pas pu aller ailleurs ? Eh bien ! Monsieur, je me suis approchée de vous, vous êtes resté immobile et sans ouvrir la bouche : j'ai dû prendre la parole la première. Mes préambules n'étaient pas de votre goût, vous auriez voulu peut-être m'entendre dire immédiatement que j'étais éprise de vous ? On croirait vraiment que c'est aux femmes qu'est dévolu, par le temps qui court, le rôle de faire la cour aux hommes, qui, eux, auraient pour partage la timidité ! Peut-être aurais-je dû vous dire que je vous aimais à la folie et que vous n'aviez qu'à ordonner pour me voir à vos pieds ? Il me dit pour toute réponse que je me moque de lui et quand j'ai voulu plaisanter sur le même ton, il me fait des re-

proches de ce que je l'ai réprimandé ! C'est vraiment incroyable !

Ali Bey se préparait à la fin de chaque phrase à lui adresser tantôt des excuses et tantôt des prières. Mais, comme Mehpeyker avait tenu, pendant qu'elle parlait, les yeux baissés, le jeune homme n'avait pu ni faire remarquer ses gestes de supplication ni oser l'interrompre.

Après son discours, elle garda le silence pendant une ou deux minutes, comme si un combat intérieur se fût livré en elle. Tout à coup, elle jette sur le Bey un regard amoureux, et d'un mouvement passionné :

— Etes-vous satisfait ? dit-elle avec un abandon charmant, je vous ai ouvert mon cœur et dévoilé tout son contenu. Vous m'avez fait oublier la retenue de mon sexe, n'est-ce pas assez ? Faut-il le répéter encore ? Oui, je vous aime. Que faire ? je ne puis commander à mon cœur. Oui, je vous aime plus que ma dignité, plus que mon âme, plus que ma vie.

Et chaque fois qu'elle répétait « je vous aime » ses lèvres prenaient une teinte de tendresse mêlée de passion. Ali Bey était devenu presque fou de joie devant cette déclaration aussi inattendue qu'inespérée. Il reste cloué à sa place. Il est impossible de décrire les douces sensations éprouvées pour la première fois de sa vie par ce jeune cœur.

Après avoir repris ses sens, il donne un libre cours à tous les sentiments qui débordent de son âme pleine de reconnaissance et de joie de ce qu'il vient d'entendre. Il continue à parler avec beaucoup de feu et de poésie du bonheur et de l'amour qu'il ressentait.

Mehpeyker, qui avait conçu une violente passion pour lui, était au comble de ses vœux de voir son amour partagé et cette satisfaction donnait un nouvel éclat à sa jolie figure et à sa parole un nouveau charme, de sorte que, pendant près de deux heures, les deux amoureux, avec une grâce et une poésie dignes du concert des anges, se

communiquent leurs impressions réciproques, en un mot tout ce qu'un beau printemps, une nature des plus riantes, une solitude douce inspirent à deux cœurs épris l'un de l'autre. Ali Bey, dont l'amour naissant était aussi pur que son cœur, dissimulait ses sensations diverses sous des dehors poétiques pleins de naïveté ; tandis que la jeune femme se réjouissait déjà des plaisirs futurs qu'un amour partagé lui faisait entrevoir, sentiments qu'elle cachait très bien sous l'apparence de l'innocence. Elle ne cessait de répéter qu'à partir de ce moment elle jouirait enfin de la vie ; et lui, de son côté, exhalait ses vifs regrets des années passées sans elle. Pendant qu'ils étaient en train de faire de beaux projets pour cette existence pleine d'enchantements qui s'ouvrait devant eux, Ali Bey dit tout à coup d'un air sérieux :

— Pourquoi deux âmes sœurs seraient-elles obligées de vivre séparées l'une de l'autre ? Votre beauté est de celles qui rendent même les rois heureux. Si je ne puis faire votre bonheur, je tâcherai, à force d'amour et de soins, d'éloigner de vous tout sujet de tristesse. J'ai une mère ; elle est d'un naturel bon et doux. Elle vous respectera plus que moi-même. Si vous l'ordonnez, dès aujourd'hui même...

A ces paroles, Mehpeyker changea entièrement de contenance, et un air de découragement succéda à sa gaieté. Les gracieux sourires qui erraient sur ses lèvres furent remplacés par une contrainte visible.

— Nous avons commencé dès maintenant, dit-elle, en fixant tristement ses yeux sur le jeune homme, à penser à l'avenir. Ne vous bercez pas de cet espoir, un abîme m'empêche de m'unir à qui que ce soit. Si vous abordez de nouveau ce sujet, vous ne me reverrez plus.

Ce langage avait pour objet unique, ainsi qu'on le comprend, de couper court à tout projet de mariage dont la réalisation eût entraîné naturellement de tristes découvertes sur son passé. Ali Bey était loin de saisir le sens

caché de ces paroles. Ne pouvant trouver dans son esprit un motif plausible au refus qu'il venait d'essuyer de la part de la jeune femme, il se hasarda à relever la contradiction qu'il remarquait avec ses assurances de tout à l'heure et demanda la cause de son refus d'accepter une proposition des plus légitimes, tout en la priant de lui faire connaître l'abîme qui empêcherait leur union.

— Ah ! dit-elle, d'un air narquois, vous me faites l'effet d'un juge d'instruction; si j'avais pu le supposer, je n'aurais jamais oser vous adresser la parole.

Ali Bey, dont l'esprit était occupé par mille pensées contradictoires, ne put, malgré toute son intelligence, comprendre la portée de ces mots et répliqua de la façon la plus ingénue qu'il n'était pas juge d'instruction, mais bien fonctionnaire à la Sublime-Porte. Cette réponse naïve fit rire la jeune femme qui répondit :

— Est-ce qu'il est d'usage à la Sublime-Porte de chercher à savoir les secrets de tout le monde ? J'avais toujours entendu dire qu'il était de bon ton, parmi les fonctionnaires de la Porte, de savoir garder un secret et de ne jamais demander à quelqu'un des confidences. Suis-je, par hasard, mal renseignée ?

Cette clarté de langage ne laissait aucun doute sur le but auquel elle visait. Ali Bey rougit beaucoup de se voir réduit à prendre des leçons de politesse d'une femme de son âge. D'un autre côté, il était satisfait de découvrir chez elle cette intelligence et cette finesse qu'il aimait. Cette pensée ne fit qu'augmenter son amour et aiguiser ses désirs et il se contenta de dire qu'il était son esclave soumis et qu'elle n'avait qu'à ordonner.

Quant à elle, ne voulant pas le laisser dans un état de découragement, elle reprit ses airs de jeune fille et dit d'une voix mielleuse :

— Pourquoi êtes-vous devenu triste ? Pourquoi vous dites-vous soumis à mes ordres ? Comment une femme vaincue par l'amour pourrait-elle avoir des ordres à

donner ? Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne plus me faire la proposition de tout à l'heure; pour le reste, c'est moi qui me soumets à vos ordres.

Ces paroles furent accompagnées du regard le plus éloquent et le plus expressif. Mais le jeune homme n'a aucune expérience des choses de l'amour, aussi n'attribue-t-il ces derniers mots qu'à une simple politesse.

— Mon vœu le plus ardent, répondit-il, est que vous veniez souvent ici, je me contenterai de l'honneur de vous voir et de causer avec vous.

Cela faisait voir d'une façon évidente sa naïveté et son innocence.

— Vous exigez beaucoup, répliqua-t-elle avec un air moqueur, mais puis-je faire autrement que d'accomplir votre désir ? Comme heureusement l'usage permet de venir en ces lieux, personne ne peut nous en faire un crime. J'aime à espérer que nous aurons l'occasion de causer et de nous divertir comme frère et sœur.

Puis alléguant l'heure avancée, elle prit congé de la manière la plus tendre.

Retournée à sa voiture, elle songea, eu égard à l'innocence du Bey, aux difficultés qu'elle rencontrerait pour lui faire comprendre son désir ; mais, sûre des séductions de sa beauté et de son expérience consommée, elle rentra, la joie dans l'âme, à son yali (1), se disant que l'intimité qui s'établirait entre eux finirait par lui fournir certainement l'occasion d'atteindre son but. Quant à Ali Bey, il suivit d'un regard mêlé de tristesse et d'admiration l'équipage qui emportait sa bien-aimée, comme un philosophe qui se retourne perdu dans la contemplation de sa vie passée. Lorsque la voiture disparut, toutes sortes de conjectures assiégèrent son esprit sur le refus de la jeune femme. Il l'attribua tout d'abord à son peu d'affection pour lui, mais, se rappelant ses doux propos et ses tendres procédés, il ne put

(1) Maison de campagne située au bord de la mer, principalement au Bosphore.

admettre une pareille supposition. En effet, comment une femme qui ne sentirait pour lui aucune sympathie pourrait-elle bien causer longuement avec lui après l'avoir rencontré deux fois sur une promenade publique? La pensée d'un rival traversa un moment son esprit et y fit naître de la colère et de la jalousie, mais elle se dissipa bientôt au souvenir de la bienveillance spéciale dont il avait été l'objet. Un cœur qui aime déjà a-t-il besoin de chercher de nouvelles amours? En un mot, de quelque côté qu'il dirigeât ses investigations, il ne parvint point à trouver la clef de l'énigme. Toutefois, la conclusion qu'il tira de tant de réflexions fut de croire que le refus en question était une réserve dictée par la pudeur pour effacer la familiarité légère à laquelle elle s'était laissé entraîner pendant sa conversation. Il rentra, de son côté, à la maison, dans le ferme espoir d'arriver un jour au résultat désiré et se jeta dans les bras de sa mère avec cette effusion et cet empressement qu'elle ne lui connaissait plus depuis la mort de son père.

Il est étrange que l'homme, quelque jeune, quelque inexpérimenté et quelque timide qu'il soit, passe immédiatement de l'enfance à la virilité quand il a un secret, quand il a un objet qui le préoccupe. Il découvre en lui des facultés qu'il ne se connaissait pas, il veut se mêler de tout. C'est ainsi qu'Ali Bey, à partir de sa liaison avec Mehpeyker, commença à administrer ses biens et à s'occuper de ses affaires de bureau avec une attention et une prévoyance dignes d'un homme d'expérience. Il passait ses jours de congé dans une douce intimité et un tête-à-tête charmant avec l'objet de sa flamme dont la nuit l'image lumineuse éclairait ses pensées. Son amour et l'espoir d'une union prochaine lui donnaient une force nouvelle pour la continuation de ses devoirs de fonctionnaire. Lui qui ne se souciait pas le moins du monde de son avancement et de son avenir se voyait l'objet de toutes

sortes d'honneurs. Grades, décorations, augmentation d'appointements, tout lui venait à la fois. Sa mère, à qui un sourire de lui causait plus de joie que la vie même et qui croyait que la grandeur consistait dans la promotion au service de l'État, était au comble du bonheur de voir son enfant content et assidu et surtout en voie d'avancement.

D'autre part, chaque rencontre des deux amoureux ne faisait qu'accroître leur amour, et il leur arrivait de passer des journées entières côte à côte et dans une contemplation aussi admirative qu'innocente. La jeune femme travaillait, par de naïves légèretés et des manières pleines de grâce et de volupté, à faire partager au Bey ses sentiments. Quant à lui, il attribuait tout cela à leur grande intimité et espérait fortement posséder dans un avenir prochain et à jamais celle qu'il aimait.

Jusqu'alors, les rapports d'Ali Bey avec ses collègues de bureau n'avaient point dépassé les limites d'une simple politesse ; mais, depuis son amour, des changements notables s'étaient produits dans son caractère, et il eut le désir de trouver un confident à qui il pût ouvrir son cœur. Après de longues recherches, il jeta les yeux sur Atif Bey, du même âge, et, jusqu'à un certain point, du même caractère que lui. Les deux jeunes gens passaient tout leur temps ensemble et, tous les deux jours, ils se réunissaient à tour de rôle, dans leurs maisons respectives. Pourtant, malgré la grande intimité qui s'était établie entre eux, Ali Bey, qui disait tous ses secrets à son ami et le retenait jusqu'au matin pour lui raconter les moindres incidents et les détails les plus insignifiants de son amour, non seulement ne lui avait jamais montré Mehpeyker, mais il n'avait pas même prononcé son nom devant lui. Sa grande réserve à cet égard provenait uniquement de sa profonde conviction de la pureté de sa bien-aimée, et Atif, qui connaissait les projets de mariage de son ami, trouvait naturelle et juste sa manière d'agir. Or, un dimanche,

les deux amis se rencontrèrent comme d'habitude. Atif exprima le désir d'aller à Tchamlidja et pria son ami de l'accompagner; mais Ali Bey s'excusa, disant qu'il avait son rendez-vous, tout en promettant toutefois de le rejoindre vers les cinq heures. Mehpeyker s'était rendue avant lui au lieu indiqué et avait pris place sur le gazon vert, sous l'ombre du platane qui avait reçu leurs premiers aveux d'amour. Les deux amoureux, après s'être communiqué pendant des heures entières leurs peines et leurs impressions de la cruelle séparation qui avait duré un jour et deux nuits, entrèrent dans des dissertations sur l'amour d'une façon si sublime que les penseurs les plus profonds n'auraient pas manqué d'y trouver des conceptions nouvelles et originales. Comme toujours, les arguments de Mehpeyker concluaient à des plaisirs sensuels mal dissimulés, tandis que les vues d'Ali Bey tendaient vers l'idéal. Sur les cinq heures, se rappelant sa promesse, il demanda, avec beaucoup de regret, la permission d'aller trouver son ami. La jeune femme fit de doux reproches, attribuant sa conduite à la diminution de son affection, mais, après avoir reçu force assurances du contraire, elle accorda l'autorisation demandée. Tout en se voyant obligé de ne pas manquer à sa parole, le jeune homme ne pouvait se faire facilement à l'idée de passer la moitié de sa journée loin d'elle. Aussi la suppliait-il avec beaucoup d'instances de se diriger vers la fontaine, afin qu'il pût la voir de temps en temps, ne fût-ce que de loin. Elle accéda à sa prière et promit de s'y rendre, seulement quelques minutes plus tard, afin de ne pas donner lieu aux pensées malveillantes des curieux.

Après avoir tristement pris congé, Ali Bey alla s'installer à la place convenue. Son ami n'avait pas encore paru. Quelques personnes étaient assises à proximité de lui. Un monsieur brun frisant la quarantaine, à l'air intelligent et énergique, qui se trouvait dans le groupe,

égayait la conversation par des anecdotes et des bons mots. Le jeune homme, qui avait un vrai culte pour les gens spirituels, admirait l'éloquence de l'inconnu, et, bien qu'il ne vît aucune figure de connaissance parmi les membres de ce petit cercle, il cherchait un prétexte pour prendre part à leur conversation. A ce moment-là, quelques voitures s'arrêtèrent à une certaine distance d'eux ; ils commencèrent à adresser indirectement aux femmes qui s'y trouvaient des paroles galantes. Le Bey était, il est vrai, grand admirateur du beau sexe, mais importuner par des paroles inconvenantes des femmes qu'on ne connaît pas répugnait souverainement à son caractère. Aussi la conduite de ses voisins changea-t-elle toute sa bienveillance à leur égard en un véritable mépris ; si bien qu'il regretta beaucoup d'avoir choisi cet endroit comme lieu de rendez-vous avec son ami et comme poste d'observation pour voir sa bien-aimée.

Pendant que ce voisinage le mettait au supplice et que l'attente augmentait ses tortures, l'équipage de Mehpeyker apparut. A cette vue, il oublia tout. Il fixa ses regards sur la voiture. A peine fut-elle arrivée près de la fontaine, et avant que le Bey eût eu le temps de regarder celle qu'il aimait, l'homme brun du cercle voisin se leva précipitamment et, s'approchant avec un salut très familier, d'un air sûr et naturel, demanda à Mehpeyker un rendez-vous pour le soir même. Celle-ci referma vite les stores et se fit conduire au trot.

A ce spectacle, tout le sang du jeune homme refluant au cœur faillit l'étouffer. L'insulte grossière dont venait d'être l'objet la femme qu'il adorait et dont il pensait faire, dans sa naïve croyance, la compagne de sa vie, le mit hors de lui-même. Ahuri et indécis, il se leva et, croisant les bras, toisa son ennemi d'un regard sauvage.

L'inconnu retourna près de ses camarades sans se soucier aucunement de la conduite de la jeune femme à son égard et leur dit :

— Il paraît que la belle se fait entretenir par quelque riche dandy.

Ali Bey lui coupant la parole :

— Très curieux, dit-il, les habitants de Constantinople font revivre la mémoire des anciens mercenaires, ils empêcheraient par leur conduite extravagante les femmes de sortir !

Sa voix avait une violence telle que les spectateurs de cette scène se retournèrent involontairement vers lui.

Le personnage qui avait agi avec la familiarité que nous savons répondait au nom de Messoud Effendi. Il répliqua aussitôt :

— Plus curieux encore un jeune homme de vingt ans qui se constitue le défenseur de la morale.

— Seriez-vous content si cette femme était de votre famille et que quelqu'un se permît de la traiter de la sorte ?

— On dirait qu'elle est votre parente !

— Si elle l'était, par exemple ?

— La noblesse est empreinte sur votre figure, je ne puis que le regretter.

— Que voulez-vous dire ? Est-ce que vous croyez cette femme malhonnête ?

— Je n'ai pas l'habitude de répondre aux questions qui me sont faites sur un ton de commandement.

La conversation allait prendre une tournure plus violente encore quand Atif Bey parut. Un ami qui se trouvait là l'avait mis en deux mots au courant de la chose.

— Que fais-tu, mon oncle ? dit-il s'approchant vivement de Messoud Effendi.

— Demande-le à ce monsieur : j'ai parlé à une femme, il voudrait me couper la langue, s'il le pouvait.

— Ali Bey est un jeune homme très poli, c'est lui dont je te faisais toujours les éloges. Nous nous aimons comme deux frères.

— Bravo ! le beau choix que tu as fait ! S'il se mêle aussi de tes affaires tu n'auras qu'à te louer de son amitié.

Voyant que tous ses efforts restaient sans résultat pour décider son oncle à une réconciliation, il s'approcha d'Ali Bey et parvint à l'éloigner du groupe dont les rires l'accompagnaient. Il réussit à calmer son ami et dit finalement :

— Cher ami, au bout du compte, quel mal y a-t-il? Quelqu'un s'est adressé à une femme. Qu'est-ce que cela nous fait ? Sommes-nous professeurs de morale ou bien agents de police ?

— Que me dis-tu là? s'écria Ali Bey devenant pourpre de colère, cette femme c'est elle... as-tu compris ? Et quelle insolente familiarité ! Comme s'il s'adressait à son ancienne maîtresse ! Tu me comprends à présent, n'est-ce pas ?

Sa fureur se tournait contre Atif Bey comme s'il eût été coupable de l'acte dont il se plaignait. Celui-ci aimait sincèrement son ami et connaissait son amour. Il l'excusa donc de son injuste emportement et voulut lui démontrer que son oncle ne manquait pas de savoir-vivre et que s'il avait connu sa liaison avec cette personne, certainement il ne l'aurait pas même regardée du coin de l'œil. Ces paroles ne firent qu'augmenter la colère d'Ali Bey.

— Un drôle de savoir-vivre, répliqua-t-il, j'ai demandé si la femme était malhonnête, il n'a pas même voulu répondre à cette question.

Sa voix tremblait et les larmes voilaient ses yeux. Atif Bey était d'autant plus affligé de la douleur de son ami que son parent en était l'auteur; mais, décidé fermement à les réconcilier, il s'en alla, lui promettant de satisfaire sa curiosité bien légitime. Le dialogue suivant s'engagea entre son oncle et lui :

— Cher oncle, pourquoi as-tu traité Ali Bey de la sorte? Tu aurais dû lui pardonner, même s'il t'a dit quelque chose de dur. N'as-tu pas remarqué son état ? Il est

comme fou tant il aime la femme à laquelle tu t'es adressé.

— Qu'est-ce que cela me fait, s'il l'aime ? Dans le monde, est-ce qu'il n'y a que lui qui aime ? Est-ce qu'il voudrait, par hasard, arracher les yeux à quiconque regarde cette femme ?

— Mais, tu ne me comprends pas ; il l'aime plus que son bonheur, plus que sa vie et il est prêt à l'épouser.

— L'épouser ! Ton jeune ami fait vraiment bon marché de son honneur !

— Il est de ceux qui meurent pour l'honneur.

— S'il en est ainsi, il est fou.

— Pourquoi ?

— Est-ce qu'il n'a jusqu'à présent fréquenté personne ? Est-ce qu'il n'a jamais couru après les femmes ? Est-ce qu'on peut prendre une décision aussi grave sans se renseigner sur la personne dont on voudrait faire sa femme ?

— Eh bien ! S'il se renseignait, qu'apprendrait-il ?

— Il apprendrait que sa belle fiancée est une courtisane que tout Constantinople connaît.

L'ahurissement d'Atif Bey n'eut plus de bornes. Pour toute réponse, il bégaya ces mots :

— Que faut-il faire ?

Messoud Effendi était un homme d'expérience. Ayant été mêlé à toutes sortes d'événements et d'intrigues, il connaissait tous les côtés de la vie sociale. Une de ses qualités consistait à secourir les personnes dont la naïveté et la bonne foi étaient exploitées indignement, fût-ce contre la volonté des victimes elles-mêmes. Après s'être fait donner par son neveu tous les éclaircissements possibles sur l'intelligence, la bonne conduite, la moralité et l'ignorance en matière de femmes de son ami :

— Je sais, dit-il résolument, ce qu'il faut faire.

Et, prenant le bras de son neveu, il l'entraîna vers Ali Bey. Celui-ci, voyant que son ami était accompagné de l'homme qu'il détestait à présent de toute la force de son âme, sentit les plaies de son cœur se rouvrir et se prépara

à l'attaque. Mais Messoud Effendi, en homme habitué à de semblables scènes, aborda le jeune homme de son air le plus aimable et, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche :

— Monsieur, dit-il, veuillez bien excuser les torts que j'ai eus envers vous sans vous connaître.

Ali Bey dut accueillir ces paroles avec la politesse qui le caractérisait.

— Je viens, continua Messoud Effendi, vous prier d'excuser mes torts de tout à l'heure ; mais je regrette d'être obligé d'en commettre de plus grands encore. Toutefois, j'aime à espérer que vous me saurez gré de mes bonnes intentions.

Comme Ali Bey le pressait de s'expliquer clairement :

— Je viens d'apprendre par Atif, poursuivit-il, que vous aimez la femme à laquelle j'ai adressé la parole ; il n'y a là rien d'étonnant, dans la jeunesse cela arrive à tout le monde. Mais, ce qui m'a surpris, c'est que vous l'aimiez sincèrement et que vous ayez même des intentions sur elle.

A ces mots, Ali Bey toisa avec mépris Atif, comme pour lui reprocher sa coupable indiscrétion, et, s'adressant à Messoud Effendi :

— Que vous importe ? répondit-il avec colère et prêt à saisir l'occasion qui s'offrait à lui de donner à son interlocuteur la leçon qu'il avait méritée.

Pourtant Messoud Effendi lui coupant la parole :

— Permettez, dit-il, tout honnête homme a des devoirs à remplir envers ses semblables. Vous pouvez vous amuser avec cette femme autant que vous voudrez, personne ne vous en fera un crime. Mais, si vous avez d'autres vues, vous nuirez à votre propre honneur. Ne vous impatientez pas. Permettez-moi de finir, et puis faites et agissez comme vous l'entendrez. Cette femme s'appelle Mehpeyker et elle demeure dans le yali de couleur rose du fond de la baie... n'est-ce pas ? Demandez à tous ceux qui sont au

courant des plaisirs de Constantinople, demandez à Atif, ici présent, si vous avez confiance en lui. Il pourra vous renseigner là-dessus. Mehpeyker est une courtisane tellement célèbre que, parmi les jeunes gens élégants, vous êtes peut-être le seul qui n'ayez pas encore obtenu ses faveurs.

De son côté, Atif Bey confirma en tous points les assertions de son oncle, et exprima ses regrets des tortures causées à son ami par une créature de cette espèce dont, moyennant quelques livres, le premier venu pouvait faire la connaissance intime. Ali Bey savait par expérience que son camarade ne mentait jamais, aussi ne put-il s'empêcher, malgré son désir de mettre en doute les assertions de Messoud Effendi, de conclure formellement à la perfidie de Mehpeyker. Cette terrible et poignante vérité qui le frappait comme un coup de massue mit le plus grand désordre dans son âme ; toutefois, pour ne pas entendre des conseils qu'il lui eût été impossible de suivre, il fit un grand effort pour cacher ses sentiments. Par une indifférence étudiée, il fit entendre que sa passion pour elle provenait uniquement de sa croyance en sa vertu et qu'une fois l'erreur constatée, son amour se réduisait naturellement à néant. Ayant pu maintenir la conversation sur ce terrain pendant un quart d'heure, il passa à des généralités.

Quel étrange défaut a l'homme de s'abaisser à l'hypocrisie par fausse honte ? Quelle bizarrerie humaine que de recourir à des sophismes brillants, pour faire accroire à son interlocuteur les mensonges qu'on tisse et auxquels on a l'air quelquefois de croire soi-même ! Cette idée paraît invraisemblable, mais si chacun consultait sa conscience, il serait obligé d'avouer que cet état, dont on se rend difficilement compte, est une vérité indéniable. Ainsi, Ali Bey, honteux en présence de son ami intime et mu en même temps par un sentiment d'orgueil devant un homme qu'il voyait pour la première fois, s'était, afin de pouvoir mieux

faire goûter ses affirmations mensongères, tellement écarté de la vérité, que, par suite de l'habileté de ses sophismes, il s'était lui-même convaincu du dépérissement de son amour pour Mehpeyker.

Comme Atif Bey devait passer la journée avec lui, il importait qu'il fût entièrement persuadé de l'absence de toute affection. Il se voyait donc obligé de trouver à chaque instant des preuves à l'appui de ses dires. Sa propre conviction dans l'inanité de son amour augmentait au fur et à mesure que son esprit et son langage prenaient une autre direction. Vers le soir, les deux amis se séparèrent. Atif rejoignit Messoud Effendi et Ali se dirigea seul vers sa maison. La fatigue de l'esprit et la perplexité de conscience étaient telles chez ce dernier qu'il paraissait être privé de tout sentiment. Il marchait d'un pas chancelant. Atif, qui n'avait jamais eu de liaisons sérieuses, était sûr de la résolution prise par son ami de couper court à son roman avec Mehpeyker. Mais, Messoud Effendi ne cessait de lui faire part de sa méfiance et répétait que l'amour peut venir à l'improviste, mais qu'il ne s'en va pas de même.

A son retour Ali Bey fut assailli par les questions inquiètes de sa mère, qui avait remarqué la tristesse peinte sur son visage. Alléguant les fatigues de sa promenade, il put la tranquilliser et se retira de bonne heure dans sa chambre sous prétexte de se reposer.

La nuit était triste et noire. Les étoiles se montraient de temps en temps à travers les nuages qui couvraient le ciel. En regardant les arbres qu'on distinguait à peine dans l'obscurité profonde, on aurait dit que le jardin était rempli d'ombres lugubres.

La nuit, toute maladie augmente naturellement. L'amour est une maladie difficile à guérir. Celui d'Ali Bey ayant pris une nouvelle consistance à la suite de son désespoir se trouvait dans la période la plus aiguë. La majesté de la solitude amena un abattement tant physique

que moral dans tout son être. Des cauchemars le harcelaient. D'un autre côté, l'image de Mehpeyker ne cessait comme un démon déguisé en ange d'attaquer sa conscience. Le malheureux aurait consenti à donner quelques années de sa vie pour recouvrer sa tranquillité passée.

Hélas ! loin de le calmer, le désir même du repos ne produisait d'autre effet que celui d'augmenter la violence des émotions de son cœur. A force de disséquer ses sentiments, il arriva à la complète conviction que sa blessure d'amour était trop profonde et trop large pour être guérie par sa persistance à vouloir donner un autre cours à ses idées. Tout en sachant pertinemment que Mehpeyker était indigne non seulement d'amour, mais même d'un tendre regard, il n'en continuait pas moins à l'aimer jusqu'à lui pardonner tout son passé et à lui sacrifier sa vie, même son honneur... Il ne pouvait s'empêcher de repasser dans sa tête tous les projets sauvages et toutes les idées noires qui l'assiégeaient.

Il était, tour à tour, décidé à tuer Mehpeyker pour avoir eu l'audace de nouer connaissance avec lui malgré son manque de vertu et surtout pour n'avoir pas su la conserver pour lui, ou bien ceux qui avaient usurpé le bonheur qu'il s'était créé dans son imagination ; enfin, croyant ne pouvoir trouver aucun goût à la vie sans Mehpeyker, il voulait se suicider. Toutefois, il ne pouvait se résoudre à rien, trouvant ses projets ou impossibles, ou inutiles. A la suite des souffrances qu'il ressentait dans son cerveau, dans ses nerfs et dans son cœur, tantôt il devenait froid comme la glace, et tantôt il tremblait, puis une fièvre ardente s'emparait de lui et la sueur inondait son corps. Toutes les fois qu'il lui arrivait de s'endormir, il s'éveillait en sursaut poursuivi par d'horribles cauchemars, et il s'imaginait en ouvrant les yeux que ses visions prenaient des formes et se dressaient devant lui.

Il était habitué depuis quelque temps à l'amour et

commençait à trouver un charme dans ses douleurs. Mais le désespoir et la jalousie ne convenant pas à sa nature, il lui était impossible de s'accoutumer à ces deux sentiments douloureux. Ces accablantes tribulations ne finirent pas cette nuit-là. Chaque fois qu'il se retirait dans sa chambre, ses souffrances se renouvelaient sous une autre forme et d'une façon plus violente encore.

Les perplexités et les tourments du jeune homme portaient leurs traces sur sa figure, et les insomnies de plusieurs nuits avaient fini par faire de lui un cadavre ambulant.

Cependant, pour ne pas causer d'inquiétude à sa mère et ne pas être taxé de sentimentalisme par son camarade, il tâchait, à la maison, à son bureau, d'être gai et réussissait ainsi à tromper une femme simple et un jeune homme peu perspicace et à leur cacher sa tristesse. Son plus grand désir était alors de se trouver aussi souvent que possible avec Atif Bey. Car, étant obligé, dans sa compagnie, d'occuper constamment son esprit pour pouvoir dissimuler sa grande douleur, il lui arrivait quelquefois de ne pas y penser.

Le seul espoir qui lui restait, c'était de voir Mehpeyker et de rompre avec elle par une violente querelle. Le malheureux se faisait ce raisonnement : « Si elle ment, son mensonge, si elle avoue, son impudence me dégoûtera d'elle tout en détruisant mon amour. »

Comment pouvait-il prévoir que la vipère qui s'était enroulée autour de son cœur n'était pas de nature à lâcher prise par la colère ou le mépris ? Ayant découvert la vérité un dimanche, il était forcé d'attendre jusqu'au vendredi pour la voir. Les jours lui paraissaient comme des siècles et ne manquaient pas d'augmenter ses angoisses.

KÉMAL BEY.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Frédéric Lachèvre : *Le libertinage au XVIIe siècle. Mélanges*, 1 vol., Champion. — Jacques Boulenger :... *Mais l'Art est difficile*, 1 vol., Plon-Nourrit. — Pierre Lièvre : *Esquisses critiques*, 1 vol., Renaissance du Livre. — Fernand Vanderem : *Le Miroir des Lettres, première et deuxième séries*, 2 vol., Flammarion. — *Pages choisies* de Romain Rolland *avec une introduction et des notes*, par Marcel Martinet, 1 vol., Ollendorff. — *Les Propos d'Alain*, 2 vol., « Nouvelle Revue Française ». — L. Joliet : *Précis illustré de la Littérature Française*, 1 vol., A. Colin.

Dans ce volume de **Mélanges**, de cette très curieuse série d'études sur le libertinage au XVIIe siècle M. Frédéric Lachèvre nous apporte de nouveaux documents inédits sur une période encore fort peu connue de notre histoire littéraire et sociale. Dans le premier chapitre M. Lachèvre, d'après des recherches aux Archives nationales, nous donne une vie exacte, ce que personne n'avait encore pu faire, de Geoffroy Vallée, l'auteur de « *la Béatitude des chrestiens ou le Fléo de la Foy* », ouvrage pour lequel le grand-oncle de Desbarraux « l'illustre Débauché » fut condamné au bûcher en 1574.

Contrairement à l'opinion de M. Gustave Brunet, dernier éditeur de *la Béatitude*..., elle n'est, écrit M. Lachèvre, ni incohérente, ni obscure et n'a rien d'un galimatias.

Geoffroy Vallée est un déiste, adversaire des religions révélées : « il n'admet comme seule croyance que celle qui est « engendrée » par la raison ; il est en avance de deux siècles et demi. Il forme le premier anneau de la chaîne qui, passant par les libertins du XVIIe siècle, aboutira à Voltaire et à Diderot.

La Béatitude des chrestiens, continue M. Lachèvre, semble la préface tout indiquée à mettre en tête des *Quatrains du Déiste* (1), répandus sous le manteau moins d'un demi-siècle après (1622), afin de saper les bases de l'Eglise et de la monarchie.

On lira dans le livre de M. Lachèvre le procès et le supplice de Geoffroy Vallée ; je voudrais seulement donner ici quelques ex-

(1) Voir, dans ce même volume de *Mélanges*, une étude sur Claude Bellurgey, bourguignon, auteur présumé des *Quatrains du Deiste*, 1619.

traits de la *Béatitude* (dont les *Mélanges* de M. Lachèvre ne répandront pas le texte, puisque tirés à 227 exemplaires).

Geoffroy Vallée prête ses convictions au « Vray Catholique ou Universel », puis, se servant de cette pierre de touche, il examine successivement la croyance du papiste, celle des deux grandes sectes de la religion réformée : huguenots et anabaptistes, et passe ensuite aux opinions des libertins et des athéistes. Sa conclusion a pour titre : *Qui est en crainte, quelque crainte que ce soit, ne peut être heureux.*

Parlant de la croyance par la foi ou par la peur :

Cette croyance-là est très misérable ; d'elle viennent tous les maux que nous avons eus jamais, qui ont été auparavant et qui seront ; elle est la source de toute abomination. Et l'homme par cette croyance-là est toujours entretenu et nourri en ignorance et est ainsi rendu grosse bête ; vécût-il mille ans en s'appuyant sur le grand et le petit « credo », ou sur telle croyance, il ne saura jamais rien.

Le Papiste :

La croyance que le Papiste dit avoir est proférée et débitée comme le pourrait faire un Perroquet, elle le rend craintif et poltron dès le berceau sans que jamais il entende ni qu'on lui fasse entendre ce que c'est que la croyance, car la peur qu'il a d'être promptement brûlé et la crainte d'être damné après la mort, s'il ne dit qu'il croit en Dieu (comme il a été instruit par ses père et mère), lui fait penser que le plus grand mal qui soit au monde c'est de ne point croire en Dieu....
Il ne peut être plus misérable ou plus damné qu'il n'est, privé qu'il est d'intelligence, de raison, de justice, de vérité et de fraternité ; et il se peut dire une parfaite bête, et ne savoir nulle chose, ayant la compréhension de Dieu tellement assujettie à la crainte et à la peur, d'autant qu'à force de craindre Dieu l'homme en perd le discernement et il ne lui reste que cette compréhension bestiale et terre à terre commune à la bête et qui le fera toujours demeurer tel : colère, fou, méchant et malheureux.

A propos du Huguenot, dont la croyance « ne le rend pas aussi bête que le Papiste », toutes les religions, dit-il, « au lieu de donner la vraie connaissance de Dieu, la font perdre complètement ».

Et on peut dire que l'homme est en Enfer sur terre, d'autant qu'il n'y a de damnation que d'être privé de ce savoir et discernement ; or, celui qui croit et a la foi ne pourra jamais avoir ce savoir et ce discernement, s'il s'arrête à sa croyance et à sa foi, mais qu'il tende par toutes

voies et sciences à ce savoir, parce que toutes les sciences n'existent que pour cette connaissance, et cette science-là qui se nomme Sagesse (sapience) qu'il est impossible d'avoir par la crainte et par la foi.

Le libertin peut tomber en plus mauvais état que tous les autres susdits (Papistes, Huguenots, Anabaptistes) encore que le Papiste soit tout à fait bête (comme il a déjà été dit).

Car le Papiste est si bête, qu'il dit et écrit que le bien soit mal, et le mal, bien, ce que ne fait pas le Libertin, car il s'émancipe pour avoir le bien, mais il ne le veut que pour lui, ne le pouvant prendre en Dieu parce qu'il en doute. Aussi toutes les religions ont tendu à enlever à l'homme la félicité du corps pour la mettre en Dieu, afin de rendre l'homme toujours plus misérable et que le meilleur de l'existence soit pour ceux qui ont inventé les religions ou pour ceux qui les maintiennent.

L'Athéiste est « de croyance contraire aux autres, et toutefois il croit, mais c'est qu'il n'y a pas de Dieu ».

Il sera toujours en perpétuel tourment jusqu'à ce qu'il sache véritablement (et pas qu'il croie) s'il y a un Dieu ou s'il n'y en a point, car le savoir il ne l'a pas, et toutefois sa bouche profère qu'il n'y a point de Dieu, mais sa conscience l'accuse...

Médite jour et nuit, conclut-il, et contemple ce qu'il en est de l'Eternel et de l'homme.

Car l'homme est la connaissance, les commandements de la Loi, et il se trouvera être cette Loi, quand il recouvrera la raison, la justice, la vérité et la fraternité que l'on lui a fait perdre dès la mamelle par la crainte et par la peur de Dieu dont il a été nourri qui lui ôtent le désœuvrement...

Et cette phrase qui résume plus synthétiquement la doctrine de Vallée : « Je suis certain qu'il n'y a pas si beau croyant qui ne renonçât avec plaisir à « je crois » pour dire « je sais »...d'autant que « comprendre et savoir sont toute la consolation, le bonheur et le repos de l'homme... »

Ces conclusions singulièrement audacieuses, qui pourraient être signées par les philosophes du XVIIIe siècle, ne laissent supposer, observe M. Lachèvre, aucun grain de folie chez leur auteur.

A côté de cette étude, il faut signaler dans le livre de M. Lachèvre un chapitre sur *Une victime de Henri IV : Le comte de Beaumont et Mlle de la Haye, 1607*, et les derniers : *Un libertin critique littéraire : Charles de Besançon et la Satyre du*

Temps, 1622. — *Liguières l'Athée de Senlis et la Lonchault.*

§

M. Jacques Boulenger réunit en volumes ses chroniques de l'*Opinion* sous ce titre : ... **Mais l'Art est difficile**. Ce n'est pas, nous dit une « prière d'insérer » glissée dans le volume et sans doute rédigée par l'auteur, — que « la critique soit aisée », et la preuve, c'est que « si notre époque compte une quantité de romanciers, de poètes et de dramaturges de grand talent, elle compte fort peu de critiques dignes de ce nom ».

Est-il vrai, ainsi qu'on le demandait récemment en une enquête dans les « Marges », que nous ne possédons que de « la poussière de critique » ? Peut-être n'est ce qu'une apparence, la critique étant moins spécialisée que jadis.

En tête de ce volume de M. Jacques Boulenger je trouve une très curieuse étude sur l'esthétique de la présente société française. Jusqu'ici, écrit-il, les historiens de la littérature ont classé les œuvres, non pas selon leur importance sociale, mais selon leur valeur esthétique et philosophique absolue : si bien que l'histoire de la littérature est assez semblable à une histoire du monde qui ne serait que celle des grands hommes.

On la renouvellerait, pense-t-il, si on rangeait les œuvres selon leurs succès, considérant non plus les dates auxquelles les livres ont été composés, mais les dates auxquelles, ils ont commencé à exercer de l'influence. Les romans et les essais de Stendhal, par exemple, sont restés ignorés jusqu'à la troisième république :

Ce n'est donc pas à propos du romantisme qu'il faudrait citer *le Rouge et le Noir* ou *la Chartreuse de Parme*, mais lorsqu'on en viendrait à l'époque de leur réédition.

Il suffirait, quand on en viendrait à la restauration, « de nommer Henri Beyle (à cause de *Racine et Shakespeare*), à côté d'Hyacinthe de Latouche, mais il conviendrait de parler longuement du vicomte d'Arlincourt, et Musset devrait se contenter de deux pages quand il en faudrait cinquante à Béranger.

Ce serait un curieux renversement des valeurs :

Cette société classique même, que nous supposons nourrie de ses grands écrivains, ce n'était rien moins que La Fontaine, Racine ou Bossuet qu'elle lisait, mais l'immense amas des récits héroïques, galants, chevaleresques, bergers merveilleux de d'Urfé, de Scudéry, des Gombaud, des La Calprenède, des abbés Prévost, etc.

Ses œuvres que nous jugeons les plus admirables ne sont pas celles qui ont été les plus admirées : Bossuet n'a vù que trois éditions de son *Discours sur l'histoire universelle*. *Timocrate* de Thomas Corneille a été représenté quatre-vingts fois de suite quand *Andromaque*, le plus grand succès de Racine, ne le fut que vingt-sept fois, etc.

Ce qui prouve que les valeurs littéraires sont instables et en perpétuelle fusion. Notre jugement actuel sur la littérature du XVIIe siècle diffère de l'opinion des contemporains ; mais il ne faudrait pas croire que notre jugement actuel soit définitif : on ne juge que d'après la sensibilité du moment et nul ne peut dire quels seront les grands écrivains qui seront choisis demain dans le palmarès des siècles passés.

Analysant le *Belphégor* de M. Julien Benda, M. Boulenger conclut que l'esthétique de la présente société française, c'est le romantisme, et même le sur-romantisme. M. Benda nous appelle *alexandrins* et s'applique à marquer les différences de l'esthétique romantique et de notre esthétique bergsonienne. Et M. Benda pense que nous ne sortirons jamais de ce « marais romantique ». M. Boulenger croit qu'il a tort. Il semble, écrit-il, que le goût pour la critique, pour la pensée ait quelque regain et, en somme :

C'était avant la guerre que les « alexandrins », les Claudel, les Peguy, les Psichari, les Romain Rolland florissaient...

Ce que M. Benda appelle la « présente » société française, dit-il, c'est donc la société d'hier, « et peut-être *Belphégor* est-il déjà une histoire ».

§

C'est à ce point de vue de la critique considérée comme une perpétuelle transmutation des valeurs littéraires qu'il faut lire ces **Esquisses critiques** de M. Pierre Lièvre.

M. Pierre Lièvre dans ces études sur ces auteurs aussi divers que Montesquiou, Courteline Lavedan, Bourget, H. de Régnier, Henry Bataille, P.-J. Toulet, Montfort, etc., nous rectifie déjà le jugement d'hier et préjuge aussi, avec un sens critique très juste et très fin, celui de demain. Il écrit du comte de Montesquiou, injustement oublié aujourd'hui :

Notoire, sans être illustre, on ne voit point qu'il se tienne placé sur

le premier rang — la plupart de ceux qui s'y rencontrent l'occupent à tort et le perdent quand les jugements littéraires se trouveront révisés. Plus heureux qu'ils ne le seront alors, M. de Montesquiou peut être assuré de ne se point voir dépossédé de la place qu'il occupe dans la galerie des originaux et des beaux esprits de ce temps. Il semble quelque capitaine, quelque maréchal des belles-lettres, comme notre littérature moderne en possède deux ou trois qui l'armorient de leurs gestes outranciers et de leurs noms décoratifs.

Très finement M. Pierre Lièvre écrit de Courteline, qu'il compare à Daumier : « Les grands auteurs comiques jouissent d'un rare privilège, ils peuvent réunir les suffrages de la foule avec ceux de ce petit nombre que les suffrages de la foule suffisent à mettre en défiance. »

Voici M. « Lavedan » rhétoricien, qui a « débuté en faisant des mots » et qui a fini « en faisant des phrases ». Si l'on ne se laisse point « abasourdir par ce déballage de pacotille, que l'on aille un peu chercher ce que recouvre cette camelote bariolée, on ne trouve rien de solide dedans, ni rien de sérieux dessous... »

Sur M. Paul Bourget :

Son dessein n'était pas de peindre la vie sans parti pris, mais au contraire d'en donner une image qui fût conforme à ses partis pris. Il s'efforça toujours de faire rentrer les données de la réalité dans des cadres préconçus — ce qui le retint d'atteindre la vérité nue. Voilà pourquoi la vie profonde est absente de son œuvre.

J'ajouterai que le roman à thèse, que cultive avec tant de succès — un succès bien éphémère — M. Paul Bourget, me semble être la négation même de l'art. Plutôt que d'enrober d'une fable ennuyeuse ses petites observations psychologiques ou pathologiques, pourquoi M. Bourget n'écrit-il pas des petits essais, purs de toutes aventures de ces simili-comtesses et de ces docteurs de fantaisie qui font de son œuvre romanesque de simples films pour cinémas ?

§

Tous les mouvements, tous les gestes de la littérature se reflètent dans **Le Miroir des lettres** de M. Fernand Vandérem Ce sont là des livres (car il y a déjà plusieurs séries) de critique vivante et comme parlée par un causeur amusé, spirituel et qui sait sourire. M. Vandérem a accumulé dans ces pages d'actualité de très précieux documents et jugements sincères

sur notre littérature actuelle. Sans aucun parti pris ni dogmatisme étroit, M. Vandérem parle de toutes les œuvres qui valent d'être nommées ou étudiées, et il nous dit avec franchise et correction son sentiment. Voici, comme exemple, l'un de ces jugements :

L'Au-dessus de la mêlée, qui provoqua de si justes révoltes, n'a d'ailleurs surpris que ceux qui considéraient M. Rolland comme un observateur et comme un peintre de son temps. Pour les lecteurs avertis, *Jean-Christophe*, loin de constituer une fresque d'après nature, n'était visiblement qu'une construction *a priori*, édifiée entre les quatre murs d'un cabinet par un homme qui avait plus fréquenté les livres que la vie actuelle et plus pratiqué les idées du rudiment que les mœurs de son époque. L'indispensable communion avec les contemporains, qui fait les vrais romanciers, était évidemment étrangère à M. Romain Rolland. Et il semblait donc fatal qu'au moment où un élan pareil soulèverait tous les cœurs du pays, l'auteur de *Jean-Christophe*, juché aux sommets de sa pensée, ne percevrait de cet enthousiasme nul contrechoc ni même nul contre-frémissement.

Voici d'ailleurs, avec une pieuse introduction de M. Marcel Martinet, un volume de **Pages choisies** de Romain Rolland, qui est un résumé fort bien fait de l'œuvre de l'auteur de *Jean-Christophe*. Les pages que M. Martinet consacre à son maître dépassent les termes de la critique : c'est une sorte de panégyrique où l'auteur nous prêche les raisons que nous avons d'aimer et d'admirer le nouveau Messie venu pour sauver le peuple.

Rolland n'a pas besoin de s'occuper spécialement du peuple, on peut assurer qu'il travaille avec le monde du travail et près de lui, pour l'émouvoir et le faire penser.

Ainsi soit-il.

Voici, réunis en deux volumes, **Les Propos d'Alain**, déjà célèbres, et qui parurent d'abord dans la *Dépêche de Rouen*. Ce sont des sortes d'épilogues, où le philosophe partant d'un fait divers s'élève, sans se perdre dans aucun nuage métaphysique, jusqu'aux idées générales. Il y aurait peut-être une sélection à faire dans ce choix un peu volumineux : l'œuvre y gagnerait en netteté ; la curiosité s'égare un peu dans le dédale de ces deux gros volumes. Mais Alain se désintéresse de son œuvre imprimée, il écrit comme les arbres jettent leurs fleurs et leurs feuilles et, comme les arbres, ce sage se désintéresse de la gloire. Lisez le livre d'Alain, vous reconnaîtrez en lui un dissociateur d'idées.

§

Pour la première fois, peut-être, dans un manuel de littérature, M. L. Joliet, dans son **Précis illustré de la Littérature française,** des origines au xxe siècle, ouvrage très bien composé et synthétisé, consacre un chapitre critique au symbolisme et à ses poètes. Mais tout de même ce n'est pas assez de dire de Mallarmé qu'il est parfois inintelligible. Après la période « tumultueuse » du symbolisme, M. Joliet découvre dans notre littérature assagie à côté de poètes comme Mme de Noailles et Paul Fort, qu'on ne saurait ignorer, M. de Guerne, Auguste Angelier, et Maurice Bouchor, « qui s'est fait une place à part en assignant à la poésie un rôle nouveau : il a voulu par elle élever le peuple, lui donner le goût du beau, insuffler de nobles sentiments », ce qui est, certes, d'une excellente intention. Mais il y aurait d'autres poètes à citer, et la classification critique pour la période contemporaine n'est pas encore faite.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Guillaume Apollinaire : *Alcools*, « Nouvelle Revue française ». — Georges Duhamel : *Elégies*, « Mercure de France ». — Georges Chennevière : *Poèmes 1911-1918*, « la Maison des Amis des Livres ».

Du groupe de poètes nés à la littérature peu d'années avant la Guerre Guillaume Apollinaire se détachait dans tout le relief d'une physionomie originale et singulière. **Alcools**, que réédite *la Nouvelle Revue Française*, étaient son premier livre de vers ; édité pour la première fois, en 1913, au *Mercure de France*, il contient sa production poétique depuis 1898. Le livre à certains parut étrange ; ils y voulaient voir un parti pris de déconcerter le lecteur, et ils se trompaient de la manière la plus absolue. Apollinaire fut un homme d'une intelligence à la fois très avisée et très avide de nouveauté ; il jouissait de plus des bienfaits d'une culture approfondie. Mais la part de décision très réfléchie, la part de hardiesse un peu aventureuse que contrôlait de près le tact d'un goût des plus sûrs, parfois, sans doute, la mordante volupté d'une ironie gouailleuse et calculée n'étaient pas à tel point prépondérantes dans son œuvre que le jaillissement sincère d'une très fière et tendre sensibilité, d'une spontanéité d'émotion qui se cache et n'en est que plus pénétrante, s'en

trouvât annulée ni même, à vrai dire, bien sévèrement contrariée.

Apollinaire avait beaucoup vécu, beaucoup vu, et retenu énormément au cours de ses expériences diverses, au long de ses voyages dans toutes les régions de l'Europe. Il s'intéressait non moins au trésor confus des écrits oubliés ou sottement condamnés autrefois par l'hypocrisie morale des puissants et des lettrés, qu'aux recherches les plus hétéroclites d'artistes jeunes, las des redites superflues et déterminés à se tracer, en peinture, des chemins nouveaux, inconnus de la foule et de leurs antécesseurs.

L'étude de pieuse compréhension qu'a dédiée à la mémoire d'Apollinaire récemment M. André Rouveyre, son ami, nous le fait connaître dans l'intimité de son existence, de ses sentiments, de sa pensée. Il n'en sort pas amoindri, bien au contraire, et le grand mérite de cette étude, c'est qu'on sent que rien n'y est dissimulé ni faussé. Il en faut retenir aussi cette preuve constante de juvénilité et d'ardeur que prodigue dans ses actes, dans ses paroles, le poète ; il convient d'être attentif à ces menus poèmes nés avec la circonstance, mêlés à des lettres amicales, tenant lieu de lettres, durant la guerre qu'il fit si vaillamment et aux suites de laquelle si tôt il succomba ; il sied de s'émerveiller de cette promptitude à mêler aux choses quotidiennes, effarantes, angoissantes, sincères ou odieuses où se débattaient ses moments d'alors, une ferveur de chant pur, familier, varié et comme instinctif, qui donne la clef, l'explication splendide de son naïf et complexe talent.

Cela était frappant dans *Calligrammes*, volume qui compte parmi les plus intéressants de notre époque féconde, mais combien cela s'élucidera lorsque les correspondants et les intimes du poète se seront concertés pour publier ces mille feuilles volantes, si exquises et profondément parfumées ! Alors, avec *Alcools*, l'œuvre poétique d'Apollinaire se présentera à l'admiration, touffue, nette et glorieuse. Comment demeurer sourd à des fantaisies aussi précieuses que la *Chanson du Mal-Aimé*, aussi tourbillonnantes, aussi âpres à la fois et gracieuses que la *Maison des Morts*, aussi amères, douloureuses que *la Santé*, et tant d'autres, tant d'autres qu'on ne peut plus désormais feindre de ne pas aimer ? Apollinaire, composite et hautement original, par des côtés perceptibles aisément se rattache aux plus grandes traditions

de France, et l'on peut s'honorer de le connaître au nombre des meilleurs poètes de tous les temps.

Une difficulté pour un aîné malaisée à surmonter, lorsqu'il se trouve en présence d'un groupe de poètes nouveaux dont les recherches, en raison de leur nouveauté et de leur assurance, le charment, c'est de démêler, si séduit qu'il se reconnaisse par l'ensemble de leur apport et par leur originalité d'ensemble, les qualités précises qui les différencient nettement les uns des autres. Que j'interroge M. Georges Duhamel, M. Jules Romains, M. Charles Vildrac, M. Georges Chennevière, quelques autres, je perçois que, d'un instinct commun, ils se sont réfugiés dans l'intimité de leur être, que, de propos délibéré, ils n'accueillent en leur esprit que des perceptions immédiates, reliées par des relations aussi étroites et sensibles qu'ils le peuvent, au moyen d'opérations mentales, sinon élémentaires, dépouillées de toute complication intellectuelle ou « livresque ». D'accord ils répudient l'envol trop éperdu du grand songe romantique, l'ambition un peu lointaine, aventureuse, des explorations dans le double domaine du sentiment ou de la pensée où se complaisent les symbolistes. Ils dénoncent ce que, jusqu'à eux, la poésie lyrique offre à leur jugement de trop arbitraire, de trop chimérique, de trop inconsistant sans doute, et ils se satisfont d'expériences proches, fondées en raison, sans qu'en soit exclue une part nécessaire de caprice ou de rêve, mais néanmoins toujours et comme pas à pas contrôlable pour la plupart des lecteurs conscients. Ils ne s'élancent pas autant, ils se concentrent plus volontiers. En outre leur métier, qui répugne cependant à l'abandon souvent un peu lâche des verslibristes, tout en se serrant pour ce qui concerne la cadence et le nombre, abandonne des éléments, en premier lieu la rime et même l'assonance, dont le concours, du moins assidu et obligé, ne leur paraît pas apporter au chant un élément de beauté indispensable ou précieux.

Lorsque M. Georges Duhamel rassemble ses **Elégies**, certes avec aisance il me persuade que ses idées, que sa méthode et surtout ses réalisations sont solides, et il a raison de considérer la poésie lyrique sous l'angle où il se place. Un poète vrai a toujours raison ; il n'existe pas en art de règles, dirons-nous divines ou simplement supérieures, pour qu'un système ou une forme du métier, une manière d'extérioriser par des œuvres sa sensibilité, vaille

mieux, d'une façon absolue, que tous autres. La nécessité ne s'en impose qu'en fonction de la personnalité de chacun. A peine est-il vrai, sans doute, que le temps, un tour d'esprit spécial à un groupe de gens à des façons de voir contemporaines exercent sur le choix des moyens ou des tendances une influence légitime.

Quoi qu'il s'en avère, en premier lieu, les *Quatre Ballades* où le médecin, dans le secret des plus douloureuses déchéances de la Guerre, se penche autant sur les plaies du souvenir ou du sentiment que sur l'atroce pantellement de la chair, voisines par la virile force de compassion intelligente et généreuse de la *Vie des Martyrs* et de *Civilisation*, renferment dans leur concentration et leur brièveté voulue un poids aussi émouvant et lourd de sanglots, d'amertume désespérée mais qui ne consent pas à soi-même, qu'il y en a, par exemple, d'une qualité assez différente dans la térébrante *Ballade de la Geôle de Reading*, d'Oscar Wilde.

Le chant léger, tendre et doux des *Elégies* est une merveille de menue fraîcheur. L'impeccable tact rythmique de M. Duhamel lui permet de se jouer, sans qu'il y apparaisse, des ressources les plus fugaces et les plus tenaces d'une versification sans cesse renouvelée et toujours prestigieuse. Ces vingt-cinq petits poèmes, pimpants et vibrants, font honneur également et à l'homme et au poète.

M. Georges Duhamel procède par petites touches qui se succèdent, nettes, précises, le vers renfermant l'image, la suggérant avec précision ; il ne se soucie pas autrement d'en coordonner, d'en lier par des artifices syntaxiques le déroulement au gré des opérations successives de la pensée. Il se tient strictement, toujours, vis-à-vis de son poème, à un point de vue unique. M. Georges Chennevière admet plus volontiers l'ondulation des phrases ; elles ne se composent pas exclusivement d'une présentation immédiate d'assertions spontanées et suggestives, elles se rattachent à des considérations qui en dépendent ou dont elles dépendent. Les très divers morceaux : *Songes*, *Heures*, *En Moi*, *Dehors*, *A part*, *En Route*, dont se constitue le recueil **Poèmes 1911-1918**, infiniment simples et fort émouvants dans leur essence et leur thème, se trament, la plupart du moins, de la musique enlacée de phrases développées selon une logique encore et justement traditionnelle, composées, suivies, elles se pénètrent et s'appuient l'une sur l'autre.

Par là, par d'autres côtés, car M. Chennevière ne répudie pas irrémédiablement l'appui de la rime, il s'écarte moins des habitudes notamment des symbolistes. Le rapport qu'il sent et souvent exprime entre un moment de sa sensibilité et l'aspect des choses extérieures se confond un peu avec le symbole également. Mais il sait être discret et créer par le prestige de mots à la fois très retenus et décisifs une puissance sourde et profonde d'émotion. Je ne sais ce qui pourrait sonner plus douloureusement pathétique, plus purement tragique, sans gestes ni cris, que le *Chant Funèbre*, poème profond et admirable, — ou que ces fraîches, loyales, énergiques et tendres notations d'un homme pris par la Guerre...

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : *L'Homme et son désir*, poème plastique de M. Paul Claudel, musique de M.D. Milhaud (7 juin). — COMÉDIE MONTAIGNE : *Le Bonheur à cinq sous*, comédie en 3 actes de M. G. Dreyfus, tirée de la nouvelle de R. Boylesve (9 juin). — Les essais de M. Charles Dullin : *Moriana et Galvan*, pièce de M. Alexandre Arnoux. — L'OASIS : *Parodies et pastiches* (11 juin). — THÉATRE CLUNY : *J'veux coucher avec Nini*, pièce en 3 actes de M. P. Murio. — LES ESCHOLIERS : *L'a-t-il dit ?* pièce en 1 acte en vers de M. Lestienne; *Le Feu qui reprend mal*, pièce en 3 actes de M. Jean-Jacques Bernard (10 juin). — VARIÉTÉS : *Princess' Lily*, opérette en 3 actes de M. Vanmousse, musique de M Alix. — GRAND GUIGNOL : *La Sonate polonaise*, drame en 1 acte de M. Marc Daubrive; *La suite à Demain*, comédie en 1 acte de J. Bastia; *Une fille*, drame en 1 acte de M. J. d'Astorg : *Un réveillon au Père Lachaise*, pièce en 3 actes de H. de Gorse et P. Veber (9 juin). — Incidents. — Memento.

Voici l'été. Par tous les chemins les « explorateurs de tour Eiffel » accourent vers Paris. On les attend. Les vendeuses d'amour radoubent leurs sommiers et les marchands de spectacles rafraîchissent leurs devantures Il en faut pour tous les goûts, pour le goût du provincial comme pour le goût de l'étranger.

Les directeurs de théâtres, qui ne sont point contrariants, font le nécessaire. Au notaire de Mont-de-Marsan, ils ingurgitent les vieux rossignols dont M. Bourdin lui-même ne veut plus connaître la saveur. En cette heureuse saison des auteurs à « reprises » M. Capus se trémousse, M. de Flers gigote, M. Pierre Wolf gambade. Par un miracle toujours renouvelé la canicule revigore vaudevilles déplumés, mélos poussifs, opéras moribonds; c'est comme une loi de la nature. Ainsi, le notaire de Mont-de-

Marsan est heureux. On lui montre Mme Sarah Bernhardt, M. Paul Mounet, M. Delmas, et quelques autres monuments historiques. Après quoi il s'en retourne à son épouse, à son piquet, à son mail. Cependant le Brésilien à peau d'olive et le Balkanique crêpu se montrent plus exigeants. Il leur faut le cocktail et l'épice. Qu'à cela ne tienne! En veux-tu? en voilà! Voici la saison des cubisteries théâtrales, des ballets charantonnesques, des tragédies-rigolades, voici l'heureux temps des danseuses hellénoaméricaines et des comédiennes moldovalaques. Nous verrons des troupes noires jouer *Britannicus ;* et voici Mme Ida Rubinstein qui numérote ses tibias, avant de piétiner Shakespeare ou de bramer d'Annunzio...

Cette année M. Paul Claudel, qui trouve enfin sa clientèle dans la place, a ouvert le marché. J'ose dire qu'il a bien fait les choses On joue de lui, au Théâtre des Champs-Elysées, un « poème plastique », **l'Homme et son désir**, qui nous montre, une bonne fois, ce que l'on peut attendre d'un universitaire lâchant la férule pour saisir une marotte. Le mois passé, je comparais M. Claudel à M. Darius Milhaud ; en eux je voyais deux têtes de pompiers honteux, sous le même casque. Je ne me doutais pas, alors, qu'un jour prochain nous goûterions le fruit sauvage de leur collaboration. Je tairai mon sentiment sur l'incongrue pétarade du petit croque-notes millionnaire; cela regarde Jean Marnold. Quant au « poème plastique », je le puis juger. Avec la meilleure volonté du monde, M. Claudel se montre incapable de nous désopiler la rate. On n'a même pas ri! Les ambassadeurs et les diplomates sont décidément de bien tristes farceurs, et c'est en voyant la manière qu'ils ont de se distraire que l'on comprend soudain les raisons du désespoir universel.

L'*Homme et son désir* nous montre M. Borlin tout nu, frotté d'une substance huileuse et jaune et qui, sous nos regards, fait de la gymnastique selon la méthode du professeur Müller, son compatriote. Cela se passe sur la seconde marche d'un escalier géant. Tout en haut de l'escalier, il y a douze figurants, sous des cagoules noires. Ce sont les heures nocturnes, qui s'en vont lentement, et que remplacent douze autre types en robes blanches. Ce symbole à l'usage des gourmets de nouveautés littéraires se complique d'une allégorie lunaire, traduite par deux femmes et deux faux-nègres tirés des parades de la foire du trône. Nous

assistons, si j'ai bien compris, à une nuit d'insomnie, durant laquelle M. Borlin voit des oiseaux et des grelots danser autour de son corps safrané et couvert de sueur. Au petit matin, une femme l'enroule dans une écharpe de gaze rose, et il s'en va lentement, tandis qu'à l'orchestre on entend un énorme bruit de gifles, dont l'opportunité a beaucoup frappé l'auditoire.

Cette orageuse platitude inspirait à l'un des plus sagaces critiques d'à présent, M. Lucien Dubech, ces réflexions : « Dans la salle on trépigne. Ce n'est plus de l'enthousiasme, c'est du délire. Je voudrais seulement en tenir un, n'importe lequel, et lui demander, entre quatre yeux, ce qu'il a compris et pour quelles raisons il braille. » Plus heureux que M. Dubech, moi, j'en ai tenu un ; et entre sept yeux, l'un de nous portant besicles et l'autre monocle ; et il m'a dit que cette superposition de scènes et ces danseurs-figurines lui semblaient aussi beaux que l'horloge de Strasbourg. Il faut vous dire que mon applaudisseur est autre chose qu'un snob. C'est un esprit des plus fins, à qui ses intimes ont fait une réputation de mystificateur qu'il n'a pas volée. Je pense que M. Claudel, qui vint saluer au balcon, remercia beaucoup d'amateurs d'horloges et que les siffleurs, dont je fus, l'estimaient davantage que les « romains » de l'orchestre qui se moquaient de lui et lui faisaient un succès de qui perd-gagne.

Dans le même immeuble, aux étages supérieurs, c'est-à-dire à la Comédie-Montaigne, on donne un spectacle qui n'est ni pour les étrangers ni pour les Parisiens, ni pour le notaire de Mont-de-Marsan. C'est une pièce pour personne et qui réussit à merveille. On nous dit que M. Gémier a décidément quitté la Comédie Montaigne, et aussi M. Dullin. Le malheur est qu'ils ont emmené le public avec eux.

Précisément, et en attendant mieux, M. Dullin donne la comédie chez lui. C'est dans un véritable appartement parisien. Quand on est plus de trois spectateurs, on est un peu serré. Nous étions trois, l'autre soir, M. Poiret, M. Paul Reboux et moi. Et nous avons vu une pièce : **Moriana et Galvan**, tirée par M. Alexandre Arnoux du romancero mauresque. C'est une sorte de mimodrame, ou plutôt une sorte de prétexte dramatique, soutenu par quelques répliques, d'ailleurs émouvantes et belles. M. Dullin joue cela avec ses élèves. Sur une petite scène de salon, et dans des costumes pleins d'une harmonieuse et ingénieuse beauté,

il nous montre ensuite ses essais d'enseignement dramatique, fondés sur l'improvisation plastique, l'improvisation dialoguée et l'emploi du masque.

L'ensemble est d'une réussite surprenante. Je me propose d'en parler comme il convient, c'est-à-dire explicitement, lorsqu'à la « rentrée » M. Charles Dullin reprendra ses travaux.

J'ai parlé de M. Poiret. Il a lui-même ouvert un théâtre qui se nomme l'*Oasis*. On y joue des parodies et des pastiches, et, quand il pleut, le public est abrité sous un toit que l'on gonfle comme un pneu de bicyclette. Ce que l'on y voit est cocasse, est charmant et on le prise bien lorsqu'on a beaucoup voyagé à l'étranger. M. Poiret est, en toutes choses, à la limite de notre goût ; sa vie n'est qu'une danse périlleuse au bord de l'outrance, et jamais il n'y choit. Cela explique l'émulation que son nom entretient dans les capitales où l'on apprécie, de nos élégances, ce qu'elles ont de plus corsé. M. Poiret fait figure d'exotique. Il est, au contraire, le plus inimitable des fantaisistes de chez nous. En tout cas il s'adresse, en matière de théâtre, à des gens d'esprit. On comprend pourquoi il n'a pas loué le Trocadéro.

Un M. Paul Murio a fait jouer au Théâtre Cluny un vaudeville : **J'veux coucher avec Nini**. Peut-on tendre plus bassement la main? Peut-on faire appel, avec moins de pudeur, à la paillardise des chaudronniers et des brunisseuses ? S'il y avait encore des milieux littéraires,un pareil titre coûterait cher à son auteur ; ce sont les sagoins de cette sorte qui, tôt ou tard, nous ramèneront la censure ; alors ils en feront partie et les écrivains paieront pour les pornographes ; et ce sera bien fait ; et cela ne nous apprendra pas à nous défendre.

Sur la scène du Théâtre Antoine, la société des Escholiers, que préside un amateur de qualité, M. Auguste Rondel, a joué deux comédies. L'une, **L'a-t-il dit**, en vers, de M. Lestienne, en eût valu bien d'autres si les acteurs l'avaient mieux défendue. Ce qui m'a semblé surprenant, c'est qu'il se trouve encore des gens — et jeunes ! — pour enrouler des faits-divers sur des mirlitons avec pareille constance. L'autre pièce est de M. Jean-Jacques Bernard, fils de M. Tristan Bernard. Avant qu'on levât la toile, je me défendais mal d'une prévention contre l'auteur. Au théâtre comme partout, mon goût me porte à chérir les fils d'inconnus ; il me semble qu'un début facile est, pour un artiste, la chose la

plus fâcheuse et qu'il faut beaucoup de prestance pour entrer sur la scène du monde par une porte ouverte à deux battants. Quelques exceptions confirment cette règle. Il y a Courteline, il y a Sacha Guitry... On peut dire maintenant qu'il y a M. J.-J. Bernard.

Sa pièce, le **Feu qui reprend mal**, est excellente. Elle nous montre, dans la semaine qui suivit l'armistice, l'intérieur d'un professeur, en province. Nous voyons sa femme, son père, une amie. Lui est prisonnier depuis quatre ans. On l'attend. Reviendra-t-il? Depuis trois mois, il n'a pas donné de nouvelles. Or, durant ces trois mois-là, l'épouse « logea » un officier américain ; c'était de règle dans la petite ville ; cet homme lui a fait la cour, et il l'a troublée. Heureusement, il quitte la ville ; il s'en va, le jour même où doit arriver le premier convoi de prisonniers. Nous voyons chacun dans la fièvre de l'attente, et M. Jean Fleur, qui jouait le père de l'absent, conduit remarquablement la scène. Il y a un instant de doute anxieux ; la porte s'ouvre ; le soldat entre, c'est lui, misérable et radieux. C'est un bel instant. Nous le voyons ensuite mari, qui reprend contact avec les choses de son ancienne vie. On lui rend ses pantoufles, son vieux veston de travail ; sa femme met le couvert, il ouvre le tiroir d'un buffet :

— Tiens, dit-il, ma serviette dans son rond...

Mais l'épouse la lui prend des mains :

— Non, non ! s'écrie-t-elle, j'ai dû loger un Américain... je t'expliquerai...

Et le rideau tombe. Voici le premier acte ; je n'en puis donner ni le ton, ni le mouvement, qui sont admirables. Ce que nous voyons ensuite, c'est le drame de l'homme qui lutte contre le doute. Il souffre l'inapaisable tourment du jaloux, qui crée et recrée dans ses songes l'ombre d'un rival inconnu. On le veut guérir ; tous s'y emploient et tous essaient de tout, même du mensonge. Peine perdue. Le pauvre garçon devient cruel. Finalement il lasse sa femme, la blesse, l'humilie. Un émissaire de l'officier américain arrive à point nommé. Nous apprenons que le Sammy n'a point oublié son hôtesse ; il veut l'emmener, l'épouser. Elle partira, une dernière scène de violence la décide. Mais le triste soir de l'hiver provincial tombe sur la chambre, le père évoque, sans penser ni à bien ni à mal, l'affreuse solitude des veufs et des vieux célibataires, et l'épouse restera, et les époux vivront réunis,

jusqu'à la fin, cousus ensemble, dans le sac de leur misère. Voilà la pièce. Elle est fort belle. Si ce n'est pas votre avis, c'est que je l'ai mal racontée. M. Renoir faisait le mari et Mlle Falconetti la femme. Ce sont de très bons comédiens. Quant à M. Jean Fleur, il est de ces acteurs qui tordent un rôle dans leur poigne et lui donnent, coûte que coûte, figure humaine. M. J. Fleur a inventé une espèce de rondeur pathétique et l'on peut dire de lui qu'il est un des meilleurs comédiens de la jeune génération ; il le demeurera jusqu'au jour où de trop habiles auteurs écriront des rôles taillés sur lui, comme des vestons, et cela ne viendra que trop tôt.

Le merveilleux est qu'aucun directeur n'ait songé à monter cette pièce-là. Du seul point de vue commercial l'inaptitude de ces gens vous confond. Ainsi nous voyons les Variétés jouer à grands frais une opérette plus fâcheuse qu'un discours parlementaire. Il faut être directeur de théâtre pour se tromper sur la fortune de pareils ouvrages. Il arrive ensuite ce que l'on suppose : l'insuccès des bossus sert d'argument contre les bien-bâtis, et l'on retourne aux vieillards.

Le Grand Guignol donne un bon spectacle. Le plaisant et macabre **Réveillon au Père Lachaise** de MM. Pierre Veber et de Gorsse est un éclat de rire de Bazouge. Il s'agit d'un cercleux enterré vif, et que l'on tire à temps de son caveau. On l'apporte encore engourdi dans le pavillon du gardien ; il se réveille et dit : « Il y a vingt louis en banque. » Voilà le ton de la pièce. Toute l'œuvre de M. de Curel et les trente mille vers de M. Poizat ne valent pas ce trait. M. Albens, qui joue le rôle du ressuscité, est d'une singulière drôlerie. La **Sonate Polonaise** de M. Marc Daubrive, vaut mieux, selon moi, que ce qu'en dirent la plupart des critiques ; et c'est une pièce bien écrite. Il faut savoir gré à M. Jean d'Astorg, auteur d'**Une fille**, chargé cette fois d'épouvanter les dames, de sa discrétion. Il n'y a dans sa pièce qu'un cadavre et nul poignard-gicleur, nul rabot à chair humaine. Il atteint à l'effroi par le texte. Mlle Maxa est excellente et aussi M. Maxudian. **La Suite à demain**, de M. Jean Bastia, raille fort gaîment les lecteurs de romans-feuilletons.

§

Incidents. — Georges Feydeau est mort, fort tristement, dans une maison de fous. Ce fut un amuseur de foules sans égal

et qui construisait solidement ses farces. Il disait volontiers que d'un même événement on peut tirer, au choix, une tragédie ou un vaudeville ; il eût pu ajouter que ceci est plus malaisé que cela. Le premier venu peut ennuyer ses contemporains, ceux qui les amusent sont aimés des dieux.

— Trois comédiennes ont été décorées de la croix de guerre.

— M. Marie-Joseph-Louis-Camille-Robert Pellevé de la Motte-Ango, marquis de Flers, officier de la Légion d'honneur, auteur dramatique, a été reçu le 16 juin à l'Académie. M. le marquis fit un discours aimable et, comme le veut l'usage, relevé d'impertinences. Mais il trouva son maître. En effet, le père Doumic lui répondit :

En écoutant *l'Habit vert* on voyait déjà s'ébaucher une autre pièce, à peine moins divertissante, qui pourrait s'appeler *La suite de l'Habit vert*. Tout se passe dans la seconde de ces comédies comme dans la première. On met ses gants, on commence les courses et on fait du pointage, car on est candidat. On fait les visites. On est bien accueilli partout, parce qu'on a une bonne figure et aussi parce qu'on a beaucoup de talent. On est élu, non pas, comme Victor Hugo, la quatrième fois qu'on se présente, mais la première fois, au premier tour, sans concurrent, et il ne reste plus qu'à aller chez le tailleur essayer son habit pour le jour de sa réception. C'est une comédie comme vous les aimez, monsieur, une comédie aimable, un peu ironique et jouée par l'auteur.

— On a ouvert, dans la maison de Victor Hugo, place des Vosges, un musée du Théâtre Romantique.

— Les comédiens de Paris ont offert un banquet à M. Balieff, directeur, metteur en scène et speaker du Théâtre de la Chauve-Souris de Moscou.

— Le tragédien américain James K. Hackett a joué Shakespeare à l'Odéon.

Memento. — Renaissance : *La Maîtresse imaginaire*, comédie en 3 actes de M. F. Gandera. — Ba-Ta-Clan : *Gosseline*, drame en 5 actes de MM. Aristide Bruant et A. Bernède. — Nouveau Théâtre : *Le soleil de Minuit*, un acte de M. J. Deval. — Le théâtre de la cité de Carcassonne donnera, sous la direction de M. Victor Magnat, son premier spectacle le 15 juillet. On jouera *Roméo et Juliette* avec la musique de Berlioz, puis, le 16, les *Noces Corinthiennes* et, le 17, *Phèdre*.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

Augustin Cochin : *Les Sociétés de pensée et la Démocratie*. Etudes d'histoire révolutionnaire, Plon-Nourrit. — Memento.

Nous retrouvons, dans les divers morceaux réunis par M. Augustin Cochin sous ce titre : **Les Sociétés de pensée et la Démocratie**, son étude sur « La Crise de l'Histoire révolutionnaire », crise manifestée dans l'antagonisme des deux plus récents et notables historiens de la Révolution : Taine et M. Aulard, l'un qui s'est efforcé de coordonner des faits psychologiques, l'autre qui a voulu dégager la doctrine politique. Psychologie et Politique, présentées respectivement par ces deux historiens si différents, ne présentent entre elles que de vagues rapports. De là « la crise ».

On se souvient que M. Aulard, — outre les accusations générales de réactionnarisme, ultramontanisme même, etc. — chercha surtout à Taine une querelle documentaire. Nous ne reviendrons pas là-dessus (1). Nous nous permettrons seulement de rappeler, en ce qui concerne la méthode de micrographie documentaire à outrance, la conclusion à laquelle nous nous arrêtions alors. Les récents travaux sur la Révolution, disions-nous, pur dépouillement d'archives d'Etat, ont un caractère impersonnel fort agréable aux intérêts officiels.

Ceci, sans doute, à cette heure, n'est plus entièrement applicable à M. Aulard, dont le plan, du moins dans le plus important de ses travaux, est celui d'une histoire politique, mais d'une histoire politique qui est principalement celle des Jacobins. On ne sait trop où en est aujourd'hui le Jacobinisme dans les hautes sphères politiques, où l'on note surtout la nuance la plus élyséenne de l'idéalisme bourgeois, à savoir le libéralisme. M. Cochin précise ainsi la portée particulière des points de vue de M. Aulard :

M. Aulard n'est pas un historien *de fait* (le fait concret psychologique, réaliste). Il est l'historien de la défense républicaine, c'est-à-dire le restaurateur d'une fiction, formée selon des lois et dans un sens à part ; les lois de la propagande sociale, de l'opinion du Petit Peuple.

L'histoire de Taine est psychologique, et son domaine est in-

(1) Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de traiter le sujet dans ces chroniques. Voir notamment *Mercure de France* du 16 mars 1908, pages 305-310.

sondable : mais ne fût-ce qu'en parcourant la sphère la plus immédiate, la sphère *naturaliste* (comme Balzac), cette histoire a rendu sensibles et significatifs quantité de faits. L'histoire de M. Aulard, au contraire, qui est une « Défense », apparaît abstraite, officielle, tout entière ramenée dans la sphère de la logique et de la doctrine politique ; mise à part, enfin, de la psychologie vivante des faits particuliers si patiemment recueillis par Taine. M. Cochin a caractérisé ainsi qu'il suit le résultat :

... Il est un danger bien grave à écrire l'histoire de défense : C'est qu'on la prend au sérieux, pour vérité objective — et rien n'est plus fâcheux ; car alors l'histoire se trouve devant la littérature de défense, dans la même posture que l'adepte bien entraîné, le « bon patriote », devant la « conformité » sociale du jour, toute critique disparaît ; et l'effet de cette orthodoxie passive est de faire entrer dans l'histoire le nouveau dieu du régime social : le Peuple.

Cette tendance de l'histoire politique révolutionnaire selon la version Aulard pourra paraître exactement observée. Cependant, ne semble-t-il pas qu'il y ait, dans les raisonnements eux-mêmes de M. Cochin sur le Peuple, des lacunes, ou des « nuées » ? L' « anthropomorphisme du peuple », nous dit-on, est plus « spécieux » que celui de la Providence. On ne sait ; peu importe. Dans tous les cas, l' « anthropomorphisme » du peuple n'est pas tellement vain dans une civilisation comme la nôtre, industrialisée à outrance, *et où le machinisme* RÉALISE *le Peuple* plus qu'on ne croit. L'importance grandissante des questions sociales est un indice de ceci. On ne voit pas dès lors, dans un temps comme le nôtre, comment pouvoir, à titre de mesure négative, « renvoyer le peuple à la politique » comme on mettrait dans le même sac deux entités vaines. On croit que M. Cochin s'est illusionné en pensant pouvoir écarter, ou du moins présenter d'une manière différente le point de vue démocratique en ce qui concerne le peuple. La conclusion de son étude paraît, par là, insuffisante. La question populaire se pose d'une façon difficile pour tout pouvoir dont le traditionalisme remonte plus haut que la Révolution. Ce n'est pas une raison, toutefois, pour écarter ce pouvoir. Disons, du reste, qu'il serait encore moins mal qualifié, sous le rapport populaire, que le vieux idéalisme du tiers-état, dont le nom, en politique, est libéralisme ; oh ! quant à ce libéralisme-ci, c'est bien simple : il n'est qu'un mensonge !

Cette insuffisance du point de vue populaire est de même le défaut de l'étude liminaire sur « Les Philosophes ». A maints égards, le tableau ironique de M. Cochin est à considérer. Cependant on conçoit mal que l'auteur ait totalement omis de parler en même temps des Abus de l'Ancien Régime : ils expliqueraient bien du philosophisme.

Nous ne pouvons que signaler les études finales sur l'élection des deputés aux Etats généraux, où l'auteur prend pour exemple la campagne électorale de 1789 en Bourgogne, et celles aussi traitant des sources et de la méthode pour étudier les actes du gouvernement révolutionnaire, pages qui appelleraient les mêmes louanges et les mêmes réserves que celles sur Taine et M. Aulard.

Memento. — Edités, avec une introduction et des notes, par Hector Fleischmann, mort trop jeune, voici des *Discours civiques de Danton*. Ces Discours commencent vers l'époque où Danton fut nommé administrateur du département de Paris, au début de l'année 1791. Dans le premier, Danton fait sa propre présentation comme homme public, et dit, avec l'ingénuité de la force : « La nature m'a donné en partage les formes athlétiques et la physionomie âpre de la liberté !» Le portrait ne saurait être plus vrai : la physionomie âpre de la liberté ! Quel est le petit homme, le pédant qui pourrait trouver de telles expressions ? Le dernier discours, qui est le cinquantième, est du 19 mars 1794, antérieur de peu de jours à la mort du tribun par conséquent : il roule « sur la dignité de la Convention ». Ruhl, le président, avait reproché à Pache, syndic du Conseil général de la Commune de Paris, d'être venu tardivement protester de son dévouement au gouvernement. Danton prit victorieusement la défense de Pache, fortifia sa position à la fois dans l'Assemblée et dans la Commune. Ce fut son dernier succès. On consultera avec utilité ce recueil, où se résume le rôle politique de Danton.

Revue historique (janvier-février 1921, dernier numéro reçu). Charles Bost : Les « Prophètes » du Languedoc en 1701 et 1702. Le prédicant Prophète Jean Astruc, dit Mandagout ; *1er article*. (L'exemple de ce Jean Astruc montre les liens qui unissent la guerre des Camisards « avec une crise religieuse morbide peut-être unique dans l'histoire. Les caractères propres du soulèvement, son audace, ses excès, son irrésistible violence ne peuvent être compris ni sainement jugés que si on le rattache étroitement à la fièvre religieuse du prophétisme... » Suit l'historique de la carrière de Jean Astruc, utile à consulter d'un point de vue de la psychologie générale du prophétisme. C'est du moins l'intérêt que nous y chercherons, quant à nous.) Eugène Duprez : La bataille de Na-

jéra, 3 avril 1367. Le « communiqué » du Prince Noir. (La bataille de Najéra, épisode malheureux de l'intervention française en Castille, intervention destinée à occuper outre-monts les Grandes Compagnies et à y attirer l'Anglais aux côtés de son allié Pierre le Cruel, fut gagnée par le prince de Galles. Du Gesclin y fut fait prisonnier ; ce qui ne l'empêcha pas, après sa libération, de rétablir les affaires en Espagne par la victoire de Monicel, qui remit sur le trône Henri de Transtamare. M. Eugène Déprez, qui a découvert des pièces nouvelles, a pu faire, après M. Roland Delachenal un récit intéressant de la bataille de Najéra, connue plus habituellement sous le nom de bataille de Navarette). Septime Gorceix : Les sources de Voltaire et la Chronique moldave pour le récit de la capture de Charles XII à Bender. (Voltaire a utilisé surtout des témoins comme Von Fabrice, envoyé par le duc de Holstein auprès du roi de Suède, et Aubry de la Motraye, auteur d'une relation rédigée d'après des notes prises par lui sur les lieux. Quant à la chronique moldave laissée par Axente, ou Acsintius, historiographe roumain, Voltaire ne l'a pas connue. M. Gorceix en extrait le « Récit de la défense du roi de Suède Charles XII à Bender, 1713 ». Ce récit confirme de tous points la narration de Voltaire.) Bulletin historique. Histoire ecclésiastique du moyen âge, par E. Jordan. Comptes rendus, critiques. Bibliographie.

La Révolution Française (janvier-février-mars 1921). Doctorat de M. l'abbé Giraud : Histoire religieuse de la Sarthe pendant la Révolution. (« M. Giraud a dit finement des choses fort neuves », ce qui veut dire, je crois, que l'histoire religieuse sous la Révolution, matière assez délicate, a été traitée en Sorbonne, par un ecclésiastique, avec un équilibre intelligent.) Doctorat de M. le lieutenant-colonel Tournès : La garde nationale de la Meurthe pendant la Révolution. (Monographie sur l'histoire, encore peu écrite, de la garde nationale pour l'époque de la Révolution. M. Tournès « a eu le sentiment de l'ampleur de son sujet. Aux premières années de la Révolution l'histoire de la garde nationale est un peu l'histoire de l'esprit public ». Importance donnée à la période de la Constituante. Mais peu de comparaison avec l'histoire de la garde nationale dans les autres départements.) Quelques notes sur l'histoire des Jésuites, par A. Houtin. (Critique du troisième volume, récemment paru, de l'Histoire de la Compagnie de France par le père Joseph Burnichon. Cette partie comprend notamment la lutte contre le Gallicanisme et contre le Jansénisme au lendemain de la Révolution. Dans le même article : une bibliographie de l'Histoire générale de la Compagnie jusqu'à sa suppression en 1773, par le P. Joseph Brucker ; et quelques lignes sur les « Statuts et résultats » de la Compagnie, tableau d'ensemble dû au père Maurice Meschler.) Le système corporatif dans le Nivernais à la fin de l'ancien régime, par L. Lévy-Schneider. (Thèse de doctorat. Importance de ce travail, qui permet des conclusions géné-

rales, en comportant l'explication du fait que le système corporatif n'ait pas survécu à l'Ancien Régime.) Le général Narino, précurseur de l'indépendance colombienne, par E. Clavery. (Narino, en 1794, traduisit et imprima à Bogota la Déclaration des Droits de l'Homme. Il fut poursuivi par la métropole, origine d'une suite d'épreuves qui se prolongèrent jusqu'en 1820 et qui firent de lui le précurseur de Bolivar. Il mourut en 1823, d'ailleurs pauvre et abandonné. M. Clavery analyse les pièces de son procès, notamment la défense présentée par l'accusé.) Notes de lecture. Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

E. d'Eichthal : *Du rôle de la Mémoire dans nos conceptions métaphysiques, esthétiques, passionnelles, actives*, Alcan. — E. Rignagno : *Psychologie du Raisonnement*, Alcan. — E. Seillière : *Les origines romanesques de la Morale et de la Politique romantique*, La Renaissance du Livre. — E. Seillière : *George Sand, Mystique de la Passion, de la Politique et de l'Art*, Alcan. — René Gillouin : *Une nouvelle Philosophie de l'Histoire Moderne et française*, Bernard-Grasset. — Maxime de Montmorand : *Psychologie des Mystiques catholiques orthodoxes*, Alcan. — Ossip-Lourié : *La Graphomanie*, Alcan. — Memento.

Toute psychologie systématique suppose un essai de réduction des divers éléments de la vie mentale à un seul. Ce procédé a donné naissance aux divers types de psychologie : intellectualiste, volontariste, affectiviste, etc., selon la faculté sur laquelle on mettait l'accent. — Depuis quelque temps, l'attention des psychologues s'est portée sur la mémoire considérée comme une propriété élémentaire de la matière vivante, voire comme l'assise première et le critérium du psychisme chez les animaux. De là la perspective d'un nouveau type de psychologie : la psychologie mnésique ou mnémonique, qui compte déjà quelques représentants en France et à l'étranger. Des noms de bio-psychologues, tels que MM. R. Semon, Georges Bohn, Guilleminot, Pieron, etc., pourraient servir de patronage à cette psychologie dont la nouveauté ne serait d'ailleurs que relative, puisqu'elle s'inscrit tout naturellement dans le prolongement de la tendance empiriste et évolutive, en réaction contre les philosophies intuitives et a priori.

C'est à ce type de psychologie que se réfère le petit livre de M. d'Eichthal: **Du rôle de la Mémoire dans nos conceptions métaphysiques, esthétiques, passion-**

nelles, actives. L'auteur déclare tenter, dans le domaine psychologique, une réduction analogue à celle qu'a réalisée la conception unitaire de l'énergie en matière de phénomènes physiques et chimiques. « On ferait, dit-il, un grand pas vers la réduction de l'inconnu si nos conceptions intellectuelles pouvaient en grande partie être ramenées comme origine au fonctionnement de la mémoire, à ses lois et à ses habitudes. » Il n'aborde pas l'obscur et difficile problème des origines, de la genèse biopsychique de la mémoire, encore qu'il ne tienne pas ce problème pour insoluble par des moyens scientifiques. Il prend la mémoire dans son état actuel et s'en tient à l'analyse des « résultats du fonctionnement de cette faculté dans une humanité suffisamment civilisée ». Perception, attention, raisonnement, sentiment du moi sont présentés par l'auteur comme des faits de mémoires sélectionnés et développés dans le sens le plus favorable à l'intérêt des êtres vivants. La longueur de la vie individuelle est nécessaire pour ces transformations d'où sort un développement progressif. Cette évolution n'existe pas chez les êtres à vie courte, les insectes, par exemple, où la mémoire s'immobilise en ce qu'on appelle l'instinct, sans d'ailleurs le définir clairement. Nous devons à la mémoire non seulement l'idée du passé, mais celle de l'avenir, sorte de projection en avant de nos souvenirs ; non seulement l'idée du temps, mais celle de l'espace ; et aussi celles d'individualité, de cause, de substance, de liberté, d'éternité, d'infini, etc. L'infini, par exemple, est conçu comme un prolongement sans limites dans le temps des sensations conservées par la mémoire. L'homme applique cette idée d'infini à sa propre existence consciente. L'imagination humaine a d'ailleurs toujours paré l'éternité des souvenirs du passé et du présent de la vie. Ainsi par une série de transformations de nos souvenirs se constitue l'ensemble de nos idées métaphysiques.

L'auteur dénonce ici l'illusion qui nous fait attribuer une origine mystérieuse et surnaturelle à ces conceptions, au lieu d'en chercher l'origine là où elle est réellement : dans le travail de la mémoire. Une des conséquences de cette illusion est de conférer à ces notions un caractère absolu qui n'est pas sans danger, surtout quand il s'agit d'idées politique est sociales ; tels les dogmes de la souveraineté du peuple, de l'égalité démocratique, etc. — De même que les idées métaphysiques, le sentiment es-

thétique est rattaché par l'auteur à la mémoire et aux accoutumances qu'elle engendre. Le goût, certaines règles esthétiques jugées arbitraires par des esprits superficiels répondent à des nécessités, à des rythmes essentiels, à des habitudes organisées de l'espèce. — A la suite de Ribot, l'auteur montre le rôle de la mémoire affective dans la genèse de nos conceptions personnelles et de nos jugements de valeur. La mémoire affective tantôt surexcite la passion par le souvenir des jouissances éprouvées, tantôt la modère par le souvenir des suites fâcheuses de la passion. La mémoire consciente étant la source d'autant de souffrances que de jouissances, on conçoit que certaines religions aient proposé comme idéal la suppression totale de l'existence consciente, par exemple le bouddhisme. En somme, le *leit motiv* du livre, c'est que l'homme est un être historique, un être mnésique qui ne peut vivre sans se référer continuellement au passé. Les diatribes de Nietzsche contre l'esprit historique, celles de M. Marinetti contre l'esprit passéiste apparaîtraient à M. d'Eichthal comme le comble de l'absurde.

La thèse de l'origine et de la nature mnémonique de nos processus psychiques tant élémentaires que dérivés, thèse simplement ébauchée par M. d'Eichthal, recoit un développement complet et prend une ampleur magistrale dans l'important ouvrage de M. E. Rignano : **La Psychologie du Raisonnement.** Elargie par l'emploi de la méthode phylogénétique ; coordonnée aux théorèmes les plus généraux de la biologie, tels que celui de la tendance des organismes à leur propre invariabilité physiologique, — théorème qui rejoint la loi quintonienne de la constance du milieu interne des êtres vivants ; — intégrée enfin aux plus récentes découvertes de l'histologie, de la biochimie et de l'énergétique, cette thèse déborde étrangement le sujet qu'annonce le titre du livre et dépasse même les limites d'une psychologie générale. Le lecteur ne s'en plaindra pas, car l'ampleur de la construction ne nuit en rien à sa solidité et à sa beauté. — M. d'Eichthal avait identifié le don de raisonner et le don de mémoire, — donnant d'ailleurs au mot raisonnement un sens fort étendu puisque « raisonne tout être qui, soumis à un phénomème, réagit par des manifestations différentes des modifications que ledit phénomène fait subir invariablement à la matière brute ». —

Fût-il absolument rudimentaire, ce raisonnement suppose la mé-

moire et en est l'attestation ; car il n'existe que par la comparaison d'au moins deux objets, dont la plupart du temps l'un n'agit pas directement sur les sens au moment où le raisonneur raisonne.

De la même manière Rignano ramène de proche en proche le raisonnement aux fonctions les plus élémentaires de la matière vivante. Les principes d'explication s'échelonnent selon une dialectique synthétique et déductive qui repasse par tous les degrés de l'analyse : d'abord propriété mnémonique universelle commandant la tendance des organismes à leur propre invariance physiologique, laquelle commande à son tour la persistance des tendances affectives. Cette dernière propriété conditionne à son tour l'attention et la réflexion. Une certaine invariance ou résistance affective conditionne la logicité et en est même la seule base. Les personnes qui manquent de cette résistance affective (les sensitifs, les romantiques, les femmes, bref, tous ceux qui manifestent une grande instabilité des impulsions affectives) ne peuvent être que mauvais logiciens, car ils manquent de la condition première de la logicité, c'est-à-dire de cette résistance affective nécessaire pour poursuivre avec intérêt les événement successifs de cette « histoire pensée » qui constitue le raisonnement. Une contre-épreuve est tirée de l'étude du rêve. L'irrationalité des rêves tient à la suspension de l'affectivité dans le rêve. Et la même inaffectivité se remarque dans la manie et autres psychoses où la faculté de raisonner est abolie. — M. Rignano développe sa théorie du raisonnement en distinguant deux types de raisonnement : le raisonnement *constructif* et le raisonnement *intentionnel*, de valeur très inégale, le raisonnement « constructeur » étant le raisonnement véritable, celui qui crée « par sa combinaison mentale d'expériences simplement pensées des histoires nouvelles de choses et parvient ainsi à la découverte de nouveaux faits, de nouvelles liaisons entre les phénomènes ». Tandis que le raisonnement intentionnel, sous sa double forme dialectique et métaphysique, ne vise qu'à classifier, à présenter des faits connus d'une certaine façon plutôt que d'une autre. Autre différence : l'intérêt affectif qui inspire le premier type de raisonnement est un intérêt intrinsèque, tiré de la question même qui est étudiée ; l'intérêt qui inspire le raisonnement intentionnel est un intérêt extrinsèque, tenant à des désirs, à des partis pris auxquels il s'agit de donner satisfaction.

Certains points appelleraient des réserves. Telle la définition du raisonnement présenté comme une simple « histoire de choses ». On peut se demander si la marche de idées est la même dans un simple récit ou une simple suite des faits et dans une déduction logique où les jugements dépendent les uns des autres. M. Rignano passe un peu rapidement sur ce point. Cette réserve n'ôte rien à la valeur d'un livre qui constitue une œuvre philosophique de premier ordre, fortement construite, remplie de vues parfois aventureuses, souvent plausibles, toujours originales.

On ne fera pas preuve d'une excessive subtilité en rattachant à l'historisme ou mnémonisme l'idée maîtresse qui domine l'œuvre de M. E. Seillière : l'idée de tradition, autrement dit de la mémoire collective de la race par opposition à la chétive raison individuelle. Ou mieux le mot raison ne prend, selon M. Seillière, un sens valable que si l'on entend par là le sens de la tradition, le sens historique, la sagesse sociale extraite de l'expérience des siècles. En particulier et en ce qui concerne notre civilisation occidentale, M. Seillière se réclame de la tradition helléno-romano-chrétienne considérée comme la plus haute expression de la raison sociale, comme la formule-type de l'impérialisme et du mysticisme rationnels. La synthèse de M. Seillière se ramènerait ainsi à une histoire générale de la mystique chrétienne orthodoxe et des mystiques hétérodoxes qui se sont détachées d'elle.

Deux nouveaux livres viennent d'enrichir une série déjà considérable. Le petit volume intitulé : **Les origines de la Morale et de la Politique romantiques** nous fait remonter assez haut dans le passé, puisque écartant la double hypothèse de l'origine celtique ou germanique de la mystique romantique, chevaleresque et courtoise. M. Seillière se rallie à celle de la descendance romane qui, par l'intermédiaire de l'inspiration des troubadours provençaux et de certains clercs méridionaux, va rejoindre la mystique néoplatonicienne et par elle le platonisme érotique ou théorie de l'amour moralisateur. Cette généalogie fournit au lecteur l'occasion d'une agréable promenade dans des régions peu explorées du pays du Tendre, au cours d'un livre qui se lit avec le charme d'un roman, sans exclure le bénéfice d'une solide érudition ni la sévérité de la leçon morale qui n'est jamais oubliée par M. Seillière. — D'autre part une étude sur **George Sand** nous conduit jusqu'à l'une des plus récentes incarnations de la

mystique rousseauiste présentée elle-même comme un des avatars et comme l'aboutissement laïque de l'hérésie quiétiste. — Ne quittons pas M. Seillière sans signaler une remarquable exégèse de son œuvre présentée au public par M. R. Gillouin, sous ce titre : **Une nouvelle Philosophie de l'Histoire moderne et française.** Le lecteur y appréciera, en même temps qu'un sens politique averti, une indépendance de jugement et une fermeté critique qui s'exercent sur les exclusivismes, les lacunes, les exagérations, les insuffisances de la doctrine seillièrienne, à l'occasion sur l'ordre bourgeois et les valeurs bourgeoises un peu trop chères peut-être au cœur de M. Seillière.

En regard des mystiques chrétiennes hétérodoxes dont on vient de parcourir quelques échantillons, voici une **Psychologie des Mystiques catholiques orthodoxes**, par M. Maxime de Montmorand. Psychologie très informée, très pénétrante. Les critères de la mystique orthodoxe sont formulés avec précision ; la question des interventions surnaturelles dans les états mystiques est réservée. Le livre se termine par des vues sur l'avenir de la mysticité, laquelle serait en train de se laïciser.

La **Graphomanie,** si bien analysée par M. Ossip-Lourié, paraît nous éloigner beaucoup de la mysticité. Et pourtant ne réserve-t-elle pas à ses adeptes des joies analogues sinon égales à celles que la mysticité dispense aux siens ? L'odeur de l'encre fraîchement imprimée n'est-elle pas au graphomane ce que l'opium est à l'opiomane, ce que l'ivresse de la transe extatique est au rêveur hanté de ses visions fascinatrices ? La graphomanie n'est-elle pas, pour la pauvre âme en peine, un dérivatif, une évasion, un alibi, parfois un émonctoire et, ainsi que le prétendait un graphomane... pardon, un polygraphe de marque, feu E. Faguet, une soupape d'échappement pour des idées et des sentiments qui sans cela pourraient bien s'extérioriser d'une façon moins innocente ?... Mais ne prolongeons pas ce plaidoyer en faveur de la graphomanie. Remercions plutôt M. Ossip-Lourié d'avoir enrichi d'une nouvelle épithète le vocabulaire des injures professionnelles. Désormais, Trissotin et Vadius pourront se traiter de graphomanes... Mais non... Grâce à la commercialisation de la littérature si bien décrite par notre auteur, Trissotin et Vadius ont changé de tactique. La critique s'est faite universellement amène et mutuellement admirative ; Trissotin et Vadius se

ménagent et s'entendent à merveille. Tels deux mercantis qui se sont engagés à ne pas débiner mutuellement leur pacotille. O littérature ! où en es-tu venue ?

Memento. — Je ne voudrais pas clore cette chronique consacrée à la psychologie sans mentionner le remarquable effort accompli depuis sa réapparition par le *Journal de Psychologie normale et pathologique* (Alcan). Cette publication est de tout premier ordre et, sous la direction de MM. Pierre Janet, Georges Dumas et I. Meyerson, mène, de front, avec une égale maîtrise, toute les disciplines psychologiques, générales ou spéciales. Citons dans les derniers numéros parus des études de M. R. Turro sur *Les origines des représentations de l'espace tactile* (nov. et déc. 1920) ; de M. Et. Rabaud sur *L'immobilisation réflexe et l'instinct de la simulation de la mort* (déc. 1920) ; de M. H. Piéron sur *Les Formes élémentaires de l'émotion dans le comportement animal. La dynamo-génie émotionnelle* (déc. 1920) ; de M. J. Delvolvé sur *L'expérimentation pédagogique et les buts éducatifs* (nov. 1920) ; de M. G. Dumas sur *Le Rire ;* de M. Fr. Paulhan sur *Le Psychisme inconscient* ; de M. H. Wallon sur *La Conscience et la conscience du moi ;* de M. H. Piéron sur *Une adaptation biologique du Freudisme ; l'Instinct et l'Inconscient de Rivers* (janv. 1921).

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Edmond Perrier : *La Terre avant l'histoire* ; les Origines de la Vie et de l'Homme ; Bibliothèque de synthèse historique, la Renaissance du Livre. — E.-L. Bouvier : *Habitudes et métamorphoses des Insectes*, Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion. — Memento.

Le récent livre de M. Edmond Perrier, **la Terre avant l'histoire**, inaugure une nouvelle collection éditée par *la Renaissance du Livre*, la Bibliothèque de synthèse historique, et dirigée par M. Henri Berr. Le distingué historien, dans une « Introduction générale » à « l'Evolution de l'humanité », cherche à caractériser l'œuvre qu'il a entreprise. Elle ne sera pas simplement érudite, elle sera « scientifique au sens plein de ce mot », elle s'efforcera de débrouiller l'écheveau compliqué de la causalité des phénomènes sociaux. Elle sera vivante. Le plan en avait été tracé avant la guerre, mais celle-ci est venue, et plus que jamais M. Berr désire « opposer aux tentatives allemandes de *Weltgeschichte* une entreprise française, conçue et réalisée à la française ».

Le professeur Edmond Perrier, dont on connaît la vaste cul-

ture et l'esprit philosophique, et qui, dans la chaire de Lamarck, a toujours fait une large part aux efforts des transformistes en vue d'une explication du monde vivant, était tout désigné pour retracer *les origines de la vie et de l'homme*. Dans un vigoureux raccourci, il établit le trait d'union biologique entre les sciences physiques et l'histoire. Son livre est riche en faits et en idées ; M. Perrier y a fait la synthèse de ses théories personnelles. Il nous fait assister à la formation des grands types de végétaux et à celle des animaux ramifiés et segmentés. On sait le succès qu'a eu un des premiers livres de l'auteur : *les Colonies animales*. On lira, avec intérêt, le chapitre sur « les changements d'attitude et les animaux remaniés », où on retrouve les idées lamarckiennes, mais rajeunies, et où interviennent la *tachygénèse* et l'*armogénèse*. La tachygenèse, ou accélération embryogénique, a joué un rôle important dans l'évolution des organismes ; par *armogénèse*, M. Perrier désigne le phénomène d'adaptation aux conditions du développement, et celui-ci peut amener, soit des complications, soit des simplifications.

L'auteur décrit « le peuplement de la haute mer et des continents », et brosse, en un langage imagé, des tableaux de la Vie pendant les diverses périodes géologiques. L'ère secondaire apparaît comme l'époque du paradis terrestre ; c'est celle des premières fleurs et de la différenciation des insectes ; grâce à des conditions climatériques merveilleuses, ceux-ci vivaient longtemps ; les parents ont eu le loisir de procéder à l'éducation des jeunes, et l'intelligence, qui suivant l'auteur a précédé l'instinct, a pu se développer.

M. Perrier se rend compte de l'insuffisance des anciennes doctrines transformistes, et il n'hésite pas à indiquer la voie de l'avenir pour les biologistes, la nouvelle orientation chimique. Il déclare que « la détermination des formes est avant tout une affaire de chimie ». Il est bien près de s'affranchir du dogme pasteurien relatif à la génération spontanée. On regarde, dit-il, comme vivants des microbes qui passent à travers les filtres de porcelaine et qui sont cependant visibles à l'ultra-microscope ; au contraire, les substances albuminoïdes ne passent pas à travers ces filtres, à cause de la grosseur de leurs molécules ; on peut donc se demander si un microbe qu'on considère comme « organisé » diffère beaucoup d'un simple composé chimique.

Les questions de variation relèvent également de la chimie ; la conception des *hormones*, trop négligée dans de récents traités de biologie générale, se montre très féconde, pleine de promesses, et voici que les recherches sur les actions réversibles des ferments, de E. Bourquelot et Bridel, semblent devoir intervenir dans les explications de l'hérédité.

§

Habitudes et métamorphoses des Insectes, par le professeur Bouvier, fait suite à *la Vie psychique des Insectes*, paru il y a 3 ans, également dans la Bibliothèque de philosophie scientifique. J'ai rendu compte ici de ce dernier ouvrage, qui est en train de devenir classique ; et on peut prédire au second volume le même succès. Dans l'un et l'autre, la documentation est très riche, et de première main ; parmi les multiples faits, M. Bouvier a su faire un choix judicieux ; et à chaque page on sent l'enthousiasme de l'auteur pour son sujet.

On conçoit d'ailleurs qu'on puisse s'enthousiasmer pour les insectes. Ces animaux se sont multipliés hors de toute mesure et ont acquis une place prédominante dans le Règne animal ; on estime qu'il existe actuellement dix fois autant d'espèces d'insectes ailés que de tous les autres êtres vivants réunis. Les insectes présentent une plasticité vraiment remarquable, d'où une extraordinaire variété de formes et de mœurs ; leurs appendices se sont différenciés en des outils aptes aux besognes les plus variées. Les insectes sont doués d'une merveilleuse sensibilité ; leurs yeux composés acquièrent parfois, surtout chez les mâles, un développement énorme ; sur un œil d'abeille mâle on a compté 13.090 facettes ; l'antenne du même être porte 18.900 fossettes olfactives ; ailleurs elle présente des verticilles de longs poils tactiles et auditifs.

L'activité des insectes se manifeste par trois sortes de phénomènes : la recherche des aliments, la protection et la défense, et enfin la reproduction. D'où la division de l'ouvrage de M. Bouvier en trois parties.

Le chapitre relatif aux « guerres d'insectes » a été lu par l'auteur à la séance solennelle des cinq Académies, le 25 octobre 1917. Voici quelle en est la conclusion.

Le fléau de guerre serait-il inséparable de l'état de société ? Etant donné que la guerre apparaît avec l'état social et qu'elle se

développe avec lui, étant donné en outre qu'elle est une forme de la lutte pour l'existence, il y a lieu de croire qu'elle durera aussi longtemps que les sociétés d'animaux.

Mais on n'a pas le droit d'étendre cette conclusion aux sociétés humaines. Sans doute, l'homme est un animal par sa structure, mais il déborde l'animalité par la puissance de son esprit, et il apporte dans la lutte pour l'existence des éléments nouveaux issus de sa propre spiritualité. Lorsque ces éléments sont la recherche et la défense d'un idéal de bonté, de justice, de liberté, ils constituent des forces puissantes qui s'ajoutent à la force matérielle et qui la décuplent pour assurer le triomphe du droit.

Un jour viendra-t-il où les forces morales suffiront à assurer ce triomphe ?

La vie sociale des insectes, dans le livre de M. Bouvier, apparaît sous des aspects nouveaux. On avait cependant souvent parlé des abeilles, des fourmis, des termites. Mais l'auteur, en véritable biologiste, recherche la causalité et les enchaînements des faits qu'il décrit et évite d'idéaliser les actes des insectes.

Ses livres, d'une lecture passionnante, susciteront à coup sûr plus d'une vocation de naturaliste, ils serviront désormais de guides à ceux qui s'adonneront à l'observation des insectes.

Memento. — A la librairie Delagrave vient de paraître le troisième volume de l'édition définitive des *Souvenirs entomologiques* de Fabre d'Avignon. C'est un volume luxueusement édité, comme les deux précédents. Voici quelques-uns des chapitres : la larve de Cétoine, la théorie du parasitisme, le dimorphisme larvaire, le sexe de l'œuf. A noter une critique du transformisme.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

Le Deuxième Congrès du Livre (13-18 juin 1921). — L'inconvénient de tous les congrès est qu'on soit un peu trop exposé à s'y perdre tant en considérations générales qu'en discussions de points de détail. L'avantage qu'ils offrent est d'aider à serrer de plus près un plus ou moins grand nombre de difficultés au moyen de rapports écrits et lus par des spécialistes et discutés par d'autres, rapports dont la totalité constitue presque toujours une définitive monographie.

Le deuxième congrès du livre a été soumis à cette double loi, bien que les considérations générales y aient été assez restreintes ;

en revanche, plus d'une fois les discussions de points de détail se seraient éternisées sans des rappels à l'ordre, courtois et parfois humoristiques, partis du fauteuil présidentiel occupé par M. Decourcelle. L'une d'entre elles faillit même tourner à l'aigre. Elle eut lieu entre le représentant d'une grande maison d'édition, dont il fut parlé en 1472 (si tôt que cela ?) lors du siège d'une ville située au nord de Paris, et d'autres représentants, directeurs ou co-directeurs, d'autres grandes maisons. On y parla monopole ; et, ce mot écrit, je crains que mon rébus ne devienne trop facile à déchiffrer. L'assemblée prit parti, les uns estimant qu'un débat de cette sorte ne devait pas se dérouler en public, les autres, au contraire, qu'il était utile qu'il en fût ainsi, ceux-ci partisans de ne point couvrir la nudité de Noé, ceux-là de pieusement étaler le manteau. De quelques phrases pacifiantes M. Decourcelle aspergea les discoureurs. Ces gouttes d'eau firent tomber chaleur et poussière de phrases, et le calme revint. Le lendemain, d'autres nuages se concentrèrent brusquement dans un autre coin du ciel, et l'on entendit gronder le tonnerre. Il s'agissait du droit intangible de propriété que l'auteur doit garder sur l'expression de sa pensée. Que cette expression, que cette pensée soient bonnes ou mauvaises, parfaites ou défectueuses, ce droit est à coup sûr parmi les plus incontestables qui existent. Et je ne dis pas que les éditeurs présents y aient fait la moindre objection, mais certains proposèrent quelques observations ; — et nous tombions ici dans la discussion des points de détail. Alors M. Edmond Haraucourt, qui siégeait à la droite de M. Decourcelle, prit feu et les menaça de ses foudres, en particulier l'un d'entre eux qui s'était cru autorisé, naguère, jadis ou autrefois, à amputer de plusieurs vers, pour le reproduire dans une anthologie, un de ses morceaux lyriques. Cette fois encore l'apaisement vint du fauteuil présidentiel, et le soleil de la concorde rayonna sur tous les fronts.

Le congrès, dont le but était de réunir les représentants de tous ceux qui concourent à la production du livre, a tenu six séances, du lundi 13 au samedi 18 juin. En des rapports, dont plusieurs, d'une netteté parfaite, sont des chefs-d'œuvre du genre, — et je citerai en particulier ceux de M. Max Leclerc et de M. Joseph Bourdel, — tout ce qui touche au livre a été étudié, de la pâte d'alfa à l'expansion intellectuelle à l'étranger. Or, à ce

propos, une remarque s'impose : les rapports écrits par les techniciens sont, pour la plupart, très documentés et d'une grande précision. Il n'en pouvait être autrement, me répondra-t-on, puisqu'il s'agissait de produits essentiellement monnayables à l'établissement desquels concourent industries et organisations ouvrières, dont le nerf est l'argent. Certes, mais j'avoue qu'il ne m'aurait point déplu de voir les différents groupements d'écrivains représentés par leurs trois rapporteurs, MM. Eugène Morel, Georges Valois et Jules Perrin, soumettre à l'illustre assemblée des documents plus précis concernant la véritable situation de leurs mandants. Je n'ignore point que M. Eugène Morel n'ait donné des chiffres sur le mouvement des imprimés, et j'ai lu et entendu ses deux rapports sur les relations entre auteurs et éditeurs, et sur l'édition des poètes et œuvres littéraires à tirage restreint. Je sais que certaines questions importantes y sont abordées, et certains problèmes posés, mais non résolus, et je n'en retiens pour preuve, à titre d'exemple, que le fait suivant : le livre, aujourd'hui, se vend deux fois plus cher qu'en 1914. Il n'y a là rien que de légitime, et je ne verrais même aucun inconvénient à ce que son prix de vente fût augmenté dans les mêmes proportions que celui des nourritures et des boissons, des vêtements et des chaussures. Mais comment se peut-il faire que les maisons d'édition soient encore assez nombreuses où l'auteur d'un ouvrage littéraire ne soit pas plus payé qu'en 1914, *à tirage égal, bien entendu ?* Voilà ce qu'il aurait fallu demander. J'entends bien que M. Eugène Morel, parlant du traité modèle élaboré par différentes commissions qui l'ont conçu en termes aussi généraux (sinon généreux) que possible, fait une discrète allusion aux cas d'espèce. Il est inévitable, en effet, et très naturel, que des conditions diverses soient faites au débutant qui sollicite, et à l'écrivain qui impose les siennes. Mais le fait demeure que tout écrivain dont l'ouvrage est accepté et publié par un éditeur devrait être rémunéré proportionnellement à la hausse du prix de vente ; si, par exemple, il lui était alloué 50 centimes par exemplaire facturé 3 fr. 50 en 1914, il devrait lui être alloué 1 franc par exemplaire facturé 7 francs en 1921. C'est là de la justice élémentaire, et certains éditeurs l'ont compris, mais pas tous, il s'en faut de beaucoup. Je ne m'attache pas ici à la valeur intrinsèque des œuvres publiées : je constate uniquement

qu'elles le sont. Qu'il s'agisse de chefs-d'œuvre ou de navets, l'éditeur les a jugées dignes — par lui-même ou par l'intermédiaire de son lecteur responsable, — de voir le jour ; or il paie plus cher son marchand de papier, son imprimeur, son brocheur ; s'il ne paie pas l'auteur plus cher qu'en 1914, proportionnellement il le paie moins, et c'est ce que je ne comprends pas. Et c'était là une des principales « unifications » qu'il aurait fallu demander.

Je dis que je ne comprends pas. Non ! Je ne comprends que trop bien en l'état actuel des choses. M. Eugène Morel dit en effet avec beaucoup de précision à propos de l'imprécision même où durent se cantonner les rédacteurs du traité type :

Il ne pouvait s'agir d'imposer à des individus libres et indisciplinés, auteurs et éditeurs, des conditions que rien ne les forcerait à accepter. Le nombre des points sur lesquels l'union des éditeurs peut se faire n'est pas beaucoup plus grand que celui sur lequel se ferait l'union des écrivains lorsqu'il s'agirait, non de réclamer, mais de refuser des propositions immédiatement avantageuses par solidarité ou par un intérêt lointain. La possibilité de l'accord était mesurée, non par notre bonne volonté réciproque, mais par la cohésion de nos mandants.

Nul part, en effet, l'individualisme n'est poussé plus loin que dans les milieux dits de lettres, où le sentiment de la hiérarchie n'existe qu'à l'état d'exception. De plus, si l'on réfléchit que, sur des milliers de poètes, de romanciers, d'essayistes, de critiques, d'auteurs dramatiques, etc., etc., il n'en existe pas deux qui aient des intérêts identiques, il n'est pas difficile de deviner quel manque de cohésion en doit résulter. Electriciens, cheminots, typographes, balayeurs, font tous par groupes exactement la même besogne et peuvent réclamer exactement le même salaire. Mais quelle diversité parmi les écrivains ! Chacun d'eux est un « cas » qui ne ressemble en rien au « cas » voisin ; il est donc à peu près impossible qu'on se mette d'accord sur des textes, à moins qu'ils ne soient d'une généralité qui confine à l'abstraction. Enfin, ce qui frappe dès l'abord dans un congrès de ce genre, où l'on rencontre les principaux représentants de presque toutes les grandes maisons d'édition, c'est l'absence de nos principaux écrivains. Etre « frappé » ne signifie pas du tout qu'on s'étonne. On serait en effet beaucoup plus surpris par leur présence. Que viendraient-ils faire dans des réunions de cette sorte ? Quelles réclamations auraient-ils à présenter ? Sans parler rivalité ni lutte, je

puis dire, sans manquer de courtoisie, qu'auteurs et éditeurs ne me paraissent point traiter d'égaux à égaux, c'est-à-dire disposer des mêmes forces, mis à part d'un côté les grands auteurs qui font recette, de l'autre les petites maisons d'édition. Le nombre des éditeurs est forcément limité ; celui des écrivains l'est de moins en moins ; et c'est donc ici plus qu'ailleurs que joue la loi de l'offre et de la demande. Et c'est aussi ce que tels rapporteurs auraient pu dire, non pas avec brutalité, mais avec netteté; car il ne sert de rien de se payer de mots. On a publié dans le dernier numéro de cette revue (15 juin 1921, pp. 860-862) la lettre de M. Bourrelier, co-directeur de la maison Armand Colin. Il y est parlé des relations non seulement courtoises, mais sympathiques, qui existent entre les représentants des écrivains et ceux des éditeurs. Il est certain que par cette collaboration des résultats non négligeables ont été obtenus, mais qui portent plutôt sur des ensembles que sur des points de détail beaucoup plus importants, du genre de celui que j'indiquais tout à l'heure. Il est également certain que les éditeurs *n'ont point gagné* à la crise qui continue de sévir tout en s'atténuant ; mais il est non moins certain que la moyenne des écrivains *y a franchement perdu*. Quant à taxer les éditeurs de mercantilisme, le bon sens y répugne ; il suffit de lire les deux rapports de M. Bourdel et de M. Leclerc ; et, pour ce qui est d'écrire qu'ils sont les pires ennemis des poètes, c'est une affirmation qui ne résiste guère à l'examen, comme on va le voir. C'est confondre *éditeurs* et *public*.

Car je m'en voudrais de ne point enregistrer ici l'incident le plus caractéristique, selon moi, de ces six longues séances. Le jeudi 16, vers 5 heures de relevée, on apprit que M. Guerber demandait la parole. On entendit alors une violente diatribe prononcée contre, somme toute, « ceux qui se vendent » par le porte-parole de « ceux qui ne se vendent pas ». Faguet avoua naguère ignorer Claudel. A mon échelon et au sien je puis bien avouer que, jusqu'à cette heure, j'ignorais M. Guerber. Il parla d'une voix saccadée dont l'ironie, à tout prendre, n'était pas plus absente que de son discours qui souleva certains rires auxquels je ne m'associai pas. Je me contentai de sourire lorsqu'il parla classiques, gloire et éternité, trois magnifiques lieux-communs. Tel autre passage aurait pu être signé Villiers de l'Isle-Adam, puisque l'homme de génie lui-même est le fils de quelqu'un. Mais ici

l'ironie de M. Guerber était déplacée, en tout cas superflue, et je voyais devant moi tel vieil éditeur blanchi sous le harnois sourire avec pitié, car, enfin, lorsque M. Guerber affirma que tel roman, qu'il tient pour le plus beau qui ait paru depuis 50 ans, n'avait pas eu de succès, ce n'était pas à l'éditeur qu'il pouvait s'en prendre, mais à l'immense public lui-même. Et je m'étonne toujours de voir des gens si au-dessus, à les en croire, des mesquineries quotidiennes, attacher une telle importance à des succès de vente, c'est-à-dire à l'argent. Bref, tout en agitant ces réflexions, très ordinaires à coup sûr, mais où je puise toujours une certaine sérénité, sorti de la Maison du Livre j'arrivai aux quais où le plus absolu des hasards me fit découvrir un livre de vers de M. Guerber. Une « prière d'insérer » me renseigna sur sa personnalité : elle n'est autre que celle de M. Thogorma, dont un humoriste, vers 1911, si mes souvenirs sont précis, contesta l'existence réelle. Pourquoi M. Thogorma a-t-il consenti à lever le voile d'un relatif incognito ? Je ne me hasarderai point à le rechercher. Mais sens de l'ironie envers autrui n'implique pas qu'on ait pour soi-même celui du ridicule. J'ai la certitude que M. Thogorma s'est flatté de dire leur fait aux « philistins » et aux « bourgeois » réunis dans la salle du Congrès. Certes, pour ne citer qu'eux trois, Baudelaire, Verlaine et Villiers eurent une existence précaire ; du moins avaient-ils commencé chacun, d'assez bonne heure, une œuvre dont certains initiés, — il y en eut toujours, — à défaut du public, reconnaissaient la valeur. Je ne crois point que ce soit le cas de M. Guerber. Quoi qu'il en soit, le fait valait d'être signalé, que pour la première fois, en salle close, dans une assemblée qui n'en pouvait mais, aient été dénoncées l'indifférence et la bêtise de ce public qui, à cette même heure, prenait son apéritif en s'inquiétant des cours de la récente Bourse. Après quoi M. Guerber déposa une résolution tendant à ce que ceux qui se vendent viennent en aide à ceux qui ne se vendent pas. (C'est un résumé très sommaire que je fais ainsi.) Que MM. les promoteurs des futurs congrès du Livre y prennent garde ! Peut-être les résolutions de ce genre se multiplieront-elles. Peut-être ces tentatives de « reprises » seront-elles de plus en plus fréquentes. Peut-être verra-t-on, vers la fin du présent siècle, des écrivains, seuls persuadés d'avoir du génie, vivre du produit partiel qui leur sera versé par un consortium

d'éditeurs qu'ils considéreront comme des philistins, d'œuvres de feuilletonnistes notoires qu'ils considéreront comme des cuistres. C'est un signe des temps, du moins des temps nouveaux.

HENRI BACHELIN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Vagabondage : Responsabilité pénale des mineurs, majorité pénale, Prostitution des mineurs. — *Organisation judiciaire en Indo-Chine*, juges de paix indigènes. — *Diffamation* : Affaire Desserey-Dumur, Fait historique.

Sauf en matière de rapt (où le délinquant qui n'a pas encore vingt et un ans n'est puni que de prison, tandis qu'après vingt et un ans les travaux forcés le menacent), le Code Pénal traite la *responsabilité pénale des mineurs* sans regarder l'infraction commise. En matière de **Vagabondage**, cependant, une loi du 28 avril 1832, modifiant l'art. 271, est venue distinguer entre les délinquants qui n'ont pas encore seize ans et les autres.

Les vagabonds, âgés de moins de seize ans, *ne pourront être condamnés à l'emprisonnement, mais ils seront renvoyés sous la surveillance de la haute police jusqu'à l'âge de vingt ans accomplis*.

Tout le monde sait aujourd'hui que *la surveillance de la haute police*, tant agonie sous l'Empire, est remplacée (depuis 1885) par l'*interdiction de séjour*, et l'abrogation de la dite surveillance ne figurait même plus dans les derniers programmes électoraux d'avant-guerre. Mais l'art. 271, avec l'interdiction de séjour, répugnait aux tribunaux, et plutôt que de soumettre le mineur vagabond à une mesure qui aurait pour conséquence de l'éloigner du lieu où il doit obligatoirement se trouver pour ne pas être vagabond : à savoir le domicile de ses parents, ils l'acquittaient, dans tous les cas, comme ayant agi sans discernement. En outre d'une sanction absurde, l'art. 271 offrait aussi l'inconvénient de maintenir la majorité du vagabond à seize ans, alors que, depuis 1906, *la majorité pénale ne commence plus à seize ans, mais à dix-huit*.

Grâce à la loi du 24 mars 1921 ces deux inconvénients n'existent plus.

D'une part elle déclare que des vagabonds *mineurs de dix-huit ans* seront poursuivis et jugés dans les conditions de la loi du 22 juillet 1912 sur les Tribunaux pour enfants, loi qui constitue comme le *Code des mineurs*.

D'autre part elle fait disparaître pour les vagabonds âgés de plus de treize ans et de moins de seize ans l'interdiction de séjour. Déclarés coupables de vagabondage, ils seront soit remis à leurs parents, soit à une institution charitable, soit à une colonie pénitentiaire, soit soumis à la liberté surveillée.

Quant au *mineur de moins de treize ans*, il bénéficie, bien entendu, en matière de vagabondage comme en toute matière, des dispositions absolutoires de la loi du 22 juillet 1912. Considéré comme pénalement irresponsable, il n'est pas déféré à la juridiction répressive, mais il peut être soumis à des mesures de tutelle, de surveillance, d'éducation, de réforme et d'assistance qui seront ordonnées par le tribunal civil statuant en chambre du conseil.

Quid du vagabond *entre seize et dix-huit ans?* La loi ne s'explique pas sur son compte, mais il en résulte implicitement qu'il est soumis à la même peine que le majeur : trois à six mois de prison, pourvu, bien entendu, qu'il ait été déclaré avoir agi avec discernement.

Enfin à la définition générale des vagabonds : *ceux qui n'ont ni domicile certain, ni moyens de subsistance et qui n'exercent habituellement ni métier ni profession* (art. 2701) la loi nouvelle ajoute une définition particulière au mineur.

Sont considérés comme vagabonds les mineurs de dix-huit ans qui, ayant sans cause légitime quitté soit le domicile de leurs parents ou tuteurs, soit les lieux où ils étaient soumis et confiés, ont été trouvés soit errant, soit logeant en garni et n'exerçant régulièrement aucune profession, soit tirant leurs ressources de la débauche ou de métiers prohibés.

Ce texte vise surtout le mineur de mauvaise vie, l'apprenti bonneteur ou souteneur. Pour qu'il soit puni, il n'est pas nécessaire, comme il est nécessaire pour ses aînés, qu'il soit surpris pratiquant son métier sur la voie publique. De plus avec ce terme « débauche », l'art. 270 ne prévoit pas seulement l'exploitation de la prostitution d'autrui, mais la propre *prostitution du mineur*. Pour le mineur de dix-huit ans qui a quitté son domicile légal la prostitution est un délit désormais, un délit qui équivaut au vagabondage.

Dans la législation antérieure, le mineur qui se livre à la prostitution, lorsqu'il avait un domicile, fût-ce en garni, et possédait

des ressources, fussent-elles le produit avéré de sa prostitution, ne pouvait pas être inquiété.

Pratiquement du moins, car la laborieuse et minutieuse loi du 11 avril 1908, concernant la prostitution des mineurs, est apparue au premier essai impraticable. On peut la considérer comme le type du coup d'épée dans l'eau législatif...

§

L'*Officiel* du 24 février dernier publie un décret, en date du 16 février, portant **réorganisation judiciaire en Indo-Chine.**

Ce décret, qui ne comprend pas moins de 213 articles, se contente de codifier, avec quelques modifications d'intérêt moyen, les dispositions éparses qui régissent la matière. Il innove cependant de façon importante en créant en Cochinchine des *juges de paix indigènes.*

La création des juges de paix indigènes fait partie d'une série de réformes qui sont, certes, dans l'esprit colonisateur français, mais dont la guerre a sans doute accéléré l'éclosion, le libéralisme aidant de M. Albert Sarraut et de M. Long, son successeur au gouvernement de l'Indo-Chine. Elle succède à la création (m'apprend *le Temps* du 8 juin) d'un collège de jeunes filles indigènes à Saïgon ; à celle, en Annam, d'une chambre consultative indigène.

Les juges de paix indigènes exerceront tous les actes qui ressortissent au juge de paix français, dans la mesure où ces actes sont compatibles avec la loi indigène — (art. 97). En matière civile et de simple police leur compétence sera la même que celle des Juges de paix français — (art. 101, 102).

Ils statueront sans ministère public, mais il est loisible au procureur général ou au procureur de la République de leur envoyer des conclusions écrites — (art. 93).

Ils ne connaîtront point d'huissiers. Tous les actes qui nécessitent d'ordinaire l'intervention des huissiers seront accomplis, sous leur direction, par les notables des villages— (art. 94). L'assistance des avocats n'est pas admise devant eux, les parties comparaissent en personne ou représentées par des parents —(art. 95).

Ils exerceront la police judiciaire pour tous crimes et délits et procéderont, sur délégation des magistrats du parquet ou de l'instruction et des autorités judiciaires, en général, à toutes enquêtes,

investigations et constats tant en matière civile que criminelle — (art. 100 et 101).

Mais leur compétence n'existe que lorsque toutes les parties en cause sont annamites ou assimilées. Dès qu'il y aura en cause un Français ou assimilé, le juge français sera seul compétent — (art. 98).

D'autre part, les juges de paix indigènes ne rentrent pas dans le cadre de la magistrature coloniale, car ils sont soumis, quant à leur mode de recrutement, leur nomination, avancement, discipline à l'autorité du gouverneur général.

Enfin toute latitude est laissée au gouverneur pour réaliser en temps opportun la réforme; le recrutement immédiat des juges de paix indigènes n'étant pas possible, dit le rapport ministériel qui précède le décret.

§

Les journaux indigènes de Saïgon et d'Hanoï, dont les ardentes campagnes en faveur de « la Justice aux Annamites » parviennent quelquefois jusqu'à la presse parisienne, ne manifestent pas (si j'en juge par le lot qui vient de m'être envoyé) un grand enthousiasme de cette innovation. Une modification à l'organisation des Cours criminelles ferait bien mieux leur affaire pour le moment. Ils voudraient que l'élément indigène fût représenté parmi les assesseurs, aujourd'hui au nombre de quatre, qui prononcent en commun avec les trois magistrats de la Cour sur toutes les questions posées et sur l'application de la peine. Du moins, ils demandent qu'il en soit ainsi chaque fois que comparaît un Français ou assimilé, pour crimes commis sur la personne ou sur la propriété d'un Annamite.

Ils accusent les quatre assesseurs actuels, obligatoirement citoyens français, et dont l'influence est prépondérante puisque la déclaration de culpabilité est prononcée à la majorité des voix (quatre sur sept) — de constante partialité européenne ; et à propos de la condamnation à 15 jours de prison, avec sursis, d'un sieur Beck (*C. Crim. Saïgon* 14 avril) ils soulignent la vanité des appels du ministère public en faveur d'un verdict qui ne fut pas un verdict de race. Ce Beck, mécanicien au service de la *Société du Pacifique*, d'origine luxembourgeoise, était accusé d'avoir volontairement porté au chauffeur Doan-van-Du des coups ayant occasionné la mort sans intention de la donner (art. 309 du C. P.).

J'ai lu le compte rendu des débats, donnant en entier l'acte d'accusation, dans le numéro du 15 avril de la *Jeune Asie;* et je comprends les sentiments, d'ailleurs exprimés avec calme et modération, du rédacteur de l'article. Mais devant un jury métropolitain, je crois bien que le verdict — au cas où le jury aurait pu participer à l'application de la peine — n'eût guère été différent et que d'ailleurs l'accusé eût commencé par être acquitté, puisque, sur la question de la culpabilité, les magistrats qui composent la cour française n'ont pas voix au chapitre. La relation entre l'unique, gifle, quelque peu forte, portée par le mécanicien au chauffeur et la mort, huit heures après, de celui-ci, malgré le certificat médical affirmant que Du était mort d'une hémorragie méningée consécutive à une violente commotion cérébrale, cette relation, un avocat un peu habile avait des chances d'obtenir qu'elle ne fût pas admise, alors que Du, resté quelques instants inanimé sous le choc, avait pu rentrer chez lui tout seul ; que des doutes, très légers mais des doutes tout de même pouvaient peser touchant sa tempérance (et l'avocat soutenait qu'il s'agissait d'un alcoolique « que des tares congénitales prédisposaient à mourir à la moindre pichenette ») ; que l'accusé prétendait que la victime avait craché dans sa direction ; que l'accusé n'avait pas d'antécédents judiciaires, etc., etc.

En cour d'assises française aussi il faut que la victime ait cent fois raison pour qu'il ne lui soit pas donné tort... Mais que répondre aux défenseurs des indigènes quand ils demandent ce qui serait arrivé non pas en France, mais en Indo-Chine, si, dans ce cas spécial, la victime eût été un Européen et l'accusé un Annamite ?

Pour revenir à la création des nouveaux juges de paix, c'est tout de même un premier pas dans une voie qui mènera loin. Des justices de paix indigènes où ils vont remplir toutes les fonctions des autres juges de paix, y compris celles d'auxiliaires du parquet et du tribunal civil, les meilleurs de ces magistrats seront fondés à prétendre passer dans les tribunaux et dans les cours. Ce passage, en dehors même de la satisfaction qu'il donnera aux grands principes que les gazettes indo-chinoises invoquent, permettra de remédier à la crise de recrutement qui ne sévit pas moins dans la magistrature coloniale que dans la métropolitaine. Certes, on ne voit pas pourquoi un Annamite, pourvu des mêmes diplômes qu'un Français, et naturalisé Français, n'exercerait pas

la justice en Indo-Chine, alors que le président de la Cour d'appel de Brazzaville, par exemple, s'appelle Titi et que s'appelle Sandanamassy le juge de paix de Karikal (*Ann. mag.col.*, 1919-1920). Sans mépriser aucune de nos races coloniales, il est certain que toutes n'offrent pas au point de vue intellectuel et moral les qualités qui brillent chez l'Indo-Chinois, qualités dont l'existence n'est point douteuse pour qui sait procéder par recoupement dans les ouvrages de tant d'écrivains dévoués aux gens et choses de notre Extrême-Orient, depuis les Jules Boissière, Bourde, Bonnetain, jusqu'aux Nolly, Daguerde, Marquet, en passant par les Pouvourville, Pierre Loti, Ajalbert, Claude Farrère...

§

Bien que le procès en **diffamation** intenté par la demoiselle Desserey au sieur Dumur et au *Mercure de France* ait vu son premier acte (car j'espère que la pièce ne sera pas en un acte, mais en deux, en trois s'il le faut) se terminer par la condamnation — d'ailleurs aussi bienveillante qu'il était possible — des inculpés, je me félicite, en qualité d'admirateur du *Boucher de Verdun* et de juriste, que ce procès ait pris naissance. Car il procure une belle réclame à un ouvrage qui ne saurait être trop diffusé, et il pose de la façon la plus franche et la plus instructive la question du *fait historique en matière de diffamation*. Grâce à ce procès (singulier, du point de vue de la demanderesse), voilà le livre de Dumur ajouter à sa haute signification littéraire, historienne et psychologue une signification juridique non moins haute. J'examinerai, dans ma prochaine chronique, le jugement qu'a rendu, le 16 juin, le tribunal de Nancy. Je renvoie également à cette chronique le compte rendu de l'important ouvrage de MM. Merignhac et Lémonon : *Le Droit des gens et la guerre de 1914-1918* (2 vol.) qui vient de paraître à la Librairie de la Société du Recueil Sirey, ouvrage de droit pur, mais qui peut servir de références et de garant au *Boucher de Verdun* comme à *Nach Paris !* et aux autres volumes nécessaires à Louis Dumur pour achever sa bonne entreprise.

MARCEL COULON.

ÉDUCATION PHYSIQUE

La saison de foot-ball. — Le match Dempsey-Carpentier. — Les jeux olympiques.

La saison de foot-ball est terminée. Les équipes fran-

çaises se sont montrées très en progrès et peuvent être considérées comme les égales des équipes anglaises, qui avaient marqué jusqu'ici une supériorité écrasante. Tout au moins en rugby où la France — après avoir nettement battu l'Ecosse et l'Irlande — s'est classée deuxième dans la compétition des cinq nations, l'élève est devenu l'égal du maître et il se pourrait même que ce dernier se trouve dépassé avant peu. Le rugby est le sport complet par excellence. Il nécessite une mise en action rapide et parfaitement coordonnée de tous les muscles. Si nos équipes se sont montrées souvent inférieures au point de vue de la robusticité et de ce fait ont été nettement surclassées dans leurs lignes d'avants, — comme cela s'est produit dans le match France-Pays, de Galles à Cardiff, — en revanche dans leurs lignes intermédiaires et arrières, où les équipiers doivent surtout posséder des qualités de décision, de coup d'œil, de vitesse, elles ont très souvent pris le dessus et nous ont donné par leurs combinaisons fort bien venues d'appréciables victoires.

En association, les équipes Belges, qui décidément semblent posséder au dernier point la technique du jeu, se sont montrées supérieures aux nôtres.

La tournée en Angleterre de notre équipe nationale féminine a été particulièrement brillante. Après une première défaite, due peut-être à un manque de confiance et de cohésion, nos équipières se sont ressaisies et ont, par la suite, nettement triomphé des teams qui leur ont été opposés.

Tous ces matches, disputés entre les équipes alliées, sont suivis avec passion par un public de plus en plus nombreux. Les brillants résultats obtenus par nos représentants ne peuvent qu'influencer, favorablement pour nous, l'opinion à l'étranger. Et dans le même ordre d'idées, le **match Dempsey-Carpentier**, dont le résultat est attendu avec une impatience fébrile par des millions de personnes, exerce sur nos relations avec nos alliés Américains une influence dont les adversaires les plus acharnés du sport ne sauraient nier la valeur. Attendons avec calme et confiance l'issue de ce match. Dempsey a la réputation d'un rude cogneur et surclasse Carpentier par le poids, ce qui n'est pas négligeable. Peut-être aussi est-il plus capable de durer que notre champion. Mais Carpentier a pour lui la vitesse et une science consommée de son art. Il prend vite conscience des points faibles

de l'adversaire et est fort capable d'obtenir une décision, dès les premiers rounds.

La saison d'athlétisme est ouverte et les stades, malheureusement trop peu nombreux et insuffisamment organisés, sont envahis par une jeunesse toujours plus avide de plein air et de mouvement. Les conseils de révision ont manifesté un étonnement satisfait de voir que nos jeunes gens de la classe 21 étaient par leur constitution physique nettement supérieurs à ceux de la classe précédente. Les résultats obtenus en trois ou quatre ans sont donc considérables. Continuons à alimenter le courant et, dans quelques années, nous verrons la race française complètement rénovée. Le Dr Tissie, un des apôtres de l'Education physique et qui vient de recevoir à ce titre une croix trop longtemps attendue et bien méritée, écrivait, il y a quelques années : « La race peut être relevée en 10 ans par la méthode et par les compétences. » Notre méthode n'est pas encore au point et les compétences sont plus ou moins bien utilisées. Et pourtant, pour reprendre l'expression du Dr Tissie, la race se relève d'une façon marquée et continue. Les fervents de l'idée sportive, les apôtres de l'Education physique peuvent être fiers de leur œuvre. Quel dommage que leurs efforts ne soient pas encouragés comme ils devraient l'être par les pouvoirs publics et que trop souvent, sur cette question comme sur beaucoup d'autres, les rivalités de personnes entravent la réalisation de certains projets, comme la création de l'Office national des Sports, l'obligation de l'Education physique, la construction d'un stade et d'une piscine pour chaque commune au-dessus de 5.000 habitants, et tant d'autres créations qui permettraient la diffusion des méthodes rationnelles et leur application dans des conditions répondant vraiment à notre besoin toujours plus grand d'air pur et de mouvement.

Les Jeux Olympiques de 1924 auront lieu à Paris. Ainsi en a décidé le Comité Olympique international réuni en séance plénière à Lausanne. Les Américains, qui étaient tout d'abord de sérieux postulants, avaient retiré leur candidature et donné leur appui à la France. Seule l'Italie restait encore un concurrent quelque peu sérieux. Les résultats du vote ne sauraient troubler les bonnes relations sportives qui existent entre les deux sœurs latines. Restera pour la France à trouver le cadre où se déroulera cette imposante manifestation internationale. Il n'est pas trop de

3 ans pour nous préparer cette organisation. Les stades existant dans la région parisienne sont nettement insuffisants pour abriter de semblables compétitions. Le stade Pershing lui-même, quoique ayant été utilisé en juin 1918 pour les championnats interalliés, nécessiterait une réorganisation complète. Il faudrait lui adjoindre une piscine, ainsi que de nombreuses annexes, pour les boxeurs, les lutteurs, les escrimeurs... Et puis sa piste est, paraît-il, peu favorable à la mise à mal des records.

Ajoutons que ses tribunes, qui peuvent contenir 30.000 spectateurs, seraient très insuffisantes. Lors du dernier match d'association France-Angleterre, elles n'ont pas suffi à contenir le nombreux public venu assister à cette compétition. L'attribution à la France de l'organisation des jeux Olympiques sera pour nos grandes Fédérations, qui viennent de se grouper en superfédération, l'occasion de faire construire dans la banlieue parisienne, avec l'appui financier de l'Etat et de la Ville de Paris, un stade digne de notre beau pays. Mais cette éventualité ne va pas sans faire couler de l'encre, et bon nombre de sportifs font remarquer que le moment est mal choisi pour consacrer des millions à cette édification, alors que nous nous lamentons sur l'insuffisance de l'appui financier apporté par les pouvoirs publics aux nombreuses sociétés qui se créent un peu partout et qui ne disposent pour la plupart que de terrains de jeux nettement insuffisants pour permettre la pratique régulière et ordonnée de l'éducation physique et des divers sports.

Quoi qu'il en soit, la France ne peut lésiner lorqu'il s'agit de recevoir l'élite sportive mondiale.

Une campagne se poursuit pour l'installation de piscines dans nos grands centres. Le coût de pareilles installations, qui peut être estimé à deux millions chacune, si l'on veut qu'à la piscine proprement dite soient adjoints les compléments indispensables, salles de vapeur, douches, lavabos, salles de culture physique, buffet, laisse perplexes les municipalités et nous continuons à être le pays où l'on se lave le moins et dont 80 o/o des jeunes gens (marins compris) ne savent pas nager. La natation est le sport complet et hygiénique par excellence. De plus il est essentiellement utilitaire. Souhaitons que l'appel des apôtres de la natation soit entendu.

RENÉ BESSE.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : Souvenirs d'Antoine sur le Théâtre-Libre. — *La Renaissance* : M. F. Strowski explique « la critique universitaire ». — *Pour le Plaisir* : un poème de M. Louis Thomas. — *Revue des Deux Mondes* : MM. J. et J. Tharaud montrent un type de révolutionnaire juif en Hongrie : Tibor Szamuely. — *Les Cahiers idéalistes* : M. Léon Bazalgette montre un type de révolutionnaire juive en Allemagne : Rosa Luxembourg. — Memento.

La Revue hebdomadaire publie, depuis le 21 mai, « Mes souvenirs sur le Théâtre-Libre », par André Antoine. Le succès de ces mémoires, à une époque où tant de jeunes hommes racontent leur adolescence, est une belle revanche d'Antoine sur la vie qui ne lui fut jamais facile. Au moins, lui, a-t-il travaillé, lutté, vaincu, armé d'enthousiasme, de foi, et de la belle faculté d'admirer, sans laquelle on ne saurait soi-même rien créer de viable.

Voici Antoine préparant le premier spectacle du Théâtre-Libre, aux heures de loisir que lui laisse son emploi à la Cie du Gaz :

23 mars 1887. — J'étais fort embêté ce matin, pour trouver des meubles et des accessoires que je n'avais guère le moyen de louer. Ma mère, à qui j'en parle, me permet de prendre les meubles de sa salle à manger, ses chaises et sa table pour l'arrière-boutique du boucher de Jacques Damour ; et, sur les cinq heures, en sortant du bureau, où je n'ai voulu demander aucune permission, car tout ce petit bruit de la presse a déjà braqué sur moi les yeux sévères du sous-chef de mon service, je loue une voiture à bras et je traîne moi-même notre mobilier le long du boulevard Rochechouart, depuis la rue du Delta jusqu'à l'Elysée-des-Beaux-Arts ; le père Krauss ouvre des yeux énormes devant la splendeur d'une pareille mise en scène.

Répété sur la scène. Le père Krauss, tout de même gagné par notre fièvre, a été tout à fait empressé, à la condition que l'on n'abîme rien ; il a fait le machiniste tout seul, avec sa rosette rouge sur son costume de toile bleue.

Hennique, amené par Alexis, m'a paru stupéfait, car, à la fin, il a dit à Alexis : « Nous amènerons Zola demain si on répète encore ; il faut qu'il voie ça. »

28 mars 1887. — Nous répétons. Zola est venu avec sa femme, Charpentier l'éditeur et deux amis.

Comme nous terminons *Jacques Damour*, le maître, monté sur la scène, conduit par Hennique, m'accule dans un angle sous un bec de gaz ; je suis ému à défaillir, tandis que ses yeux me détaillent ; il y a sur sa figure un étonnement, et il me dit assez brusquement : « Qu'est-

ce que vous êtes, vous ? » Je balbutie, il me laisse barbotter sous son regard fouilleur et ajoute : « C'est très bien, c'est très beau, hein ? Hennique, n'est-ce pas que c'est très bien ? Nous reviendrons demain. »

30 mars 1887. — Le grand soir ; comme j'ai touché mes appointements au Gaz, avant cinq heures, je suis certain de pouvoir payer ses cent francs au père Krauss ; pour le reste, par exemple, je ne vois pas trop où nous allons et comment on fera.

Chincholle, du *Figaro*, qui était monté hier soir avec Zola et Alphonse Daudet, a fait passer ce matin, dans *le Figaro*, une note où il parle de la répétition d'hier soir dans les termes les plus propres à soulever la curiosité.

31 mars 1887. — La représentation d'hier soir s'est achevée triomphalement.

§

Au cours d'un article qu'il intitule : « Les critiques à la Boileau et les critiques universitaires » (**La Renaissance**, 4 juin)), M. Fortunat Strowski donne l'explication ci-après de la critique universitaire :

La critique dite universitaire n'a pas une très bonne presse. Mais peut-être ne s'en fait on pas une juste idée.

Est-ce celle qui est pratiquée par les universitaires ? Je ne crois pas, parce que, le plus souvent, les universitaires ne pratiquent pas la critique universitaire, si du moins on entend par ce mot celle qui est dogmatique et fermée aux nouveautés. Personne n'est plus systématique et affirmatif que M. Souday et il n'est pas universitaire. Personne n'était plus libre et plus flottant qu'Emile Faguet, et il était professeur. Voilà pour le dogmatisme. Quant à l'amour des nouveautés, qui est-ce donc qui a « lancé » jadis le nom de Verlaine ? C'est Jules Lemaître à peine évadé du professorat ; et Jules Lemaître, encore fort ignorant de la jeune littérature, avait appris à admirer Verlaine, de Jules Tellier, alors professeur. Celui qui a métier d'enseigner est certainement forcé, dans son enseignement, d'être catégorique et de regarder surtout les œuvres et les idées consacrées ; mais il y est obligé uniquement dans son métier. Sorti de là, il a soif d'air et de liberté.

Cependant, je crois, moi aussi, qu'il y a une critique universitaire, — indépendante de la profession ou de l'origine de celui qui l'exerce. Je la ferais consister dans un certain art de composer et d'écrire, parce que cela c'est la forme même de l'esprit, et qu'on ne s'en débarrasse pas comme on se débarrasse de ses idées ou comme on change d'horizon. C'est au « paragraphe » que je distinguerais l'universitaire ; je le distinguerais encore au soin de classer les idées, de les organiser et de ramener les jugements particuliers aux jugements généraux.

Or, cela fait perdre bien des qualités de fraîcheur et d'invention. Le paradoxe, sous une plume « universitaire », est toujours forcé et sans grâce. La sensibilité n'y paraît point extrêmement fine, ni directe ; l'imprévu y prend des airs de déduction. Mais, en revanche, cela est agréable, sûr, solide.

Quand un critique universitaire ne vise point à faire le malin, qu'il sait garder ses qualités, sans prétendre à celles des autres, et qu'il a de la bonne foi et de la modestie intellectuelle, il vaut bien un « impressionniste... »

§

Pour le Plaisir (15 mai) publie des poèmes de M. Louis Thomas inspirés par New-York dont le poète peut écrire :

Ici c'est le désert des cœurs !

Quelle impression de hâte, de bruit, donne l'auteur, dans cette pièce, et comme il y exprime la mélancolie de la solitude d'un Français sensible et lettré, dans la ville d'affaires où la conquête de l'or prime tout :

J'entends autour de moi le bruit
Féroce et sourd du triste bagne,
Où le destin m'a fait venir
Sans que même je ne réclame.

Des millions d'êtres humains
Sont là en proie à des délires.
Et c'est peut-être moi le fou
Qui ne ressemble pas aux autres :

Je ne puis plus songer à rien,
Je fais comme eux, je cours sans trêve
Après je ne sais quel plaisir,
Qui chasse loin de lui le rêve.

Et peut-être tout est-il bien
Dans ce tourbillon qui m'entraîne
Sans que je songe plus à rien
De ma condition humaine...

§

MM. J. et J. Tharaud donnent à la **Revue des Deux Mondes** (1er juin) la troisième partie de « Bolchévistes de Hongrie », une de leurs œuvres les plus poignantes, où grouille un peuple en effervescence. C'est un chef-d'œuvre du grand reportage, écrit dans la langue solide et colorée de ces beaux écri-

vains. Ils rapportent ce qu'ils ont vu ou qu'on leur a dit. En ce dernier cas, nul doute qu'ils n'aient contrôlé par des recoupements les témoignages. Ceux-ci portent contre Bela Kun, ses lieutenants et les Juifs. A en croire les historiens de ces journées révolutionnaires, les Juifs y ont agi, rien que les Juifs, et avec une passion dans la cruauté qui dépasse les accusations des pires antisémites. « Une Jérusalem nouvelle s'élevait au bord du Danube », écrivent MM. Tharaud.

Pour obliger les paysans à livrer leurs denrées, et surtout pour réprimer les révoltes qui éclataient çà et là, un détachement spécial, recruté parmi les gars de Lénine, fut chargé d'organiser la terreur à la campagne. Ce détachement, d'une trentaine d'hommes environ, avait pour caserne un train blindé, armé de mitrailleuses, toujours prêt à partir et à se porter sur le village où l'on avait signalé quelque agitation suspecte. A sa tête, se trouvait un garçon d'aspect malingre, voûté, phtisique, les mains longues et veineuses, le visage blafard, osseux, avec des yeux de poisson mort, un long nez aplati du bout, une large bouche à grosses lèvres, et d'épais cheveux noirs, rejetés en arrière, qui lui faisaient comme un bonnet de loutre. Tout cela emmanché sur un long cou, où la pomme d'Adam montait et descendait au-dessus d'un col impeccable, car l'homme était coquet. Il s'appelait Tibor Szamuely.

Et voici la fin de Tibor Szamuely :

Quant à Tibor Szamuely, la nouvelle de la débâcle soviétique vint le surprendre dans la petite ville de Gyor, en pleine séance de nuit du tribunal révolutionnaire. Il venait de condamner à mort trois pauvres diables d'ouvriers. Levant aussitôt la séance et laissant là ses condamnés (que personne après son départ n'osa exécuter), il regagna la capitale. Pourquoi, le lendemain, ne prit-il pas sa place dans le train spécial de Bela Kun ? Il jugea sans doute plus prudent de s'enfuir en auto. Mais à la frontière autrichienne, des douaniers l'arrêtèrent. Tirant alors un mouchoir de sa poche, il fit semblant de s'éponger le front et se brûla la cervelle avec un petit revolver dissimulé sous la batiste. La Communauté israélite du lieu refusa de recevoir son cadavre dans le cimetière. On l'enfouit à l'écart, et sur la pierre, comme épitaphe, on écrivit au crayon bleu : « Ici a crevé un chien. »

On me permettra, — dessous le vigoureux portrait qu'ont tracé MM. Tharaud, de Tibor Szamuely, — d'évoquer la belle figure de Rosa Luxembourg, juive allemande, à propos de ses

lettres dont la publication inspire un bel article à M. Léon Bazalgette (**Les Cahiers idéalistes**, mai) :

Je regarde le front volontaire de Rosa Luxembourg, les beaux yeux, le nez busqué, la bouche expressive et ferme, et la pensée ne m'effleure pas de ce que tout cela est devenu sous les coups de crosse des assassins, toute une meute embusquée dans les couloirs d'un hôtel, contre une femme menue, sans autres armes que sa force intérieure : car la voici vivante devant nous, de cette vie qui dépasse aisément la mort.

Et cette femme est mise en prison, parce qu'elle est un être dangereux pour la Société, un défi au pouvoir ; parceque, à la veille d'un crime énorme, elle a crié : *Si on essaie de nous faire lever un bras assassin contre nos frères de France ou de tout autre pays, nous dirons résolument : Non, cela, jamais !*

Sa peine achevée, elle est internée dans une forteresse où elle n'a plus que quelques livres, quelques images au mur pour conjurer l'isolement. Le vaste monde, de ses aubes à ses crépuscules, s'est maintenant rétréci aux proportions d'un jardinet de prison.

Rosa Luxembourg, après la prison, a payé de sa vie la courageuse protestation rappelée par M. Bazalgette. On se rappelle que Rosa Luxembourg a eu la tête broyée, à l'hôtel Eden, de Berlin, par des soldats contre-révolutionnaires. Ses lettres, traduites par M. Alix Guillain, ont paru aux « Cahiers du Travail » que publie M. Marcel Martinet. On y trouve ces lignes, poignantes d'être si simples :

Je suis étendue dans une cellule obscure, sur un matelas dur comme pierre. Autour de moi, dans la maison, règne un silence de mort, c'est à croire que je suis au tombeau. Le reflet de la lanterne qui brûle toute la nuit devant la prison miroite au plafond. De temps en temps on entend tout au loin passer un train, ou bien tout près, sous la fenêtre, la sentinelle tousser et faire quelques pas lents et lourds pour se dégourdir les jambes. Le sable craque si désespérément sous ses bottes qu'il semble que s'exhale ainsi dans la nuit sombre et humide tout ce qu'il y a de désolé dans l'existence, tout ce qui y est sans issue. Je suis étendue là, toute seule, enroulée dans les plis sombres de la nuit, de l'ennui, de la captivité, et cependant mon cœur bat d'une incompréhensible joie intérieure, d'une joie nouvelle pour moi, comme si je marchais sur une prairie fleurie par un soleil radieux. Et je souris à la vie dans l'ombre de mon cachot, comme si je possédais un secret magique, par lequel tout ce qu'il y a de méchant et de triste se transformerait en clarté et en bonheur. Je cherche en vain une raison à pareille joie, mais je ne trouve rien et ne peux que rester dans l'étonnement.

Je crois que le secret n'est rien d'autre que la vie même ; l'obscurité profonde de la nuit est belle et douce comme du velours, si on sait la bien regarder. Et dans le craquement du sable humide, sous les pas lents et lourds de la sentinelle, la vie chante pour qui sait l'entendre.

Memento. — *Le Progrès Civique* (7, 14, 21, 28 mai) : suite d'articles impressionnants de M. Joseph Caillaux, sur « Le désordre financier dans le monde ».

L'Action nationale (25 mai) : M. G. Jèze : « Le papier monnaie ». — M. le Dr Boigey : « L'éducation physique ».

La Revue Mondiale (1er juin) : « Fille ou garçon à volonté..., par appel à l'inconscient », par M. Tu-Se-Ka-Ri, « un des plus grands poètes, des plus grands sages aussi sans doute dont s'enorgueillisse en ce moment la culture d'Extrême-Orient », dit M. Jacques Hardy.

La Revue Critique (25 mai) : « Mythologie d'alchimiste », par M. J. Lucas-Dubreton.

La Revue de France (1er juin) commence à publier : « L'assassinat de M. Fualdès », par M. Armand Praviel. C'est, selon M. Marcel Prévost, une œuvre *d'histoire romancée.*

La Revue de Marseille (28 mai) : « Napoléon et sa famille à Marseille (1778-1797) », bien curieux travail de M. Jean de Servières.

Les Marges (15 mai) : Réponses à une enquête sur la critique. — « La Tour », poème de M. A. Fontainas. — « Films d'une minute », par M. Pierre Billotey. — « Les zoniers », par M. Elie Richard.

Rythme et Synthèse (mai) : « La Nuit étoilée », fragments d'un poème symphonique du poète serbe Sibe Milicie. — Fin de l'essai très intéressant de M. T. M. Mustoxidi : « Deux problèmes de l'Esthétique ». — « Les Voyants », par M. E. Cottinet.

Le Divan (mai-juin) : « Gérard d'Houville », par M. Pierre Lièvre. — « Lunaire » : de beaux poèmes de M. Claude Odilé. — « Paola », une nouvelle de M. Louis Thomas.

La Revue de Paris (1er juin) : « Résurrection », extrait du journal tenu par la reine de Roumanie pendant la guerre. — « L'élève », par M. Henry James. — « Terre de Chanaan », par M. Louis Chadourne. — « La maladie chronique de l'enseignement secondaire », par M. Léon Blum.

La Nouvelle revue française (1er juin) : M. Marcel Proust : « A propos de Baudelaire ». — Poèmes de M. André Salmon.

Les feuilles libres (mai) : « Un retour du Symbolisme », excellent article de M. Jules Romains qui montre un précurseur d'Apollinaire et des imitateurs ou continuateurs du fantaisiste d'*Alcools*, dans le charmant et regretté J.-M. Levet dont les poèmes viennent d'être réunis et présentés d'une manière fort émouvante par MM. Léon-Paul Fargue et Valéry Larbaud.

La Revue de la Semaine (27 mai) : « Ronsard et la Pologne », par M. Pierre de Nolhac.

Le Correspondant (25 mai) : M. H. d'Alméras : « Manuels et Intellectuels ».

Belles-Lettres (mai) : M. G. Le Révérend : « L'esprit normand et les poètes normands contemporains ». — Poèmes de MM. C. Dornier, A. Léger, L. Vérane. E. Goyard, etc.

La Revue Universelle (1er juin) : M. le général Mangin : « La Victoire : ses causes, ses leçons ». — « Carmen », par M. C. Bellaigue. — « Les illusions du Professeur Fœrster », par M. Henri Albert.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Histoire de « Cléopâtre ». — Il y a une douzaine d'années, je songeai à écrire un drame dont l'héroïne fût Cléopâtre. Je fis part de mon projet à une admirable actrice qui vit dans la familiarité de Corneille, de Racine et de Victor Hugo, à Mme Weber. Elle m'encouragea : Emilie, Hermione, Doña Sol rêvait d'être un soir Cléopâtre. Et je me mis au travail.

J'étudiai de près le roman dramatique de Shakespeare ; j'étudiai les historiens qui nous ont raconté les aventures de la reine d'Egypte et de ses contemporains, Plutarque, Suétone et d'autres. Je pensais qu'un jour les spectateurs et les lecteurs qui voudraient en prendre la peine discerneraient ce que je dois à chacun d'eux et ce que j'ai tiré de ma propre imagination. Mon désir était de faire une pièce solidement construite, où l'on s'intéressât à des personnages qui parlassent et agissent suivant leurs caractères, et où l'on ne fût pas distrait par des épisodes pittoresques.

Quand j'en eus arrêté le plan, j'écrivis la pièce assez rapidement, et j'y pris un constant plaisir. Je la lus à Mme Weber, qui s'en montra satisfaite. Et je demandai un rendez-vous à M. Claretie.

M. Claretie m'accueillit, à son ordinaire, avec une extrême courtoisie. C'était le temps où le Comité de lecture était supprimé, mais il devait être rétabli prochainement. M. Claretie n'osait donc prendre sur lui de recevoir une pièce aussi importante que *Cléopâtre*, mais il me promit que je serais convoqué à une des premières séances que tiendrait le Comité de lecture reconstitué.

Il ne manqua pas à sa parole, et je lus *Cléopâtre* au Comité, vers la fin de 1911.

La délibération ne fut pas très longue, et M. Claretie vint me dire que le Comité m'invitait à lui lire *Cléopâtre* une seconde fois. Je sais ce que signifient, le plus souvent, de pareilles invitations. Je ne cachai pas ma pensée à M. Claretie. Mais il se récria. Il ne s'agissait point d'un refus poli. Il m'indiqua les modifications qu'on me demandait, et, si je consentais à les faire, il m'engageait fort à relire la pièce.

M. Claretie était l'amabilité même. Il mettait tant de grâce à vous refuser une pièce que vous étiez tenté de l'en remercier. Aussi avait-il beau vous encourager, vous gardiez toujours quelque défiance. Je partageais le préjugé commun, et j'en fais ici amende honorable, car M. Claretie fut toujours, à mon égard, d'une loyauté parfaite.

Je comptais quelques amis dans le Comité de lecture. J'allai les voir. Ils me confirmèrent la bonne opinion qu'on avait, en somme, de *Cléopâtre*. Les changements qu'on me demandait étaient bien ceux que m'avait indiqués M. Claretie, et je pouvais tenter une seconde épreuve avec confiance.

Je remaniai donc *Cléopâtre*, et bientôt j'avertis M. Claretie que j'étais prêt pour une seconde lecture. De nouveau, je comparus devant le Comité. C'était au mois de mars 1912, trois mois environ après que j'y avais comparu pour la première fois.

Le jugement fut rendu fort vite. J'avais quitté la salle du Comité depuis quelques minutes que M. Claretie, tout souriant, venait m'annoncer que ma pièce était reçue à l'unanimité. On comprendra que je fusse fort heureux quand je sortis, ce jour-là, de la Comédie-Française.

Je ne tardai guère à revoir M. Claretie. Quand pourrait-on jouer *Cléopâtre ?* M. Claretie avait pris des engagements avec M. Jean Richepin, qui modifiait pour la Comédie-Française la traduction de *Macbeth* jouée jadis à la Porte-Saint-Martin. Mais, dès que *Macbeth* aurait passé, viendrait, m'affirma M. Claretie, le tour de *Cléopâtre*.

M. Claretie mourut. M. Albert Carré lui succéda. Il monta *Macbeth* qui passa quelques semaines avant la guerre. L'auteur fut le premier à oublier *Cléopâtre*.

Vers la fin de 1914, la Comédie-Française entr'ouvrait ses portes. Elle jouait quelques soirs par semaine et donnait des matinées. Pour attirer le public, il fallait renouveler sans cesse les specta-

cles, et l'on ne pouvait représenter que des pièces courtes, aux décors simples.

Mme Weber me poussa alors à offrir à la Comédie-Française ma traduction des *Perses*, d'Eschyle. Cette traduction avait été jouée à l'Odéon en 1896 et reprise en 1912. Mme Weber en parla à M. Carré, à qui j'écrivis un mot. A la fin de 1915, M. Carré m'appela un jour au théâtre, et, fort aimablement, me demanda *les Perses*. Il voulait les monter tout de suite. La pièce fut en effet distribuée sur-le-champ ; on commença à la répéter ; mais, pour des raisons diverses, les répétitions furent bientôt suspendues, et la représentation des *Perses* fut ajournée.

M. Emile Fabre remplaça M. Albert Carré. Je le voyais de temps à autre. Nous causions des *Perses*, mais les événements n'étaient point propices à la représentation d'une œuvre qui n'est qu'un long chant de victoire ; nous causions aussi de *Cléopâtre*, mais ce drame était trop long et nécessitait une mise en scène trop compliquée pour le temps et les moyens dont on disposait alors.

Nous arrivâmes à l'année 1918. M. Silvain avait, depuis peu, écrit, en collaboration avec M. Jaubert, une adaptation nouvelle des *Perses*. Il désirait la lire au Comité. M. Emile Fabre m'en avisa et me fit part de l'embarras où il était. Si le Comité recevait la traduction de MM. Silvain et Jaubert, consentirais-je à retirer la mienne ? Et, si je faisais ce sacrifice, quelle compensation demanderais-je à la Comédie-Française ?

Je ne cherchais qu'à être agréable à M. Fabre et à MM. Silvain et Jaubert. Si la traduction de MM. Silvain et Jaubert était reçue, je retirerais la mienne, et la compensation était facile à trouver : la Comédie-Française s'engagerait à fixer une date prochaine pour la représentation de *Cléopâtre*. M. Fabre soumit ce projet de convention au Comité, il fut agréé. MM. Silvain et Jaubert liraient leur œuvre, et, si la représentation en était décidée, la Comédie-Française s'engageait à monter *Cléopâtre* dans le délai de deux ans. Le Comité reçut *les Perses* de MM. Silvain et Jaubert en novembre 1918, et, le lendemain de la séance, M. Emile Fabre et moi échangions des lettres qui confirmaient nos conventions orales.

Je passe sur des incidents qui se produisirent en 1919 et en 1920. Ils furent motivés par les représentations d'*Antoine et*

Cléopâtre que donna Mme Ida Rubinstein à l'Opéra. La Comédie-Française eût pu devancer ces représentations ; elle n'y pensa pas. Il semble qu'il s'y trouvât, dès lors, un parti hostile à la représentation de *Cléopâtre*.

C'est à la fin de 1920 que l'on commença à s'occuper de la pièce. Les répétitions étaient assez souvent interrompues. Les artistes, à qui l'on avait distribué les rôles, étaient pleins de zèle et de foi. Mais on les envoyait jouer en province ou à l'étranger. Nous perdions un temps précieux.

Le drame, malgré tout, se mettait à vivre. Mme Weber montrait un merveilleux entrain ; elle pénétrait les moindres nuances du personnage. Albert Lambert cherchait la mise en scène et donnait une belle allure au rôle de Marc-Antoine. Hervé prouvait sa jeune maîtrise dans celui d'Octave. Mlle Delvair prêtait à Octavie la plus pure noblesse. Mlles Jeanne Rémy et Nizan étaient gracieuses et spirituelles. Desjardins, Dorival étaient des Romains consciencieux et intelligents. Escande était la fougue même et Granval la finesse. D'excellents acteurs n'avaient à dire que quelques vers : ils n'en marquaient aucun dépit. Mais que de mal on avait à rassembler tous les interprètes !

La scène devint libre. Pendant une semaine environ, on nous la donnait une heure ou deux par jour ; puis, brusquement, on décida qu'il fallait se hâter. L'administrateur arrêta les dates de la répétition générale et de la première. Tout se fit alors avec une étrange rapidité. Les répétitions dans les décors, avec la figuration, furent dépêchées. La veille encore de la répétition générale, certains costumes n'étaient pas terminés ; certains meubles, certains accessoires n'étaient pas prêts. Mais on voulait, maintenant, passer vite, et l'on ignorait tous les obstacles. L'entrée de la salle était d'ailleurs mal surveillée ; nous travaillions devant un public parfois assez nombreux et où quelques-uns n'étaient pas animés d'une extrême bienveillance.

J'ai admiré, ces jours-là, la volonté des artistes et leur courage. Ils n'ont point faibli et n'ont point succombé à la fatigue. Ils ont joué, et très bien joué, au milieu de mille difficultés. Quelle reconnaissance je leur garde, et quelles preuves d'amitié ils ont su me donner !

Cependant, de mauvais bruits couraient sur la pièce. On confondait dans le dénigrement la donnée, l'auteur, les interprètes.

D'où venaient ces bruits ? Des indiscrétions perfides étaient commises. Par qui ?

Certains bruits, on n'en peut douter, venaient du théâtre même. Ce fut d'abord un vague murmure : il frôlait les murs des couloirs. Il grandit. Il devint une légère chanson. Puis les ondes sonores s'amplifièrent; elles s'échappèrent par les portes et les fenêtres, et se répandirent dans les lieux où l'on prépare les bons mots. Des propos singuliers m'ont été rapportés par des amis dignes de foi et je trouve, dans plusieurs articles, la preuve qu'on racontait sur *Cléopâtre* les plus étranges légendes.

On a dénaturé mon caractère et mon rôle. Ah, si l'on savait à quel point je déteste les procès et les querelles ! Pacifiste d'opinion, je suis d'humeur pacifique, et je cherche toujours, en tout, la conciliation. Mes amis me reprochent même quelquefois de la trop aimer. On a fait des allusions à des incidents de répétitions que, seul, connaissait le personnel du théâtre. La malveillance y a mêlé de funestes inexactitudes. *Cléopâtre* avait de cruels ennemis dans la Comédie-Française. Pourquoi? Je ne saurais le dire. Je crois n'avoir jamais été injurieux envers personne, et mes interprètes sont de ceux dont le caractère mérite l'estime et la sympathie. « On savait la pièce mauvaise, indéfendable ; l'échec était sûr. » C'est possible : mais comment expliquer qu'elle eût été, un jour, accueillie avec faveur par une assemblée de comédiens vigilants et sévères ? Et, parmi eux, il n'y avait qu'un des futurs interprètes de *Cléopâtre*, Albert Lambert.

Parmi les critiques qui ont parlé de *Cléopâtre*, quelques-uns ont pris la peine d'en discuter la valeur. Qu'ils aient trouvé la pièce bonne ou qu'ils l'aient trouvée mauvaise, je leur suis reconnaissant de l'estime qu'ils m'ont témoignée.

Les autres... Je crois bien qu'ils étaient décidés d'avance à trouver la pièce détestable, et je crains qu'ils ne l'aient pas écoutée. Ils m'ont reproché de n'avoir rien gardé de Shakespeare. Ils ne se sont pas aperçus que je lui avais emprunté presque tout mon premier acte et plusieurs scènes des deux derniers. Comme mon drame est écrit en vers, je ne prétends point avoir traduit Shakespeare : je suis convaincu que l'on ne peut pas traduire, au sens exact du mot, des vers anglais en vers français, non plus que des vers allemands, des vers grecs ou des vers latins. On traduira moins encore de la prose, et, parmi les scènes que j'ai empruntées,

quelques-unes sont en prose dans le drame anglais. J'ai pourtant reproduit, en assez grand nombre, des mots de Shakespeare. Si mes juges avaient ouvert l'oreille, ils les auraient, je pense, reconnus au passage, et peut-être, alors, m'auraient-ils reproché de trop nombreux emprunts. Ils auraient aussi retrouvé quelques souvenirs de Virgile et d'autres anciens, et ils m'auraient blâmé sans doute d'avoir fait ce que n'avaient point scrupule à faire Corneille et Racine. Enfin, ils auraient constaté que la pièce n'est pas toute en alexandrins.

Les critiques ont d'étranges coutumes. Ils croient avoir accablé un auteur quand ils ont comparé son œuvre aux tragédies de Voltaire, à celles de Baour-Lormian, ou à celles encore de Népomucène Lemercier. J'avoue sans honte mon estime pour le théâtre de Voltaire. Que ceux qui le dédaignent aillent entendre *Zaïre* : ils verront avec quelle adresse la pièce est construite, et, à certaines scènes, ils ne pourront s'empêcher d'être émus ; ils entendront le public applaudir avec ardeur. Et je suis sûr qu'on reprendrait avec le plus heureux succès *Brutus*, *Mérope*, *Mahomet* ou *Sémiramis*. Je ne connais pas les tragédies de Baour-Lormian. Aussi n'en parlé-je point. J'imagine, d'après le peu que j'ai lu du poète, qu'elles ressemblent à celles d'Arnault ou de Jouy, qui sont fort médiocres ; mais ce n'est là qu'une conjecture. Quant à Népomucène Lemercier, c'est un écrivain des plus intéressants. Il eut des idées très ingénieuses; il est le précurseur des romantiques. On a beaucoup imité *Pinto* et il y a, dans *Richelieu*, des scènes très curieuses. *La Panhypocrisiade* est un poème original, vigoureux et dont Victor Hugo semble parfois s'être souvenu. Népomucène Lemercier fut d'ailleurs un très honnête homme, jaloux de son indépendance ; il ne s'inclina ni devant Napoléon ni devant Louis XVIII : aussi fut-il, sous tous les régimes, fort maltraité par la censure. Son œuvre est loin d'être sans mérite, et elle vaut d'être lue encore. J'aimerais à savoir ce qu'en connaissent nos habiles critiques.

Le curieux est que la représentation de *Cléopâtre* a, en fin de compte, servi de prétexte à une violente campagne contre la Comédie-Française. La Comédie-Française a des ennemis acharnés, et qui ne désarmeront pas. Ceux qui, du théâtre, ont contribué à l'attaque ont manqué de prudence : il est toujours dangereux

de déchaîner la critique, et qui sait s'ils ne seront pas victimes d'une action inconsidérée?

Pour moi, je garde des répétitions et des représentations de *Cléopâtre* le plus heureux souvenir. J'ai passé des heures fort agréables en compagnie d'artistes excellents dont j'ai apprécié l'intelligence, l'esprit et la conscience. J'ai vu prendre vie les personnages que j'avais rêvés. J'ai entendu ma pièce interprétée à merveille, et j'ai constaté que le public l'écoutait avec soin et ne la méprisait pas.

Je remercie encore les acteurs qui ont bien voulu accepter des rôles dans *Cléopâtre*. Pour ceux que je connaissais déjà a grandi mon amitié ; j'ai eu un vif plaisir à me lier avec les autres, et j'ai fortifié d'une reconnaissance émue la longue affection que j'ai pour celle qui, en même temps que la plus pure et la plus belle évocatrice des grandes héroïnes, est une des plus nobles femmes de ce temps, pour Mme Weber.

A.-FERDINAND HEROLD.

§

A propos du frontispice de « Parallèlement » (*Lettre inedite de Félicien Rops à Paul Verlaine*). — Lorsque Verlaine eut réuni les pièces qui devaient former le volume *Parallèlement*, il eut l'heureuse idée de s'adresser à Félicien Rops pour lui demander un frontispice. Il lui transmettait sa requête le 5 février 1888. « Ce livre, lui écrivait-il, est d'une extrême et pour ainsi dire ingénue sensibilité qui contraste avec le très sincère mysticisme catholique de *Sagesse* et d'un autre volume, *Amour*, qui va paraître (1). »

Aussitôt le grand artiste se déclarait très flatté de devenir si peu que ce soit le collaborateur « d'un des grands poètes de notre temps » (2). Une seconde lettre de Verlaine résume toute la pensée qui l'a inspiré en composant *Parallèlement*. « Vous y trouverez, je pense, ce que j'ai voulu y mettre, un homme qui est moi parfois — tout rond, tout franc dans son vice, si l'on veut — tellement c'est sincère et comme gentil à force d'être sincère, sans surtout nul sadisme. » (3)

(1) Lettre du 5 février 1888 publiée dans le *Mercure* du 1er janvier 1900.

(2) Télégramme du 6 février 1888 publié dans : *Verlaine-Rops. Correspondance à propos de « Parallèlement »*. Edition de l'Ecole Estienne, Paris, 1918, in-8

(3) Lettre du 11 février publiée dans le *Mercure* du 1er janvier 1900.

Ne recevant pas le croquis qu'il attendait avec impatience, Verlaine rappelle à son collaborateur et obtient de Rops une réponse dans laquelle l'artiste donne une description complète de l'œuvre qu'il prépare et dont il a arrêté le plan général.

Cette lettre-télégramme complètera le dossier formé et par le *Mercure* et par les éditeurs de l'Ecole Estienne :

Juillet 1888.

Mon cher Monsieur Verlaine,

Je reçois votre lettre et je vous remercie de votre très aimable insistance. Le frontispice est en train. J'ai remis hier à la poste par paquet chargé ou plutôt par « *grosse enveloppe* » le très précieux manuscrit *à vous adressé*, suivant nos conventions. Je l'ai lu avec grande attention et admiration. C'est un livre d'une couleur bien particulière et qui justifiera deux figures symboliques : l'une très folle, un peu douloureusement ; l'autre grave, triste, austère, presque résignée : dos à dos, sur le dessus d'une espèce de socle sur lequel « bas-reliefent », dirait Péladan, les deux figures dont je viens de vous parler, se tient accroupi une espèce de sphynge *androgyne*, à l'air féroce et mystérieux qui regarde vaguement. Ceci représente, si vous le voulez, le côté très tangible des passions doubles et étrangement tristes, que vous manifestez par de très beaux vers, non seulement dans le livre qui nous occupe, mais dans les précédents. Je fais un frontispice verlainique et non pas spécialement pour *Parallèlement*. Du reste, après celui-là j'en ferai un spécial pour un prochain livre de vous. Je veux avoir l'honneur de mettre mes imaginations à côté des beaux vers de notre temps, afin qu'ils testent de mes faveurs. Le reste je m'en fous !

A vous bien,

F. R.

P. S. — Vanier est venu hier, j'avais encore le manuscrit, je n'ai pas voulu le lui donner, et j'ai dit que je vous l'avais envoyé. Je ne l'ai mis qu'hier assez tard à la poste.

Je lui ai montré la sphynge en question. — Je ferai le portrait de Vanier dans mon *Eloge de la Folie*. Les passions les plus viles se mêlent aux Jeux et aux Ris, sur mon masque d'empoisonneur pauvre. C'est très spécial, ce mufle sans en avoir l'air.

A bientôt j'espère,

FELIE. R.

Monsieur Verlaine
14, rue Royer-Collard.

Ce projet ne fut jamais exécuté, l'échec de la combinaison est, je crois, imputable à Vanier. Si cet éditeur avait été enchanté de

son entrevue avec Rops (1), celui-ci, au contraire, s'était montré très irrité de cette visite ; il trouvait le libraire du quai Saint-Michel peu qualifié pour éditer l'œuvre du poète, il refusait même de remettre le manuscrit à Vanier : « Ce m'est, écrivait-il, une gloire de ne pas le lui rendre (2). »

Quelques mois plus tard, en décembre 1888, Rops refusa net de livrer au parcimonieux éditeur « le croquis qui n'est pas venu ».

Dans la *Plume* du 15 juin 1896, consacrée à Rops, le n° 563 du catalogue de l'œuvre mentionne *Parallèlement* (3) (frontispice de *Chair* de Paul Verlaine). Dans cette composition « l'espèce de sphynge androgyne à l'air féroce et mystérieux » subsiste seule. Le bas-relief du socle a disparu et, pourtant, c'étaient les deux figures sculptées, l'une « très folle et un peu douloureuse », et l'autre « grave, triste, austère, presque résignée », qui devaient représenter et synthétiser l'œuvre tout entière du pauvre Lélian.

ARMAND LODS.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Emmanuel Buenzod : *Le Canot ensablé*, suivi de *Petites Proses*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. — Daniel Baud-Bovy : *De Saint-Pierre à Saint-Gervais*, Genève, éditions d'art Boissonnas. — Memento.

Dans ce canot, dont la quille a labouré le sable d'un bas-fond et que l'effort des rames n'arrive point à ramener au large, M. Emmanuel Buenzod, poète, voit sans doute le symbole de sa propre sensibilité, invinciblement retenue aux rives du Léman.

M. Buenzod est bien de son pays. Il a raison : cette contrée est une des plus belles qui soient au monde. Du *Beau Pays*, dont je parlais ici même il y a juste un an (4), on ne retient ni événements ni personnages. On ne sait pas s'il y a une histoire, où elle commence, quand elle finit. On garde seulement le souvenir de quelques états d'âme : effroi de vivre qu'inspire à un enfant la double oppression de l'hiver et de l'école, tous deux interminables ; joie dionysiaque de ce même enfant, aux vacances d'été,

(1) En 1888, sur la couverture d'*Amour*, Vanier annonce que *Parallèlement* avec frontispice de Rops est sous presse.

(2) *Verlaine-Rops* — Lettre de Rops du 1er décembre 1888.

(3) Erastène Ramiro dans le *Supplément au catalogue de l'œuvre gravée de Félicien Rops* (page 27) mentionne sous le n° 558 — *Parallélisme* ou *Parallèlement* — Vernis mou. Planche L. 0,210 — H. 0,335. Cette composition a été donnée comme frontispice de *Chair*, édition de la Plume (1896).

(4) *Mercure de France* du 1er juillet 1920, p. 249.

quand le soleil dore comme un fruit son corps agile, voué aux caresses de l'air et de l'eau miroitante. On voit surtout *le Beau Pays*. On n'en conçoit guère la structure, mais on reconnaît sa couleur, on s'éblouit de sa lumière, on respire son parfum...

Ne nous égarons point : c'est vers **le Canot ensablé** que nous appelle le poète. Son nouveau livre ressemble comme un frère à celui de l'an dernier. Quel est l'aîné, quel est le cadet ? On ne sait pas et, d'ailleurs, qu'importe ? Ils sont peut-être jumeaux. L'un a parlé avant l'autre, voilà tout. L'autre année, c'était, à la louange du pays lémanique — vignobles et vergers, sur un fond de lac, de montagne et de ciel, — une longue symphonie imprécise, colorée mais sans contours, délicieuse parfois et souvent décevante. Aujourd'hui, c'est, sur la même trame, une série d'images, plus nettes parce que d'un format plus réduit. Le même être — un homme qui regrette de n'être plus enfant — y garde une attitude pareille. Il évoque le temps passé et, comme dans les images, il demeure immobile.

Je m'aperçois que, moi aussi, je tiens sur *Le Canot ensablé* des propos analogues à ceux dont *Le Beau Pays* m'avait fourni le prétexte. Cela ne devrait pas être, puisque, si la matière est semblable, la composition diffère. Au lieu d'une œuvre qui, malgré sa fluidité musicale, prétendait à une relative cohésion, nous avons ici une suite de tableaux de dimensions diverses. Tous procèdent, il est vrai, d'une seule et même inspiration, mais, long ou bref, chacun de ces poèmes en prose existe pour son compte et porte un titre, choisi à son intention comme un cadre pour une toile.

Au surplus, si certains commentaires suscités par l'un des deux volumes se peuvent répéter au sujet de l'autre, le dernier paru autorise cependant des réflexions nouvelles. L'auteur lui-même paraît les avoir faites et nous pourrons nous borner à en recueillir l'écho :

C'est un rêve que nous faisons ; nous gardons dans nos yeux clos l'image de la terre natale et nous ne savons pas évoquer les grands pays lointains où nous n'avons jamais passé. Et nous ne savons pas non plus conter d'histoires. Nous fixons d'incertaines taches de couleur, au gré de nos songes. Et, parce qu'un jour nous avons vu un orage, nous l'avons mis ici, afin qu'il ne mourût pas tout entier, fuyant vers l'Est comme un gros oiseau noir.

. . . .

Je te mène vers mon pays, qui est de laboureurs et de pêcheurs. Vers mon pays, qui est de vignes et d'eau. Dans mon pays, qui est clair et fruste et logique, où il n'y a pas de mystère, sinon celui que j'ai imaginé obscurément, un soir de cette année où finit ma jeunesse, quand les hirondelles volaient haut dans un ciel rose et qu'un dernier rayon frappait étrangement une maison solitaire, devant le lac.

O petit prince, il faut venir maintenant, car j'ai posé l'Eté aux touches bleues sur l'image de mon pays, j'ai mis quatre gamins dans un bateau immobile, sous un ciel blanc, la cloche a commencé à sonner et celle que tu dois reconnaître est déjà sur la colline, assise à l'ombre du mystère et elle t'attend.

. . . .

O cœurs étrangers, venus de si loin, voici le temps de vous aimer, sans geste, sans comprendre, dans la secrète pénombre où j'ai voulu qu'à l'heure la plus belle de la plus belle année vous pénétriez, avant d'entrer dans la plus grande mort... O lointaine, ô douce aux gris yeux doux et bons, fier petit prince des clairs pays indolents, ô vous qui n'êtes qu'un moment de moi-même...

. . . .

Ah ! qui fournira un thème aux histoires que je conte ? Qui les ornera d'un beau motif vivant ?

Voici la page, voici le décor : le lac se fonce, bleu de bise, sous ce ciel fleuri de trois roses blanches, qui sont des nuages. Tourne la page : voici la terre, noire et or, dans le couchant d'automne... Que te sert d'attendre ? personne ne passera : ce n'est qu'une image dans un livre...

Tourne la page...

Ah ! qui nouera la guirlande de mes vaines chansons ?

Citer ainsi M. Buenzod, ce n'est point, je crois, le trahir. Mieux que toutes les définitions, ces fragments montrent quel artiste charmant, peintre et musicien, est l'auteur du *Canot ensablé*. Peut-être même donnent-ils de son talent une idée plus favorable que celle qui se dégage de l'œuvre tout entière, car certains procédés d'écriture ne gagnent pas à se répéter sur deux cents pages.

D'ailleurs, en même temps qu'elles révèlent les dons exceptionnels de l'écrivain, ces lignes marquent les limites de son pouvoir.

M. Buenzod est un lyrique. Le rêve l'exalte plus que l'action. Mais, comme M. Ramuz, il affirme un tempérament volontaire : « Et, parce qu'un jour nous avons vu un orage, *nous l'avons mis*

ici,..; *j'ai mis* quatre gamins dans un bateau immobile...; dans la secrète pénombre où *j'ai voulu*... » Cela ne laisse point de contrarier parfois les élans de son lyrisme et de leur prêter une apparence d'artifice.

« Nous ne savons pas non plus conter d'histoires », avoue notre poète. Ce serait ici le lieu de reprendre le procès déjà fait ici-même à d'autres écrivains romands — notamment à M. Charly Clerc (1) — et que l'on pourrait instruire contre la plupart d'entre eux. Avant d'y revenir, une remarque s'impose : il y a, dans le livre de M. Buenzod, une sorte de nouvelle, *Le Héros*, qui permet de penser que, s'il le voulait bien, ce songeur serait aussi un conteur.

Ce qui l'empêche de l'être davantage, c'est sans doute le penchant commun à beaucoup de poètes — et singulièrement accusé chez ceux de sa tribu — à ne considérer dans le spectacle du monde qu'eux-mêmes et le décor. A cela s'ajoute un amour peut-être excessif de la littérature : « Voici la page, voici le décor... Ah ! qui nouera la guirlande de mes vaines chansons ? » Manquerait-il à M. Buenzod de vivre parmi les hommes ?

C'est fort justement qu'il a choisi pour emblème le « canot ensablé ». Mais ce symbole dépasse sa personnalité. On le pourrait appliquer souvent à tout le « beau pays ».

« Mon pays qui est clair et juste et logique, *où il n'y a pas de mystère.* » C'est bien ainsi que s'offre au regard du passant, sous le soleil de juillet, la contrée où se célèbre encore, avec tous ses rites païens, la « Fête des Vignerons ». Mais son aspect change sous la pluie ou la neige : « Te souviens-tu ? c'était le temps du brouillard sur l'étang; on voyait la grise écharpe étendue à la pointe des roseaux. Il faisait déjà un peu froid, on avait les mains rouges. Et, tout à coup, le cœur se serrait dans une grande désolation. » J'imagine, par un temps comme celui-là, l'arrivée de ces hommes au long visage allongé par la barbe en pointe, qui vinrent dans le pays, avec les lansquenets de Berne, imposer la Parole à un peuple indolent. Depuis ce jour, il y a du mystère. Il y a cette sensibilité inquiète et, avivés par un sentiment nouveau de la nature, cette impuissance à sortir de soi, cet effort — rigide et implacable chez Calvin, trébuchant et douloureux

(1) *Mercure de France* du 1er janvier 1921, page 244.

chez Jean-Jacques — pour se connaître et se juger. Il y a Vinet, Amiel, Ramuz, Spiess, Buenzod.

Dans un de ses plus savoureux apologues (1), Pierre Mille raconte une rencontre entre les fils de Noé et ceux de Deucalion, rapporte les propos qu'ils échangèrent et montre leurs deux races perpétuant à travers les siècles un éternel antagonisme. M. Buenzod méditerait avec profit cette parabole. Les hommes de sa sorte ont le malheur de mêler dans leurs veines le sang de Noé à celui de Deucalion ; il ne leur est cependant pas interdit de préférer le fils de Prométhée au patriarche que ses enfants — sauf le bon nègre Cham — rougirent d'avoir vu ivre et nu.

Il me reste peu de place pour parler du charmant petit volume de M. Daniel Baud-Bovy, imprimé et illustré avec un goût parfait, sur un papier comme on n'en voit plus guère à Paris. **De Saint-Pierre à Saint-Gervais**, c'est une histoire genevoise du temps passé, la brève et douce et innocente histoire d'une « demoiselle » du quartier patricien qui épouse par amour un ouvrier ciseleur de Saint-Gervais, parce que, en lui offrant un coffret d'argent ouvré par ce bon artisan, on lui a vanté sa gentille figure de blondin. L'idylle donne à penser que, dans la Genève d'autrefois, l' « aristocratie » avait pour l'art une compréhension, une sympathie, une déférence dont la tradition paraît s'être perdue. M. Baud-Bovy, polygraphe infatigable, connu surtout par ses travaux sur les peintres genevois et ses récits de voyages, s'est reposé à l'écrire avec simplicité et bonne grâce, dans une fort jolie langue.

Memento. — Les pages qui précèdent étaient écrites lorsque m'est parvenue la *Revue de Belles-Lettres* du mois de mai dernier. Elle contient une chronique signée F. R., où il est question de M. Charly Clerc et de ses *Lettres sur l'esprit romand*. N'ayant point reçu cet ouvrage, je suis au regret de n'en pouvoir parler. Mais, à son propos, M. F. R. prend parti pour Deucalion avec une louable ardeur. Louons-le donc. Peut-être, cependant, se hâte-t-il un peu trop d'affirmer qu'« il y a quelque chose de changé en terre romande ». Ses aînés l'ont cru comme lui, au temps où Spiess et Ramuz publiaient leurs premières œuvres ; j'éprouve quelque mélancolie à devoir confesser qu'ils en sont beaucoup moins sûrs aujourd'hui.

RENÉ DE WECK.

(1) *Paraboles et Diversions* (Paris, P. V. Stock).

LETTRES ANGLAISES

La vocation critique. — *Pure Literature*, Times Literary Supplement. — La passion de l'absolu. — Max Beerbohm : *And even now*, Heinemann, 7 s. 6 d. — Arthur Tilley : *Molière*, Cambridge University Press, 12 s. 6 d. — Percy Lubbock : *George Calderon*, A sketch from memory, Grant Richards, 14 s.

Devant le nombre et la diversité des ouvrages qui s'entassent sur sa table, le critique ressent des impressions contradictoires. Sa curiosité et sa paresse sont vite aux prises. D'abord, il est attiré par un nom d'auteur, puis par les titres indiquant des sujets intéressants ; il y a même les formats et les couvertures qui cherchent, dans les premiers recueils de jeunes poètes, une originalité que n'offre pas toujours le contenu. Ainsi s'opère un premier choix : « Tous ceux-ci, se dit-on, seront la matière de ma prochaine chronique. » Et l'on entreprend de lire ces livres, mais c'est alors que la paresse intervient. De nouveaux volumes arrivent et la pile, au lieu de diminuer, s'élève sans cesse. C'est décourageant, et l'on pense : « Ils sont trop ! » Une autre bonne raison aussi de ne rien écrire, c'est de se promettre de lire tous ceux qu'on a mis de côté avant de prendre la plume. Il en résulte une certaine confusion dans l'esprit, et pour la dissiper, une naturelle paresse ou une congénitale phobie de l'encre et du papier vous conseillent d'aller faire un tour au «park » pour se clarifier le cerveau ; ou quelqu'un ou quelqu'une survient à point pour une partie de tennis. Ou bien encore, quand le soleil printanier est trop léger dans l'air frais, et qu'on reste sans idées devant la page blanche, on se dit que deux heures de golf nous remettront les idées en place. Le fait est que lorsqu'on revient, elles sont en place, les idées, si bien en place que, pour reposer un peu ses membres fatigués, on s'allonge dans un fauteuil et on entreprend une lecture nouvelle. On n'en sort plus, et ça recommence : tentations, prétextes, excuses, indulgences et faiblesse. Ce n'est pas tout. Il y a le souci d'être impartial, il y a le scrupule d'être juste, d'apprécier sans égard pour les personnes ni pour ses propres goûts et sympathies. Si cuirassé qu'on soit, on se laisse emballer parfois par des qualités illusoires ; alors, pour éviter ce danger, pour émettre un jugement rassis, il faut de la réflexion et du temps. Excellente excuse pour un peu plus de procrastination.

Le critique devrait fonctionner comme une machine : un livre

serait une matière à absorber, à digérer, pour produire une série d'appréciations et de jugements d'après une mécanique impeccable. Le critique fonctionnerait sans douleur, pour lui-même au moins, si pénible que pût être l'opération pour l'auteur. Mais le critique humain est sensible, et il sait qu'il ne faut faire aux auteurs aucune peine ; la peine, il la prend à son compte, et connaît-on rien de plus pénible que de lire certains ouvrages sans mérite et d'avoir à le dire, — sinon peut-être d'en faire l'éloge malgré soi et pour des raisons qui n'ont rien à voir à l'esthétique, car il y a, paraît-il, des critiques d'une sensibilité si délicate qu'ils distribuent des éloges immérités afin de ne pas contrister un ami.

Critiquer, mot odieux et action haïssable. La critique n'est intéressante qu'autant que le critique a de personnalité, d'originalité, d'individualité, c'est-à-dire qu'autant qu'il est partial, injuste ou tout au moins qu'autant que l'œuvre qu'il juge réagit sur lui de façon à lui permettre de sortir ses idées, de mettre en valeur son talent, de produire quelque chose qui est comme la touffe de gui sur la branche du pommier. La plus belle touffe peut pousser sur le pommier le plus rabougri, le plus difforme, le plus stérile.

Entraîné sur cette pente, j'allais aboutir à me démontrer que la critique est inutile et qu'il suffit de goûter. La midinette qui se passionne pour son roman-feuilleton n'a-t-elle pas un plaisir de même intensité que celui qu'éprouve un esthète à savourer du Paul Claudel ? Un article du *Times Literary Supplement* (25 mai) fit s'effondrer mon échafaudage de raisonnements fantaisistes, et me ramena à une conception plus sérieuse de mon devoir. L'article est anonyme et je ne dévoilerai pas cet anonymat, ce qui serait facile ; nous attendrons que l'auteur publie sous son nom un recueil d'essais où nous retrouverons celui-ci, avec son titre **Pure Literature**. C'est cet élément de « pure littérature » que le critique doit démêler dans la production contemporaine. « Toute bonne chose est reconnue et définie par ses meilleurs exemples », dit l'auteur de la dissertation, qui choisit et commente avec une parfaite maîtrise les exemples sur lesquels il établit sa doctrine. Il est rare et difficile d'exceller, tous les artistes s'y efforcent et, quand ils y réussissent, c'est la plupart du temps sans s'en rendre compte. L'art n'existe que pour l'accomplissement de ces moments-là ; les poètes écrivent, les peintres peignent, les musiciens composent dans l'espoir que leur effort atteindra

ce niveau. Ce n'est pas seulement l'énergie et la ténacité qui comptent dans cet effort, il y faut aussi des dons que la nature dispense, coordonne et balance, chez ceux qu'elle favorise selon des choix dont elle ne révèle pas les motifs mystérieux. Mozart et Beethoven, Villon et Shakespeare, Verlaine et Poe, Michel Ange et Rodin ont atteint cette consommation suprême, ces instants divins, et le monde, au milieu de ses préoccupations sordides, et malgré son indifférence envers la beauté, conserve avec un soin religieux les œuvres conçues pendant ces visitations de l'absolu. Ainsi donc, déclare notre auteur, la critique de l'art, et en particulier de la littérature, se propose de découvrir cette passion de l'absolu, et de juger les œuvres, substance et forme, d'après leur rapport avec elle. Tout art qui n'a pas cette passion de l'absolu irrite et déprime, en proportion de l'habileté qu'il révèle. C'est comme une plaisanterie sans sel, et le sel de l'art est la passion de l'absolu, le problème de l'art est de l'exprimer en termes concrets et non abstraits ; quiconque ne possède point cette passion, ou a perdu la foi en elle, n'a plus qu'à s'occuper d'autre chose. Cette aspiration passionnée vers une perfection et une beauté inimaginables est le plus humain des désirs humains ; elle est le supplice et la torture des esprits qu'elle agite et, quand ils l'expriment, elle leur dicte des paroles d'une beauté inexplicable, des phrases dont le sens rayonne à l'infini, un langage où s'entend l'harmonie des voix universelles et éternelles. Quand cette musique retentit, l'ambiance quotidienne disparaît comme un décor...

Mais tout conspire pour ramener le décor ; les besoins matériels de l'existence exigent de nous tous, même des plus grands artistes, une attention absorbante, une préoccupation tyrannique. Nous perdons de vue le but suprême de la vie, la passion sans laquelle la vie ne vaut pas d'être vécue, la passion dont tant de gens ont peur et que tant d'autres ignorent. Pour ceux-ci, elle est noyée dans la réalité et les autres l'y noient, ou la déguisent sous les oripeaux de la sentimentalité, les fards de l'hypocrisie et les postiches du conventionnel.

Désormais, nous voici réconciliés avec notre vocation ; nous échappons à la conspiration du vulgaire. L'auteur de l'essai sur la *Pure Literature* déplore qu'il soit si rare que quelqu'un se lève à la Chambre des Communes et, au lieu de parler sur le sujet débattu, s'écrie soudain :

Helen, thy beauty is to me
Like those Nicean barks of yore...

pour rappeler aux autres membres le sujet qu'ils passent leur vie à oublier. Nous n'oublierons plus ; notre devoir est de nous lever parfois dans l'assemblée des hommes et dans le fatras des livres, et, avec l'espoir que quelqu'un entendra, de lire les passages que nous découvrirons où nous croirons reconnaître l'expression de l'absolu. Tâche malaisée mais non ingrate. D'autres s'y exercent, en grand nombre, dont quelques-uns avec un talent et un bonheur qui sont des exemples encourageants.

But how few, after all, the book that are *books !* Combien peu nombreux, somme toute, les livres qui sont des livres ! Nous pouvons emprunter à Mr Max Beerbohm cette exclamation judicieuse en revenant aux piles de volumes qu'il s'agit à présent de commenter. Son dernier livre est là, sous ma main, avec le catalogue de son exposition aux Leicester Galleries. Après avoir vu ses caricatures, j'ai repris **And even now**, ce recueil d'essais choisis parmi ceux que l'auteur a écrits depuis dix ans. C'est bien un choix, comme les caricatures sont aussi des exemples de choix, où le niveau se maintient à l'excellence. Mr Max Beerbohm est de ceux qui n'oublient jamais l'absolu ; il en est hanté, et dans tout ce qu'il fait, il s'efforce d'en découvrir la trace ou quelque manifestation, d'établir la démarcation entre le banal quotidien et le moment d'illumination, de distinguer le pur de l'impur, de rechercher l'essence spirituelle des choses et des gens. Il y parvient par des moyens à lui, d'une subtilité qui, par des chemins détournés, revient à une simplicité lumineuse. Dans la foule la plus élégamment futile, Mr Max Beerbohm, ironique et clairvoyant, se récite un passage « absolu » de Shakespeare ; quand il passe par les rues du négoce le plus âpre ou le plus orgueilleux, il n'est ni tenté ni trompé, et devant les boutiques aux vitrines tapageuses, il évoque les œuvres de l'art « absolu » ; au milieu des humains vaniteux et absurdes, astucieux et naïfs, scélérats et cruels, il sourit de leurs prétentions, il discerne leurs faibles et sans doute il entend chanter dans son souvenir le *Voi che sapete*, de Mozart, ou quelqu'un des plus tendres poèmes de notre Verlaine. *And even now...*

§

On peut rire de ceux pour qui on éprouve une sympathie réelle,

de ceux même qu'on aime et qu'on admire. On n'aime et on n'admire pas moins Alceste, du fait que l'on perçoit ses côtés ridicules. Une telle perception, qui manquait à Jean-Jacques Rousseau, est la preuve que l'on possède le sens du comique ; Célimène le possédait, comme le remarque si finement Meredith dans son immortel *Essai sur la Comédie*. Certains vont répétant, sans que rien justifie leur assertion, que les Anglais ne peuvent pas comprendre Molière. Quelle erreur ! « Si l'on compare la vie à la comédie de Molière, dit encore Meredith, il n'y a aucun scandale à faire cette comparaison. Il conçoit purement, il écrit purement, dans le plus simple langage. La source de son esprit est la claire raison, c'est une foutaine de ce sol, d'où elle sourd pour venger la raison, le bon sens, la droiture et la justice. »

Dans la préface de son **Molière**, Mr Arthur Tilley signale à juste titre l'ouvrage du professeur Brander Matthews qui parut à New-York il y a une dizaine d'années ; il le donne comme le meilleur en anglais. Cette excellence appartiendra désormais au livre de Mr Tilley, ou plutôt il y aura deux excellents ouvrages en anglais sur Molière. Il serait possible d'entamer des discussions sur certains points de détail, sur diverses appréciations de l'auteur, mais il ne convient pas de se livrer ici à ces joutes que nous laissons aux spécialistes ; du reste, l'espace nous fait défaut. Mr Tilley a droit à son jugement qui est éclairé et prudent, et sa sympathie pour son sujet est évidente. « Molière n'est pas seulement un véritable humoriste, dit-il, il est aussi un apôtre du bon sens. Il envisagea la vie du point de vue de l'homme moyen, non de l'intellectuel ni du collet-monté. Il rend le verdict de la communauté plutôt que de quelques personnes supérieures. Comme les autres grands écrivains de son époque, il ne propose aucune revendication exaltée au nom de la nature humaine, mais il éprouve un sentiment bienveillant pour ses faiblesses, comme quelqu'un qui a conscience des siennes propres. Il est un moraliste sain plus que hautain, impitoyable à l'avidité, à l'insolence, à la vanité, mais tolérant envers l'ignorance, la folie et la crédulité. » La comédie de Molière, a dit Meredith, invite l'individu à percevoir le social et à y participer. L'auteur comique doit trouver un public qui perçoit l'idée comique. Mr Tilley en a une perception très subtile et pénétrante qui n'est pas gênée par une érudition considérable. « C'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes

gens », a déclaré Molière, et Mr Tilley montre comment il y a réussi et pourquoi tant qu'il y aura des honnêtes gens Molière les fera rire.

§

La grande guerre a creusé des vides que rien ne comblera ; sur le plan de nos mémoires des cicatrices sont ineffaçables. Des compagnons sont partis dont les promesses semblaient devoir mûrir pour enrichir la vie. Ceux qui sont restés ont rendu à leur souvenir un culte qui fut, pour certains, quelque peu disproportionné, comme trop de décor aux funérailles. Mais qui s'en irriterait ? Le temps remettra tout à sa place. Le livre—a sketch from memory—que Mr Percy Lubbock vient de consacrer à **George Calderon**, est un modèle de proportion et de bon goût. Il eût été déplacé de rédiger en ce cas une volumineuse biographie et de disserter sur des œuvres inachevées. George Calderon fut une personnalité singulièrement attrayante et curieuse, et ceux qui l'ont connu savaient ce que valait cet homme. Mr Percy Lubbock en a tracé un portrait parfait, ressemblant et sagement équilibré. Il a bien montré l'inquiétude de cette âme indocile aux chaînes des circonstances et appliquée cependant à des tâches rarement menées à bout. Il était de ceux qui mettent tout leur talent à vivre et à s'échapper de la monotonie quotidienne. Tout cet aspect ressort vivement du portrait esquissé par Mr Percy Lubbock, et cet ouvrage, dicté par une affection fidèle, demeurera comme une œuvre révélatrice qui projette des lueurs pénétrantes sur la psychologie humaine. Georges Calderon a disparu aux Darnanelles ; il avait quarante-sept ans, et rien maintenant de ce qu'on pouvait attendre de son cerveau ne se réalisera : la perte est grande.

HENRY-D. DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Georges M. Mélas : *L'ex-roi Constantin*, Payot. — Jean Francœur : *Réflexions d'un diplomate optimiste : I. Je fais la guerre ; II. La paix sera une création continue*, 2 vol., Bossard. — Charles Rivet : *Les Tchéco-Slovaques*, Perrin. — Marcel Dunan : *L'Autriche*, F. Rieder. — M. Sabry : *La Révolution égyptienne*, 2e *partie*, Vrin. — *Rapport de la Mission Milner sur la question d'Egypte* (traduction du Comité de l'Afrique française).

M. Georges M. Mélas, qui fut secrétaire du roi de Grèce avant sa déposition et en a gardé d'abondants souvenirs, lui consacre un curieux volume, — venu un peu tard sans doute, puisqu'il

a suivi la restauration de Constantin et le « pronunciamento » qui l'a rappelé sur le trône, — peut-être un peu tôt également, car il se produira, sans doute, quelques changements encore de ce côté. Toutefois il y a là un curieux portrait, si le personnage ne nous est guère sympathique et d'ailleurs paraît bien avoir gardé la mentalité d'un autre âge. M. Georges M. Mélas en parlant de **l'ex-roi Constantin** raconte ce qu'il a vu; les circonstances et incidents auxquels il s'est trouvé mêlé, souvent bien malgré lui, — et l'on peut croire qu'il ne ménage nullement la coterie qui a fini par se trouver prépondérante. Le portrait qu'il donne du souverain, d'une intelligence plutôt « immédiate » est d'ailleurs curieux, sinon flatteur, lorsqu'il le montre « parlant à tort et à travers, bien souvent sans penser à ce qu'il raconte, et devant n'importe qui ». On a dû constater maintes fois, en effet, qu'il ne sait jamais retenir sa langue, — travers qui lui a causé quelques désagréments. Il a de la mémoire, sans doute, mais aussi de la rancune ; s'entête sur une idée, tant qu'il est souvent difficile de l'en faire démordre. Il est plutôt crédule d'ailleurs, et accepte tout ce qu'on lui raconte, sans discernement, ce qui le rend surtout le jouet de son entourage. Vaniteux et mesquin, très entiché de lui-même, il manque encore d'éducation morale, tout en ayant, paraît-il, bon cœur. Quoi qu'on en ait dit, et malgré les réticences qu'apporte l'auteur, ses sentiments d'admiration et ses tendresses pour l'Allemagne à laquelle il s'est trouvé naturellement inféodé par son mariage sont indiscutables. Pour la reine Sophie, M. Georges M. Mélas n'en dit pas le mal qu'on pouvait attendre ; elle est assez effacée d'ailleurs dans son récit, toutefois qu'on y sente bien son influence peser sur les sentiments de son entourage, — et l'état-major même qu'elle a bien contribué à mettre contre nous. Mais il apporte ce détail amusant qu'au début de la guerre, comme elle se trouvait dans son pays d'origine, elle s'y fit houspiller par la population, qui la prit, elle et sa suite, pour une famille de banquiers russes gagnant la frontière avec de nombreux millions. — Pour ce qui est de M. Venizelos, le volume en parle abondamment ensuite et avec déférence ; mais son rôle est plutôt connu et nous n'avons pas à y revenir, non plus que sur les causes de sa chute. Il insiste surtout sur la duplicité du roi Constantin et rapporte les manigances qu'il favorisait contre son ministre, en montrant quelle est la plaie des politiciens dont a toujours souf-

fert la Grèce. Un chapitre encore parle des rapports du Roi avec les représentants de l'Entente, comme des désagréments qu'éprouva son pays. Le plus grand ennui de Constantin, dit-il ensuite, fut de contenir les partisans de la guerre, afin de laisser Guillaume et l'Allemagne en faire à leur guise ; mais la suite des événements est plutôt venue contredire cette façon de voir, ce qui n'empêche qu'on peut entendre un moment le Roi s'écrier avec conviction : Je ne suis pas de ceux qui se laissent mener par le bout du nez ! Inféodé aux Boches, gardé en tutelle par la Reine, il n'était déjà plus en somme qu'un être représentatif, tout à la dévotion du Kaiser qui l'avait fort honoré en lui donnant sa sœur. Quant à sa longue maladie, M. George M. Mélas conteste absolument qu'elle ait été déterminée par le geste excessif dont on a parlé ; seulement, la Reine eut soin de le chambrer et prit sa place. — Le volume donne encore de curieuses indications sur les agissements de l'Etat-Major au moment de l'avance des Bulgares et plusieurs de ses portraits sont à retenir, ainsi que des détails sur l'affaire des Dardanelles, le rôle de la Turquie, etc... Divers documents et pièces justificatives appuient ce récit qui s'arrête au moment où va se produire l'intervention française. C'est que M. Georges M. Mélas n'occupait déjà plus son poste de secrétaire du Roi et qu'il n'a voulu parler que de ce qu'il s'est trouvé voir. Après la campagne contre les Bulgares, l'occupation de Smyrne et la fin de la guerre, — l'échec de M. Venizelos et le retour de Constantin ont d'ailleurs bien modifié la position des Grecs. Le Roi a fait annoncer qu'il voulait se mettre à la tête de ses troupes pour défendre Smyrne ; mais les choses ne vont guère et l'on parle même d'évacuer la côte asiatique. Ce ne sont plus les fanfares du triomphe ; aussi a-t-il été question d'un nouvel exil de Constantin. Mais je ne sais trop si cela suffirait pour remettre en état les affaires de la Grèce, dont il est assez difficile maintenant d'attendre quelque chose de bon.

La librairie Bossard a publié, sous la signature de « Jean Francœur », deux volumes où sont consignées les *réflexions d'un diplomate optimiste* sur le conflit général commencé en 1914, et ses suites qui durent encore. Ce sont des lettres et notes écrites à mesure des événements ; le premier volume, **Je fais la guerre**, suit depuis octobre 1915 les faits au jour le jour ; le second : **La paix sera une création continue**, se rapporte aux

négociations interminables nécessitées par le nouvel état de l'Europe. Le traité de Versailles ne fut enfin qu'un point de départ, un « statut préliminaire », et nous le savons trop d'ailleurs, les rêveries du président Wilson, la condescendance des Alliés qui arrêtèrent trop les opérations susceptibles de faire enfin comprendre à l'ennemi que la guerre n'est pas toujours « fraîche et joyeuse »; la situation actuelle, dont on peut dire qu'elle n'a rien de particulièrement brillant, — avec les rivalités toujours existantes des diverses nations ; la mauvaise volonté agressive de l'Allemagne dont les soubresauts rageurs menacent de tout remettre en question ; l'incompréhension enfin des partis politiques « avancés », qui font le jeu de l'adversaire ; le danger de la révolution russe avec laquelle les Anglais sont en coquetterie, — tout cela ne constitue pas un tableau agréable et devant lequel on puisse se féliciter. Les « réflexions d'un diplomate optimiste » sans doute défendent son point de vue ; mais malgré ceux qu'il appelle à la rescousse en se félicitant des résultats obtenus, nous sommes bien forcés de convenir que la situation pourrait être meilleure, — et que la paix si chèrement acquise est toujours, en somme, sur le point d'être remise en question. Nous avons tenu les Boches et nous n'avons pas suffisamment serré la vis ; Dieu veuille que nous n'ayons pas un jour à le regretter.

L'établissement des **Tchéco-Slovaques** comme nation indépendante date d'hier (28 octobre 1918), dit M. Charles Richet dans le volume qu'il leur consacre ; et il raconte quelle fut l'œuvre de renaissance du pays écrasé par les Habsbourg dès la fin du XVIe siècle et qui s'est retrouvé au XXe un corps national harmonieusement constitué, et auquel il ne manquait que l'émancipation. M. Charles Richet parle ensuite de la difficulté d'organiser pratiquement le nouvel Etat, qui comprend la Bohême à l'ouest et à l'est des terres détachées du royaume de Hongrie. Les Slovaques, unis aux Bohémiens, sont des Slaves, mais dont le pays compte une minorité allemande encore importante, — surtout au Nord-Ouest et au Nord-Est ; il l'étudie surtout en Bohême et constate qu'on avait été « un peu fort » dans leur évaluation numérique. Remuants et même agressifs, envahissants et personnels, ils voudraient au moins qu'on reconnaisse l'existence d'une « patrie allemande » dans l'état tchéco-slovaque. Autre question pour la Silésie de Teschen, partie orientale de la Silésie autrichienne,

que revendiquent aussi les Polonais. A côté de ces problèmes qu'il expose, M. Charles Richet nous parle des Sokols et de l'armée tchéco-slovaque; de la question religieuse, qui remonte à l'hérésie de Jean Huss et met le nouvel Etat en contestation avec le pape; ensuite de la politique intérieure, — sur laquelle il s'étend longuement; enfin des relations extérieures; du panslavisme et néoslavisme, et termine par des considérations économiques et financières.

Le petit volume sur **l'Autriche**, de M. Marcel Dunan, apporte un travail bien fait, sobre et substantiel, où l'avant-propos expose la situation du pays, clef de voûte de tout le système de l'Europe centrale, mais dont l'existence par son isolement même, les charges qui lui incombent, — sa situation aux confins d'Etats qui furent longtemps ses sujets — est un véritable problème. La publication de M. Marcel Dunan donne un historique suffisant et bien documenté du pays depuis ses origines jusqu'à la période actuelle et l'établissement — provisoire ! — de la République, l'Autriche, trop faible dans son isolement, ne rêvant désormais que de s'inféoder à l'Allemagne, — ce qui est bien un des résultats des plus brillants des théories dont nous avons été abreuvés. Il étudie ensuite le sol, la population avec l'état territorial actuel et les frontières ; les questions financières et militaires ; les cultes, l'enseignement ; les richesses naturelles de la région, ses transports, l'agriculture, le commerce, les banques, enfin la littérature, les arts et les sciences. En appendice il est question de la presse, de la représentation diplomatique et consulaire, et du tourisme. L'auteur, toutefois, regrette d'avoir été obligé de donner, par les circonstances, une publication un peu hâtive et se promet d'y revenir. — De fait, le règlement du problème autrichien n'est en somme que provisoire.

CHARLES MERKI.

§

La question d'Egypte, qui a longtemps été un gros embarras pour l'Angleterre à cause de la France, l'est redevenue à cause des Egyptiens. En droit, l'Egypte était, lors de la rébellion d'Arabi-pacha en 1882, une nation autonome sous la suzeraineté du sultan de Constantinople, et l'Angleterre n'avait alors occupé le pays qu'à titre temporaire, de son propre aveu, et en s'engageant

à respecter tous les droits acquis ; elle avait même précisé que sa présence dans la vallée du Nil avait pour but et raison de « préparer les Egyptiens au self-government, tout en les dotant dans l'intervalle des avantages d'un bon gouvernement ».

Mais cette occupation temporaire s'est prolongée indéfiniment, s'est consolidée de par l'accord de 1904 conclu avec nous, ses principaux opposants, et n'a nullement coïncidé avec la préparation à l'autonomie ; le nombre des fonctionnaires britanniques, qui n'était que de quelques centaines dans les premiers temps, s'élève aujourd'hui à 1.600 avec des traitements bien supérieurs à ceux de leurs collègues égyptiens ; ces fonctionnaires ont toujours vécu très à part de la population indigène, et celle-ci a été maintenue, par négligence ou par politique, dans une infériorité d'instruction qui ne la rend pas propre au fameux self-government. La grande guerre a permis à l'Angleterre de couronner son œuvre ; le lien de vassalité turque a été brisé et remplacé par un lien de protectorat anglais, et ainsi tout semblait définitivement réglé. Mais le sentiment national égyptien, à la stupéfaction des « protecteurs », a fait brusquement explosion dès l'armistice et depuis l'Egypte vit dans un état de trouble qui, sans être aussi violent que celui de l'Irlande, semble non moins opiniâtre et irréconciliable. La Mission Milner, envoyée en 1920 pour pacifier les choses, a publié, le 18 août, sous le titre de Memorandum, un projet d'accord qui n'a encore été accepté ni par l'Angleterre ni par l'Egypte, de sorte que l'embrouillamini persiste et qu'on ne voit pas comment on en sortira.

Laissons de côté les fautes commises par l'Angleterre, celle de proclamer son protectorat en 1914, celle de refuser de recevoir le premier ministre Rouchdy-pacha à Londres en 1918, etc., et les fautes commises par les Egyptiens qui ont été jusqu'à tuer çà et là quelques Anglais isolés, et prenons les choses comme elles se présentent. D'après le Memorandum du 18 août, l'Angleterre garderait le droit de contrôler la politique extérieure de l'Egypte, d'y maintenir une force militaire pour la protection de ses communications impériales, ainsi qu'un représentant ayant une position exceptionnelle et un droit de préséance sur les autres représentants étrangers et accompagné d'un conseiller financier et d'un conseiller judiciaire, de sorte qu'en définitive on ne voit pas ce qui serait changé dans l'ancien khédiviat, sinon une di-

minution des fonctionnaires britanniques et une représentation de l'Egypte à l'étranger très platonique.

Mais il y a aussi l'intérêt des autres Européens dont on ne parle pas. Si l'Egypte a pris l'essor économique dont on est témoin, c'est grâce à ses colonies française, italienne, grecque, etc., qui ont pu prospérer sous le régimes des capitulations ; or c'est contre ce régime que les Jeunes Egyptiens s'élèvent presque autant que contre le protectorat ; ils y voient une atteinte intolérable à leur dignité nationale, et si l'accord Milner se fait, on peut être sûr que ce sera sur le dos des autres Européens ; ceux-ci deviendront justiciables du fisc, de la police et de la justice indigènes, sans autre protection que celle du conseiller judiciaire anglais qui deviendra le vrai représentant de toutes ces colonies. Tout ceci devrait nous donner à réfléchir. Si M. Sabry affirme qu'un Grec qui a tué un Egyptien est sûrement acquitté par son consul, nous pouvons nous demander si l'Egyptien qui aura tué un Européen ne sera pas également acquitté par son tribunal. Faudrait-il également revenir, sous prétexte de traditionalisme égyptien, au temps où le budget mamelouk n'était guère alimenté que par les avanies (on sait que ce mot *avanie* signifie originairement les taxes imposées aux chrétiens par les musulmans). Assurément l'Islam évolue lui aussi, et heureusement dans le sens de la tolérance, et le nouveau drapeau égyptien unit fraternellement le croissant turc et la croix copte, mais peut-être ne serait-il pas mauvais, pendant quelque temps encore, de donner sinon à l'Angleterre du moins à la Société des Nations, ce dont l'Egypte ne devrait pas alors se formaliser, un certain droit de contrôle sur l'administration intérieure au regard des Européens ; la Société des Nations pourrait donner mandat à l'Angleterre d'occuper militairement le canal de Suez, et sous ces deux simples réserves, l'Egypte deviendrait complètement indépendante. Le Memorandum Milner modifié en ce sens aurait certainement l'adhésion des Egyptiens et des Européens, et les Anglais finiraient par comprendre que ce serait de leur intérêt de se rallier à ce nouveau texte.

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Général Cordonnier. *Une Brigade au feu* (*Potins de Guerre*), in-8, Lavauzelle. — *J. R. Foch. Essai de Psychologie militaire*, in-18, Payot. — Com-

mandant P. Cassou : *Le Procès du général Fournier, gouverneur de Maubeuge*, in-8, Fournier. — E. Guillot : *Précis de la Guerre de 1914*, Chapelot. — Trustee : *Le Bilan de la Guerre*, Plon.

Le livre d'impressions et de souvenirs de M. le général Cordonnier, **Une Brigade au feu**, expose les mouvements et opérations de la 87e brigade (4e division, IIe corps), des premiers jours de la mobilisation au 31 août 1914. A cette date,le général Cordonnier remplaçait, à la 3e division du même corps d'armée, le général Regnault, limogé, dont nous avons analysé, dans une chronique récente, l'ouvrage de défense personnelle qu'il a publié, après sa disgrâce (1). Nous sommes donc en possession aujourd'hui de deux études ou, si l'on veut, de deux dépositions, qui, malgré leur caractère très différent, permettent d'avoir une idée assez exacte des événements qui se déroulèrent le 22 août, le premier jour de l'offensive, à la droite de la IVe armée, à son point de charnière avec la IIIe. Pour que toutes les pièces du procès fussent réunies, il resterait à recueillir le témoignage du chef de la 7e brigade, sur qui semble peser l'accusation de ne pas avoir assuré la liaison avec le 4e corps,placé à la gauche de la IIIe armée. Il s'est passé, en effet, un fait extrêmement curieux dans cette journée du 22 août, qui témoigne de l'absence de toute direction supérieure dans des circonstances particulièrement favorables pour nous. Il semble que le succès des troupes du Kronprinz, à Virton, aurait pu tourner au désastre, si simplement il y avait eu, de notre côté, une direction supérieure pour coordonner les mouvements de nos brigades et tirer parti de la situation du moment. Le général Cordonnier, qui a conduit sa brigade jusqu'à Bellefontaine, c'est-à-dire bien au delà de Virton, se met en scène avec quelque complaisance, et le ton « casseur » qu'il adopte volontiers donne à penser que tout n'a pas marché comme sur des roulettes à la 4e division. Il est regrettable que son récit, qui ne manque pas de pittoresque, soit purement subjectif et ne soit appuyé sur aucune espèce de documentation. Si grande que soit l'autorité ou la technicité d'un officier général, on est en droit de se demander si sa vision personnelle n'a pas fait subir, malgré lui, quelque déformation aux faits qu'il raconte. C'est une excuse insuffisante d'intituler un tel livre « Potins de guerre », et de prier le lecteur de ne pas avoir une confiance aveugle en

(1) *La 3e Division d'Infanterie*, Fournier, voir numéro du 1er avril 1921.

eux. On veut croire, malgré tout, à leur sincérité ; et cette contribution à l'histoire de la grande guerre, d'un caractère si personnel, a au moins l'attrait de la chose vue et vécue.

On n'a pas rendu jusqu'ici d'hommage plus complet au caractère, aux méthodes de commandement, à l'œuvre militaire, en un mot, du maréchal Foch que celui de l'anonyme, qui signe J. R., dans une étude intitulée : **Foch. Essai de psychologie militaire**. Nous souscrivons pleinement à un pareil hommage. L'anonyme ne craint pas de rapprocher le nom du maréchal de celui du maître de la Guerre, Napoléon. Fichtre ! Souhaitons qu'un tel rapprochement ne vaille pas au maréchal de partir pour un voyage au long cours visiter quelques républiques exotiques, comme celui que le général Mangin est en train d'accomplir. On nous confirme dans cette étude que le choix de Foch fut imposé à M. Clemenceau, le 28 mars 1918, à Doullens, par le maréchal Douglas Haig. Quand on pense, d'autre part, qu'en décembre 1916, le petit amiral Lacaze, chargé de l'intérim du ministère de la Guerre, signait de sa plume légère, avec un cœur léger, la mise en disponibilité du général Foch, et qu'une pareille mesure fut longtemps ratifiée et faillit devenir définitive, on est porté à conclure que décidément notre pays est par excellence le pays de la légèreté et de l'ingratitude. On en trouverait encore un témoignage dans le **Procès du Général Fournier gouverneur de Maubeuge**, dont le commandant P. Cassou a tenté de nous rendre la véritable physionomie. Triste et inutile procès, entamé, poursuivi et conduit avec une légèreté et une sécheresse de cœur qui vous navrent. Le commandant Cassou a raison de rappeler qu'après nos désastres de 1870 il n'y eut que deux hommes à encourir la disgrâce des puissants du jour : le général Faidherbe et le colonel Denfert-Rochereau. Les blessures de la vanité, dans un pays où la vanité est presque une vertu nationale, auront toujours les mêmes conséquences.

Signalons en terminant le substantiel **Précis de la Guerre de 1914** que M. E. Guillot vient d'achever avec un troisième volume, plus nourri de faits encore que les deux premiers.

JEAN NOREL.

§

L'ouvrage de Trustee, **Le Bilan de la Guerre**, ouvre brillamment la collection d'études économiques et politiques qu'en-

treprend, à la librairie Plon, sous le titre *Les Problèmes d'aujourd'hui*, M. Alfred de Tarde, et qui promet d'être digne du grand nom paternel. *Le Bilan de la Guerre* est le premier livre d'ensemble qui ait paru chez nous sur les conséquences économiques de la grande lutte mondiale, et, à ce titre, il convient de lui prêter une attention particulière.

La guerre, nous dit-on dans ce livre substantiel et dur, s'est terminée pour nous militairement par un triomphe, économiquement par un désastre. La France s'est appauvrie d'un tiers de sa richesse acquise et peut-être davantage de son énergie laborieuse. Aucune guerre moderne n'a été aussi ruineuse pour nous ; il faut remonter, pour trouver l'équivalent de celle-ci, aux guerres de religion, ou à la guerre de Cent ans, ou aux invasions des Barbares. Or, continue Trustee, ces destructions ne seront jamais réparées si nous persistons dans la ligne de conduite que nous avons adoptée, qui consiste à travailler moins, la loi de 8 heures ! à dépenser plus, la hausse de tous les prix ! et à tout attendre de l'Allemagne. Le salut, s'il doit venir, ne viendra que de nous, et ne se réalisera que par notre énergie laborieuse, disciplinée et inlassable : « C'est affaire de volonté et de consentement au sacrifice. »

Tout ceci, dans l'ensemble, est parfaitement juste, et ce n'est que sur des points de détail qu'on aurait à faire des réserves. Mais ces détails ont leur importance, et peut-être sera-t-il utile de discuter certaines des vues de Trustee.

Sa longue démonstration de l'impossibilité où se trouvera de plus en plus l'Allemagne de nous indemniser est impatientante, comme l'était celle de Keynes, et puisqu'il fait si âprement appel à la bonne volonté des victimes, il pourrait bien exiger de même celle des bourreaux. Le mot bourreaux est dur, mais juste. On pardonnerait tout à l'Allemagne, même son orgueil, même son désir de domination universelle, même peut-être la violence déloyale de son agression, quel est le peuple fort qui n'a rien à se reprocher dans ce genre ? si elle ne s'était pas longuement et implacablement complue dans la joie de détruire et de faire souffrir ; elle a déshonoré la guerre, même celle des pires conquérants ! et ce n'est que justice si nous exigeons d'elle, qu'elle le puisse ou non, la réparation de ses crimes. Or elle le peut. Les experts du traité ont longuement étudié cette question et ne lui

ont rien imposé qu'elle ne puisse payer. Ceci, d'ailleurs, sans recourir aux moyens un peu inattendus que suggère l'auteur, à cette organisation par exemple de la banqueroute que Trustee reproche à nos gouvernants de n'avoir pas réalisée ; certainement les Allemands, à notre place, auraient organisé la nôtre, mais tout de même il y a quelque chose d'inélégant à dire à son ennemi : Ne tiens pas ta parole aux autres, car organiser sa banqueroute c'est cela, tout en ajoutant : Mais tiens-la à nous ! Si l'on avait voulu ajuster un système efficace et rigoureux de contraintes, ce qu'autorisaient la mauvaise foi et la mauvaise volonté de l'Allemagne, il aurait été plus expédient d'établir tout un réseau de douanes provinciales et d'octrois de mer et de terre ; ce genre d'impôts est celui qui se paie le plus aisément, et s'il avait été lourd quand même, l'Allemagne n'aurait eu à s'en prendre qu'à elle-même.

Au surplus, je crois qu'il ne faut pas abuser des reproches à nos gouvernants. Certes, des fautes ont été commises, le retard mis après l'armistice à révéler au pays la gravité de la situation économique et à lui demander les sacrifices d'argent nécessaires, l'illusion trop longtemps entretenue que l'Allemagne paierait tout, surtout le vote de la loi de huit heures, néfaste surenchère électorale et le non vote de cette dictature aux économies qui ne fut pas proposée, et qui bien constituée eût suffi à nous tirer du péril, car le premier acte du dictateur eût été sans doute de biffer toutes les industries d'Etat, tout cela est au passif de nos ministres. Mais quels sont les gouvernants qui n'ont jamais commis de fautes ? Ceux dont je parle ont sauvé la patrie, cela doit bien leur valoir quelque indulgence ! Et par contre, le reproche que leur fait Trustee de « n'avoir pas conduit la guerre en fonction de ses résultats économiques probables » semble bien dangereux : qui fait la guerre en pensant à autre chose que la guerre est sûr d'être vaincu. Le Tigre a donc eu raison de ne pas démordre de son « Je fais la guerre ! » son tort a été seulement de ne pas charger quelqu'un de son Cabinet de faire l'après-guerre ; un homme sérieux et judicieux, comme M. Louis Nail, le vice-président du Conseil, aurait pu jouer ici un rôle immense ; toutes les réformes que nous nous retrouvons avoir à faire, et plus difficilement encore qu'autrefois, auraient été réalisées en un tournemain ; il suffisait de prendre autant d'ukases que la conclusion de *La Nouvelle Cité de France* a de paragraphes, mais l'occasion

ratée est de celles qu'on ne peut pas souhaiter voir revenir !

Un dernier reproche que je ferai à Trustee est d'avoir une conception bien étrange chez un homme aussi compétent du rôle de l'or ; il affirme que « la réhabilitation de la monnaie d'or ne paraît pas s'imposer » : voilà qui va faire tomber tous les économistes à la renverse ! Il ajoute, il est vrai, ce qui les remettra de belle humeur, que « l'étonnant c'est que l'or détrôné et déchu dans les limites de l'économie nationale garde son prestige dans les relations internationales ». C'est là l'aveu naïf que l'or n'est nullement détrôné. D'ailleurs, comment une mesure, un étalon pourrait-il être détrôné ? à la place de l'or qu'on mette le platine, ce sera absolument la même chose. Mais ce pataquès ne diminue en rien le sérieux et la sagesse générale de son livre. Travaillons ! c'est le seul moyen de sortir de la crise.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

La situation générale. — Certaines séances de notre Chambre des Représentants étaient autrefois courues à l'égal des grandes premières du Théâtre royal de la Monnaie. Nous possédions quelques bons ténors parlementaires qui réussissaient à donner l'illusion de la passion, de la conviction et de la lutte. On les croyait parfois disposés à se jeter les uns sur les autres; d'autres fois ils s'assommaient à coups de formidables lieux communs, mais maintenant que les chefs de parti se sont mis d'accord pour se partager les avantages et les vanités du pouvoir, le public comprend que c'est une farce et il ne marche plus.

Ce fut pourtant un beau moment, et qui émut les plus sceptiques, celui où sénateurs et députés, en août 1914, comprirent spontanément qu'au-dessus des partis il y avait la patrie et, sans arrière-pensée, firent bloc contre l'envahisseur. Ce beau moment, malheureusement, ne dura guère.

La longue occupation allemande n'entama point le moral de notre pays, ni son bon sens vigoureux, mais il suscita, chez certains politiciens professionnels, les ambitions et les rêves les plus malsains.

Le gouvernement régulier ayant quitté le pays, comme c'était son devoir, d'autres hommes assumèrent la responsabilité des

initiatives qui s'imposaient sous le joug allemand. Il fallait ravitailler le pays, remédier aux maux du chômage, s'opposer dans la limite des possibilités aux déportations et à la destruction systématique des charbonnages et de l'industrie, maintenir la foi des populations dans la libération victorieuse. En d'autres termes, il fallait des chefs; ils s'imposèrent ; ils contribuèrent à sauver le pays ; ce n'est pas contestable. L'erreur psychologique, très humaine somme toute, qu'ils commirent fut de s'exagérer leurs services, de s'imaginer que, dorénavant, on ne pourrait plus se passer d'eux, que le gouvernement régulier du Havre n'était plus qu'un organe accessoire et qu'après la guerre le pouvoir devait leur appartenir, soit directement, soit par l'intermédiaire d'hommes de paille, choisis de préférence au sein du barreau où l'on est professionnellement entraîné à défendre les thèses d'autrui et où l'on trouve de tout temps des vanités enclines aux attitudes de verbalisme paradeur. Pour atteindre ce résultat, il n'hésitèrent pas à dénigrer les membres du gouvernement du Havre, voire à ébranler le prestige royal. Nous leur devons l'incohérent et funeste gouvernement d'après l'armistice, ce gouvernement de capitulations dont on aura tant à faire pour réparer la mauvaise besogne intérieure et extérieure.

Ces chefs de fortune firent beaucoup de mal en ne sachant pas renoncer à temps. C'est une science d'expérience, de tact, de doigté et de longue haleine que la politique ; faute de formation, ils commirent l'erreur de la confondre avec leurs expédients et improvisations. Ils choisirent aussi fort mal leurs hommes : M. Henri Jaspar ne possédait d'autre passé politique qu'un discours violemment antifrançais, d'une injustice systématique, prononcé en 1907 à la Conférence du jeune Barreau de Bruxelles, et M. Vandervelde avait attesté sa sagacité et son sens des réalités politiques en se portant garant, à plusieurs reprises, devant le Parlement belge, des sentiments pacifistes de l'Allemagne.

Mon ami M. Maurice des Ombiaux esquissait dernièrement dans l'« Opinion » le jeu de cette camarilla, et je sais qu'il lui consacrera prochainement un ouvrage plus développé et d'une documentation précise. C'est une œuvre de patriotisme sain que dénoncer ces factieux. Car, dévorés par l'ambition et la vanité, ils furent bien réellement des factieux, s'appuyant sur l'activisme et le bolchevisme, inventant des périls imaginaires pour impres-

sionner le roi, lui dépeignant l'état du pays sous des couleurs que la reprise de contact avec les réalités belges ne devait pas tarder à montrer mensongères.

Il est vrai que leur imposture avait été facilitée par le retentissement donné aux propagandes activiste et internationaliste. Mais que ne s'est-il rencontré un esprit robuste et désintéressé pour représenter au roi que les dégâts étaient tout de surface et n'atteignaient pas les racines du moins disposé des peuples à se laisser duper par les mots.

On ne saurait assez redire, en effet, que, durant l'occupation, l'activisme ne recruta, quelques exaltés sincères et très rares mis à part, que d'ignominieux et stupides traîtres, des hommes de la plus basse moralité, des dévoyés, des péroreurs de cabaret, des alcooliques, des besogneux, des êtres de tourbe, comme il s'en rencontre malheureusement partout et qui ne demandaient qu'à se vendre pour de l'argent ou de ridicules satisfactions d'amour-propre. Il ne reste presque rien de l'activisme; les dernières élections communales ont démontré que, dans la quasi-unanimité des communes belges, les candidats qui cherchaient un appui dans ce mouvement factice avaient été rejetés par l'opinion. Il me semble piquant de noter, en passant, que le fameux et fougueux internationaliste Camille Huysmans est un flamingant sectaire, c'est-à-dire qu'il sacrifie à la forme la plus étroite du nationalisme; il espérait, par son attitude dans la question linguistique, attirer à sa liste révolutionnaire la majorité des électeurs anversois et réaliser son ambition avouée de ceindre l'écharpe de bourgmestre de la vieille cité scaldéenne. M. Camille Huysmans, premier magistrat communal, chef de la police d'Anvers, le spectacle n'eût pas manqué d'ironie. Seulement, son rêve a été déçu; sa liste a subi un recul sévère dans un centre qui passait jusqu'à présent pour le plus solide boulevard du flamingantisme, voire de l'activisme.

Si, comme moyen de propagande, le flamingantisme, forme atténuée de l'activisme, tente la démagogie socialiste, il n'est pas dédaigné non plus par la démagogie cléricale et par l'électoralisme ultramontain. C'est même un des traits les plus affligeants de la politique professionnelle de chez nous que de voir des hommes intelligents, instruits, cultivés, de bonne souche sociale, flatter, encourager, afin de grossir leur clientèle électorale, les plus

stupides préjugés de langue et de race, favoriser l'état de complaisance béate dans l'ignorance où se trouvent nécessairement figées les pauvres gens qui ne possèdent qu'un moyen d'expression et de communication avec les autres hommes aussi limité et, disons-le, aussi peu définitivement fixé que la langue flamande. Or, ce n'est pas seulement dans la Belgique occupée, mais au sein même du gouvernement du Havre, que se trouvaient d'aussi mauvais bergers. J'ai déjà signalé que, ministres du roi, symbole vivant de notre unité nationale, ils n'avaient pas hésité à laisser se répandre, quand ils n'y contribuaient pas directement, des germes de division entre les soldats flamands et les soldats wallons de la grande guerre.

Ce fut le très grave tort des politiciens inexpérimentés qui accédèrent frauduleusement au pouvoir, après l'armistice et le scandaleux coup de Lophen, de composer avec ces éléments de désagrégation ; par faiblesse, veulerie, incompréhension de la situation, ils acceptèrent de partager le pouvoir avec des hommes qui s'étaient rendus coupables d'un crime conscient contre la patrie et méritaient un mandat d'arrêt plutôt qu'un portefeuille ministériel. Ils ouvraient au loup la porte de la bergerie et ils appelaient ça gouverner ! Il fallait sévir rigoureusement contre M. Poullet et ses complices. On préféra les combler d'honneurs et de promesses dont ils se sont empressés de prendre acte ; sous le prétexte de les calmer, alors qu'il eût suffi de la menace de la main au collet, on s'engagea dans la voie des engagements les plus périlleux. M. Henri Jaspar, qui, dans l'attente d'une plus haute destinée, occupait alors, on ne sait trop pourquoi, à moins qu'on ne le sache trop, le ministère de l'Intérieur, après avoir réalisé un fiasco complet à la tête du département des Affaires économiques, fit adopter par la Chambre un projet de loi sur l'emploi des langues qui conduire notre pays au suicide ou à la séparation, s'il n'est pas amendé sérieusement par le Sénat. Entre temps, des flamingants et activistes anversois, auxquels s'étaient joints des pannéerlandais déclarés, se livraient à des manifestations tumultueuses, sanglantes, presque à des émeutes pour lesquelles le ministre de l'Intérieur Henri Jaspar ne trouvait que des paroles d'indulgence. Cette indulgence à l'égard des fauteurs de désordre, jointe au souvenir de son discours ardemment antifrançais de 1907, lui valut les sympathies et l'appui des extrémistes flamingants et

socialistes. Quand le ministère Delacroix se vit obligé de démissionner, tout le monde pensait, en Belgique, que M. Jaspar, cette incarnation la plus réussie de la politique d'aventure, se retirerait avec les autres hommes de Lophem. Il fut sauvé par ses nouveaux amis, qui, non seulement le maintinrent au gouvernement, mais encore l'imposèrent aux Affaires étrangères. Avec Jaspar, s'écriaient les flamingants, nos bons amis les Hollandais ne seront pas ennuyés ; avec Jaspar, reprenaient en chœur les internationalistes, la politique belge ne versera ni dans le chauvinisme, ni dans l' « impérialisme », encore moins dans une sympathie exagérée envers la France... On sait, M. de Margerie, ambassadeur de France à Bruxelles, mieux que personne, que les premiers actes de notre nouveau ministre des Affaires étrangères ne furent pas, il s'en faut, pour décevoir son aimable clientèle. Mais la majorité de l'opinion publique belge se cabra en un sursaut tel qu'il eût ouvert les yeux à moins soucieux que ne l'est M. Jaspar, ce Prince Charmant de l'arrivisme, des intérêts de sa situation. Il changea immédiatement sa tactique, du moins dans l'apparence et le verbalisme, et peut-être le bon public des journaux d'information français s'imagine-t-il trop facilement que la politique de leur pays ne possède pas d'allié plus fervent que M. Jaspar. Je serais plutôt de l'avis des Français et des Belges clairement renseignés sur les nécessités nationales de nos deux pays et qui, dans l'évolution de la politique européenne, savent regarder au fond des choses. Ils n'ont pas été sans remarquer qu'aux séances du Conseil suprême M. Henri Jaspar s'efforçait toujours de se mettre en posture d'arbitre, de « conciliateur ». Ce rôle n'est point pour blesser son amour-propre, et chacun sait chez nous que ce n'est pas par l'excès de modestie qu'il pèche. M. Henri Jaspar, arbitre de l'Europe, peint par un de nos prix de Rome, doit certainement s'imaginer voir ce tableau accroché un jour dans la bibliothèque de l'Ordre des avocats de Bruxelles et dans la salle des fêtes de l'Hôtel de ville de Schaerbeek, sa commune natale, en attendant que la reproduction s'en empare pour l'iconographie éducative des générations à venir. Malheureusement, ces arbitrages, ces « conciliations » finissent toujours par un recul sur ce qui avait été tenu pour l'extrême limite des concessions.

Cependant notre politique intérieure nous fournit un élément d'excellent augure. La clientèle de M. Jaspar compte de moins en

moins comme élément d'action ; les dernières élections communales l'ont attesté clairement. Si elles avaient pu se produire avant la constitution du ministère Carton de Wiart, M. Henri Jaspar n'y serait certainement pas entré. L'influence, autrefois dictatoriale, de M. Vandervelde, s'est trouvée considérablement réduite ; si ce dernier menaçait de s'en aller, on ne ferait pas de bien grands efforts pour le retenir ; les épouvantails ont cessé de faire peur.

M. Jaspar n'est pas embarrassé par les principes. Son originalité de ministre frais émoulu était dans l'interchangeabilité ; tous les six mois il changeait de portefeuille avec une désinvolture candide ; il pratiquerait aussi très aisément l'interchangeabilité des majorités. Ses anciens adversaires ne pourraient qu'applaudir à son évolution complète vers les nécessités nationales. C'est un avocat extrêmement adroit, mais il convient de l'attendre sur des actes formels.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Vente de la collection Engel-Gros chez Georges Petit : Tableaux modernes et anciens. Objets d'art et de haute curiosité, Tapisseries, Tapis, Manuscrits. — La leçon de cette vente : injustice et absurdité de la loi du 31 juillet 1920. — Collection du comte de la Bédoyère provenant du salon de Madame Geoffrin : huit tableaux par Hubert Robert et 43 médaillons par Nicolas Cochin.

Il va de soi que je ne puis pas parler de toutes les ventes qui se succèdent chez Georges Petit et à l'Hôtel Drouot. Je ne retiens que les plus importantes ou les plus instructives.

La **Vente Engel-Gros** offrait précisément ce double caractère. Elle avait attiré à Paris les grands marchands et les fervents amateurs du monde entier. Ils se sont pressés les uns sur les autres durant les deux jours d'exposition : 28 et 29 mai ; et les 30 et 31 mai, les 1er et 2 juin tous étaient à leur poste, impatients et haletants. Les enchères, dans ces conditions, ne pouvaient aller qu'en *crescendo*, laissant loin derrière elles, dans la plupart des cas, les estimations des experts, MM. Féral, Mannheim, Henri Léman, André Schœller, rendus timides et prudents par la situation que leur crée la loi du 31 juillet 1920, dont la vente Engel-Gros illustre si magnifiquement toute l'absurdité. Donc, les enchères s'élancent, sautent, bondissent, rebondissent comme des balles. Il faut toute l'agilité du commissaire-priseur,

Me Lair-Dubreuil, pour les saisir, les lâcher, les reprendre, les suivre dans une course éperdue, tenir enfin la dernière au bout de son marteau, dont le coup solennel va la rendre définitive.

Nous voici devant le no 18. C'est un tout petit morceau de bois, de forme ronde, de neuf centimètres de diamètre. Mais Hans Holbein l'a empreint de son génie, en y traçant un *Portrait d'homme* avec son pinceau magique. Un peu de noir, un peu de rouge, un peu de violet, un peu d'ocre, un peu de vert se soudent, se fondent, s'harmonisent et une tête se dégage, un visage s'anime, vit, pense ; des yeux s'éclairent, vous regardent ; une bouche va vous parler. Vous pourrez converser longtemps, toujours, avec ce personnage fixé il y a quatre cents ans sur cet écu de bois !

Une telle œuvre a-t-elle un prix ? Peut-elle en avoir un ? Non. Son prix, évidemment influencé par les circonstances, contingences, impondérables divers, dépend surtout de celui qui la comprendra le plus fortement et aura le plus de moyens pour l'acquérir.

M. Jules Féral l'estime à 250.000 fr., — une paille, comme vous voyez ! Une offre est faite à 100.000 fr. et aussitôt une lutte s'engage entre plusieurs amateurs et l'expert, qui lâche pied à 180.000 francs.

La course se limite ensuite à M. Jacques Seligmann et M. Paravicini, un des héritiers, qui semble avoir la passion des très belles choses, et le prouvera au cours de toute la vente. En fin de compte, c'est à lui que revient l'œuvre d'Holbein pour 250.100 fr.

On présente le no 100, *Bol en faïence de Perse*, xve siècle, décoré à l'intérieur d'un semis de petits oiseaux et d'une frise d'inscriptions coufiques se détachant en blanc sur fond bleu turquoise, en léger relief. En l'examinant au cours de l'exposition je me disais : « Heureux celui qui pourra acquérir ce délicieux témoignage de goût, de grâce, de distinction ! » Ce fut encore M. Paravicini. Mais quelles émotions durent l'étreindre. Prisé seulement 15.000 fr. par M. Mannheim, ce bol lui échut pour 102.000 fr. après une lutte acharnée entre MM. Demotte, Kélékian et lui !

Le no 122, *Coupe en faïence de Saint-Porchaire*, époque Henri II, décor en noir sur fond blanc ivoire, avec quelques rehauts polychromes, attira bien des convoitises. Les pièces de cette fabrique d'Oiron sont rares. On les compte et on les connaît. Il

en passe une dans les ventes seulement de loin en loin. Aussi la coupe de la collection Engel-Gros ne pouvait laisser indifférents les amoureux de notre Renaissance française. Il y en a heureusement quelques-uns, et ce ne sont pas, parmi les collectionneurs, ceux qui ont le plus mauvais goût. Aussi, la mise à prix de 80.000 fr. est vite dépassée. Les enchères partent de MM. Paravicini, Jacques Seligmann, Stora, Arnold Seligmann, Demotte, reviennent à eux, en repartent, pour s'arrêter à 95.000 fr. en faveur d'un outsider, M. Durlacher, de Londres. Les frères Stora seront, paraît-il, de moitié avec l'acquéreur dans la future destinée de cette coupe.

Mais la course entre concurrents fut particulièrement palpitante pour le nº 127, *Verre émaillé*, art de Mésopotamie du xivᵉ siècle. Un tout petit vase de 135 millimètres de hauteur sur 8 centimètres de diamètre, orné sur fond incolore de deux personnages et d'arbustes polychromes, avec une inscription en caractères dorés sur champ bleu. M. Mannheim en demande 30.000 fr. C'est déjà un chiffre, mais il ne tarde pas à être dépassé et une lutte violente et tenace se poursuit entre MM. Kélékian, Demotte et Paravicini : elle s'arrête à 105.000 fr. au milieu du silence haletant de toute l'assistance. M. Lair-Dubreuil proclame vainqueur M. Demotte.

Vous pensez peut-être qu'on va se calmer, se détendre, respirer un peu ? Erreur !

M. Jules Mannheim annonce le nº 135, *Plaque en cuivre champ levé et émaillé*, travail de Limoges du commencement du xivᵉ siècle. C'est un précieux monument pour notre histoire nationale. Il représente en relief le clerc Gui de Mevios à genoux devant un roi de France — Saint Louis, ou Philippe le Bel — dont le manteau est tout semé de fleurs de lys. Une inscription nous apprend que ce Gui de Mevios, un protégé sans doute du roi de France, mourut le samedi après le dimanche *Oculi* 1306. Cette plaque, estimée 15.000 fr. en 1903, à la vente Gaillard de la Dionnerie, fut adjugée à l'antiquaire Cyrus Picart. Aujourd'hui M. Mannheim en demande 100.000 fr. Aussitôt les compétiteurs se montrent nombreux. MM. Demotte, Jacques Seligmann, Stora, Fischer et les héritiers de M. Engel-Gros échangent de prompts coups de raquettes. Les héritiers l'emportent à 125.000 fr. Mais c'est pour offrir cette plaque sans tarder à notre musée du Louvre. Tout le monde applaudit à ce

geste généreux, auquel les générations devront de pouvoir contempler dans notre galerie d'Apollon un chef-d'œuvre de l'émaillerie française.

On arrive au nº 255 : *Groupe en marbre blanc*, travail français fin du xivᵉ siècle, représentant la vierge debout, haute de 63 centimètres, avec l'enfant Jésus assis sur son bras droit. Sur estimation de 60.000 fr. les enchères se succèdent entre MM. Duveen, Jacques Seligmann et Demotte. Elles s'arrêtent à 111.000 fr. au bénéfice du premier. Je supplie que l'on retienne bien le prix d'estimation et le prix d'adjudication. Car, tout à l'heure, je compte m'en servir comme d'un argument péremptoire contre la loi du 31 juillet 1920.

Les amateurs attendaient avec impatience et curiosité le tour du nº 286, *Tapisserie suisse ou flamande*, du xvᵉ siècle. L'artiste y a tissé cinq charmantes scènes de la vie à cette époque : au milieu, des amoureux, servis par un valet, font une dinette; à gauche, un jeune seigneur présente une corbeille de fruits à une jeune dame ; à droite, deux personnages jouent au tarot; à l'extrémité gauche, un roi et une reine jouent aux échecs; à l'extrémité droite, une jeune femme assise offre une couronne de fleurs à un galant debout devant elle. Une treille de pampres et de raisins court le long de cette tapisserie où se voient aussi, dans le bas, des animaux divers, chiens, biche, cerf, cheval, lapin.

Les couleurs manquent peut-être de fraîcheur, mais l'illustration est si amusante et si bien descriptive de ce délicieux xvᵉ siècle !

L'expert demande 350.000 fr. de cette tapisserie. Son estimation est vite « semée »! MM. Paravicini, Duveen, Paul Ganz, Canessa, Jacques Seligmann, Arnold Seligmann jettent enchères sur enchères. Entre eux se déroule une joute palpitante. Aucun ne veut céder.

Après 400.000, plusieurs, cependant, fléchissent. MM. Paravicini et Duveen restent face à face, se taisent, se défient. M. Duveen l'emporte à 455.000 francs.

La lutte est un peu moins ardente autour du nº 288, *Tapisserie flamande, tissée d'or, de soie et de laine*, fin du xvᵉ siècle, représentant la glorification du Christ. Prisée 180.000, elle est adjugée 290.000 fr. à M. Arnold Seligmann.

Mais le délire sacré recommence avec le nº 293, *Tapis de prières tissé d'argent*, art persan du XVIe siècle. C'est une pièce splendide de composition et de coloris, où des tons garance, groseille, bleus, verts forment la plus riche harmonie. Ce tapis porte encore une inscription bien émouvante et bien significative, où tout l'Orient semble résumé : « Dieu est le seul Dieu, il n'y a point d'autre Dieu que lui, le Vivant, l'Immuable. Ni l'assoupissement, ni le sommeil n'ont prise sur lui. Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient. Qui peut intercéder auprès de lui sans sa permission ? Il connaît tout ce qui est devant eux et ce qui est derrière eux, et les hommes n'embrassent de sa science que ce qu'il a voulu leur apprendre. Son trône s'étend sur les cieux et sur la terre, et leur garde ne lui coûte aucune peine. Il est le Très-Haut, le Très-Grand : Dieu dit la vérité... Acquitte-toi de la prière au moment où le soleil décline jusqu'à l'entrée des ténèbres de la nuit. Fais aussi une lecture pieuse à l'aube du jour. L'aube du jour n'est pas sans témoins. »

La lutte, sur prisée de 200.000 fr., s'engage entre compétiteurs toujours à peu près les mêmes, mais auxquels se joignent les spécialistes des choses d'Orient, M. Kélékian notamment. C'est précisément ce dernier qui finit par triompher à 308.000 francs.

Le lendemain de cette adjudication sensationnelle, dans la petite galerie Georges Petit, où, sous un soleil de plomb, on mijotait littéralement dans son jus, fut dispersée la collection des manuscrits, incunables et reliures de M. Engel-Gros.

Je veux surtout retenir le nº 3, petit in-4º de 170 feuillets, manuscrit de la seconde moitié du XVe. Je l'ai étudié un peu et manié avec des frémissements, et j'en garderai un souvenir ineffaçable. J'aurais volontiers donné tous les autres livres pour celui-là. Je n'avais pas encore vu de miniatures aussi fines ni aussi spirituelles. Toute la vie du XVe siècle s'y trouve peinte, et en quels ravissants tableaux ! J'en serai longtemps hanté, pour ma joie ! Mais combien je regrette que nos dirigeants des Beaux-Arts laissent échapper l'occasion de faire entrer dans nos musées de pareils chefs-d'œuvre ! Songez que ce manuscrit comporte 39 grandes miniatures et 800 petites, toutes plus fraîches les unes que les autres, et d'une vie, d'une souplesse, d'une minutie à peine imaginables !

Je m'étonne que M. Paravicini, qui, au cours de toute la vente

de son beau-père, se montra amateur si éclairé et si délicat, ait laissé partir une pareille œuvre à 212.000 francs.

C'est un prix, direz-vous ! Sans doute, mais sachez que, en curiosité, tout n'est que nuance et qu'il y a des choses qui ne peuvent pas avoir de prix parce qu'elles sont une source inépuisable de délices. C'est l'avis, je crois, de M. Paul Ganz. Plus vous les regardez, plus vous les admirez et plus vous trouvez de raisons pour les admirer. Mieux vaut posséder une seule chose vraiment belle, que vous ne vous lasserez jamais de regarder, que posséder cinquante choses moyennement belles, qui, après un certain temps, cesseront de vous exalter.

Pourquoi M. Henri Leclerc ne demanda-t-il que 150.000 fr. de ce manuscrit ? Pourquoi pas, 3, 4, 500.000 fr. ? Je sais qu'une estimation doit avoir une limite. Toutefois, il faut savoir aussi qu'une estimation ne peut être qu'une vague indication donnée par un homme réputé compétent. C'est ainsi que dix experts fixeront du même objet dix estimations différentes. En dehors de la connaissance des cours dudit objet, il y a l'émotion que cet objet suscite chez chacun de nous. C'est ici précisément que s'accuse la différence, suivant les nuances de notre sensibilité et les degrés de notre culture.

Ce fut M. Harding, un antiquaire de Londres, qui obtint le manuscrit nº 3. Je ne puis que l'en féliciter.

Dans la collection Engel-Gros figurait un tableau de M. Dagnan-Bouveret, *Bretonnes au pardon*, vendu 108. 500 fr. à M. Gradt, sur estimation de 45.000 fr. Que venait faire cette peinture moderne en un tel milieu ? Le total de la vente s'éleva à 5.411.950 francs.

J'ai dit, au début de mon article, que cette vente illustrait magnifiquement toute l'absurdité de la loi du 31 juillet 1920

En effet, pourquoi la vente Engel-Gros a-t-elle obtenu pareil succès ? Pourquoi les grands marchands étaient-ils accourus de tous les coins du monde? Uniquement parce que l'on avait garanti que les objets de la vente pourraient ressortir de France sans subir de formalités compliquées ni vexatoires, et sans payer d'autres droits que ceux de l'adjudication. Il avait suffi de cette assurance pour que le marché de Paris retrouve aussitôt son animation d'avant la loi. D'où, avantages évidents et considérables pour tout le monde: les héritiers Engel-Gros ont bénéficié sur le total

de la vente d'une plus-value égale au moins à 50 o/o ; le Trésor a encaissé 541.195 fr. au lieu de 270.597,50, et notre Louvre a reçu un précieux cadeau d'héritiers, que le contentement devait rendre généreux. Faut-il omettre aussi que la venue à Paris de tous ces étrangers a provoqué forcément un mouvement d'argent appréciable en faveur des compagnies de chemins de fer, des loueurs d'autos, des hôtels, restaurants, théâtres, commerçants, etc. ?

Sans la possibilité de ressortir en franchise, les objets de la collection Engel-Gros ne seraient d'abord pas venus à Paris. Y seraient-ils venus, que leur dispersion aurait à peine produit deux millions. Tous les acheteurs vous le diront. Mais en voulez-vous une preuve entre mille ?

Prenez le cas du n° 255, du *Groupe en marbre blanc*, adjugé à M. Duveen, de Londres, pour 111.000 fr. Sans le droit de l'exporter en franchise, ce groupe n'aurait pas fait 40.000 fr.

Rappelez-vous les importantes statues de la vente Roybet en décembre dernier. La plus belle ne dépassa pas 66.000 fr. Vous souvient-il que, dans mon article du 15 janvier suivant, j'assurais que les enchères sur ces groupes auraient dû monter à 120 et 150.000 fr. ? Si ces groupes avaient figuré dans la vente Engel-Gros, ils auraient sûrement dépassé ces prix.

Par suite, la famille Roybet fut lésée gravement et l'Etat français frustré de recettes précieuses.

Et pourquoi la collection Engel-Gros a-t-elle joui d'un privilège spécial ? Parce qu'elle provenait du château de Ripaille, situé dans la zone franche qui sépare la Savoie de la Suisse. On sait que ces zones bénéficient de ces avantages en vertu des Traités de 1815 et de 1863.

Tant mieux que la famille Engel ait pu profiter de l'aubaine. Tous ses membres, par leur amour de notre pays, par leur goût de l'art, par leur générosité envers notre Louvre ont droit à nos vives sympathies. Mais leur cas met en singulier relief un des côtés odieux de la loi du 31 juillet 1920.

Comment ! un étranger de la zone franche peut apporter sa collection à Paris et la vendre dans les meilleures conditions de liberté réalisant la jolie recette de 5.411.950 fr., alors que la même collection appartenant à un Français n'aurait pas fait 2.000.000 ?

Messieurs les promoteurs ou partisans de la loi du 31 juillet 1920, saisissez-vous toute l'injustice, tout l'odieux de votre acte ? — Hé ! vont s'écrier les braves gens, Messieurs les législateurs, devant l'évidence, vont se hâter de rapporter leur loi, tout au moins de l'amender pour la rendre acceptable...

Braves gens ! Gens naïfs ! Maintenant que nos parlementaires ont accompli le mal, ils font comme Ponce Pilate : ils s'en lavent les mains. Ni vus, ni connus ! C'est une des beautés du régime parlementaire. Vraiment, on est soulevé d'effroi ou d'indignation devant cette constatation qu'il suffit d'un ignorant de bonne foi, d'une canaille intéressée, ou d'un ambitieux hystérique pour causer les pires désastres. Dans le petit domaine de la curiosité on peut déjà calculer les pertes qui résultent de la loi du 31 juillet 1920 pour Paris, pour le trésor public, pour les propriétaires d'objets d'art. Mais pourra-t-on jamais chiffrer le nombre de milliards perdus depuis que M. Lloyd George, Maître du Cubisme politique, prononça, le 13 mai dernier, son fameux discours sur la Pologne et la Silésie, discours qui arrêta net l'élan des affaires dans le monde entier ? Les Anglais, bien qu'essentiellement *businessmen*, continuent à le supporter, comme nous supporterons les auteurs des mauvaises lois avec lesquelles on ruine notre malheureux pays.

Vous pensez sans doute : il y aura bien un député de Paris, — alors que tous devraient se lever comme un seul homme pour jeter au panier une loi qui nuit à la capitale, — il y aura bien un député qui va monter à la tribune pour étaler sous les yeux de ses collègues tous les inconvénients d'une loi néfaste et obtenir sa suppression ou son amendement ? Vous connaissez bien mal le monde parlementaire. Beaucoup de députés ou de sénateurs, de Paris ou d'ailleurs, conviennent qu'il y a eu erreur. L'un d'eux prendra-t-il l'initiative de la réparer ? Il a bien trop peur du soupçon d'être payé pour cela ! Et n'étant pas payé, il ne veut pas passer pour une « poire » !

Eh ! donc, que le mal continue à produire ses effets !

A la vérité, que les nombreux intéressés brimés par une loi injuste n'aient pas encore trouvé le moyen de protester victorieusement contre elle, comme auraient déjà fait ces Messieurs du prolétariat, c'est aussi une chose incompréhensible. Il est bon de leur rappeler le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » J'ai con-

seillé à quelques-uns de former une « Société des Amis des musées de France » à l'image de celle des « Amis du Louvre ». Cette institution aurait surtout pour but de créer une caisse s'alimentant de cotisations, de dons volontaires, de legs, d'un tant pour cent sur le chiffre d'affaires et sur les ventes, de produits d'expositions spéciales, etc.

J'estime que cette caisse pourrait réunir chaque année plusieurs millions. Cet argent serait mis à la disposition de l'Etat qui, par l'intermédiaire de ses conservateurs de musées, pourrait acheter dans les ventes et chez les particuliers toutes œuvres susceptibles d'enrichir nos musées. Beaucoup m'ont dit que ce serait à l'Etat à prendre l'initiative de créer cette caisse. Ouais ! bons amis, comptez sur l'Etat et buvez de l'eau !

C'est ainsi que, si une pareille institution avait fonctionné, l'Etat aurait pu acquérir les **Huit tableaux d'Hubert Robert**, au comte de la Bédoyère, mis en vente le 8 juin chez Georges Petit par Me Henri Baudoin et M. Jules Féral.

Ces huit tableaux, reproduits dans un somptueux catalogue avec des notices très fouillées de M. Claude Catroux, auraient fait merveille au Louvre, tant à cause de leur importance et de leur beauté que de leur intérêt historique. Tous provenaient du Salon de Madame Geoffrin, et cinq relataient précisément des scènes de la vie de cette femme d'esprit, dont le salon fut le rendez-vous pendant des années de tous les hommes illustres du XVIIIe siècle.

Le no 4, prisé 150.000 fr. et vendu 195.100 fr. à M. Bourdier, représentait la *Retraite de Madame Geoffrin à l'Abbaye Saint-Antoine*. Quelle scène ravissante ! Madame Geoffrin, en coiffe noire et robe grise, est assise en compagnie de six religieuses autour d'une table de pierre, devant une charmille taillée en arceaux, à l'ombre d'un vieil arbre qui incline son feuillage sur le groupe. A droite, au premier plan, Hubert Robert, coiffé d'un tricorne, est assis par terre, se hâtant, on le devine, de dessiner la petite assemblée, tandis que deux jeunes religieuses, au visage espiègle, regardent au-dessus de son épaule.

Le no 5, *Les cygnes de l'Abbaye Saint-Antoine*, estimé au même prix, adjugé aussi à M. Bourdier pour 197.100 fr., retrace une autre scène intime, que le titre de l'œuvre indique suffisamment.

C'est encore M. Bourdier qui acheta pour 75.000 fr., sur demande de 60.000, *la Promenade de Madame Geoffrin au jardin de l'abbaye Saint-Antoine.*

MM. Paul et Marcel Jonas poussèrent à 140.000 fr. le nº 7, *le Déjeuner de Madame Geoffrin*, mis à prix 150.000 fr. Les mêmes obtinrent pour 125.000, sur estimation de 150.000, le nº 8, *Hubert Robert présente un portrait à Madame Geoffrin.* Le nº 1, *Vue de la forêt de Caprarola*, fut adjugé 236.000 fr. sur demande de 150.000 à un amateur qui désira rester anonyme.

Les nºs 2 et 3, le *Soir* et le *Matin*, délicieux de détails et somptueux de coloris, échurent au vicomte Louis de Montbrizon pour 175.000 fr. chacun sur estimation de 200.000.

Les 43 médaillons dus au crayon si vigoureux et si fin de Nicolas Cochin se vendirent entre 600 et 2.000 fr. avec un prix de 2.900 fr. pour le *Portrait de Chardin* acquis par le Louvre, et deux autres prix encore plus élevés de 4.050 fr. pour le *Portrait de Pierre*, de 3.525 fr. pour le *Portrait de François Boucher*, tous les deux acquis par M. Escoffier.

L'ensemble de la vente du comte de la Bédoyère s'éleva à 1.404.045 fr. Il est probable que, sans la fameuse loi du 31 juillet 1920, on aurait approché des deux millions.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

André Salmon : *La révélation de Seurat*. Avec 8 reprod. d'après les tableaux de Seurat ; Sélection, Bruxelles. 3 »

Paul-Gustave Van Hecke : *Pour réparer le retard et le malentendu*. Avec des reproductions de tableaux anciens et modernes ; Sélection, Bruxelles. 3 »

Ambroise Vollard : *Renoir*. Avec 11 illust. ; Crès. 9 »

Esotérisme

Henri Durville : *Vers la sagesse ;* Durville. 5 »

Henri Rem : *Les signes révélateurs de l'amour ;* Ollendorff. 6 »

Histoire

Simon Askenazy : *Le prince Joseph Poniatowsky maréchal de France, 1763-1813*. Traduit du polonais par B. Kozakiewicz et Paul Cazin; Plon. 9 »

Georges Batault : *Le problème juif ;* Plon. 7 50

René de Chauvigny : *La résistance au Concordat de 1801 ;* Plon. 12 »

Philippe Rohcer : *Les derniers jours de M. le Comte de Chambord ;* Savaète. » »

Littérature

Anthologie des poètes du Scarabée. Préface de Marcelle Tinayre ; le Scarabée. 7 50

André d'Arnaud : *La fille de Phocée;* Editions Sextia, Aix. 3 50

Auguste Bailly : *L'école classique française;* Colin. 5 »

J. Barbey d'Aurevilly : *Lettres intimes;* Edouard Joseph. » »

Francis Carco raconté par lui-même. Avec une notice par Marc Saunier et un portrait ; Chiberre. 2 »

André Géraud : *Pensées pour mon fils ;* Berger-Levrault. 1 »

Colonel Godchot : *Le tricentenaire de Jean de La Fontaine;* chez l'auteur, Alger. » »

Alfred Machard raconté par lui-même. Avec une notice par Marc Saunier et un portrait ; Chiberre. 2 »

Emile Magne : *La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux,* d'après des documents inédits ; Emile Paul. 7 50

Maxime Revon : *René Boylesve.* Avec un portrait, un autographe et une bibliographie; Sansot. 2 »

Edouard Schuré : *L'âme celtique et le génie de France à travers les âges ;* Perrin. 7 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Une Anglaise à Berlin : *Notes intimes de la Princesse Blucher sur les événements, la politique et la vie quotidienne en Allemagne au cours de la guerre et de la révolution sociale en 1918.* Traduit par Mlle H. Cavaignac. Avant-propos de M. Louis Gillet; Payot. 10 »

Comm. de Civrieux : *La Grande Guerre, 1914-1918. Aperçu d'histoire militaire.* Avec 2 cartes h. t., Payot. 4 »

Frédéric Régamey : *La caricature allemande pendant la guerre.* Avec 130 dessins photographiés d'après les journaux satiriques allemands et un frontispice en couleur. Berger-Levrault. 10 »

C. Sabini : *Le fond d'une querelle,* documents inédits sur les relations franco-italiennes, 1914-1921 ; Grasset. 3 75

Philosophie

Georges Sorel : *De l'utilité du pragmatisme ;* Rivière. 12 »

Poésie

Paul Baar : *Poèmes;* l'Edition contemporaine. Bruxelles. 12 »

François Bousgarbiès : *Les roses sous les cyprès ;* Perrin. 6 »

P. Maurice Chateau : *Le livre du rêve et du repos ;* Au bon livre. » »

Jean Dmochowski : *La vie du berger;* Soc. mut. d'édition. 2 50

Jeanne Dortzal : *Les versets du soleil;* Libr. des lettres. 5 »

Léo Duran : *Le veilleur ;* Libr. francophile, Lyon. » »

Paul Fort : *Au pays des moulins, le voyage en Hollande; suivi de Comme une solennelle musique ;* Fasquelle. 6 75

Paul Fort : *Hélène en fleur et Charlemagne;* « Mercure de France ». 7 »

Marc-Adolphe Guégan : *L'invitation à la fête primitive.* Avec un triptyque, *les Trois époques,* de Marcel Moore ; Messein. 6 75

Madeleine Heyden : *Divinations;* Imp. des Alpes, Antibes. » »

Fernand Laprette : *Triptyque ;* Grammata, Alexandrie. 4 50

Gustave Rouger : *Sonnets à rebrousse-poil ;* le Faune. » »

Politique

Pierre Chasles : *Le bolchévisme expliqué par l'état social de la Russie ;* Renaissance du livre. 2 50

Alfred Dumaine : *La dernière ambassade de France en Autriche,* notes et souvenirs ; Plon. 7 »

J. Tersannes : *Le problème autrichien et la menace du rattachement à l'Allemagne.* Préface de M. Auguste Gauvain ; Bossard. 4 80

Questions militaires et maritimes

B. A. R : *L'Armée nouvelle et le service d'un an* ; Plon. 5 »

Amédée Britsch : *Le maréchal Lyautey, le soldat, l'écrivain, la politique;* Renaissance du livre. 6 75

Roman

René Alexandre : *Harmonie lointaine*; Maison franç. art et édition. » »
Claude Anet : *Petite ville*, nouvelle édition, Grasset. 6 75
André Beaunier : *Le roi Tobol* ; Flammarion. 7 50
Sarah Bernhardt : *Petite idole* ; Nilsson. 6 75
Henry Champly : *La juive errante* ; la Sirène. » »
Henri Franz : *Pris au piège* ; Rouff. 1 50
José Germain : *Dans l'amour de Geneviève* ; Renaissance du livre. 6 »
Pernette Gille : *Un amour* ; Albin Michel. 6 75
Jean de Granvilliers : *L'amant libérateur* ; Calmann-Lévy. 4 90
Paul Ginisty : *Les vieux péchés* ; Flammarion. 7 50
V. Blasco Ibanez : *Les ennemis de la femme* ; traduit de l'espagnol par Alfred de Bengoechea ; Calmann, Lévy. 6 75
Maurice Larrouy : *Rafael Gatouna, Français d'occasion* ; Grasset. 6.75
André Lichtenberger : *Raraméme, histoire d'ailleurs* ; Ferenczi. 6.75
Pierre Mac Orlan : *A bord de l'Etoile matutine*. Avec 4 hors texte de Gabriel Danagnès ; Crès. 6 »
Victor Margueritte : *Un cœur farouche* ; Flammarion. 7 »
Claude Miribel et Cecil Marfred : *Galoche* ; Maison franç. art. et édition. 5 »
Alice Pujo : *Ron Perrin* ; Plon. 7 »
Marise Querlin : *Lui et Lui*; Fasquelle. 6 75
Jean Richepin : *Le coin des fous, histoires horribles* ; Flammarion. 7 50
Romain Rolland : *Pierre et Luce*. Avec 14 h. t. et 29 vignettes dessinés et gravés sur bois par Gabriel Belot ; Ollendorff. 6 »
Séverine : *Livre 1855-1867* ; Crès. 7 »
Taillefer : *Contes de Grenoble* ; imprimerie Audin et Cie, Lyon. 20 »

Sciences

Jean d'Alembert : *Traité de dynamique* ; Gauthier-Villars, 2 vol. 7 »
P. Appell : *Eléments de la théorie des vecteurs et de la géométrie analytique*. Avec 75 fig. ; Payot. 4 »
Noël Bernard : *Principes de biologie végétale*; Alcan. 8 »
P. Charbonnier : *Traité de balistique extérieure*. Tome I : *Balistique extérieure conventionnelle*, Douin et Gauthier-Villars. 75 »
René Dutrochet ; *Du réveil et du sommeil des plantes* ; Gauthier-Villars. 3 60
Georges Matisse : *Le mouvement scientifique contemporain en France*. I : *Les sciences naturelles* ; Payot. 4 »

Sociologie

Georges Bonnet : *Les finances de la France* ; Payot. 7 50
Jacques Bonzon : *L'Ascension du traitement. Du Surintendant Fouquet à l'Ambassadeur Charles Laurent* ; L'activité française et étrangère. 2 50
Georges Guy-Grand : *Le conflit des idées dans la France d'aujourd'hui* ; Rivière. 6 »
Alexandre de Olazabal : Vers l'émancipation économique ; Giard » »

Théâtre

Emile Fabre : *Théâtre*. II : *Les Ventres Dorés, le Bien d'autrui, la Maison d'argile* ; Flammarion. 7 50
L. Guerry : *Après*, pièce en un acte en vers ; Soc. litt. et art. de l'Ouest. 1 »
A.-Ferdinand Herold : *Cléopâtre*, drame en 5 actes en vers ; « Mercure de France ». 3 50
Gabriel Marcel : *Le cœur des autres*, en 3 actes. (Cahiers verts, n° 2) ; Grasset. 5 »

Varia

Tout en un, encyclopédie des connaissances humaines, sept dictionnaires en 14 parties ; Hachette. » »

Voyages

Albert Guénard : *Heures d'Afrique* ; Maison franç. art et édition. 6 »
Dr A. Pannetier : *Au cœur du pays Khmer* ; Payot. 5 »

ÉCHOS

Le jugement de Nancy. — Les « Amis de Verlaine » au Luxembourg. — Mort de Gabriel Fabre. — Une lettre de M. Francis de Croisset. — Prix littéraires. — Des nouvelles de von Kruska. — La garde-robe de Joséphine. — Une lettre inédite de Nietzsche. — Un autographe de Mangin. — A la suite de la lettre de Mrs Kirk. — L'instruction publique dans la catholique Espagne. —A propos de la disparition du café Véron. — Une rectification. — Une caricature de Célimène. — Publications du Mercure de France.

Le jugement de Nancy. — Le tribunal correctionnel de Nancy a rendu, le 16 juin, son jugement dans le procès en diffamation intenté par Blanche Desserey, de Stenay, au *Mercure de France*, en la personne de M. Alfred Vallette, directeur-gérant, et de M. Louis Dumur, auteur du *Boucher de Verdun*, à *l'Est Républicain*, en la personne de son gérant et de M. Léon Pireyre, rédacteur à ce journal, et du *Petit Parisien*. Blanche Desserey réclamait 25.000 fr. de dommages-intérêts au *Mercure de France*, 20.000 fr. à *l'Est Republicain* et 15.000 fr. au *Petit Parisien*, ainsi que de nombreuses insertions du jugement tant dans les journaux de Paris que dans les journaux de l'Est.

Le tribunal de Nancy, sans tenir compte de la jurisprudence antérieure, a repris dans toute sa rigueur la lettre de la loi de 1881, ainsi qu'il ressort des attendus suivants :

Attendu que le caractère délictueux des imputations diffamatoires dirigées contre les particuliers ou relatifs à la vie privée ne saurait dépendre de la fausseté des faits allégués, et que la loi du 29 juillet 1881 interdit la preuve de la vérité de ces imputations, quels que soient la vraisemblance des faits, les résultats des enquêtes même officielles auxquelles ils ont pu donner lieu, la multiplicité des témoignages et des documents recueillis et l'unanimité de l'opinion publique en révolte dans son patriotisme outragé ;

Qu'il est de règle que la vérité du fait diffamatoire n'est pas, en principe, une excuse pour le diffamateur dont la mauvaise foi et l'intention de nuire sont légalement présumées ;

Il s'est également refusé à faire bénéficier une œuvre d'imagination des privilèges de l'histoire et à accorder à un romancier les droits de l'historien :

Attendu que Dumur invoque vainement à son profit la vérité historique, l'histoire avec ses méthodes scientifiques, son analyse des événements, son contrôle des documents ne pouvant être assimilée au roman, œuvre d'imagination, même quand il ne relate dans son ensemble, comme *le Boucher de Verdun*, que des faits exacts ;

Attendu qu'en faisant se mouvoir à côté de son héroïne, Juliette Rossignol, personnage fictif et de pure convention, une personne vivante, Blanche Desserey, seule nettement désignée, dont le rôle abject n'est qu'anecdotique, secondaire

et sans nécessité aucune pour la tenue et l'intérêt de l'ouvrage, l'auteur a eu incontestablement l'intention de nuire à cette dernière ;

Attendu que si tout événement, tout acte de la vie réelle, toute individualité ayant une part à ces actes ou à ces événements tombent, du jour où ils se sont produits, dans le fonds commun des documents où chacun est libre de puiser pour y chercher des sujets d'observation, d'études, ou des sujets même d'ouvrages d'imagination tels qu'une pièce de théâtre ou un roman, il en est autrement lorsque ce ne sont plus des documents notoires, mais des personnes vivantes que le romancier s'approprie, comme dans l'espèce, pour les livrer brutalement à la curiosité du public.

En vertu de ces considérants, mais attendu qu'il existe dans la cause des circonstances atténuantes et « qu'il convient de tenir compte dans une large mesure des sentiments de juste indignation » provoqués dans la population par « la nouvelle que des Françaises avaient pu témoigner, soit par légèreté méprisable, soit par esprit de lucre, une complaisance satisfaite à l'égard de l'envahisseur, surtout après ses assassinats en masse, ses crimes et tous ses actes contraires au droit des gens et à l'humanité... », le tribunal a prononcé les condamnations suivantes :

Alfred Vallette et Louis Dumur, chacun à 10 fr. d'amende, la Société anonyme du *Mercure de France* étant déclarée civilement responsable ; *l'Est Républicain* et Léon Pireyre, chacun à 5 fr. d'amende ; *le Petit Parisien* à 1 fr. d'amende.

Blanche Desserey n'a obtenu ni dommages-intérêts, ni insertions.

§

Les « Amis de Verlaine » au Luxembourg. — Les Amis de Verlaine se sont réunis dimanche 19 juin au Luxembourg, devant la statue du poète. Un très nombreux auditoire a applaudi des poèmes inédits à la gloire de Verlaine, de A.-Ferdinand Herold, Jacques Feschotte, Antoine Orliac, F.-T. Marinetti, Gustave Kahn, des sonnets de Fernand Gregh à Verlaine (*Maison de l'Enfance*), des poèmes de Verlaine, dits par Mmes Segond-Weber, Marie Marcilly, Briey, Roane, MM. Fresnay et Paul Rameau. Une allocution de Gustave Kahn avait ouvert la cérémonie. Un discours d'André Romane représenta l'hommage des jeunes écrivains à Verlaine.

Après le déjeuner, Verlaine fut célébré par des discours de Mme Séverine, de Mme Marcelle Tinayre. Mme Segond-Weber et M. Denis d'Inès dirent des poèmes de Verlaine, Mlle Lucie Brille un poème de Valmy-Baysse, Mlle Briey un poème de Jacques Feschotte, Mme Marie Marcilly des poèmes de Mallarmé, André Romane, Gustave Kahn, M. Paul Rameau des poèmes d'Arthur Rimbaud, Ernest Raynaud, Georges Izambard. Mmes Tariol-Baugé et d'Aix chantèrent des mélodies de Reynaldo Hahn sur des vers de Verlaine, M. Dickson une chanson de lui sur des vers de Verlaine.

On se sépara en se donnant rendez-vous pour mai prochain.

Ont assisté au déjeuner Verlaine, à la Taverne Dumesnil, boulevard Montparnasse : M. et Mme Georges Izambard, M. et Mme Pierre Izambard, Mme Sévérine, Mme Marcelle Tinayre, M. et Mme Saint-Georges de Bouhélier, M. et Mme Gustave Kahn, M. et Mme Frédéric Boutet, M. Pinelli, M. et Mme Fuss-Amoré, M. et Mme Feschotte, M. Marinetti, M. et Mme Paul Damont, M. et Mme Antoine Orliac, Mlle Orliac, M. et Mme Valmy-Baysse, Mlle Valmy-Baysse, MM. Paul Brulat, Trimouillat, M. et Mme Picard-Ledoux, M. et Mme Louis Oury, M. Patlagean, M. et Mme Elie Vidal, M. Jean Vidal, MM. Taga-Aurèle, Brunswick, Louis Tautain, M. et Mme Dickson, M. et Mme Louis Chauvin, M. et Mme Compasieu, M. et Mme Lévy-Weissmann, Mme Véra Starkoff, M. et Mme Roucayrol, M. Suréda, M. et Mme Gallien, M. Ernest Raynaud, M. et Mme Cazals, MM. René Mauro, Frédéric Saisset, Gumery, Marcel Girette, Russolo, Caputo, Jeanès, Romane, André Dumas, Jacques Feschotte, Pierre Feschotte, M. et Mme José Théry, M. et Mme Lozano, MM. Sibric, Brousseau, M. et Mme Charles Bauby, M. Othon Friesz, M. Zamaron, M. et Mme Zborowsky, Mme Albert Saint-Paul, M. Jean Saint-Paul, M. Braun, M. et Mme Aressy, M. et Mme Sylvain Bonmariage, MM. Cousin, Mercereau, Marcel Batilliat, Zarraga, Louis Dumur, Mme et Mlle Vierge, M. Gabriel de Lautrec, Mme Pierre Dauze, M. Léon-Paul Fargue, Mmes Segond Weber, Marie Marcilly, Tariol-Baugé, Henri-d'Aix, Briey, Roane, Brille, MM. Denis d'Inès, Paul Rameau.

Etaient venus au Luxembourg, mais n'avaient pu assister au déjeuner :

Mme Rachilde, M. Alfred Vallette, M. et Mme Ferdinand Herold, M. Jean Peské, M. et Mme Georges Verlaine, M. Jean Hennessy, M. Joseph Uzanne, Mlle C. Vellini, Mme Constance Maille, M. et Mme Fernand Gregh, MM. Charles Guérin, O. Guillermet, Charreton, M. et Mme Roubille, Mme Dehollain, MM. Gustave Charpentier, Philippe Zilcken, A. Saut, etc., etc.

§

Mort de Gabriel Fabre. — Le musicien Gabriel Fabre est mort le 31 mars dernier aux Martigues (Bouches-du-Rhône), où il s'était retiré il y a six ans.

Il était né à Lyon, le 29 janvier 1858. Elève d'Emmanuel Chabrier, il a débuté, en 1886, par une *Barcarolle* pour piano, violon ou flûte et violoncelle. Il fut des amis d'Antoine, dès les premières années du Théâtre Libre, de Paul Fort, quand le Théâtre d'Art, par sa brève carrière, préludait aux incessants et fertiles efforts de l'Œuvre de Lugné-Poe. Gabriel Fabre, qui était d'une très fine sensibilité intellectuelle, se lia avec les poètes du mouvement symboliste et les peintres alors d'avant-garde : les pointillistes. Il transposa en « musiques » les recherches

littéraires de cette époque et il eut le goût d'appuyer souvent son inspiration sur les thèmes des vieux airs du terroir breton.

L'Orgue et *L'Archet,* de Charles Cros ; les *Chansons bretonnes,* écrites sur des poèmes de J. Ajalbert, Louis Le Cardonnel et Moréas ; les *Chants de Bretagne,* préfacés par Paul Adam, où le compositeur a commenté des œuvres de Paul Fort, Paul Gérardy, Tristan Klingsor, Stéphane Mallarmé ; les *Sonatines sentimentales,* la *Barque d'Or, Tendresses,* composées sur des textes de Camille Mauclair, Ch. van Lerberghe, Maurice Maeterlinck et Pierre Louys; le *Dimanche,* de Max Elskamp ; les *Chansons* de Maeterlinck ; deux séries de *Poèmes de Jade,* sur les traductions du chinois faites par Judith Gauthier ; le *Colloque sentimental* et les *Chevaux de bois,* de Verlaine ; quelques transcriptions pour piano d'œuvres de Rameau, Lulli, Corelli, Exaudet, et de bourrées d'Auvergne ; — voilà environ l'œuvre que laisse Gabriel Fabre.

Il avait longuement médité une *Symphonie de la Mer,* qu'il n'a pas achevée, très difficile qu'il était pour soi-même. Ses amis, pour avoir connu des fragments de cette œuvre, comptaient beaucoup qu'elle accroîtrait la renommée du musicien. Telle, cependant, sa production ne saurait être omise d'un tableau de la musique française entre les années 1890 et 1910. Il est un des authentiques petits maîtres de ces vingt années.

L'homme était un ami très sûr, un caractère fort original. Il a hanté tous les mondes de Paris. Nulle part, il n'était inaperçu. Il parlait des livres avec l'intelligence d'un véritable artiste. Ses vues sur les arts plastiques lui ont valu d'être écouté avec intérêt et profit par bien des peintres et des sculpteurs. La maladie l'avait éloigné de Paris vers 1911.

Aux Martigues, il tenait les orgues à l'église et composait de la musique religieuse qu'y chantait la maîtrise. Là, des peintres de Marseille aimaient à venir le retrouver. Sans aucun doute, sa parole pittoresque de bon lettré et d'artiste très fin a dû en influencer quelques-uns. Nous apprendrons peut-être cela un jour ?

Je suis très ému de lui dire adieu, dans cette revue qu'il aima dès les commencements difficiles et à laquelle il donna quelques articles, outre ses « Notes sur la Musique » publiées dans les *Entretiens Politiques et Littéraires,* le 10 janvier 1893. — CHARLES-HENRY-HIRSCH.

§

Une lettre de M. Francis de Croisset.

Paris, le 18 juin 1921.

Monsieur le Directeur,

Dans l'article paru dans le *Mercure de France* du 10 juin 1921 sous la signature de M. Henri Béraud, votre rédacteur s'est servi à mon sujet de l'expression « cœur de limande ».

Avant la guerre, et je l'ai prouvé, je n'ai jamais laissé passer des termes pareils. Mais depuis, j'ai changé d'avis. Nous sommes quelques-uns qui pensons de la sorte. Je vous prie seulement pour l'édification de vos lecteurs, et usant de mon droit strict, de publier dans votre plus prochain numéro, et en même place, les deux citations suivantes qui m'ont été décernées pendant la guerre, durant laquelle j'ai servi en qualité d'engagé volontaire :

Ordre No 941 D

Le général Commandant en Chef cite à l'ordre de l'Armée :

M. Wiener de Croisset, sous-lieutenant au 19e Escadron du train des Equipages militaires, services des Convois automobiles, détaché à l'armée belge :

« Blessé le 1er Janvier à 6 heures du soir, a continué sa mission et n'a accepté de se faire soigner que fort tard dans la nuit et une fois seulement sa mission terminée. »

Au Grand Quartier général, le 26 mai 1915, le général commandant en chef :

J. JOFFRE.

J'ai reçu la Légion d'honneur à titre militaire (*Journal Officiel* du 1er Novembre 1917), avec la citation suivante :

Officier qui, depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve d'une courageuse activité. Blessé deux fois. A déjà été cité à l'ordre de l'Armée.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

FRANCIS DE CROISSET.

§

Prix littéraires. — La Bourse nationale de voyage a été attribuée cette année à un ouvrage en prose : *Dans la ronde des Faunes*, roman de Mlle Isabelle Sandy. Cette attribution a donné lieu à cinq tours de scrutin. Mlle Sandy a obtenu 10 voix sur 14 votants. Le comité de la Bourse de voyage comprend 25 membres. Onze de ceux-ci étaient absents.

§

Des nouvelles de von Kruska. — Les journaux publiaient, ces jours derniers, une dépêche de Berlin, 18 juin, annonçant que le 29 du même mois commencerait devant la Cour suprême de Leipzig le procès des officiers allemands qui, au cours des hostilités, ont, avec une sauvagerie et un raffinement de Barbarie inconnus jusqu'alors, brutalisé, maltraité ou assassiné nos soldats.

Au nombre des inculpés, nous retrouvons nos vieilles connaissances von Yack et Kruska.

« L'audience du 8 juillet, ajoute en effet la dépêche datée de Berlin, verra comparaître le général von Yack et le major von Kruska, chefs du camp des prisonniers de Niederzwehren, près de Cassel, qui, de no-

vembre 1914 à mai 1915, provoquèrent délibérément la mort de 3.000 prisonniers français en introduisant sciemment dans leur camp des typhiques russes. »

Ainsi, parmi les 46 noms de la liste des coupables — qui, au début, se chiffraient par centaines, — figurent toujours les deux personnages qui sont portés sur le document officiel (publié par le *Mercure* le 1er avril 1920), von Kruska, comme commandant du camp de Cassel et von Yack, comme général gouverneur de Cassel, tous deux « responsables des mesures qui ont favorisé le développement de l'épidémie de typhus en 1915, au camp de Niederzwehren ».

Voici l'heure des sanctions. Von Kruska et von Yack doivent l'envisager sans crainte excessive. Les faits du genre de ceux qui leur sont reprochés rencontrent, à Leipzig, des juges pleins d'indulgence. Le « boucher de Verdun » lui-même trouverait grâce devant ce singulier tribunal.

§

La garde-robe de Joséphine. — Parmi les objets exposés à la Malmaison, à l'occasion du Centenaire de la mort de Napoléon, les plus intéressants sont, avec le lit où mourut le captif de Sainte-Hélène et les souvenirs personnels lui ayant appartenu, les toilettes de Joséphine.

Ses robes, légèrement raccourcies, pourraient fort bien être portées par les élégantes d'aujourd'hui, tant la mode contemporaine se rapproche de celle du Consulat et de l'Empire.

Pendant tout l'Empire, a écrit dans ses mémoires le docteur Véron, les femmes avaient imaginé de se faire une taille qui coupait la poitrine en deux. D'ailleurs, les modes françaises, effrontées, plus bizarres que de bon goût et surtout changeantes, malgré les grandes guerres régnaient dans toute l'Europe ... La danse etait fort à la mode dans les salons... Un danseur cité était sûr de se créer une position dans le monde.

L'Impératrice Joséphine, en 1806, avait pour tailleur un certain L.-H. Le Roy. Sa note s'élevait chaque mois à une dizaine de mille francs, au minimum, et parfois dépassait de beaucoup ce chiffre, comme en juillet de cette année 1806 où elle atteignit par exemple 23.881 fr. 75 ; mais, dans cette somme entrait, il est vrai, un héron noir pour le prix de 10.000 francs.

Les toilettes qui firent la joie de la belle créole sont, aujourd'hui, légèrement fanées et jaunies, accrochées dans une vitrine devant laquelle passe une foule qui s'arrête un instant, lit une étiquette et s'en va...

§

Une lettre inédite de Nietzsche. — La revue allemande *Kunstwart* publie une lettre inédite que Nietzsche écrivit à Avenarius qui l'avait invité à collaborer à la dite revue fondée par lui. Elle est datée de Sils-Maria, Haute-Engadine, 10 septembre 1887, et elle dit :

Cher Monsieur. — A des demandes de ce genre, j'ai toujours répondu négativement jusqu'ici ; il n'y a pas de remède ; je suis obligé de le faire cette fois encore. Veuillez n'y apercevoir qu'une des cinq mille nécessités qui accompagnent l'énergique volonté de demeurer indépendant. On n'est pas impunément *philosophe*. Je ne veux à aucun prix me mêler de revues: elle sont toujours des écrits de parti, et surtout quand elles croient ne le point être. A cet égard, donc, je ne puis m'écarter de ma vieille théorie, non plus que de ma vieille pratique. D'ailleurs on me paie courtoisement de mon abstention : on s'abstient de moi. Au moins, comme me disait Godfried Haller, *mon nom n'apparaitra presque absolument plus dans les revues allemandes*. Quant à moi, qui ai quarante-trois ans, et qui crains d'être le père de quinze livres (peut-être me trompé-je, les chiffres sont effrayants), moi-même, dis-je, n'ai point encore lu sur mon compte trois lignes susceptibles de m'intéresser, c'est-à-dire quelque chose de profond, d'averti, de philosophiquement raisonnable. Ceci comme constatation d'un fait : non comme *sanglot*.

§

Un autographe de Mangin. — Rachilde, parlant du *Boucher de Verdun* de Louis Dumur, a tracé ce portrait du général Mangin :

Inflexible, très calme, les mâchoires durement serrées, le général Mangin, la plus parfaite et la plus impressionnante des gloires militaires françaises, un officier mélomane qui aime aussi la musique de Wagner...

Et nos poètes, ajoutons-le.

En voici une justification pour le moins inattendue :

Dans la seconde quinzaine de mars 1921, Mangin, en tournée d'inspection dans le Sud-Ouest, s'arrêtait à Tarbes — patrie de Théophile Gautier, de Laurent Tailhade et du maréchal Foch — et descendait à l'Hôtel Moderne.

Le lendemain, au moment du départ, M. Besques, directeur de l'hôtel, priait le général de mettre sa signature au Livre d'or de l'établissement. Mangin, sans se faire prier, écrivit aussitôt devant l'hôtelier surpris :

Au pays de Théophile Gautier, j'entends chanter dans ma mémoire ces strophes aux « vieux de la vieille » :

Ces Achille d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas...
. . . .
Las, fiers de leur longue souffrance,
Reconnaissants des maux subits,
Ils sentent le cœur de la France
Battre sous leurs pauvres habits.
. . . .
Et l'aigle de la Grande Armée,
Dans le ciel qu'emplit son essor,
Du fond d'une gloire enflammée
Etend sur eux ses ailes d'or.

Les poètes, dans cinquante ans, que diront-ils de nos poilus de la Grande Guerre ?

Signé : GÉNÉRAL CH. MANGIN.

§

A la suite de la lettre de Mrs Kirk. — Nous avons reçu un certain nombre de lettres au sujet de la question soulevée par Mrs Kirk. Une seule, qui émane d'un homme, approuve la protestation de notre abonnée américaine. De ces lettres nous ne publierons que celle-ci, reçue par l'auteur du *Boucher de Verdun* et dont l'insertion nous est spécialement demandée d'autre part par ses signataires :

GROUPE FRANÇAIS D'ÉTUDES FÉMINISTES
ET DES DROITS INTÉGRAUX DES FEMMES
Siège Social : 29, boulevard
des Batignolles, Paris.

Paris, le 24 mai 1921.

Monsieur,

Mes collègues et moi avons lu avec le plus grand intérêt *Nach Paris* et *le Boucher de Verdun*. Cette peinture des mœurs de la nation allemande n'est nullement exagérée, comme voudraient le faire croire certains de vos correspondants beaucoup plus boches que Français, et nous ne vous flattons nullement en vous disant que votre talent littéraire ne le cède en rien à votre merveilleuse documentation. Mais ce qui, selon nous, doit être le plus admiré, c'est le courage avec lequel vous avez abordé et traité votre sujet et les services que vous rendez à notre juste cause en démasquant comme il convient la race abjecte qui s'est livrée aux actes les plus monstrueux et prétend asservir le monde entier. Nos chaleureuses félicitations ne sont pas seulement un témoignage d'admiration pour ces deux ouvrages que nous n'hésitons pas à qualifier de chefs-d'œuvre, mais aussi un tribut de reconnaissance adressé par des Françaises à un justicier de pays étranger, qui prouve ainsi son intègre impartialité.

En vous renouvelant l'expression de notre chaleureuse gratitude et de notre sincère admiration, nous vous prions, Monsieur, d'agréer l'assurance de notre très haute considération.

CAMILLE CLET
Présidente du Groupe français d'Etudes Féministes
et des droits intégraux des femmes.

CAMILLE BÉLILON
Vice-Présidente du Groupe français d'Etudes féministes ;
Présidente d'honneur du Suffrage des Femmes ;
Présidente de la Ligue de Préservation morale
et sociale de la Jeunesse.

§

L'instruction publique dans la catholique Espagne. — Monsignore Tedeschini, dans le discours prononcé le jeudi 9 juin dernier au Palais du Roi à Madrid, à l'occasion de la présentation de ses lettres de créance comme Nonce du Pape, s'est complu à insister sur le

catholicisme éprouvé du Souverain. Il lui a rappelé, en particulier, avec quelle foi il avait, l'an dernier, « en son nom et en celui de l'Espagne », consacré le royaume « au cœur très saint de Jésus ». Il a ajouté qu'en mars dernier, Alphonse XIII avait spontanément déclaré aux attachés pontificaux « qu'il serait disposé à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang généreux pour la personne du Vicaire de Jésus », *etc., etc.* Cette grande et touchante foi du Roi d'Espagne est-elle cause de l'abandon frappant dans lequel ce Souverain semble laisser systématiquement l'instruction de son peuple ? On ne lit guère, en France, les Revues pédagogiques d'Espagne. C'est fort dommage. Ainsi, pour illustrer la thèse que nous insinuons ici, l'on pourrait se reporter au numéro du 30 novembre 1920 du *Boletin de la Institución Libre de Enseñanza.* On y constaterait, à propos de l'enseignement supérieur, que les quelques Universitaires d'esprit moderne que compte l'Espagne se plaignent de ce que « l'inspiration la plus élevée, le travail d'investigation par lequel le savant s'approche de la vérité et sert les intérêts du progrès, cet effort, à part de très rares exceptions, est exempt des Universités »... L'Espagne en compte onze. Que font-elles de vraiment important, qui marque une trace dans le courant scientifique ? La grande majorité, faute d'une ambiance favorable et de moyens, se bornent à fabriquer des fournées d'irréels « *licenciados* » et de plus irréels « *doctores* ». Sans doute, la force des choses a doté l'Espagne de trains, de machines, d'électricité et des sciences indispensables à la vie, comme la médecine (et encore la médecine pratique y est-elle très bas). Mais c'est à peine si, jusqu'ici, il y a eu place en ce pays pour la science de l'esprit en tant qu'ayant pour substrat l'homme même et la civilisation.

Pour l'enseignement secondaire, les choses sont pires. Voir le numéro du 30 décembre 1920 du même *Boletin.* Les vacances scolaires impliquent : 1 mois à Noël, près de 15 jours à Pâques, 4 mois et demi en été (20 mai-3 octobre). Le travail des professeurs comporte un enseignement moyen de 6 heures par semaine et l'emploi à peu près exclusif de méthodes désuètes (récitation universelle du *Libro de Texto*, ou Manuel). Aussi le bachelier espagnol ne saurait souffrir aucune comparaison avec le nôtre, cependant si décrié.

De l'enseignement primaire mieux vaut ne rien dire. L'Espagne continue à avoir 43 o/o d'illettrés. 2.000.000 d'enfants environ y sont privés de tout enseignement. Sur 45.000 localités que compte le royaume, 30.000 sont dépourvues d'édifices scolaires. Dans un discours prononcé à Pontevedra, et dont le texte se trouve dans le *Boletin* de janvier 1921, le député Vincenti, ex-directeur de l'enseignement primaire au Ministère, a fort bien reconnu que l'enseignement primaire était le premier anneau de la chaîne et que le problème espagnol était un problème d'éducation. Malheureusement, les partis politiques dits libéraux, qui ont jusqu'ici

introduit les quelques réformes modernes dont ait été gratifiée l'Espagne, ont commencé par où ils eussent dû finir. Qu'est-ce que le suffrage universel et le jury, par exemple, pour un peuple dénué d'instruction primaire ? Aussi faut-il craindre que les masses qui aspirent à changer le régime actuel en Espagne ne se révèlent, le soir du « Grand Jour », aussi barbares que les hordes d'Attila. — C. P.

§

A propos de la disparition du café Véron. — Après la Maison Dorée, le Café Riche, le Café Anglais, voici le Café Véron qui, à son tour, va disparaître. Sans avoir jamais connu la célébrité de ces établissements, qui contribuèrent pour une bonne part à établir la renommée des boulevards sous la monarchie de Juillet et sous le Second Empire, le Café Véron n'en a pas moins une histoire anecdotique que les journaux ont rappelée.

S'il faut en croire le témoignage d'un des contemporains du docteur Véron, lequel, on le sait, fonda le café qui porte son nom, Véron était un homme d'affaires rusé, soucieux de s'enrichir et volontiers enclin à s'occuper d'entreprises commerciales.

Pourtant, c'était aussi un musard.

Célibataire, il occupait, rue Taitbout, un premier étage. Sa cuisinière, Sophie, était un cordon bleu réputé. Toutefois, son maître ne mangeait que rarement chez lui. A ceux qui s'en étonnaient, il répondait, avec cet esprit souriant qui était son charme :

— Croyez-moi, c'est l'estomac d'un homme qui a trouvé cet aphorisme : « qui va *piano* va *sano*, qui va *sano* va *lontano* ». Chez vous le potage est sur la table à une certaine heure, le rôti est prêt, le dessert est sur le buffet. Vos domestiques, de façon à être tranquilles, vous pressent. Ils ne vous servent pas, ils vous gavent. Au restaurant, au contraire, jamais on n'est pressé. On vous laisse attendre. Et d'ailleurs je dis toujours au garçon de ne pas faire attention à moi. J'aime devoir attendre longtemps.

Exactement le contraire de ce que le client, toujours pressé, réclame aujourd'hui. Si les propriétaires actuels du café Véron ont suivi ces préceptes du docteur, inutile de chercher ailleurs les causes de la disparition de cet établissement.

§

Une rectification.

Paris, le 19 juin 1921.

Monsieur le Directeur,

Un mot, je vous prie, — contrairement à toutes mes habitudes, — à propos de la notice bibliographique que le *Mercure de France* du 15 juin a l'amabilité de consacrer à mon petit livre sur *la Révolution russe*. L'auteur de cette notice me déclare « sympathique au régime bolché-

viste », mais il passe sous silence, — par mégarde, sans doute, ou par manque de place, — les pages de mon travail intitulées *Coup d'œil critique*. Je ne m'en plains pas. Je constate. Mon opuscule est, avant tout, un résumé objectif des événements qui bouleversent, depuis 1914, le pays de Tolstoï et de Dostoïevsky. Je n'appartiens personnellement et je n'ai jamais appartenu à aucun parti, aucune société, aucun clan politique quelconque.

Veuillez agréer, etc. OSSIP LOURIÉ.

§

Une caricature de Célimène. — Celle-ci se trouve, non dans quelque Salon d'humoristes, mais dans les *Odeurs de Paris*, de Louis Veuillot (page 41, édition Palmé, 1867) :

Figurez-vous la loge d'une actrice de province fortement chevronnée. Un quinquet fumeux, d'affreuses défroques éparses sur les meubles écorchés, vingt costumes aux senteurs rances, voilà le décor. La dame s'habille en causant avec ses amis : elle se teint, elle se farde, elle se cotonne, elle s'accroche des cheveux, elle se plante des dents, elle pleure ses crins gris qui restent au peigne, elle tousse, elle boit des liqueurs fortes, elle fait une reprise à son manteau de cour, elle raconte ses victoires : elle est prête, elle va jouer *Célimène*...

Voilà qui est un peu plus féroce que du Bib...

§

Publications du « Mercure de France ».

HÉLÈNE EN FLEUR et CHARLEMAGNE (*Ballades Françaises*), par Paul Fort. Vol. in-16, 7 fr. (La première édition a été tirée à 770 ex. sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir : 745 ex. numérotés de 236 à 980, à 15 fr. ; 25 ex. marqués de A à Z, *hors commerce*). — Il a été tiré et numéroté à la presse de 1 à 235 : 45 ex. sur vergé d'Arches, réimposés en in-8 écu, à 40 fr. (*souscrits*) ; 189 ex. sur hollande van Gelder, à 30 fr.

CLÉOPATRE, drame en cinq actes, en vers, par A.-Ferdinand Herold. Vol. in-16, 3 fr. 50. (Il a été tiré et numéroté à la presse 15 ex. sur hollande van Gelder à 15 francs).

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.